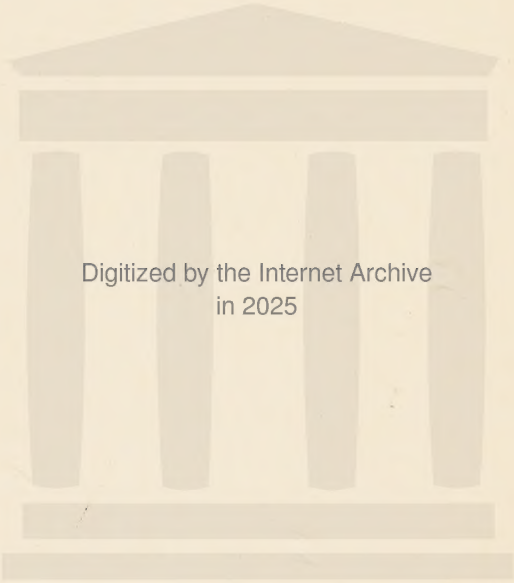

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/vademecumdesreci0000vari

VADE-MECUM DES RÉCITS ÉVANGÉLIQUES

Tous droits réservés

A. Bohnen, S. J.

VADE-MECUM

DES

Récits Évangéliques

POUR MÉDITATIONS, LECTURES PIEUSES,
ET HOMÉLIES SUR LA VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Description de tous les lieux sanctifiés par la présence du divin Maître ; détails historiques et archéologiques sur la religion, les mœurs et coutumes du peuple Juif à l'époque du Messie.

CARTES, PLANS et GRAVURES

ALMA COLLEGE
252.53
LIBRARY
B634
Alma, California

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie, ÉDITEURS

LILLE — PARIS (VIe) 59bis, rue Bonaparte. — BRUGES

1925

23113

Cum permissu Superiorum ordinis.

NIHIL OBSTAT

Brugis, 23 Nov. 1924.
H. Lamiroy,
Libr. censor.

IMPRIMATUR

Brugis, 25 Nov. 1924.
H. Van den Berghe,
Vic. gen.

A LA PIEUSE MÉMOIRE

DU

R. P. ADOLPHE PETIT, S. J.

FONDATEUR DES RÉCOLLECTIONS ECCLÉSIASTIQUES

ET DES RETRAITES POUR MESSIEURS

IL VOULUT BIEN, EN FAVEUR DE CES ŒUVRES,

ME CONFIER CE TRAVAIL.

A. BOHNEN, S. J.
Collège de N.-D. de la Paix
Namur.

ADVENIAT REGNUM TUUM !

QUE LE CHRIST RÈGNE !

APPROBATION
de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Namur

Evêché
de
Namur.

Namur, 5 décembre 1924.

Mon cher Père,

Vous m'avez fait part, il y a bien des années déjà, d'un travail que vous aviez commencé sur les instances du R. P. Ad. Petit, de regrettée mémoire. Je me réjouis d'apprendre qu'il est enfin terminé et d'en recevoir aujourd'hui les bonnes feuilles.

En parcourant ce « Vade-mecum des récits évangéliques » je garde l'impression qu'il est appelé à faire beaucoup de bien aux âmes.

Profitant de maintes découvertes du siècle dernier qui ont mis en un saisissant relief tout ce qui se rapporte à la personne et à la vie terrestre de notre Divin Sauveur ; vous avez situé les faits et les enseignements des saints Evangiles dans leur cadre historique et archéologique. A chaque page, le lecteur trouve d'intéressantes données sur la religion, les mœurs et les coutumes des Juifs, à l'époque du Messie. Il y rencontre la description, souvent encore complétée par gravures, des lieux qui ont été sanctifiés par la présence du Divin Maître.

Cette manière de présenter le travail, fait ressortir à

la fois les admirables vertus de Jésus et rendent plus vivants et plus variés les récits évangéliques.

Votre Vade-mecum offrira au lecteur, non pas seulement des lectures pieuses ou des méditations plus attentives ; il sera également utile aux prédicateurs eux-mêmes en les dispensant de longues et difficiles recherches.

C'est pourquoi, je me plais à vous féliciter, mon cher Père, d'avoir mené à bonne fin ce travail auquel je souhaite toute la diffusion qu'il mérite.

Agréez, mon cher Père, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en N. S.

† Th.-Louis. *Ev. de Namur.*

PRÉFACE

Le « Vade-mecum » n'est qu'un abrégé de la vie de Jésus-Christ et n'a aucune prétention à l'exégèse proprement dite. — Il offre au lecteur une série de faits et d'enseignements tirés de l'Évangile, parfois mentionnés en quelques lignes seulement, mais dont les textes, indiqués en références aux saints Livres peuvent servir, soit de sujets de méditations, soit de lectures pieuses ou d'instructions paroissiales. D'autres scènes ont reçu plus de développement parce qu'elles rappellent d'une manière plus frappante, ou les admirables vertus de l'Homme-Dieu, ou la perversité de ses ennemis. Seule, cette succession régulière des faits et des enseignements évangéliques permettait de grouper à leurs places, dans le texte du recueil ou dans des notes, les descriptions des lieux sanctifiés par la présence du divin Maître et toutes les données archéologiques sur la religion, les mœurs et coutumes du peuple juif à l'époque du Messie.

Le but de ce travail, qui s'adresse à des croyants est donc de nous montrer Jésus-Christ dans ce milieu topographique, religieux et social dans lequel Il a réellement vécu. Ces détails rendront en même temps témoignage à la véracité de nos Livres Saints.

Grâce à ces renseignements divers, nous verrons les paysages que Jésus lui-même eut sous les yeux. Nous assisterons, pour ainsi dire, aux scènes dont Il fut le témoin ou l'objet : admiration des foules en présence de son incomparable enseignement, ou des miracles qu'il semait sur sa route ; intrigues, calomnies, poursuites incessantes des pharisiens et des scribes, ses adversaires haineux, ses plus implacables ennemis. La personne du Sauveur s'offrira à nous plus vivante, elle se détachera plus aimable dans sa douce bonté, plus impressionnante dans sa puissance et sa justice et nous sentirons le divin Maître plus proche de nous.

Les directeurs spirituels, aussi bien que les prédicateurs ont pu constater, maintes fois, l'influence salutaire dans les âmes de ces vues plus nettes et plus réelles des récits évangéliques.

Les questions de la messianité et de la divinité de Jésus-Christ, traitées ex professo, n'entrant pas dans le cadre

d'un travail de topographie et d'antiquités ; nous avons cru pouvoir nous contenter d'en résumer les preuves principales dans des notes préliminaires (p. 31).

Le « Vade-mecum » offre de nombreuses illustrations. Toutes ont été dessinées en réduction, par l'auteur, sur photographies, ou d'après les remarquables gravures du grand ouvrage de V. Guérin : « La Terre Sainte », elles aussi reproductions de photos, prises sur les lieux. Mais, afin d'éliminer de ces paysages tout souvenir musulman, il y a supprimé mosquées et minarets.

Quant aux descriptions des lieux saints, elles sont empruntées, ainsi que le lecteur pourra s'en convaincre, à des écrivains, presque tous exégètes et qui tous visitèrent la Palestine et l'explorèrent en détail.

INTRODUCTION

Dans la préface de sa « Vie de Jésus-Christ », Mgr Le Camus écrivait :

« Un des mérites incontestables de la science moderne, en reconstituant par une critique aussi patiente que perspicace, l'histoire du passé est d'avoir réussi à nous présenter, sous un jour de plus en plus satisfaisant, les hommes qui en furent la gloire. Tout particulièrement, ce qui de près ou de loin se rapportait à la personne bénie du Sauveur Jésus, a été l'objet de recherches minutieuses et quelquefois passionnées qui, bien souvent, contre le gré de certains chercheurs, ont contribué à rendre plus éclatants les rayonnements de sa physionomie surhumaine. Sans doute au Christ du dogme, il n'y avait rien à ajouter et depuis longtemps sur ce sujet, l'éloquence des Pères, la dialectique des Théologiens, la piété des saintes âmes avait tout dit. Mais, au Christ de l'histoire, la science ne pouvait-elle pas essayer de donner un plus vif relief ? Elle a réussi en réalité ; le Maître a paru, au point de vue humain, se rapprocher sensiblement de nous, à mesure qu'on nous a fait mieux connaître les temps et les lieux où il vécut, les mœurs et les usages du peuple qui fut le sien, les conditions normales de son existence sous le ciel lumineux de l'Orient, au milieu des paysages pittoresques qui lui suggérèrent tant d'images gracieuses, quand il voulait dans une langue merveilleusement humaine, dire des choses manifestement divines. » « Tous les détails et toutes les scènes dont Jésus fut témoin, écrit à son tour l'abbé Fouard, sont indiqués dans l'Évangile d'un mot, d'un trait, vus à la lumière de l'Orient, ils recouvrent leur premier éclat. »

C'est en particulier dans la prière mentale, telle que les « Exercices spirituels de saint Ignace » l'exposent et la prescrivent, que la grande utilité de ces détails historiques et autres se fait sentir. L'imagination se fixe et ne s'égare plus sur d'autres objets, la mémoire se rappelle plus nettes et plus vécues les scènes de l'Évangile. La figure du divin Maître se détache plus aimable dans sa bonté, et plus impressionnante dans sa justice et dans sa puissance. Bientôt

le cœur s'émeut et porte la volonté aux résolutions courageuses.

Le R. P. Roothaan, un des derniers Supérieurs généraux de la Compagnie de Jésus, fait ressortir dans sa « Manière de méditer » (ratio meditandi), combien cette couleur locale donnée aux récits de l'Évangile, favorise et facilite la méditation des mystères de la vie de Jésus-Christ.

Nous résumerons en quelques lignes ce commentaire autorisé du « Livre des Exercices spirituels ».

« Après l'oraison préparatoire, écrit le R. P. Roothaan, s'impose un exercice que saint Ignace appelle « les préludes ». Avant chaque méditation, il assigne au moins deux préludes. Le premier est la « Constitutio loci », c'est-à-dire la représentation de la scène où s'est passé le fait, où s'est donné l'enseignement à méditer. ... Celui qui veut méditer doit se représenter ces détails historiques et topographiques, comme s'il les avait sous les yeux. Si, par exemple, le sujet de la méditation est J.-C. en croix ; qu'il se figure vivement qu'il est lui-même présent sur le Calvaire. Là, il contemple Jésus-Christ attaché à la croix, son corps est déchiré de plaies, son sang l'inonde et il est cloué sur ce gibet d'infamie, entre deux scélérats, crucifiés avec lui, tandis qu'il voit à ses pieds, sa sainte et tendre Mère, saint Jean, Madeleine et d'autres saintes femmes. — Enfin qu'il se représente aussi cette troupe de scribes et de pharisiens, ses bourreaux, qui ricanent, blasphèment et insultent haineusement la sainte Victime qui se meurt. »

En ces sujets et bien d'autres encore, la composition de la scène, si elle se fait avec soin, est d'une grande utilité, car l'imagination s'attache à un objet bien précis et ne s'égare plus facilement. Si toutefois dans le cours de la méditation elle venait à divaguer, il faudrait revenir aussitôt à la représentation de la scène du prélude. C'est ainsi que font ceux qui, considérant un objet dont ils veulent se faire une idée exacte, si un incident quelconque les en distrait, tâchent de revenir sans tarder à l'objet qu'ils se proposent d'examiner attentivement.

Ce qu'il faut remarquer encore en cette matière, c'est que celui qui médite ne doit pas se contenter d'une représentation de la scène comme il la verrait dans un tableau ou comme produite, il y a des siècles, mais comme s'il la voyait se dérouler actuellement devant lui.

Souvent la méditation est précédée de trois préludes, mais

qu'il y en ait trois ou deux, on ne peut jamais omettre la reconstitution de la scène.

Ce même travail de l'imagination et de la mémoire doit se développer encore, dit l'auteur, dans chacun des points de la méditation et il reprend l'exemple de Jésus-Christ en croix. Il se rappelle, en les dépeignant, toutes les souffrances du Sauveur, souffrances physiques et morales. — Tortures dans le corps du divin Crucifié. Souffrances morales : humiliations dans son honneur, profondes douleurs dans son âme, et celui qui veut subir toutes ces tortures et toutes ces douleurs, est le Dieu de toute sainteté. Sauveur de l'humanité coupable, il souffre par amour pour nos âmes, amour ineffable, héroïque, divin.

Le R. P. Rootbaan continue ensuite : « Celui qui médite doit s'exercer à faire cet exercice de la mémoire et de l'imagination, non pas en passant, mais en développant le sujet autant qu'il le peut. Car cette sorte de contemplation est comme le fondement sur lequel reposent toutes les réflexions, tous les bons mouvements qui peuvent se produire durant la méditation ; elle est comme la semence et la racine d'où nécessairement ils s'élèvent. Si cette application de la mémoire ne se fait pas avec sérieuse attention, bien des réflexions salutaires nous échappent.

» Mais parmi les méditations présentées par saint Ignace, il est encore un autre exercice qu'il appelle l'*application des sens*. Dans tout le cours de ces *contemplations*, il faut se représenter la scène toute vivante, dit-il, se mêler aux personnages, les voir, les entendre, entrer en communication avec eux. Plus qu'ailleurs donc le travail de la mémoire et de l'imagination s'impose. Le travail de la mémoire stimulera d'autant plus l'imagination que les souvenirs seront plus précis et plus exacts. »

Enfin, et ceci n'est dit que pour donner une notion complète de la méthode de saint Ignace, l'intelligence vient corroborer l'exercice de la mémoire par les questions toutes pratiques qu'elle se pose : m'est-il utile, m'est-il nécessaire de régler ma vie d'après ces exemples, d'après cette doctrine, de pratiquer telle ou telle vertu ? Comment ai-je agi dans le passé, comment me conduire, dans la suite, quels sont les obstacles à écarter, les moyens à prendre ?

Accompagnés d'un acte de foi, tous ces souvenirs que la mémoire aura rappelés et ravivés, toutes ces questions que l'intelligence aura dû résoudre, rendront nos dernières ré-

flexions plus solidement motivées, et partant plus efficaces pour stimuler la volonté. Or, c'est la volonté qui doit formuler les résolutions généreuses, personnelles et pratiques, fruit essentiel de toute méditation.

C'est pour assurer à la prière mentale ces résultats féconds et pour en faciliter l'exercice, en bridant l'imagination qui, si souvent, par ses écarts vient nous distraire, que nous avons entrepris ce travail. Trop heureux dans nos humbles efforts, si, décrivant les villes, les bourgades, les régions que Jésus honora de ses visites, les mœurs et coutumes des populations qu'il évangélisa, nous pouvions nous rendre le témoignage que ces détails ont mieux fait comprendre les admirables leçons du Maître, fait sentir plus intimement sa bonté, sa douceur, ses paternelles miséricordes, et incité quelques âmes du moins, à aimer le Sauveur d'un amour plus généreux, plus agissant.

ASPECT DE LA PALESTINE

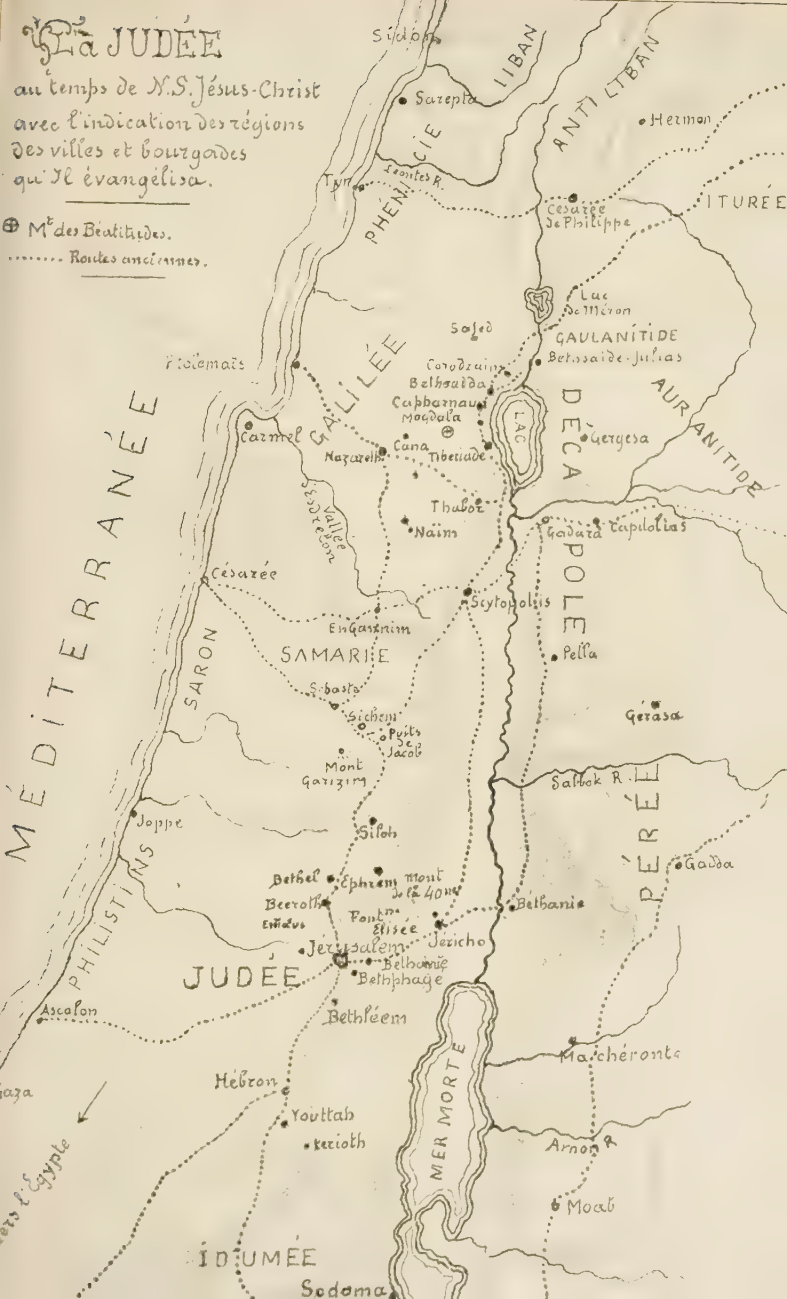
au temps du Sauveur

A l'époque de Jésus, la Palestine était encore une contrée vraiment belle et malgré son peu d'étendue, admirablement favorisée par la nature qui lui avait donné une richesse et une variété merveilleuses. Les pluies commençaient vers la fin d'octobre avec la « première pluie » dont parle l'Écriture, et après laquelle on faisait les semailles d'hiver. Elles duraient, avec des interruptions, jusqu'à la fin de mars. Alors venait la « dernière pluie » ou pluie du printemps qui déjà mûrissait les moissons. L'hiver proprement dit tombait dans les mois de janvier et de février : la neige couvrait les montagnes, tandis que dans les vallées et les terrains bas les roses s'épanouissaient. Au mois de mai commençait la saison sèche dont les ardeurs, brûlantes parfois, étaient rafraîchies par l'abondante rosée des nuits. La première moisson se faisait dans le courant de mai ; la seconde avec la récolte des fruits et la vendange avait lieu en septembre.

Les aspects les plus variés s'offraient aux regards : gras pâturages ou solitudes verdoyantes, déserts arides ou vertes campagnes, vignobles chargés de fruits et gracieux jardins. Lacs et mers, collines et ravins, charmantes vallées et montagnes majestueuses se mêlent et se succèdent en formant de ravissants horizons. La richesse de cette terre répondait à sa beauté et témoignait de l'admirable variété de la nature. Tous les climats s'y trouvaient représentés dans un étroit espace : parmi les arbres fruitiers on voyait l'olivier, la vigne, le figuier, le grenadier, l'oranger, le citronnier, le palmier ; parmi les arbres forestiers, le cèdre, le platane, le térébinthe, le cyprès, l'érable, l'acacia, le chêne ; parmi les arbustes, le laurier-rose, le cotonnier, la myrrhe, le safran, le baumier. Les lacs et les rivières abondaient en poissons, les airs étaient peuplés d'oiseaux ; des troupeaux de toute espèce paissaient dans les pâturages. C'était vraiment la

terre où coulaient le lait et le miel, un paradis terrestre réservé par Dieu à son peuple choisi et bien propre à servir de théâtre à la révélation que ce Dieu devait faire à l'humanité. — La Palestine était située au centre des nations de l'Ancien monde. Fermée par de hautes montagnes et de vastes déserts, protégée par ses rivages accidentés et d'un abord difficile, elle était comme à l'abri de l'invasion de la gentilité, en même temps que, grâce à la proximité des nations païennes qui l'entouraient de toutes parts, elle put facilement envoyer à travers le monde les messagers de la bonne nouvelle, lorsque le Christ eut fait tomber les barrières de l'Ancienne Loi et donné à l'univers entier la révélation nouvelle et l'Église [1].

1. Josèphe, *Bell. Jud.*, L. III C. IV ; Meschler, 1. p. 44. Voir auss Hugues Vincent. Saison des pluies. *Jerusalem antique.*


La JUDÉE
au temps de N.S. Jésus-Christ
avec l'indication des régions
des villes et bourgades
qu'Il évangélisa.
Mt des Béatitudes.
Routes anciennes.
Sidon
LIBAN
ANTI LIBAN
Sarepta
Hermon
PHÉNICIE
Leontes R.
Tyr
Césarée de Philippe
ITURÉE
Lac de Méron
Safed
GAULANITIDE
Bethsaïde-Julias
Corodrain
Bethsaïda
Capharnaüm
Magdala
LAC
DÉCAPOLE
AURANITIDE
Gergesa
Carmel
GALILÉE
Cana
Nazareth
Tibériade
Thabor
Naïm
Vallée d'Esdrélon
Gadara
Capitolias
Césarée
Scytopolis
En Gannim
SAMARIE
Pella
SARON
Sebaste
Sichem
Puits de Jacob
Gérasa
Mont Garizim
Salbok R.
PÉRÉE
Joppe
Siloh
Gadda
Bethel
Ephrem
Mont de la 40me
Beeroth
Bethanie
Emaüs
Fontne Elisée
Jéricho
Jérusalem
Bethanie
Bethphagé
JUDÉE
PHILISTINS
Ascalon
Bethléem
Machéronte
Hébron
MER MORTE
Youttah
Kerioth
Arnon R.
Moab
IDUMÉE
Sodoma
MÉDITERRANÉE
Gaza
Vers l'Egypte

CARTE DE JÉRUSALEM.

JÉRUSALEM

au temps du Messie

Les murs de Jérusalem embrassaient à cette époque toute la colline de Sion. De la porte actuelle de Jaffa ils suivaient une élévation de terrain que les géographes nomment l'Acra [1] (763 m.), puis descendant dans le vallon qui sépare cette éminence du Temple, ils remontaient vers la porte actuelle de St-Etienne et longeaient ensuite le Cédron, entourant le Moriah (754 m.) et l'Ophel (730 m.).

Sur toutes ces collines dominaient la nouvelle comme l'antique Sion (789 m.). La nouvelle Sion était couronnée de palais, au sud, la demeure des grands-prêtres; au nord, près de la porte de Joppé, une ligne de remparts surmontés des tours, Hippicus, Phasaël et Mariamne avec le nouveau palais d'Hérode ; plus à l'est, la résidence des Asmonéens, reliée par un pont à la colline du Temple. Mais cette enceinte, au temps d'Hérode, se trouvait déjà trop étroite. Aussi, d'un côté, en dehors des murs, des maisons et des jardins entouraient le Calvaire, et de l'autre, au nord du Moriah, se déployait une ville nouvelle, *Betzetha*, qu'Hérode-Agrippa devait bientôt entourer de remparts. Un fossé profond avait été creusé pour séparer l'*Antonia* de ce faubourg qui s'élevait, dit Josèphe, comme une montagne isolée (785 m.).

Les rues de la ville étaient étroites, toutes en pentes ; les plus importantes, pavées récemment par Hérode-le-Grand, et aboutissant à quelques carrefours assez resserrés. La place

1. Au sujet d'*Acra*, Josèphe écrit : Il y avait autrefois, vis-à-vis de la montagne Acra, une autre montagne plus basse et qui en était séparée par une large vallée ; mais les princes asmonéens firent combler cette vallée et raser le haut de l'Acra pour joindre la ville au temple, afin qu'il commandât tout le reste (*Guerre des Juifs*, l. V, c. XIII.) — Cité également par Lichtfoot, *Horæ Hebraicæ*, t. I. Cf. *Lexicon biblicum*, Jerusalem, p. 672.

principale était le Xystus, dans la dépression du Tyropœon. Les rues ne connaissaient d'autre mouvement que celui des piétons et parfois celui des ânes et des chameaux ; les voitures n'auraient pu y circuler. — Comme partout en Palestine, les maisons étaient carrées, assez basses et à toits plats.

La population de Jérusalem ne dépassait guère 70.000 habitants. Placée en dehors des grandes routes, sans mer, sans fleuve, isolée sur un rocher stérile, Jérusalem n'avait rien de ce qui rend les cités vivantes et prospères. Ce qui lui a valu une place unique dans le monde, c'est le temple érigé par Salomon sur le Moriah. — Hérode-le-Grand, pour gagner les bonnes grâces du peuple, sans y réussir, venait de lui rendre son antique beauté et avait conduit cette œuvre si activement, qu'en moins de deux ans, le Sanctuaire, travail confié aux prêtres, fut achevé et les portiques extérieurs en huit ans. Seul, le travail des accessoires des portiques se poursuivait encore au temps du Messie[1].

Victor Guérin, dans son grand ouvrage, « La Terre Sainte », complète cette description, surtout au point de vue climatérique.

« Grâce à son élévation naturelle, Jérusalem, au sein d'un pays, où, pendant les trois quarts de l'année les chaleurs se font vivement sentir dans les plaines, le long de la mer et surtout dans la profonde dépression de la longue vallée du Jourdain, jouit elle-même d'un climat très tempéré. Pendant l'hiver et à l'époque de la saison des pluies, celles-ci quelquefois se transforment en neige et alors un blanc linceul enveloppe et recouvre la Cité sainte, tandis qu'à quelques lieues de distance, au même jour et à la même heure, les habitants de l'antique Jéricho ont une température qui égale celle de nos étés et peuvent impunément se baigner dans les eaux de la Mer Morte et du Jourdain, mais la neige à Jérusalem est rare et passagère. Les hivers y sont cléments et n'y sont marqués que par des pluies torrentielles qui tombent par intervalles, à la grande joie des habitants dont elles remplissent les bassins et les citernes. — Une fois la saison des pluies passée, c'est-à-dire dès le commencement ou le milieu d'avril, jusqu'au 15 octobre, le ciel est d'une pureté presque inaltérable et une belle teinte bleue forme au-dessus de la ville une voûte azurée qu'aucun nuage d'or-

1. Voir Josèphe, *Bell. Jud.* ; — Fouard, *Vie de J. C.*, T. I et Lesêtre *La clef des Évangiles*, passim

CARTE DE JÉRUSALEM.

dinaire ne vient ternir. La chaleur, sans doute, alors est assez forte, mais néanmoins elle est très supportable, sauf les jours où le vent du sud vient à souffler. Dans ce cas l'atmosphère est lourde et écrasante et l'on éprouve une sorte de malaise indéfinissable qui cesse et disparaît avec ce vent embrasé. Les soirées sont délicieuses. Du haut des terrasses qui couronnent les maisons, on peut jouir tous les jours, pendant sept à huit mois de l'année, à la fois d'une fraîcheur très agréable et de *toute la magnificence des plus splendides couchers de soleil* que l'on puisse concevoir. Si l'on se trouve placé de manière à pouvoir embrasser d'un seul coup d'œil la ville entière, la montagne des Oliviers et, plus à l'est, la grande chaîne des montagnes transjordanes, le spectacle est incomparable. Le soleil en inclinant à l'occident derrière le massif des monts de Juda, pour se plonger dans les eaux de la mer de Jaffa, illumine à l'est de ses rayons mourants toute la Ville sainte, puis les flancs et les trois sommets du mont des Oliviers ; plus loin, à l'orient, au delà du Jourdain, le faîte des montagnes d'Ammon et de Moab. Les cimes de cette chaîne qui borne l'horizon de ce côté, se colorent de reflets éblouissants d'une sorte de manteau de pourpre auprès duquel aurait pâli celui de Salomon.

A mesure que le soleil baisse, des nuances plus douces et d'un rose plus tendre succèdent à ces tons embrasés ; celles-ci, à leur tour, deviennent plus violacées et plus sombres ; enfin, la nuit avec ses voiles étend ses ombres lentement, et voici que le ciel très pur se pare et étincelle de millions d'étoiles et, selon la belle expression de l'Écriture, annonce la gloire de Dieu [1].

1. Nous citerons souvent dans ce travail des descriptions empruntées au grand ouvrage de Victor Guérin « la Terre Sainte ». Jamais peut-être explorateur ne fut mieux informé et plus exact que ce savant géographe. Chargé maintes fois par le gouvernement français d'explorations scientifiques en Orient, il revint fréquemment en Palestine ; sa foi de chrétien convaincu l'attirait vers cette terre bénie où vécut le Sauveur. Il consacra près de vingt-cinq ans de sa vie à l'explorer, et souvent à ses frais. Personne, écrit le docte exégète Vigouroux, n'a décrit les lieux saints avec une exactitude comparable à celle de ses récits. En bien des cas les mémoires de V. Guérin l'emportent sur ceux de la *Palestine exploration fund*, malgré le grand nombre de ses membres et les ressources financières dont cette société scientifique dispose.

L'Église et la science ont lieu d'être fières d'un tel savant.

Le Temple de Jérusalem, à l'époque du Messie.

Aspect général du Temple d'Hérode.

Vu du mont des Oliviers, le plateau du Moria sur lequel le Temple était bâti, offrait aux regards trois terrasses superposées à hauteurs diverses et couronnées par le Hiéron ou temple proprement dit. De structure très haute, encore surélevé par les trois terrasses sur lesquelles il posait, le Hiéron dominait toute la ville de Jérusalem, à une hauteur totale de plus de cinquante mètres.

La terrasse inférieure enveloppait les deux autres et formait une cour de grande superficie, plus étendue toutefois au sud-est et à l'est que des deux autres côtés, car le Temple n'était pas au milieu, mais au nord-ouest de cette cour (voir le plan). Des portiques formaient cette première enceinte : à l'est, le portique de Salomon, longeant le torrent du Cédron ; au sud, le portique royal ; au nord et à l'ouest, les portiques septentrional et occidental.

Cette première cour s'appelait *le parvis des Gentils*. De cette cour on montait par trente marches à une seconde terrasse, réservée aux Israélites, hommes et femmes, on la nommait le parvis des femmes, parce que les femmes ne pouvaient pénétrer plus avant dans l'enceinte sacrée. Un large escalier de quinze marches menait ensuite à la troisième terrasse, accessible aux hommes seuls, mais dont la plus grande partie, surélevée de 1 m. 35, était occupée par les prêtres. Cette terrasse formait ainsi deux cours séparées, la cour des Israélites et celle des prêtres.

Enfin, sur cette dernière plateforme se dressait à grande hauteur le Sanctuaire comprenant le vestibule, le Saint et le Saint des Saints.

Description des différentes parties du Temple.

Nous puiserons nos principaux renseignements sur le Temple, au temps de Jésus-Christ, dans les deux ouvrages de l'historien juif, Flavius-Josèphe : *la guerre Judaïque* et *Les Antiquités juives ;* mais il faut compléter et contrôler les uns par les autres, et réciproquement, les renseignements fournis dans chacun de ces ouvrages. Josèphe y parle d'un monument qu'il connaissait bien, cependant si les mesures

des détails de la construction sont exactes, celles qui portent sur l'ensemble sont ou bien exagérées ou trop faibles. En général, on peut se fier à ce qu'il écrit et le Nouveau Testament fournit des renseignements qui s'accordent avec ceux de l'historien juif [1].

En outre, les doctes recherches et les reconstitutions habiles du marquis Melchior de Vogüé donneront plus de précision encore à cette description. — Résumons le texte de Josèphe en parcourant le plan terrier du Temple, dressé par l'archéologue français ; la vue cavalière du monument, due au même savant, complétera l'image que le lecteur se sera formée de l'édifice sacré et lui donnera plus de relief [2]. Voir les deux gravures, pp. 21 et 23.

Puisque ce furent le parvis des Gentils et celui des hommes et des femmes d'Israël qui reçurent seuls les visites que Jésus-Christ fit au Temple, ils méritent une mention spéciale, une description plus détaillée.

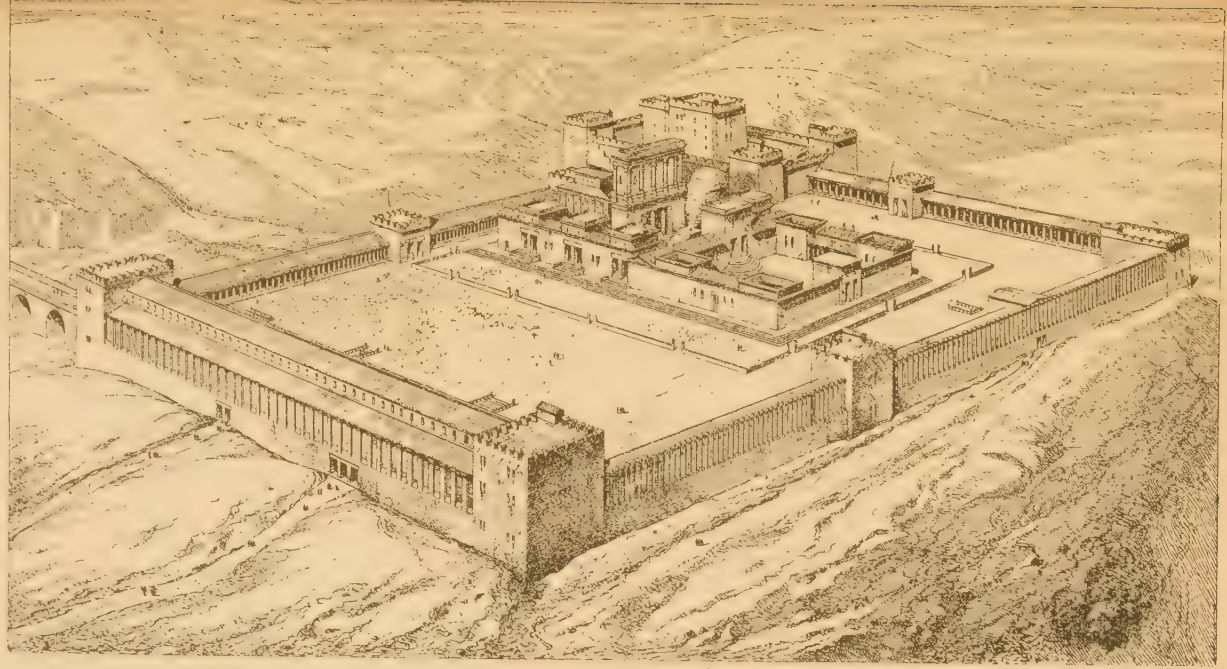
Les portiques de la Cour des Gentils.

Au sud de la plus grande enceinte du Temple s'élevait le *portique royal*. Il s'étendait depuis la vallée du Tyropœon jusqu'à celle du Cédron. Ce portique avait une longueur de

1. Josèphe en décrivant le Temple donne toutes les dimensions en coudées juives. Ces mesures étrangères ont été réduites en mètres. Le lecteur pourra juger ainsi plus aisément des dimensions, souvent colossales, de certaines parties de l'édifice.

Deux coudées différentes étaient en usage parmi les Israélites ; *la coudée ordinaire*, ou petite coudée, la *grande coudée*, celle du Temple. Tenant compte de tous les emprunts que les Hébreux, pendant leur séjour de quatre cents ans en Égypte, firent à la civilisation de ce pays, on peut conclure que la coudée ordinaire mesurait quarante-cinq centimètres, et la coudée du Temple, cinquante-deux. Les fouilles récentes entreprises à Jérusalem, près de la fontaine de Siloé, confirment l'exactitude de ces chiffres. Déchiffrant l'antique inscription de la fontaine, on lisait que la longueur du parcours des eaux de la source à la piscine était de douze cents coudées. Or les mesures relevées sur ce même parcours, par les archéologues dirigeant les fouilles, donnèrent cinq cent trente-neuf mètres, ce qui laisse à la coudée ordinaire quarante-cinq centimètres environ.

2. M. de Champagny dans *Rome et la Judée*, rendant hommage aux savantes et actives recherches de M. de Vogüé sur le temple d'Hérode, écrivait : Nous sommes arrivés aujourd'hui à une certitude que les explorateurs les plus patients n'auraient pu atteindre autrefois. Le premier, à ma connaissance, M. de Vogüé a pu pénétrer dans le Haram-ech-Chérif (esplanade de la mosquée d'Osmar), le premier a pu examiner, mesurer, dessiner, avec toute l'exactitude moderne ce que jusqu'ici on n'avait pu qu'entrevoir d'une terrasse voisine, ou soupçonner sur le dire de quelque musulman.



VUE CAVALIÈRE DU TEMPLE par le marquis de Vogüé.

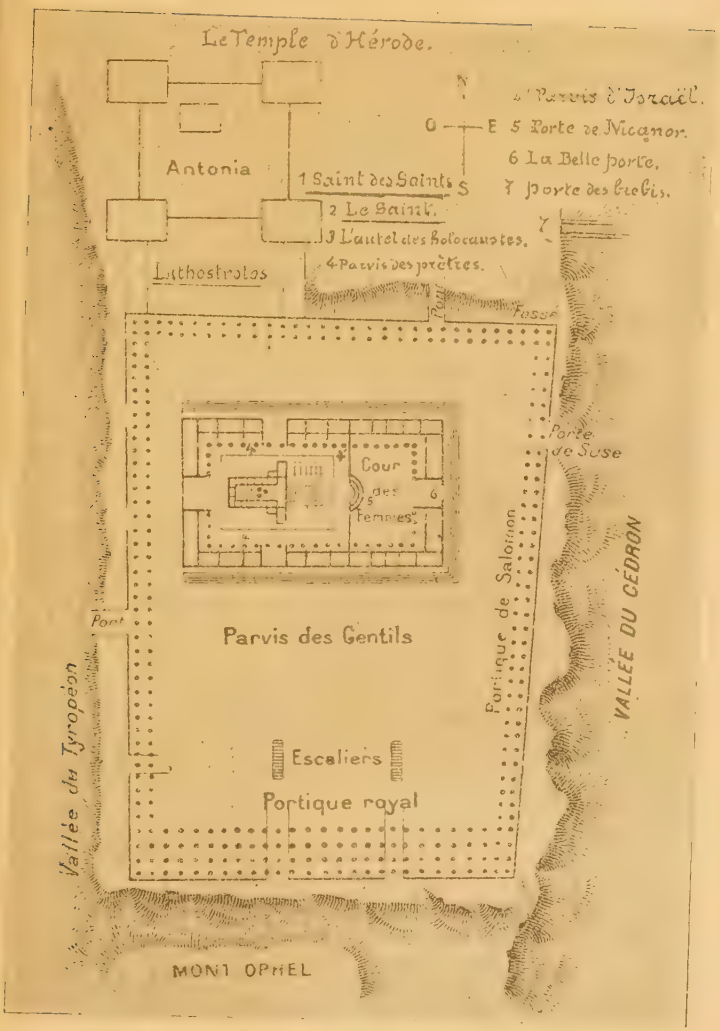
185 m. (un stade) et une largeur de 31 m. 77. Quatre rangées de quarante-et-une colonnes chacune le divisaient en trois allées. Celle du milieu mesurait 13 m. 30 de large, chacune des allées latérales 8 m. 87. Chaque colonne avait une hauteur de 8 m. Ces colonnes, d'après Josèphe, portaient des chapiteaux corinthiens, nous pouvons en conclure que le diamètre des fûts, d'après le module corinthien, était donc en rapport avec leur hauteur et leur donnait 1 m. de diamètre.

La hauteur totale des galeries latérales était de 14 m. 78 ; la galerie centrale atteignait le double, 29 m. 56. Cette dernière communiquait par un pont, dont l'archéologue Robinson a retrouvé une arche, avec le palais des Asmonéens, au delà du Tyropœon.

La toiture du portique royal, comme celles des trois autres portiques était en bois de cèdre, mais les charpentes apparentes de ce portique étaient de plus enrichies de sculptures, relevées d'or. En outre, son pignon était soutenu par une architrave portant sur des colonnes engagées. Ce pignon qui surplombait le torrent du Cédron de 180 m., est, d'après les anciens, le pinacle du Temple où Satan transporta le divin Maître, après la première tentation au désert de la Quarantaine.

Le Portique de Salomon.

Comme son nom l'indique, ce portique fut l'œuvre du grand roi. Restauré par Zorobabel et probablement aussi par Hérode, le portique de Salomon, et ceux du nord et de l'ouest, n'avaient que deux allées, le long du mur d'enceinte et deux longues rangées de colonnes, de 11 m. 25 de hauteur. Ces portiques servaient d'abris contre la pluie et la chaleur. On s'y retrouvait pour s'entretenir ou entendre un docteur de la loi. Les marchands et les changeurs pouvaient s'y installer également pour les besoins du Culte, mais bientôt ils abusèrent de cette faculté et encombrèrent les parvis. Les portiques de l'enceinte extérieure comptaient, à l'ouest, trois ou quatre portes ; au sud, Josèphe en signale une sous le portique royal ; à l'est, dans le portique de Salomon, la porte orientale, aussi appelée la *Porte dorée ;* enfin, au nord, la porte septentrionale, à droite de la forteresse « Antonia ». Cette forteresse coupait les portiques au nord-ouest de l'enceinte du Temple. Hérode l'avait fait bâtir sur un rocher, haut de 25 m. ; quatre tours la défendaient : trois



LE TEMPLE D'HÉRODE.

de 22 m. 50 et une de 31 m. 50. Elle dominait donc d'une hauteur totale de près de 60 m. les alentours. Les légionnaires qui tenaient garnison dans la forteresse voyaient tout ce qui se passait, dans les parvis, et Josèphe ajoute : « Le Temple veillait sur la ville et l'Antonia veillait sur le Temple ».

Les Parvis.

Tout l'espace encadré par le portique royal, le portique de Salomon et par les deux autres portiques nord et ouest, jusqu'au parvis des femmes, était accessible aux païens comme aux Juifs. Voilà pourquoi on l'appelait le *parvis des Gentils*, quoique ces derniers entrassent rarement sous les portiques. Dans cette vaste cour des Gentils se dressait, autour de l'enceinte sacrée, un mur travaillé à jour, de 1 m. 35 de hauteur, et percé de treize ouvertures, flanquées de colonnes. Chaque colonne portait une inscription, en langue grecque ou latine, menaçant de mort tout païen qui franchirait cette balustrade [1]. Cet espace, réservé aux Juifs des deux sexes, se nommait « Spatium antemurale ». Sur cette terrasse de 60 m. 75 de côté, le Hiéron était bâti. Josèphe donne à cette première construction une hauteur de 18 m. à l'extérieur et de 11 m. 25 à l'intérieur (sans doute en y joignant la surélévation du sol). C'est à ces murs qu'Hérode suspendit en ex-voto, les trophées pris sur les nations ennemies. Remarquant le large appareil de ces constructions et ces dépouilles, les disciples dirent au Sauveur : « Maître, voyez quelles belles pierres et quels riches ex-voto ».

On accédait par plusieurs marches à la cour des femmes [2]. Dix portes s'ouvraient sur elle [3]. Elles mesuraient 13 m. 50 de haut et 6 m. 75 de large. La porte orientale, dite « la belle porte », était enrichie de plaques d'or.

1. Traduction de l'inscription grecque taillée dans la pierre et dont le musée judaïque du Louvre possède le moulage très fidèle.

« Que nul étranger ne pénètre à l'intérieur de la balustrade et de l'enceinte qui sont autour de l'esplanade (le Hiéron) du temple. Celui qui s'y ferait prendre s'exposerait à la mort par sa propre faute ».

2. Si le sol du parvis des femmes était de cinq mètres quarante-cinq centimètres au-dessus du précédent (l'esêtre), la hauteur ordinaire d'une marche étant de dix-huit centimètres, il fallait donc gravir une trentaine de marches pour arriver au niveau du spatium antemurale.

3. Sans compter la « belle porte ». Voir *Templum Herodis* dans le *Lexicon Hagen.*

Parvis des femmes.

Pour aller de la cour des femmes à celle d'Israël, on passait par la *porte de Nicanor,* faisant face à « la belle porte ». A elle seule la *porte de Nicanor,* était tout un monument. Elle avait une hauteur de 22 m. 50 et une largeur de 18 m. Ses battants étaient en bronze et, comme s'exprime l'écrivain juif, elle surpassait toutes les autres en magnificence. Entre ces deux portes, si imposantes et si riches, s'étendait le parvis des femmes juives[1]. Ce n'est pas que les hommes fussent exclus de cette enceinte, mais les règlements sévères du Temple, nous l'avons déjà fait remarquer, défendaient aux femmes de passer plus loin dans le Hiéron. D'ailleurs, il y avait aux quatre angles de ce parvis, quatre locaux où hommes et femmes devaient trouver accès : la chambre des provisions de bois pour les sacrifices ; la chambre des lépreux, ils étaient tenus d'y faire leurs ablutions avant de se présenter aux prêtres ; la chambre des provisions d'huile et de vin ; la chambre des Nazaréens, où ils coupaient leurs cheveux et préparaient leurs sacrifices. A droite du parvis des femmes, on voyait les treize troncs du gazophylacium, communiquant avec la chambre du trésor. Deux autres chambres étaient proches de celle du trésor. Toutes étaient précédées d'un portique de hautes colonnes.

Parvis d'Israël.

Du parvis des femmes on montait par 15 degrés à la porte de Nicanor, ouvrant sur le parvis d'Israël. Comme celui des femmes, ce parvis mesurait 60 m. 75 en longueur, mais seulement 4 m. 95 en largeur. C'est une preuve de plus que les hommes occupaient également le vaste parvis des femmes. D'ailleurs l'Évangile nous montre Jésus-Christ et les apôtres près des chambres du trésor ; au surplus, les hommes plus ou moins nombreux, ne se réunissaient dans le parvis d'Israël que pour assister à des sacrifices particuliers

Telles furent donc les parties du Temple où l'Évangile nous montre le Sauveur accomplissant sa mission divine : instruisant le peuple, vengeant la dignité du lieu saint, confondant les pharisiens et les scribes par ses paroles comme par ses

1. La superficie sous ciel ouvert était de 60 m. 75.
60 m. 75.

actes et affirmant son origine divine en face du Saint des Saints où jadis la gloire de Jéhovah venait reposer sur l'aile des chérubins de l'Arche d'Alliance.

Complétons cette description du Temple par quelques courtes notions sur le Tabernacle. Nous serons bref, car notre seul but est de montrer le Sauveur dans ces enceintes du Temple qu'il sanctifia par sa présence.

Quartiers du Temple réservés aux prêtres.

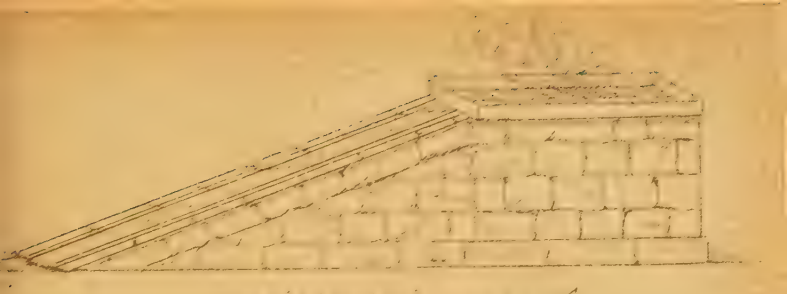
Parvis des Prêtres. — Derrière la cour d'Israël, jusqu'au mur qui passait derrière le Saint des Saints, s'étendait le vaste *parvis des prêtres ;* il surmontait celui des Israélites de 1 m. 35 ; sa largeur était de 60 m. 75 et sa profondeur de 84 m. 18[1]. Au sud et au nord régnaient trois rangées de colonnes alternant, de chaque côté, avec trois salles et trois portes. Ces salles étaient destinées aux préparatifs des divers sacrifices ; dans la partie antérieure du parvis se trouvait, en effet, *l'autel des Sacrifices.* Cet autel était une construction en pierres non polies ; une rampe, sans marches, montant du côté sud, y conduisait ; elle était large de 7 m. 20, longue de 14 m. 40 et de 13 m. 50 en plan, sur le sol.

En avant du Naos, ou du « Saint » on rencontrait d'abord un vestibule, faisant corps avec le Saint, il comptait 45 m. en longueur et en hauteur et 4 m. 95 seulement en profondeur ; il dépassait donc le Naos, de chaque côté de plusieurs mètres. On entrait dans le vestibule par une baie de 31 m. 50 de haut sur 11 m. 25 de large. Cette immense ouverture n'était fermée que par un rideau épais, richement tissé et protégé contre les intempéries par un autre moins riche. A l'intérieur du vestibule, suspendue aux poutres de la toiture, on voyait la fameuse *vigne d'or,* dont les grappes, au dire de Josèphe, avaient la taille d'un homme.

Le vestibule abritait deux tables, une de marbre où on disposait les pains à placer devant le Saint des Saints ; l'autre recouverte d'or pour recevoir les pains à renouveler.

Le Saint. — Du vestibule des Prêtres on entrait dans le *Saint.* Le Saint avait 27 m. de haut, 18 m. de long et 9 m. de large. La porte en bois, revêtue de lames d'or, s'élevait à une hauteur de 9 m. sur une largeur de 4 m. 50. Il contenait

1. Voir le plan du Temple, p. 23.



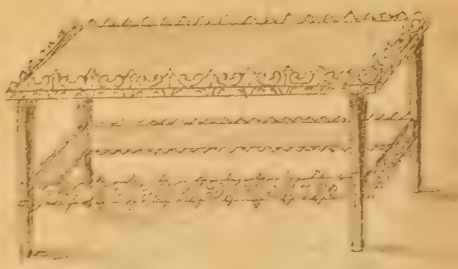


Table des pains de Proposition.

trois objets en or : le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition et entre les deux l'autel des parfums [1].

Le Saint des Saints. — Il mesurait 9 m. dans tous les sens ; seuls, deux voiles tendus à la distance d'une coudée l'un de l'autre (45 à 50 ctm.), le séparaient du Saint. Depuis la captivité de Babylone, le Saint des Saints était vide. Au temps de Jésus-Christ, on n'y voyait plus qu'une pierre s'élevant de 6 ctm. au-dessus du sol, dite pierre de position, peut-être l'ancienne base sur laquelle jadis était posée l'Arche d'Alliance. Le Saint et le Saint des Saints étaient entourés de trois étages de chambres, chaque étage en comptait cinq au sud et au nord, et huit à l'ouest dont deux seulement à l'étage supérieur, en tout 38 chambres [2]. Au-dessus de ces chambres le mur du Saint était percé de fenêtres pour l'éclairer. Josèphe fait monter le toit des chambres à 27 m. sur une hauteur totale de 45 m. ; donc le Saint dépassait les chambres de 18 m. Le Saint et le Saint des Saints étaient couverts d'une toiture à deux pans, entourée d'une balustrade de 1 m. 35 de hauteur et hérissée de pointes

1. L'autel des parfums était un autel assez petit en bois de cèdre recouvert de plaques d'or. On y brûlait le matin et le soir des parfums.

2. Au sujet des Chambres groupées autour du « *Saint* » plusieurs auteurs modernes s'appuyant sur le témoignage de Pères ou de Docteurs de l'Église, affirment que la sainte Vierge, dès l'âge de deux ans, lors de sa présentation au temple fut admise parmi les vierges consacrées au Seigneur et que ces jeunes filles, sous la garde de femmes d'âge et fidèles Israélites menaient à l'ombre du tabernacle, jusqu'à leur âge nubile, une sorte de vie claustrale, sanctifiée par la prière, la lecture des livres saints et le travail. Le Dr Sepp, dans sa *Vie de Jésus* partage cette opinion et la déduit du récit de Josèphe même [1].

Le travail ordinaire du plus grand nombre de ces jeunes vierges consistait en ouvrages simples et communs, d'une utilité journalière; d'autres filaient la laine, teignaient les étoffes en couleurs pourpre ou hyacinthe, les plus adroites rehaussaient les tissus de broderies d'or et de soie [2]. Ce talent et cette habileté semblent être encore aujourd'hui l'apanage des femmes syriennes.

Ces travaux étaient interrompus, soit par la prière, soit par la lecture « D'une grande assiduité au travail, dit S. Ambroise, Marie n'était pas moins appliquée à la lecture des saints Livres ». « Elle lisait la Bible, écrit Origène dans le texte original », car, ajoute S. Epiphane, « la Vierge connaissait à fond la vieille langue hébraïque. »

A leur âge nubile, c'est-à-dire à douze à treize ans[a] accomplis, les jeunes vierges consacrées quittaient le sanctuaire et rentraient dans leurs familles.

1. Jos., *de Bello Jud.*, lib. 6.
2. Bourassé, *Hist. V. M.*, c.6.
3. Origène. *Homil.* 9. — Épiph. *Vita B.V.M.*

en or pour empêcher les oiseaux de s'y poser et de souiller l'édifice.

Le Saint et le Saint des Saints s'élevaient à une hauteur de plus de 55 m. au-dessus de l'esplanade des Gentils.

Tout cet ensemble du temple intérieur, du temple extérieur, se superposant et formant trois enceintes rectangulaires, inscrites les unes dans les autres, était plein de splendeur et de majesté. Au lever du soleil, écrit Poujoulat, lorsque de loin sur la sainte montagne apparaissait le Sanctuaire, dominant de plus de cent coudées les deux rangées de portiques qui formaient la double enceinte ; quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc, quand scintillaient toutes ces aiguilles dorées qui surmontaient le Sanctuaire, il semblait que ce fût une montagne de neige s'illuminant peu à peu et s'embrasant aux feux rougeâtres du matin. L'œil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée, le païen même se prosternait.

Josèphe dit dans « Antiquités juives » : quand le soleil se levait, le Temple rayonnait d'un éclat aveuglant et ceux qui le voyaient de la montagne des Oliviers devaient bientôt en détourner les regards, comme des rayons solaires. Tacite, en son style bref et nerveux, se contente de dire : « Le Temple de Jérusalem était d'une incomparable opulence ».

Dans le Saint, les prêtres seuls pouvaient pénétrer et le Saint des Saints restait inaccessible même au grand-prêtre, excepté le jour de l'expiation. Cependant, grâce à la triple base de terrasses sur laquelle le sanctuaire était élevé, les païens eux-mêmes pouvaient, de la cour des Gentils, contempler sa beauté et sa richesse extérieures[1]. Jésus-Christ non plus, ne vit du Temple que ses fastueux dehors ; n'étant point prêtre selon les lois sacerdotales juives, quoiqu'il fût le prêtre éternel, le Pontife divin de la Loi nouvelle ne pouvait ni voulait pénétrer en ces parvis et ces sanctuaires réservés.

La religion juive à l'époque du Messie.

Dieu. — Le peuple Juif était monothéiste. Connaissant Dieu plus parfaitement que toute autre nation, il n'avait cependant qu'une notion vague de la Sainte Trinité.

1. Voir la vue cavalière du Temple (de Vogüé), p. 21.

LES ANGES. — Les Juifs croyaient à l'existence des Anges. Ces esprits célestes innombrables sont constitués en hiérarchies et soumis à des chefs. Ils sont préposés aux éléments, aux divers pays et servent d'intermédiaires entre Dieu et les hommes. Un certain nombre d'anges sont tombés et sous les ordres de chefs, ils portent les hommes au mal.

L'HOMME. — Moralement l'homme est faible. Il naît pécheur par suite de la faute d'Adam, mais demeure libre cependant. Il se sauvera par la foi, les bonnes œuvres, l'observation de la loi mosaïque et grâce à la miséricorde de Dieu. L'âme est immortelle. Après la mort, il y aura un bonheur ou un châtiment provisoires, en attendant la résurrection et le Jugement dernier qui fixera la rétribution définitive de chacun.

Le culte extérieur.

Après avoir fait chaque matin leurs ablutions personnelles prescrites par la loi mosaïque, les prêtres se couvraient de leurs tuniques blanches et, d'après leur rang, des autres vêtements sacerdotaux. Dans le temple, ils marchaient pieds nus. Dès le lever du soleil, on sonnait de la trompette et on immolait un agneau pour l'holocauste du matin. On se rendait ensuite au sanctuaire et le prêtre, désigné chaque semaine pour cet office, pénétrait dans le Saint et y brûlait des parfums sur l'autel. Il n'y restait que quelques instants. Pendant ce temps on jouait des instruments dans le sanctuaire et le peuple priait La même cérémonie se répétait le soir. Pendant la journée, les prêtres offraient les divers sacrifices demandés par des particuliers. Les jours du Sabbat, on immolait deux agneaux, au lieu d'un, le matin et le soir. Aux fêtes de l'année les victimes offertes étaient très nombreuses.

LES FONCTIONNAIRES. Prêtres et lévites étaient répartis en trois fonctions. Administration des richesses du temple ; la police du temple (réservée aux lévites). Enfin tout ce qui se rapportait à la liturgie et à la préparation des sacrifices (prêtres et lévites).

LES PRÊTRES. — Descendants de la famille d'Aaron, les prêtres étaient les sacrificateurs dans le temple de Jérusalem, le seul lieu où il fût permis d'offrir des victimes. Ils étaient divisés en 24 classes et chaque classe était, à son tour, en

service durant une semaine. Mais à cause de leur grand nombre, beaucoup d'entre eux vivaient dans l'abandon, l'ignorance et la pénurie. L'aristocratie se partageait, à l'époque de Jésus-Christ, honneurs et profits. Beaucoup de ces prêtres ignorants et pauvres n'avaient aucune influence bienfaisante, on les confondait avec le vulgaire.

LE GRAND-PRÊTRE était le chef suprême du culte. On le choisissait dans la descendance directe d'Aaron. Il ne quittait sa fonction qu'avec la vie. A l'époque évangélique le souverain pontificat était avili, on l'achetait au pouvoir civil. Les Saducéens, sceptiques, cupides et viveurs s'en étaient emparés et les grands-prêtres bénéficiaires se succédèrent rapidement. Hérode en nomma 7, Archelaus 3, et les procurateurs romains 7 autres.

Le Messie d'après la conception juive.

Les prophètes d'Israël avaient annoncé que le Messie devait accomplir des merveilles, délivrer Israël, fonder un royaume avec Jérusalem restaurée, mais, en même temps être méconnu, souffrir et mourir dans les supplices. Les Juifs prirent les prophéties glorieuses dans le sens matériel et négligèrent les autres. Élie, disaient-ils, viendrait avant le Messie, on ne saurait d'où viendrait le Rédempteur. Demeurant éternellement, il ne pouvait être soumis ni à la mort ni à la souffrance. Quant aux bienfaits accompagnant sa venue, ils étaient réservés aux seuls israélites. Enfin, pour les contemporains de Jésus, le Messie fonderait un grand royaume, s'étendant sur toute la terre, dont il devait être le roi triomphant, puissant et riche.

Ces interprétations erronées et matérielles des prophéties messianiques expliquent l'étonnement du peuple, même des disciples en présence de l'enseignement surnaturel du divin Maître et les questions étranges ou naïves de ces derniers, en même temps que la haine des Scribes dont cet enseignement ruinait les fausses doctrines et enfin l'insistance avec laquelle Jésus annonça ses souffrances et la mort qui l'attendaient.

Le Messie d'après l'Évangile ; l'envoyé de Dieu, Fils de Dieu et Dieu même.

Les synoptiques en maints endroits de leurs évangiles prouvent la divinité de Jésus-Christ. Ils la démontrent par

l'accomplissement des prophéties messianiques (en particuller S. Matthieu) et par les prophéties faites par Jésus en son nom, qui, elles aussi, se sont réalisées. A cette première preuve de la mission divine du Christ, en particulier [1], ils ajoutent le témoignage de ses miracles nombreux et variés. Le Sauveur guérit instantanément toute maladie, toute infirmité. Par sa seule parole il chasse les démons, apaise les tempêtes, ressuscite les morts. En vérité, il commande à la nature entière. Or, ces miracles, il les accomplit en son nom, en sa propre puissance. Cette puissance souveraine n'appartient qu'à Dieu seul. Elle va plus loin encore. Il remet les péchés, pouvoir que ses adversaires ne reconnaissent qu'en Jéhovah.

Enfin, quand lui-même affirme son origine divine, il ne nous trompe pas, car, dans son enseignement comme dans toute sa conduite se manifestent sa droiture, sa sincérité, sa calme sagesse, sa sainteté. Il a pu adresser à ses ennemis ce défi qu'ils n'ont osé relever : qui de vous me convaincra de péché ? Or, Jésus se donne pour le Messie, se déclare antérieur et supérieur à Abraham, à Moïse, se dit, itérativement, l'envoyé de son Père, qu'il appelle Dieu. Il est le maître du Sabbat, prouve par un miracle qu'il a le droit, qui n'appartient qu'à Dieu, de remettre le péché. Il déclare à la Samaritaine qu'il est le vrai Messie, et à l'aveugle-né qu'il est le Fils de Dieu. Il permet qu'on lui donne ce glorieux nom. Il fixe l'identité du Père et du Fils dans cette formule saisissante : Le Père et le Fils ne sont qu'un. Enfin, devant tout le Sanhédrin, par deux fois il affirme qu'il est le Fils de Dieu. Et Jésus ne donne pas à ces affirmations le sens d'une filiation adoptive mais d'une filiation naturelle ; ainsi le comprirent les Sanhédrites et ce fut la cause de sa mort.

Cependant si nous voulons connaître plus intimement le Sauveur et corroborer encore notre foi en sa divinité, c'est la méditation du texte de S. Jean qui réalisera ce double désir.

Dès le début de son sublime prologue, S. Jean proclame la divinité de Jésus. « Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu... Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. »

Les miracles cités par le 4me évangile confirment la réalité

1. Voir dans le Lexion, art. *Messias*, l'accomplissement en Jésus-Christ de toutes les prophéties messianiques Lire aussi l'épître de S. Paul aux Hébreux.

de la nature divine du Christ et nous révèlent en même temps ses admirables vertus : sa bonté délicate (noces de Cana), sa miséricorde pour les pécheurs (la Samaritaine, la femme adultère), sa sollicitude pour les âmes (le bon Pasteur), sa pitié pour les pauvres et les malheureux (le paralytique, l'aveugle-né). Enfin, deux autres miracles : la multiplication des pains et Jésus marchant sur les eaux prouvent sa bonté, sa puissance et préparent la foule à recevoir le don merveilleux de son amour, l'Eucharistie.

Durant la passion, la divinité de Jésus n'apparaît pas moins glorieuse et ses vertus revêtent un caractère de véritable héroïsme.

Mais c'est surtout le discours après la Cène qui nous montre tous les trésors de tendre bonté et d'amour qui sont au cœur du bon Maître en même temps qu'il nous rappelle à nouveau son origine et sa mission divines. Sans cesse il parle de Dieu son Père qu'il va rejoindre au ciel, de l'Esprit-Saint, procédant du Père et du Fils, divin Paraclet qu'il enverra à ses apôtres. Dans la prière sacerdotale, il demande que le Père le glorifie, comme Fils de Dieu, dans sa passion, dans sa mort, comme dans sa résurrection et par la gloire dont il jouissait de toute éternité et à laquelle son humanité mérite de participer.

Ce discours contient la partie la plus sublime de l'enseignement du Sauveur. Entre les discours de S. Jean il tient le même rang que celui de la montagne parmi ceux de S. Matthieu. Ajoutons qu'il est l'expression la plus touchante et la plus complète de l'âme de Jésus.

L'esprit et le cœur du divin Maître s'y révèlent à la fois. En effet, les plus hautes vérités y sont exprimées simplement, mais avec une majesté calme, une émotion intime, une tendresse ineffable, une céleste onction dont il est impossible de n'être pas pénétré.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE JÉSUS.

L'Annonciation.

Saint Luc, I, 26-38, ou les livres de Méditations.

Six mois après la conception de Jean-Baptiste, l'ange Gabriël fut envoyé de Dieu dans une ville de la Galilée, appelée Nazareth, à une vierge, nommée Marie.

Quel fut en ces temps l'aspect de Nazareth ? Nous empruntons quelques traits à la description que donne le Docteur Sepp, dans sa « Vie de Jésus-Christ », sur la petite ville et ses environs

Lieu de la Scène : Le récit ci-contre, et les gravures pp. 35 et 36.

De la hauteur septentrionale qui domine Nazareth, le regard s'étend sur une grande partie de la Galilée. Au sud, on voit le Thabor et au delà, le long des montagnes de Gelboé, les chaînes bleuâtres de la Samarie entourant d'un vaste cercle, vers l'ouest, la plaine d'Esdrélon. Au nord s'élèvent les cimes de la haute Galilée et les dominant toutes, les sommets de l'Hermon, couronnés de neiges. Enfin, du côté de l'est, on découvre, profondément encaissé, le lac de Tibériade et le Jourdain qui coule en serpentant à travers une vallée toujours verdoyante.

A nos pieds se déroule la petite ville dont les maisons blanches, bâties en pierre calcaire, s'étagent dans un désordre pittoresque sur la pente douce de la colline.

Çà et là des oliviers et citronniers balancent leurs claires frondaisons au-dessus de ces modestes demeures, tandis que vers les sommets de la colline s'étendent de luxuriants vignobles alternant avec des plants de grenades.

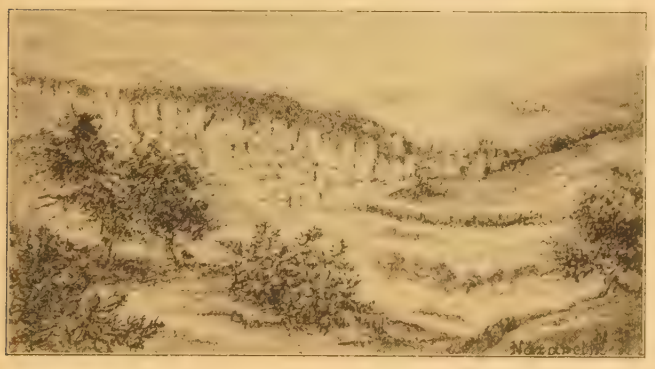
Comme la plupart des maisons de Nazareth, l'humble logis de la Vierge comprenait une maisonnette rectangulaire, communiquant à l'intérieur avec une grotte assez spacieuse, creusée dans le rocher [1]. L'habitation extérieure n'était qu'une chambre de moyenne grandeur. Elle était éclairée par une petite fenêtre étroite, haute de 1 m. environ et par une

1. Cette grotte sans doute servait d'oratoire à la future mère de Dieu.

porte assez large qui, suivant l'usage en Orient, restait presque toujours ouverte.

C'est là, d'après une tradition ininterrompue que l'ange Gabriël annonça à Marie le mystère de l'incarnation du Verbe. Humblement, la Vierge s'inclina devant le message divin. *Et Verbum caro factum est.* « Et le Verbe se fit chair, dit saint Ambroise, afin que la chair devînt Dieu. »

L'authenticité de la maison de Nazareth, telle que nous venons de la décrire, ne saurait être contestée. Dès la fin du IIIe siècle, sainte Hélène, mère de Constantin-le-Grand,



PAYSAGE DE NAZARETH.

après avoir retrouvé la maison et la grotte de l'Annonciation, y fit élever une belle basilique, comme elle le fit aussi sur les Lieux Saints de Jérusalem et de Bethléem. Les ruines trouvées au XVIIe siècle, quand on reconstruisit l'église et les vestiges découverts de nos jours, portent le cachet de l'architecture du IVe siècle. Depuis son érection jusqu'à sa destruction en 1263, par les Musulmans, de nombreux pèlerins, doctes écrivains qui ont visité l'antique basilique, attestent l'authenticité de ce lieu vénérable. Citons seulement parmi les contemporains saint Antoine de Plaisance et saint Jérôme. Ces témoignages ont été confirmés depuis en chaque siècle par les écrits d'écrivains de tous pays.

Pour soustraire la sainte maison aux incursions sauvages des Mahométans, les anges la détachèrent de ses fondations et la transportèrent en Dalmatie d'abord et de là à Lorette,

où, depuis des siècles, elle est vénérée par des pèlerins, même de confessions différentes et venant de toutes les parties du monde.

La vérité de cette translation repose sur un grand nombre de témoignages contemporains, sur des miracles bien avérés et sur la comparaison qui fut faite, à trois reprises diffé-

UNE MAISON ORDINAIRE.

rentes pour la nature des pierres employées et les dimensions entre la Santa-Casa de Lorette et les fondements restés à Nazareth[1].

La Visitation.

(Luc, I, 39-57 et les livres de Méditations.)

L. Sc. : Description ci-contre. La route. (Voir carte de la Palestine p. 14).

L'annonce que lui avait faite l'ange Gabriël de la bénédiction céleste accordée à Élisabeth, détermina la sainte Vierge à visiter sa cousine pour lui exprimer ses félicitations et lui rendre ses services. ... Elle s'en alla donc en *grande hâte* vers la demeure de Zaccharie et d'Élisabeth, dans les montagnes de Juda. — Certes Marie ne fit point seule ce long voyage de trois jours. Si elle ne put le faire en com-

1. Voir *Dict. Biblique*, art. *Annonciation*.

pagnie de quelques femmes pieuses de sa parenté, elle se sera jointe à l'une de ces nombreuses familles de pèlerins qui, au printemps et surtout aux approches des fêtes pascales, se rendaient à Jérusalem. On le sait, en Orient, il était sévèrement défendu aux femmes de s'exposer seules à une course lointaine.

La route tout indiquée que la Vierge de Nazareth allait suivre, était la grande voie des caravanes qui, traversant la Palestine par le milieu, reliait Nazareth avec les villes de la Samarie et Jérusalem. La distance entre Nazareth et Jérusalem est de 32 lieues. - Cette route était fatigante à cause des ondulations continuelles du terrain et des collines à gravir, mais elle était la plus courte et aux époques des grandes fêtes du Temple, la plus sûre.

Un long chemin de 3 lieues, qui descend d'abord par une pente rapide et remonte ensuite vers Endor, conduisit Marie jusqu'à Sunam, patrie d'Abisag, l'épouse-vierge de David. De Sunam, la voie des caravanes, passant par la vallée d'Esdrélon[1] (Jesraël), menait jusqu'aux montagnes de Samarie. Les sources et les ombrages d'Engannim offraient aux voyageurs le campement du premier jour. De là, franchissant les collines de Manassé, ils trouvaient un autre lieu de repos, le second soir, dans les alentours de Sichem et du tombeau de Jacob.

Le troisième jour, après cinq lieues de marche, par des chemins rocailleux, la Vierge parvint à Silo ; de Silo à Béthel, où Jacob eut la vision de l'échelle mystérieuse et, enfin, à Beeroth, halte habituelle du troisième jour. Il ne restait plus que trois heures de marche pour atteindre Jérusalem.

C'est dans le Temple que la Vierge vint se reposer. Elle pria, et avec quelle angélique ferveur. Réconfortée divinement, elle quitta bientôt le sanctuaire, car « elle avait hâte » de voir sa vénérable et sainte cousine[2].

La Visite.

L. Sc. : La visite. Description ci-contre.

Les recherches les plus récentes et les plus autorisées placent la maison de Zaccharie et d'Élisabeth à Ain-Karim, bourgade, sur le versant d'une colline, à 6 kilomètres au sud-ouest de Jérusalem.

1. Voir p. 156.
2. Dr Sepp, *Jérusalem.* — de Saulcy, *Voyage en terre sainte.*

D'après l'aspect général de cette région montagneuse et fertile, la demeure d'Élisabeth se trouvait dans un site fort agréable. Bâtie sur le penchant d'une colline, elle était entourée d'oliviers et aux alentours s'échelonnaient de riches vignobles. Çà et là, dans les enclos, se dressaient les blanches tours de garde, si connues en Palestine, d'où, pendant la nuit, des veilleurs écartaient les maraudeurs et les chacals venus du désert voisin.

Entrant dans la maison de Zaccharie, Marie, dit l'Évangéliste, salua sa cousine et, au son de cette voix, l'enfant tressaillit dans le sein d'Élisabeth. Élisabeth elle-même fut remplie de l'Esprit Saint, ajoute saint Luc, et se rappelant les prophéties messianiques, leur accomplissement en Marie lui fut révélé. Dans un élan d'enthousiasme et de joie elle s'écria : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car votre voix n'a pas plus tôt frappé mes oreilles que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes heureuse d'avoir cru, car tout ce qui vous a été annoncé de la part du Seigneur, s'accomplira. »

Marie, à son tour, fit éclater son bonheur et son humble reconnaissance en un cantique simple et sublime, le « Magnificat »[1].

Le mariage de Joseph.

(Matth., I, 18-25.)

L. Sc. : Une maison à Nazareth. Voir le plan d'une synagogue, p. 39.

Après la visite à sa cousine, Marie était revenue à Nazareth.

Or, la Vierge était depuis un an fiancée à Joseph. Celui-ci, d'après la coutume juive, devait l'introduire dans sa maison. Mais la sainte Vierge, ayant conçu avant qu'ils eussent été ensemble, Joseph voulut se détacher de sa fiancée en secret, car il était un homme juste. Tandis qu'il était occupé de cette pensée, continue saint Matthieu, un ange lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre avec vous, Marie, votre femme, car ce qui est né en elle a été formé par le Saint-Esprit et elle enfantera

1. Les commentateurs de tous les âges louent à l'envi la beauté sereine de ce cantique. Il nous révèle la piété de Marie, son amour pour Dieu et sa connaissance des livres saints.

un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, car ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. » Et Joseph, s'étant éveillé, prit sa femme avec lui et Marie enfanta son premier-né[1], à qui Joseph[2] donna le nom de Jésus.

Le mariage chez les Juifs

Quand la demande de mariage était agréée, le père du jeune homme payait la dot aux parents de la jeune fille. On procédait ensuite aux fiançailles qui avaient la même valeur légale que le mariage. Elles duraient ordinairement un an et ne permettaient aux futurs époux de communiquer normalement que par intermédiaires. Au temps marqué, le mariage était célébré au milieu de repas et de démonstrations de joie. Cette célébration ne comportait aucune cérémonie religieuse, bien qu'on y récitât certaines formules de bénédiction. Au Sabbat suivant les nouveaux époux étaient conduits à la Synagogue ; ils prenaient part aux prières et versaient une aumône.

PLAN D'UNE SYNAGOGUE.

1. Chez les Juifs, le premier enfant mâle, s'appelait le *premier-né*, même quand la famille ne comptait qu'un seul enfant.

2. Selon toute apparence, écrit M. Fouard, Joseph était encore jeune quand il épousa Marie. Il est constant, écrit de Rossi, que d'après les monuments des premiers siècles, le type de S. Joseph est tout différent de celui que nous retrouvons depuis et qu'il est toujours représenté jeune. C'est au IVe siècle seulement que, s'inspirant des Évangiles apocryphes, quelques Pères font de S. Joseph un vieillard. On a abandonné ces traditions récentes. Suarez ne donne à Joseph que trente à quarante ans. Le dessein de Dieu était de couvrir sous le voile du mariage, l'enfantement virginal de Marie ; l'honneur de Jésus ne permettait pas qu'une différence d'âge choquante jetât quelque ridicule sur cette union.

Bethléem. — La Nativité.

(Luc, II, 11-20.)

Vers ce même temps, écrit saint Luc, on publia un édit de César-Auguste pour faire le dénombrement de tous les habitants de la terre, c'est-à-dire de l'empire romain. Ce fut le premier dénombrement qui se fit par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Et tous allèrent se faire inscrire, chacun dans sa ville. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth qui est en Galilée et vint en Judée, à Bethléem, la ville de David, pour se faire enregistrer avec Marie, son épouse [1].

Quoique la description de Bethléem que nous empruntons à l'ouvrage de Vict. Guérin, soit plutôt moderne, elle donne cependant une idée exacte de la petite ville et de ses environs, au temps de la nativité du Sauveur. Comme l'observe le savant géographe, en Orient, rien ne change, en particulier dans les petites localités ; nulle part d'ailleurs, comme en ces pays du Levant, se gardent plus intactes et plus fidèles, les traditions.

L. Sc. : Bethléem.

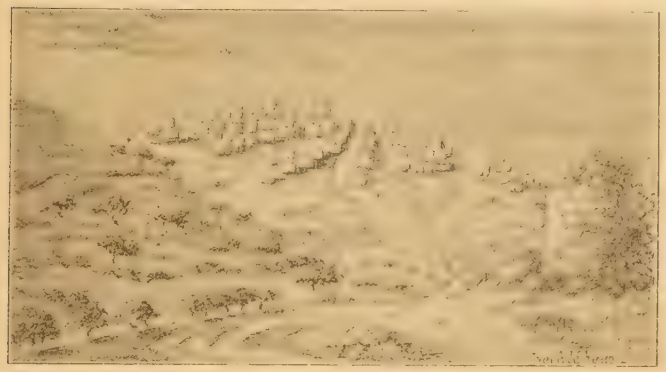
« Bethléem (la maison du Pain) occupe une position pittoresque. Située à 800 m. environ au-dessus de la Méditerranée, elle est assise sur deux collines que bornent, au nord, à l'est et au sud de gracieuses vallées. Sa population est aujourd'hui de 3000 habitants dont la moitié est catholique [2]. Tous les voyageurs ont remarqué la belle prestance des Bethléemites ; grands de stature et bien proportionnés. Leurs femmes portent toutes un costume uniforme qui doit être très ancien, car, en Orient, rien ne change dans les habitudes et dans les pratiques de la vie. Ce costume consiste en une longue robe bleue, une tunique rouge et sur la tête un voile blanc descendant jusqu'à la ceinture. La pureté de leurs mœurs est proverbiale.

Les occupations des Bethléemites sont de plusieurs sortes. Les uns s'adonnent à la vie pastorale et mènent paître leurs troupeaux dans les vallées et montagnes d'alentour. Les autres se livrent à l'agriculture. Dans la vallée qui s'étend au

1. Bethléem était à cent vingt kilomètres de Nazareth.

2. Bethléem au temps du Messie ne comptait guère que ce même nombre d'habitants. (Dr Sepp et Mgr Mislin, *Vie de Jésus-Christ* et *Les lieux saints*.)

nord croissent des figuiers, des oliviers, des amandiers et aussi de belles vignes. De nombreux enclos délimités par de petits murs en pierres sèches, renfermant presque tous à leur centre, soit debout, soit en ruines, une de ces tours dont il est question à plusieurs reprises dans la bible, et qui servaient, comme elles servent encore à protéger ces enclos, à l'époque de la récolte surtout, contre les déprédations des voleurs et les dévastations des bêtes féroces. Dans ces



VUE DE BETHLÉEM.

mêmes champs David, gardant les brebis de son père étouffait les lions et les ours.

L. Sc. : Le champ des pasteurs.

Entre Jérusalem, Hébron et Bethléem on voyait aux jours du Messie, de vastes pâturages pour les agneaux, les brebis et les bêtes à cornes, destinées aux sacrifices journaliers du Temple. Les pèlerins venant de loin achetaient dans ces pâturages les animaux qu'ils se proposaient d'immoler à Jérusalem. Or, à l'est de Bethléem s'étend une grande plaine appelée, encore aujourd'hui « le Champ des Pasteurs ». D'après une tradition locale constante, c'est là que les Bergers de la Crèche, veillant durant la nuit, gardaient à tour de rôle leurs troupeaux. En Palestine, même au mois de décembre [1], les nuits ne sont pas rigoureuses comme dans nos

1. Sur les températures si variables de Jérusalem et de ses environs, voir plus haut, la description de M. Guérin, p. 16.

contrées et d'ailleurs les grottes et les tours de garde, si nombreuses autour de Bethléem, assuraient toujours un abri. – C'est dans cette plaine que les anges annoncèrent aux bergers la naissance du Messie attendu [1].

La basilique et la Grotte de la Nativité, son authenticité.

L. Sc. : La grotte.

Sous le règne de Constantin-le-Grand (306-337), Eusèbe, évêque de Césarée (267-320), dans le panégyrique de l'empereur, donne une description enthousiaste de la basilique *construite au-dessus de la grotte de la Nativité* et l'attribue uniquement à la munificence du Basileus.. — Mais, groupant les textes de Rufin, de S. Paulin de Nole et de Sulpice-Sévère, ce fut sainte Hélène, mère de Constantin qui, sans doute, avec l'autorisation de son fils, se chargea, elle-même, de l'érection de la basilique sur le berceau du divin Enfant.

L'auteur le mieux renseigné, parce que écrivain positif, sincère et habitant près de la grotte, durant les cinquante dernières années de sa longue vie, nous paraît être saint Jérôme, vivant au IVe siècle (331-420). Or, il résulte clairement de ses écrits :

1°) Que cette basilique fut bâtie sur la grotte même, où la Vierge enfanta le Messie. Saint Jérôme l'appelle « l'église de la grotte du Sauveur ». *(Ecclesia speluncae Salvatoris).*

2°) Que cet humble réduit était, non pas une étable comme le représentent trop souvent les primitifs, ou quelque coin d'un monument en ruines, comme font les peintres de la Renaissance, mais une véritable grotte servant occasionnellement de refuge aux troupeaux du « champ des pasteurs ».

3°) Que la crèche n'était pas en bois, mais en argile pétrie avec de la paille hachée (mélange encore très en usage chez les Arabes pour la confection d'ustensiles de ménage), et adhérant au sol par le fond et à la paroi par un côté.

Ce fut sainte Hélène qui remplaça cette crèche par une crèche en argent.

Saint Jérôme, dans une homélie prononcée le jour de Noël,

1. Qu'on lise en *S. Luc II*, le récit de la nativité, récit simple et touchant. Il n'y a pas de doute, écrit le P. Patrizi, que l'évangéliste tenait ces détails de la bouche même de Marie. Plusieurs rationalistes, eux-mêmes, en conviennent. (*De Evangiliis.* Lib. I, CIII, 4).

regrette cette substitution pieuse : « Je ne blâme point, dit-il, ceux qui ont agi de la sorte par dévotion, mais j'admire bien plus le Seigneur qui, quoique Créateur du monde, naît, non pas entre l'or et l'argent, mais dans ce misérable berceau d'argile. *Sed admiror Dominum qui, creator mundi, non inter aurum et argentum, sed in luto nascitur.* »

De même que la basilique, la grotte de la Nativité fut décorée par l'impératrice Hélène. Cette décoration fut exécutée avec assez de goût pour que l'aspect rustique de la crypte ne fût pas complètement dissimulé.

« Voyant cette roche sous laquelle avait été né le Sauveur, écrit le vieil auteur-pèlerin, Griffin Affaquart[1], sainte Hélène fit faire une très belle chapelle autour, tellement ordonnée que la roche sert de muraille d'un côté et de couverture jusqu'au milieu de la chapelle. »

De l'intérieur de l'église on accédait à la grotte par deux entrées. Du côté nord, par un escalier de seize degrés ; au midi, par un escalier de treize marches.

Le même écrivain continue sa description : « A gauche lorsqu'on arrive au pied de l'escalier du nord, on trouve à l'extrémité orientale de la dicte chapelle, le lieu sacré où la Vierge et benoiste Mère enfanta son précieux fruit, le Sauveur, Jésus. »

L'Autel placé en cet endroit était une grosse dalle de marbre, supportée par quatre colonnettes ; au-dessous, une petite partie du roc encerclée dans une étoile de marbre, restait accessible à la piété des fidèles.

« Et quoique la chapelle soit toute pavée, écrit encore Affaquart, néanmoins pour la dévotion des pèlerins, on a laissé un petit rondeau découvert afin que les pèlerins puissent baiser le propre lieu où le Sauveur fut né. »

Plus tard, l'étoile de marbre fut remplacée par une étoile en argent. Autour de l'étoile on lit encore aujourd'hui :

Hic de Virgine Maria
Jesus Christus natus est.

Cette place marquée par l'étoile a toujours été reconnue comme l'endroit invariable où la sainte Vierge mit au monde le divin Enfant, non pas seulement par toutes les communions chrétiennes, mais même par les Musulmans[2].

1. Griffin Affaquart, 1533. *Relations de la Terre-Sainte*, cité par les PP. Vincent et Abel.

2. Voir les savantes études des PP. Vincent et Abel de l'École biblique de Jérusalem. *Bethlehem et le Sanctuaire de la Nativité.*

L. Sc. : La crèche.

A sept pas de la Chapelle de la Nativité, vers le sud-ouest, dans son enfoncement latéral dont l'entrée est soutenue par une colonne en vert antique, est *la Crèche*. On y descend par trois degrés. C'est un endroit bas et voûté ; un bloc de marbre blanc, creusé en forme de berceau a remplacé la crèche où la sainte Vierge étendit sur la paille son divin Fils. C'est là que les bergers s'inclinèrent les premiers devant l'Agneau de Dieu. (Guérin, *La Terre Sainte.*)

Une balustrade avec portes enfermait la partie de la grotte où se trouvaient la crèche et l'autel ; mais cette barrière n'empêchait pas les fidèles d'accéder à la crèche, dès les premiers temps du Christianisme.

Sainte Paule, retirée au couvent qu'elle avait fondé près de la basilique de Constantin et d'Hélène, se réjouissait de pouvoir souvent la vénérer. « Et moi, misérable pécheresse, je fus jugée digne de baiser la crèche dans laquelle le Seigneur, tout petit, poussa des vagissements et de prier dans la grotte où la Vierge-Mère donna le jour à son Enfant. Voici le lieu de mon repos parce que c'est la patrie de mon Maître. J'y habiterai parce que le Sauveur l'a choisie. »

La Circoncision.

(Luc, II, 21, ou les livres de Méditations.)

L. Sc. : Bethléem, pp. 40 et 41.

D'après le Lévitique, la Circoncision devait se faire huit jours après la naissance de l'enfant, chez ses parents ou en tout autre lieu et n'importe qui pouvait en être le ministre. D'ordinaire, c'était le chef de famille qui accomplissait le rite sacré. Pour donner plus de solennité à l'acte prescrit par la loi, on invitait les parents et les voisins et parmi eux, selon les prescriptions rabbiniques, on choisissait dix témoins. Le père prononçait les paroles suivantes : « Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a imprimé sa loi dans notre chair et qui a marqué ses enfants du signe de son Alliance sainte pour les rendre participants des bénédictions d'Abraham, notre père. » (Sepp, *Vie J.-C.*, t. I.)

D'après l'interprétation du texte sacré, par saint Épiphane, la circoncision du divin Enfant eut lieu dans la grotte même de la Nativité et Joseph lui imposa le nom de Jésus. C'était le

privilège exclusif du père de donner le nom à son enfant. L'Archange, en confiant cette mission à Joseph, lui avait donc conféré, de la part de Dieu, tous les attributs et droits paternels à l'égard de Jésus.

Sens légal de la circoncision chez les Juifs.

« Avant tout, la circoncision était le signe de l'alliance, de l'incorporation à la religion judaïque, de la séparation d'avec les autres peuples. En conséquence, elle signifiait aussi l'acceptation de la Loi et de ses obligations. C'était encore la malédiction en cas de transgression, comme la participation aux bénédictions et aux promesses, surtout à la promesse d'une glorieuse postérité et du Messie. Enfin, la circoncision était un signe de l'assujettissement au péché et de la nécessité de la mortification, de la circoncision du cœur. A la circoncision l'enfant recevait le nom qu'il devait porter. C'est de ce moment que l'enfant faisait partie de la Société ; il avait dès lors une existence légale et religieuse » (Meschler, *Méditations sur la vie de N.-S.*).

Par lui-même, Jésus-Christ n'était nullement assujetti à la loi de la circoncision. En tant qu'Homme-Dieu, il n'était point soumis à une loi humaine, surtout à une loi positive, pas plus qu'un prince n'est soumis aux lois qu'il impose à ses sujets en tant que sujets, par exemple à la loi de l'impôt. Nous le verrons dans la suite affirmer plus d'une fois cette indépendance. Il se soumet donc uniquement parce qu'il le veut et pour nous donner déjà, encore petit enfant, de graves et salutaires leçons.

La Présentation.

(Luc, II, 22-38.)

L. Sc. : Le plan. Le Temple, pp. 21, 23.

Quarante jours après la naissance du Messie, Joseph et Marie, portant son divin Enfant, se rendirent au Temple de Jérusalem. La loi prescrivait que tout garçon, premier-né, devait être consacré à Dieu, pour le service du Temple. Plus tard, une ordonnance spéciale substitua les lévites aux premiers-nés. Cependant le Seigneur, pour maintenir son droit, imposa une rançon de cinq sicles (environ 18 frs) pour libérer chaque premier-né du service des autels.

Le Lévitique stipulait également que la femme qui avait

enfanté un fils était légalement impure durant quarante jours (quatre-vingts jours après la naissance d'une fille). Pendant ce temps, la mère vivait retirée dans sa maison, elle ne pouvait toucher aucune chose sainte, ni se présenter au Temple. Ces jours écoulés, elle devait, pour se purifier, offrir dans le Sanctuaire un agneau d'un an, en holocauste et une tourterelle pour le sacrifice d'expiation. Toutefois, douce pour les pauvres, la loi ne leur demandait que l'offrande de deux tourterelles ou de deux petits de colombes.

La distance entre Bethléem et Jérusalem n'était que de trois lieues environ, mais le chemin était rocailleux et pénible. La sainte Famille arriva d'abord au puits de David, puis, traversant la plaine d'Ephrata, elle atteignit le tombeau de Rachel, l'épouse très aimée de Jacob. Peu après, Marie et Joseph purent entrevoir la tour du troupeau. D'après les traditions du pays, ils se reposèrent dans les alentours. Ils n'étaient plus qu'à une demi-lieue de la Ville sainte. — Après avoir longé de riches vignobles, côtoyé quelques collines et laissé enfin derrière eux les chemins tortueux suivis jusque-là, ils entrèrent dans Jérusalem par la porte de David (porte de Jaffa) [1]. D'aucuns affirment que ce fut, en dehors de cette porte qu'Isaïe fit au roi Achaz la célèbre prophétie : « Et voici que la Vierge concevra et enfantera un fils qui sera nommé l'Emmanuel. » (Is., VII, 14.)

Entre les bras de sa sainte Mère, Jésus fit sa première visite au Temple. Il n'était pas requis que la présentation et le rachat de l'enfant se fissent par la mère ; d'ailleurs, Marie, elle aussi, devait être légalement purifiée.

Les jeunes mères qui venaient au Temple pour la purification se réunissaient près de la porte orientale, dite « la belle porte », qui conduisait de la cour des Gentils à celle des femmes. Sous le portique nord de cette cour se trouvaient rangés les treize troncs du gazophylacium [2]. C'est dans le

1. Voir la carte de Jérusalem, p. 17.

2. Au temps du Messie, le gazophylacium était situé au nord et à droite du parvis des femmes, afin que tout Israélite pût y accéder facilement. L'entrée était ornée d'un portique de hautes et riches colonnes. Jésus-Christ enseigna plusieurs fois aux abords du gazophylacium ; de là on voyait tout ce qui se passait près du « trésor ». Dans le mur à droite de la cour des femmes, étaient fixés des troncs appelés trompettes, à cause de leur forme allongée, terminée en larges pavillons. Les troncs étaient au nombre de treize.

Dans le premier on versait le demi-sicle de Moïse, de l'année courante. Dans le 2e, le demi-sicle de l'année échue. Dans le 3e, l'argent pour payer les colombes et tourterelles. Dans le 4e l'argent pour payer les holo-

troisième de ces troncs que l'humble Vierge versa l'argent de son modeste sacrifice.

De la porte de Nicanor (voir le plan du Temple, p. 23), Marie pouvait assister ensuite à l'offrande de son enfant.

Cette cérémonie était faite par le père, à la porte méridionale du parvis des prêtres, trente jours après la naissance de l'enfant. Les enfants, premiers-nés, étaient rachetés, nous le disions, moyennant cinq sicles. Le père remettait l'enfant au prêtre qui, après l'offrande du rachat, libérait le nouveau-né du service lévitique, récitait une formule de bénédiction et d'actions de grâces et congédiait les parents.

Or, il y avait alors à Jérusalem, continue saint Luc, un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. L'Esprit du Seigneur était en lui ; Il lui avait révélé qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Messie. Mû par une inspiration surnaturelle, il entra dans le parvis des femmes, au moment de la présentation, prit l'Enfant dans ses bras et loua le Seigneur dans son prophétique cantique : *Benedictus Deus Israël...*

Il y avait là aussi une prophétesse, Anne, de la tribu d'Asser. Elle aussi bénissait Dieu et parla de l'Enfant à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

L'Adoration des Mages.

(Matth., II, 1-12.)

L. Sc. : Description de Jérusalem p. 16, et Bethléem, pp. 40, 41.

Après l'adoration du divin Enfant par les bergers de Bethléem, les Sages de l'Orient, à leur tour, vinrent lui offrir leurs hommages. Ces Sages, d'après les documents les plus sûrs, venaient de la Perse [1], étaient prêtres [2] d'une religion

caustes. Dans les 5e et 6e, l'argent pour payer le bois à brûler et l'encens. Dans le 7e on déposait l'or et l'argent. Les 6 autres portaient l'inscription : « A volonté, »

Par ces divers orifices toutes les offrandes tombaient dans les caisses de la chambre du trésor. Josèphe (*Bell. Jud.*, II, IX) désigne le gazophylacium sous le nom de Corban, « trésor sacré », car Dieu avait défendu de mettre dans ces troncs l'argent impur.

1. Les peintures des catacombes confirment que les mages venaient de la Perse. Elles nous représentent ces prêtres revêtus de l'ancien costume persan : haut bonnet, tunique avec ceinture aux reins, long manteau rejeté en arrière et les jambes couvertes de chausses serrées.

2. Les mages n'avaient point le titre de rois. Ce sont de pieuses légendes

bien supérieure au paganisme et adoraient une divinité suprême. Leur culte se purifia encore sous l'influence du prophète Daniel, le favori du roi Nabuchodonosor et « dix fois plus sage que les prêtres et les devins de Chaldée ». (Dan., V, 11.)

Or, les Mages, subissant l'ascendant du prophète durant trois dynasties royales, ne pouvaient ignorer ces prédictions, annonçant l'année, le mois, la semaine et même l'heure de la naissance du Messie. Bientôt ces prophéties se répandirent dans les pays limitrophes et à l'époque de la naissance de Jésus, tout l'Orient croyait qu'un roi allait sortir de la Judée pour conquérir le monde. Suétone et Tacite, eux aussi, parlent de cette attente presque universelle.

Les Mages, on le sait, se plaisaient à observer la marche des étoiles et voici que durant une de ces nuits limpides de l'Orient, où le ciel fait étinceler toutes ses lumières, ils aperçurent une étoile plus brillante et jusque-là inconnue. Alors ils se rappelèrent cette étoile de Jacob annonçant la venue du Sauveur. Et ils se dirent : « Voici le signe du grand Roi, cherchons-le et offrons-lui nos présents. » Trois d'entre eux résolurent d'aller, même au loin, saluer cet enfant-roi, si glorieusement annoncé.

Le voyage serait long en effet, et, partant de la Perse, durerait quatre mois environ.

Pour éviter les chaleurs torrides du jour, les Mages voyageaient la nuit[1].

Après avoir parcouru longtemps les déserts de l'Arabie et les régions montagneuses qui les séparaient de la Palestine, enfin, Jérusalem leur apparut à l'horizon. En ce moment s'accomplit la prophétie d'Isaïe : lève-toi, Jérusalem, car la gloire du Seigneur a brillé sur toi.

Les Mages apprirent par Hérode que l'enfant qu'ils cherchaient naîtrait à Bethléem et le fourbe osa ajouter ; renseignez-moi à votre retour, afin que je puisse également aller

qui leur attribuèrent la dignité royale ainsi que les noms si populaires de Melchior, de Gaspar et de Baltazar. Malheureusement ces détails n'ont aucune autorité et c'est au VIe siècle seulement que S. Césaire d'Arles donne aux mages le titre de rois. Fouard, *Vie de Jésus-Christ*, t. I.

1. Quelle que fût la route de la Perse à Jérusalem, choisie par les mages, ceux-ci durent traverser, le désert de l'Arabie. Les chaleurs y sont torrides et se font sentir même jusqu'à Jérusalem quand levent souffle de l'Est. Aujourd'hui encore comme jadis, les caravanes n'y poursuivent guère leur route que la nuit. Cf. Fouard, *Vie de Jésus-Christ*. Léon de Laborde, *Commentaire géographique sur l'exode*. Munck, la *Palestine*.

vénérer l'enfant nouveau-né. Mais, avertis par l'ange, de la duplicité du prince, ils retournèrent dans leur patrie par un autre chemin.

A peine sortis de Jérusalem, les pieux voyageurs aperçurent de nouveau l'étoile[1] qui les précéda. Elle s'arrêta à Bethléem, au-dessus de la maison même où se trouvaient alors le divin Enfant et sa Mère.

Quel mystérieux et touchant spectacle ! Ces grands de la terre, grands par leur dignité et leur science, s'arrêtent avec leur brillante escorte devant l'humble demeure qui abrite une jeune mère et son faible petit enfant. Mais l'Esprit du Seigneur était sur eux, et les Mages se prosternèrent et, ouvrant leurs trésors, ils offrirent à l'Enfant qui leur souriait doucement, l'encens pour l'adorer et l'or et la myrrhe pour reconnaître sa souveraine royauté et son humanité sainte.

La fuite en Egypte.

(Matth., II, 13-23.)

L. Sc. : Le chemin de la fuite, description ci-contre et la carte de la Palestine, p. 14.

Quand les Mages eurent quitté Bethléem, l'Ange du Seigneur apparut à Joseph, durant son sommeil et lui dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère et fuyez en Egypte, car Hérode cherche l'Enfant pour le perdre . » Joseph, s'étant levé, prit l'Enfant et sa Mère et partit au milieu de la nuit.

L'Égypte fut toujours la terre de refuge pour les persécutés de la terre d'Israël. Elle était à proximité de Bethléem; trois ou quatre jours de marche suffisaient pour atteindre Rhinocolura où finissait le domaine d'Hérode. La sainte Famille y trouverait d'ailleurs protection et secours, car les Juifs de la dispersion étaient nombreux dans la terre de Misraïm où jadis vécurent leurs pères.

Le chemin ordinaire et le plus sûr vers l'Égypte passe par Hébron et Gaza et de là, en longeant le désert, mène par

1. L'étoile de Bethléhem n'était pas une véritable étoile qui aurait brillé un temps pour disparaître ensuite, ni une comète, ni deux planètes : Mars et Jupiter entrées en conjonction et brillant transitoirement d'un éclat extraordinaire, un astre de cette nature n'aurait pas conduit les mages du nord au sud de Jérusalem à Bethléhem, l'évolution de notre monde sidéral s'y opposant ; il ne les aurait pas précédés et ne se serait pas arrêté précisément sur la maison où était l'Enfant. D'après le texte, il s'agit plutôt d'un météore miraculeux, transitoire, créé pour la circonstance qui apparaissait et disparaissait comme la colonne de feu dans le désert.

Anthédon, Danum et Raphia jusqu'à Rhinocolura, située sur la frontière méridionale du royaume de Juda.

La contrée entre Hébron et Gaza est sauvage et abandonnée. De rares bourgades au milieu des rochers montrent quelques chétives masures ou des grottes souterraines, repaires d'hommes dont l'air farouche ne le cède en rien à la rudesse du site [1].

Gaza, au contraire, offre un aspect séduisant. Cette ville, située près de la mer, fut de tout temps une halte pour les voyageurs. Dans les jardins d'alentour croissent des oliviers, des sycomores et l'on voit, du côté de la mer, se balancer sur le ciel bleu, les verts panaches des dattiers. Mais bientôt toute végétation disparaît et devant les pauvres fugitifs s'étend le désert aride et monotone. Pour le traverser, il fallait jadis trois jours de marche pénible s'il en fut, sous un soleil implacable et sur un sol brûlant. Voici en quels termes, M. de Saulcy décrit ce désert, parcouru par la sainte Famille, pour se soustraire à la colère jalouse d'Hérode : « Aussi longtemps que le soleil n'a pas encore paru, l'air est vif et piquant. Toutefois le temps qui s'écoule entre le point du jour et le lever du soleil est de courte durée. Dès que les ténèbres de la nuit commencent à se dissiper et font place à l'aurore, des rayons lumineux, pareils à des traits enflammés s'élancent successivement dans le ciel ; l'horizon étincelle comme de l'or fondu et le disque du soleil apparaît tout à coup radieux, éblouissant. La goutte de rosée brille un moment au brin d'herbe et s'évapore ; le sable humide se dessèche aussitôt et se soulève, comme de la cendre, sous les pas du voyageur ; mille insectes s'éveillent et voltigent en bourdonnant dans les airs. Au froid du matin a déjà succédé une chaleur accablante [2].

Après avoir erré longtemps dans ces plaines désolées, les augustes persécutés entrèrent enfin dans une région moins inhospitalière, une herbe plus fournie, mêlée de ronces et de bruyère, garnit les sables, on entrevoit de loin les cimes dentelées du Mocattan ; une chaîne de collines jaunâtres, couvertes de branches pétrifiées, ondoie le long d'un chemin battu : de longues lignes de chameaux se dessinent en noires silhouettes sur le faîte des dunes, tandis que d'autres sont rangés autour d'une citerne qu'abrite un bosquet de pal-

1. Sepp, *Jérusalem*, t. II.
2. De Saulcy, *Voyage en Terre-Sainte*. t. I, p. 202.

miers. Les fraîches émanations du Nil, chargées des parfums de l'Égypte, se font déjà sentir. (Sepp et de Humboldt.)

Quel fut l'endroit, la ville où la sainte Famille se fixa en Égypte ? La légende cite la ville d'Héliopolis, mais, pourquoi pénétrer si loin dans un pays inconnu, alors que beaucoup de familles juives habitaient la frontière [1] et que le séjour des fugitifs ne dura que quelques mois. La mort d'Hérode était attendue ; le tyran mourut, en effet, peu de jours après le massacre des Innocents, et après avoir livré, lui-même, son fils Antipater au bourreau [2].

Le Massacre des Innocents.

(Matth., II, 16-18.)

L. Sc. : Bethléem, pp. 40, 41.

Hérode se voyant joué par le départ précipité des Mages, sa jalousie native tourna en fureur. Se rappelant les paroles des Sages de l'Orient, il ordonna d'égorger tous les enfants de Bethléem, âgés de deux ans et en-dessous de cet âge. Cet ordre fut exécuté par ses sicaires avec une cruauté brutale. L'Évangéliste ne craint pas d'appliquer à ce massacre la plainte prophétique de Jérémie : « Une voix a été entendue sur les hauteurs, c'étaient des pleurs et des gémissements infinis ; Rachel, pleurant ses enfants et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus [3]. »

1. Près d'un million d'Israélites s'étaient fixés autour des bouches du Nil. Ils y formaient des corporations de métiers, de même qu'en Palestine ; S. Joseph pouvait, dans ce milieu trouver des moyens d'existence.

2. Nous avons les plus graves raisons, écrit l'abbé de Fouard, de restreindre cet exil à un temps relativement court, car d'un côté le massacre des saints Innocents eut lieu, peu de temps avant la mort d'Hérode, et, d'un autre côté, quand Joseph revint en Judée, Archélaüs portait encore le titre de roi qu'il prit à la mort de son père. Quelques mois plus tard, Auguste l'obligea de se contenter du nom plus modeste d'ethnarque. C'est donc peu après la mort d'Hérode que Joseph ramena en Judée la Sainte Famille. *Vie de Jésus-Christ*, t. I.

3. On a exagéré le nombre de ces petits enfants-martyrs. Bethléhem et son voisinage comptait environ trois mille habitants. Sa position sur la crête d'une montagne ne permet pas de supposer, écrit Mgr Mislin, que ce nombre, à aucune époque fût beaucoup plus considérable. Quant au territoire de ce village, il était nécessairement peu étendu, vu la proximité de Jérusalem. « Or, la moyenne des naissances masculines annuelles pour mille habitants est de quinze à vingt enfants, donc environ quarante en deux ans. Tel serait le nombre de ces innocents, victimes du tyran iduméen[1]».

1. Le Dr Sepp dans ses études sur la doctrine de Jésus arriva au même chiffre en ne supposant aucun décès durant les deux ans.

Ce massacre, si odieux qu'il fût, ne fit pas grand bruit, ni en Orient, ni en Occident. Le monde païen comptait peu avec l'enfance [1]. Les fureurs sanguinaires du monstre qui régnait en Judée, étaient d'ailleurs connues et le gouverneur romain de Syrie protégeait Hérode. Mais Dieu, de l'aveu même de Josèphe, le courtisan de Rome, se chargea de punir les crimes du tyran.

Hérode, dit le grand, fut toujours un cruel despote. « Déjà au temps de sa jeunesse, écrit Josèphe, quand il n'était que gouverneur de la Galilée, sa nature de tigre se révéla par des actes inouïs de cruauté. Quand on considère les arrêts de mort et tous les outrages sanglants qu'Hérode fit subir à ses sujets et à ses plus proches parents, quand on se rappelle la dureté inexorable de son cœur, on ne peut pas ne pas le déclarer un barbare, un monstre sans pitié. » Mais, son caractère cruellement jaloux et soupçonneux se débrida surtout dans sa vieillesse. « Que penser d'un prince qui, sur le point d'expirer, ordonna le massacre de toute une population, car, c'est ce que fit Hérode. Arrivé à sa dernière heure, il donna l'ordre de passer au fil de l'épée tous les Juifs nobles qu'il avait fait rassembler dans l'Hippodrome de Jéricho, en disant : au moins on pleura à ma mort ! [2] »

Atteint d'une maladie horrible qui ne pouvait être, dit l'écrivain juif, qu'un effet de la vengeance divine, Hérode de-

1. Suétone, *Augustus* 94, Tacite, *Hist.*, V, 5.

2. Josèphe. *Antiq.*, XVI et XVII passim.

L'Évangile fait mention de plusieurs princes du nom d'Hérode. Afin de les distinguer facilement, nous donnons ici quelques notes sur chacun de ces roitelets ou tétrarques de la Palestine.

Hérode, dit le grand. Prince iduméen, despote cruel, redouté et détesté de ses sujets. Il fut grand constructeur, orna plusieurs villes de monuments païens, à l'imitation de ceux de Rome. Dans l'espoir de rentrer en grâce auprès des Juifs, il rebâtit à ses frais le temple de Jérusalem. A sa mort, le royaume de Palestine fut partagé entre trois de ses fils.

Archelaüs régna sur la Judée et la Samarie. Ce royaume ne dura que dix ans. Cruel, comme son père, il fut exilé par Auguste qui réduisit la Judée et la Samarie, en province romaine, dépendant de la Syrie et gouverna par des procurateurs romains. C'est Ponce-Pilate qui devint gouverneur de cette province, un an avant la vie publique de Jésus-Christ.

Hérode-Antipas eut en partage la basse Galilée et la Pérée. Cruel, lui aussi et débauché, il répudia sa femme, la fille du roi Aretas et épousa Hérodiade la femme de son frère. C'est ce prince qui fit mourir Jean-Baptiste et se moqua de Jésus, au jour de sa Passion.

Hérode-Philippe fut tétrarque de la Galilée et des régions situées au nord et à l'est de Génésareth. Il se montra prince juste et bon et ne mit jamais obstacle à la mission de Jésus. Il reconstruisit l'ancienne Panias et lui donna le nom de Césarée-Julias, il rebâtit également, à la romaine, Bethsaïda.

vint d'une humeur sombre ; l'horreur qu'il inspirait, la persuasion que tous se réjouissaient de sa mort prochaine, redoublaient sa rage. Il la satisfit en ordonnant la mort de son propre fils et en faisant brûler vifs quelques Juifs qui avaient trempé peut-être dans un complot. Les remèdes ne firent que hâter la corruption qui le rongeait ; dévoré par les vers, son corps tombait en pourriture. Enfin, sortant d'une dernière léthargie, il donna cet ordre inouï du massacre de l'Hippodrôme. Mais la Justice divine ne permit pas l'exécution de ce dernier carnage, rêvé par le monstre agonisant.

Jésus, enfant à Nazareth.

(Luc., II, 39-40.)

L. Sc. : Voir la description de Nazareth. Gravures pp. 35, 36.

Jésus passa presque toute sa vie à Nazareth, et cependant l'Évangile ne nous dit que trois mots sur ce long séjour : « Il croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. » Quel est ce progrès et que faut-il entendre par cette croissance ?

En tant que Fils de Dieu, écrit le P. Meschler, Jésus eut dès le premier moment de sa vie la plénitude de la Science et de la Sainteté... Donc ce progrès, cette croissance du Sauveur dont parle saint Luc, étaient choses purement extérieures. Son corps croissait et se formant, ses forces se développaient pour des travaux proportionnés à son âge ; de même encore, il révélait au dehors sa sagesse, son intelligence, ses vertus par un progrès en rapport avec ses années et les circonstances dans lesquelles il se trouvait. Son progrès et sa croissance offraient donc aux regards un ravissant spectacle comme en peut offrir un enfant admirablement doué qui grandit dans les conditions les plus heureuses.

« Aimable Enfant ! s'écrie Bossuet. Heureux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos petits bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère, faire, soutenu par elle, vos premiers pas, dénouer votre langue et bégayer les louanges de Dieu, votre Père. Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge ; soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait, soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras.[1] »

1. Bossuet, *Élévations sur les mystères*. XXe semaine.

L'ENFANT JÉSUS ET SA MÈRE.

Selon la coutume de l'Orient, l'enfant n'était sevré qu'à l'âge de deux ans. C'était l'occasion d'une petite fête de famille. Toutefois, l'enfant restait encore sous l'influence de

la mère jusqu'à sa cinquième année. Le père alors commençait son éducation, l'instruisait dans la loi de Dieu et l'initiait à la profession qu'il exerçait lui-même. Déjà vers cet âge donc, Jésus accompagnait son père-nourricier à son atelier, habituant ses jeunes mains à manier les outils grossiers du charpentier.

Jésus retrouvé dans le Temple au milieu des Docteurs.

(Luc, II, 41-52.)

L. Sc.: Pour le voyage voir la visitation p. 37, la carte de la Palestine p. 14 et le Temple, p. 23.

Sous l'ancienne Alliance, une loi obligeait tous les représentants mâles d'une famille de se rendre chaque année au Temple de Jérusalem, aux fêtes des Tabernacles, de la Pentecôte et surtout à la grande fête de la Pâque[1]. Si les femmes, d'après le Talmud, restaient libres, il n'est pas moins certain que les plus pieuses et en particulier la Vierge Marie, s'y rendaient également. Saint Luc l'affirme en disant: « Le père et la Mère de Jésus montaient chaque année à Jérusalem » ; le divin Enfant évidemment les accompagnait. Or, Jésus venait d'atteindre sa douzième année, la loi obligeait donc l'adolescent de se rendre annuellement au Temple. Douze ans était, chez les Juifs, l'âge de la virilité et créait

1. Grandes fêtes religieuses des Juifs

La Pâque. Cette fête se célébrait le 15 du mois de Nisan le premier mois de l'année. (mars-avril). Elle durait sept jours, et était établie en souvenir de *la sortie d'Égypte.*

La Pentecôte suivait la septième semaine après la Pâque (fin mai, commencement de juin). C'était la fête de la *Moisson.* Elle ne durait qu'un jour.

La fête des tabernacles était fixée au 15e du septième mois, c'est-à-dire du Tisri (fin de septembre). C'était la fête de la récolte, elle durait 8 jours,

La Dédicace appelée aussi *la fête des lumières* à cause des brillantes illuminations dans le Temple. Elle durait huit jours et avait lieu le 25 du mois de Casleu, c'est-à-dire fin de novembre ou commencement de décembre. Cette fête avait été instituée par Judas-Machabée (164 av. Jésus-Christ), en souvenir de la purification du Temple après la profanation d'Antiochus-Épiphane. A remarquer que si l'année juive comptait douze mois, ces mois étaient lunaires donc plus courts que nos mois actuels ; pour les faire coïncider avec les saisons on ajoutait un mois à chaque troisième année.

les « fils de la Loi ». Les sept jours que Jésus passa dans la Ville sainte et surtout dans son Temple, furent pour lui un ravissement ; tous les symboles du culte de Jéhovah ne rappelaient-ils pas à son esprit toutes les sublimes réalités de l'avenir, dont le Père lui avait donné la mission ; et lorsqu'il fallait quitter la Maison de Dieu, il voulut, malgré son amour pour sa Mère et son père-nourricier, y demeurer durant quelques jours au moins, pour être aux intérêts divins de son Père dans le ciel.

L. Sc. : Le Temple et ses abords, voir le plan p. 19 et 23.

Les fêtes pascales terminées, les caravanes, dès le lendemain, organisèrent leur retour. Mais ces départs de près de trois millions de personnes, venues de toutes les parties de la Palestine et des contrées limitrophes, n'allaient pas sans confusion ni quelque désordre. Ce n'était guère que lorsque la longue file de chameaux et de mulets, avec tous leurs groupes de pèlerins, venus de loin, s'étaient d'abord éloignés des portes, qu'il était possible de mettre un peu d'ordre dans cette multitude. Les proches et les amis se réunissaient, les femmes et les vieillards, montés sur des bêtes de somme, les hommes à pied, guidaient la marche.

Marie et Joseph ne voyant pas Jésus, devaient conclure qu'il faisait partie de l'une ou l'autre troupe de la caravane galiléenne, ou bien, Marie supposait à bon droit, que son enfant était avec son père et celui-ci qu'il accompagnait sa mère. Au reste on se retrouverait le soir, à la première halte sur le chemin du retour [1]. Mais, en vain, cherchèrent-ils parmi leurs proches ou leurs amis, Jésus ne s'y trouvait pas.

En proie aux plus vives alarmes, Marie et Joseph reprirent le chemin de Jérusalem. Après deux jours et deux nuits d'angoissantes recherches sur la route et dans Jérusalem, ils se rendirent au Temple pour supplier le Seigneur de leur venir en aide et, dans le Temple, ils retrouvèrent Jésus, au milieu des Docteurs de la Loi, les interrogeant et répondant à leurs questions.

L. Sc. : Voir le plan du Temple pp. 22 et 23.

Quel est cet endroit du Temple où Marie et Joseph, heureux mais surpris, retrouvèrent leur enfant, émerveillant les Docteurs par ses questions et ses réponses ?

1. Beroth, la première étape en quittant Jérusalem vers la Galilée. (Voir *Lexicon*, Beroth). Voir la carte de la Palestine, p. 14.

Les interprètes de la Loi enseignaient souvent sous un des portiques de la cour des Gentils, mais ils tenaient également leurs séances dans la salle du Gazith, salle spacieuse, contiguë au parvis des prêtres et à celui des Israélites. Là se rassemblaient les Scribes et les membres du Sanhédrin, surtout au temps de la Pâque. Les Juifs se pressaient alors en foule dans cette salle, car c'était là qu'on pouvait entendre les maîtres les plus renommés d'Israël. En effet, cette assemblée comptait parmi ses membres, Hillel, le président du Sanhédrin, vieillard de septante-sept ans, que le peuple vénérait à l'égal de Moïse ; le célèbre Schammaï, pharisien érudit, mais intransigeant, le rival d'Hillel. A côté de ces chefs se distinguaient encore Jonathas, fils d'Uziël, qui traduisit en chaldéen les Livres historiques de l'Ancien Testament, Gamaliël, Joseph d'Arimathie et Nicodème, ces deux derniers appelés plus tard à devenir les disciples du Christ.

L'usage était que les auditeurs se tinssent debout ou assis sur des tapis étendus devant les sièges des maîtres. Dès ses premières questions, simples mais profondes, Jésus fut invité à se rapprocher des Docteurs. (Luc., II, 46.) Interrogé à son tour, il les ravit par la clarté et la justesse de ses réponses.

Attendris, émerveillés, Marie et Joseph ne purent détacher les yeux de la scène touchante que le Seigneur leur ménageait en ce moment pour les consoler après leur longue détresse. Mais, sitôt que Jésus les eut rejoints, Marie, se souvenant des heures mortelles qu'elle et Joseph venaient de traverser : « Mon fils, dit-elle, pourquoi en avez-vous usé de la sorte envers nous, voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, étant affligés. » (Luc., II, 48.) Et Jésus répondit à sa Mère, avec bonté : « Pourquoi me cherchiez-vous, ne saviez-vous pas que je dois être aux choses qui regardent le service de mon Père ? » Mais, dit l'Evangéliste, ils ne comprirent pas ce que Jésus venait de leur dire[1]. Sa Mère resta silencieuse, mais gardait dans son cœur la parole de son divin Enfant. Heureux, rassurés enfin, et bénissant le Seigneur, ils revinrent ensemble à Nazareth.

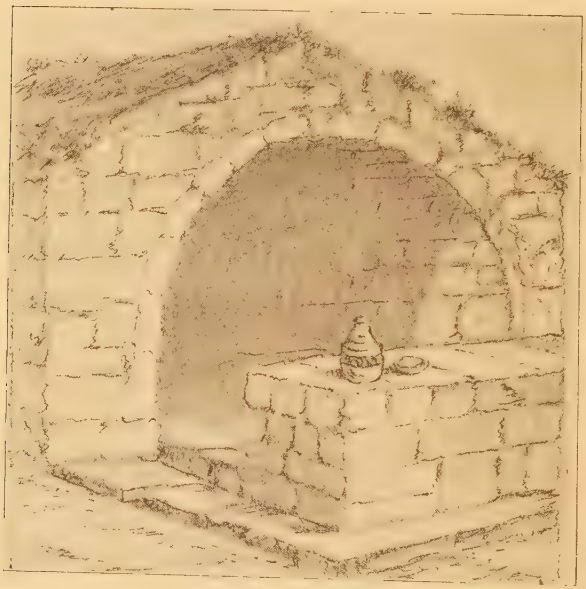
1. Ils n'en comprirent pas toute l'étendue. Cette parole de Jésus résume en effet tout le ministère du Messie, dans ses détails comme dans son ensemble. Fillion.

La vie cachée à Nazareth.

(Luc, II, 51-52.)

L. Sc. Ci-contre le Récit et la description d'une maison juive ordinaire grav. et vue de Nazareth, pp. 35, 36.

Nazareth n'a pas disparu comme Capharnaüm et tant d'autres cités, dans la longue série des catastrophes qui



LA FONTAINE DE NAZARETH.

bouleversèrent le pays. Placée en dehors des routes les plus fréquentées de la Palestine et assez loin de ses centres les plus vivants, l'antique bourgade demeure encore ce que fut jadis la petite ville de la Galilée. — Un pli de terrain largement ouvert au milieu des montagnes qui ferment au nord la plaine d'Esdrélon l'a maintenue dans le site pittoresque, qu'elle occupa au temps de Jésus. Derrière les grands cactus

parmi les oliviers, les figuiers, les cyprès, les orangers et les lauriers-roses, ses groupes de maisons, bâties en pierres blanches, s'échelonnent toujours aux flancs de la colline. Elles reproduisent le type invariable de la maison juive, avec sa forme quadrangulaire, son escalier extérieur, sa terrasse en larges tuiles ou en dalles posées sur poutrelles, et l'appartement supérieur qu'éclairent des fenêtres rares et étroites. A l'intérieur, la maison communique souvent avec une grotte taillée dans le roc de la colline.

L'ameublement de ces maisons d'artisans était fort simple. La Sunamite, hébergeant le prophète Elisée, disait à son

UN MOULIN DOMESTIQUE.

mari : « Préparons une petite chambre à cet homme de Dieu et mettons-y un lit, une table, un siège et un chandelier. » En réalité, rien de plus modeste. Le lit n'était, d'après les usages juifs, qu'un tapis en laine grossière ou une natte de joncs tressés, la table en bois ne pouvait être élevée, car les chaises, rappelant les sièges communs de l'Egypte, étaient assez basses, enfin le chandelier composé d'une tige longue munie de trois pieds et portant à son bout supérieur une large rondelle sur laquelle on pouvait placer deux ou trois lampes (sorte de godets à mèches). On ne brûlait que de l'huile pour s'éclairer ; elle abondait en Palestine. Pour être complet ajoutons-y un coffre dans lequel on enfermait quelques étoffes ou des objets qu'on ne voulait pas laisser à la portée de tous, un moulin à bras pour moudre l'orge ou le froment, et le boisseau, servant de mesure ou de récipient.

A certaine distance des maisons sont disséminés encore

aujourd'hui, dans les rues montantes de Nazareth quelques ateliers primitifs. De paisibles ouvriers forgent le fer, cardent le chanvre et surtout travaillent le bois, selon la vieille routine des anciens, avec des instruments d'il y a deux mille ans. En avant de ces modestes échoppes, dit Mgr Lecamus, on oublie que de longs siècles sont passés et, volontiers on se croirait encore aux jours de Joseph le charpentier. A l'entrée, quelques outils rudimentaires, appendus au mur ou recueillis dans des coffres mal fermés : une hache-marteau, quelques ciseaux, un maillet, morceau de bois très dur, arrondi par un bout et aminci de l'autre, un vilebrequin tournant à l'aide d'une corde, et quelques scies à poignée. Ces outils primitifs disent visiblement qu'ils ne se sont guère perfectionnés avec les siècles, dans la bourgade. Des bois de sycomore ou de cèdre gisent çà et là avec des jougs, des charrues et quelques meubles ébauchés. — Vers le soir, la famille se retrouve sur la terrasse de la maison. La mère, avec son enfant, est revenue de la fontaine, la seule de Nazareth, où elle a puisé l'eau nécessaire au ménage. Sur trois pierres elle pose le vase, l'olla antique que bientôt la flamme caresse ; elle prépare le principal repas, celui du soir. — Et voici qu'à son tour paraît le père, au haut de l'escalier extérieur. Il revient, fatigué du travail de la journée, mais heureux de retrouver sa femme et son enfant. Ils prient ensemble et refont leurs forces en un frugal repas[1].

Telle fut, à Nazareth, la demeure de la sainte Famille et tel nous apparaît le travail de Joseph. Car, il faut se rappeler toujours qu'en Palestine et surtout parmi les populations rurales, enfermées dans leurs montagnes, l'industrie fut presque nulle et que les coutumes comme les traditions ne changèrent jamais.

Quand les forces du divin Enfant se furent développées, Jésus accompagna chaque matin son père à l'atelier et lui-même se fit apprenti-charpentier[2].

« *Nonne hic est faber et filius fabri*, n'est-il pas charpentier et fils de charpentier ? » disaient les Juifs en parlant du Sauveur.

1. Voir Schwalm, *Vie privée du peuple juif à l'époque de Jésus-Christ*. Edit. 1910.

2. Chez les juifs le travail manuel était en honneur. Le talmud ordonnait au père, d'instruire ses fils dans la loi, mais de leur apprendre aussi un art. Les rabbins eux-mêmes exerçaient un métier.

Occupations de la sainte Vierge.

En l'absence de son saint époux et de son divin Enfant, Marie s'occupait chaque jour à tout régler dans son ménage. Chez les Juifs, même de condition aisée, la femme était chargée de tous les travaux d'intérieur ; elle pétrissait elle-même la farine et faisait cuire le pain, ce pain était mince, plat et cuit sous la cendre. Souvent les gens du peuple ne mangeaient que du pain d'orge, auquel ils ajoutaient du poisson desséché, des fruits, des pois, des lentilles et du laitage diversement préparé.

Mais outre les apprêts des repas, tous les travaux sédentaires incombaient à l'épouse. C'étaient les femmes qui confectionnaient les vêtements ; les plus adroites parvenaient à tisser des tuniques sans couture et ces voiles légers, si recherchés par tout l'Orient. Nous le faisons remarquer plus haut, la sainte Vierge s'était exercée dans le Temple à ces divers travaux manuels.

Comme toutes les autres femmes de Nazareth, Marie dut se rendre chaque jour à la fontaine pour y puiser l'eau indispensable à son ménage. Cette fontaine était à un quart de lieue de sa demeure. Cette source est encore la seule de Nazareth et s'appelle « la fontaine de la Vierge ». On y voit à certaines heures les femmes de la bourgade remplir leurs grandes cruches d'argile, qu'elles portent ensuite sur la tête de la manière la plus adroite et la plus pittoresque [1].

La mort de Joseph.

L. Sc. : La maison de Nazareth, p. 36.

C'est dans ce milieu simple, tranquille et ignoré que Jésus-Christ voulut vivre près de trente ans, sanctifiant Nazareth par ses prières, son aimable obéissance et son humble travail. Ces jours de paix sereine ne furent marqués que par un seul événement, triste et consolant à la fois, la mort de Joseph.

1. Au VIe siècle le pieux narrateur de l'itinéraire de saint Antonin, fait la remarque que les femmes de Nazareth sont les plus belles de la Palestine et il ajoutait : « Elles disent qu'elles doivent leur beauté à Marie, car elle fut leur parente, et, tandis que les femmes juives ne témoignent d'aucune charité pour les chrétiennes, celles de Nazareth au contraire sont à leur égard pleines de bonté. Nazareth compte trois mille habitants dont douze cent sont catholiques. Fillion, *Vie de Jésus*, 1912. Mislin, *Les saints Lieux*, t. III.

Épuisé de forces et ne pouvant continuer le travail qui lui fut cher, le saint Patriarche expira, consolé par l'affection virginale de son épouse et reposant entre les bras de Jésus et sur son cœur divin. C'est bien à Joseph, plus qu'à tout autre, qu'on peut appliquer les paroles de l'Apocalypse : « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, car la mort des justes est précieuse devant Dieu. »

Après la mort de son père-nourricier, Jésus reprit son métier de charpentier, heureux d'accomplir ainsi la volonté de son Père céleste et de soutenir par son travail sa douce et sainte Mère.

Mission de Jean-Baptiste, sa prédication. Baptême de Jésus.

(Matth., III, 1-17 ; Marc., I, 1-11 ; Luc., III, 1-18.)

Le désert de Juda.

L. Sc. : Le désert (description), le Jourdain (gravure) p.64.

Le désert de Juda est cette terre désolée qui longe la partie occidentale de la Mer Morte, sur un espace de plusieurs lieues. La foudre du ciel a brûlé ces montagnes rocheuses et la vie semble s'en être absolument retirée. A peine si quelques arbustes y agitent, çà et là, des rameaux languissants. Les oiseaux de proie et les bêtes fauves troublent seuls le silence de ces terribles solitudes. Au milieu des ravins escarpés, la nature a creusé des grottes profondes ; c'est là que Jean se retira. Aujourd'hui encore, tout rappelle une terre maudite au voyageur qui visite ces montagnes. Tout parla, au jeune Anachorète, des justices de Jéhovah. Dans cette contemplation prolongée de la dévastation et de la tristesse, aussi bien que dans l'habitude d'une vie dure et solitaire, il puisa cet esprit d'austérité et de force que l'Ange avait appelé l'esprit du prophète Elie[1].

Au nord-est du désert de Juda, le Jourdain se jette dans la Mer Morte, après avoir coulé sur un lit très accidenté et descendant à partir de ses sources, d'une hauteur moyenne de 700 mètres. — Le fleuve, écrit V. Guérin, se replie sans cesse sur lui-même, roulant ses flots troublés, tantôt sur un

1. Le Camus.

fond vaseux, tantôt sur un lit, hérissé de rochers et de grands blocs, au milieu desquels il se précipite en bouillonnant et qui forment autant d'écueils plus ou moins redoutables. Dans une grande partie de son cours, ses rives sinueuses sont couvertes de saules, d'acacias, de tamarisis, de peupliers et de roseaux. Il coule ainsi, murmurant et impétueux entre une double bordure verdoyante qui l'encadre d'une manière presque ininterrompue. Au-delà de ce fourré, parfois impénétrable et refuge des fauves, des sangliers et des vipères, règne une zone assez étroite, mais très fertile. — Près de Jéricho, il y avait un gué ; c'est là que saint Jean-Baptiste prêcha la pénitence et baptisa le Messie.

Saint Jean-Baptiste. — Astreint dès ses plus jeunes années aux obligations des Nazirs [1], Jean, dès que le développement de ses forces le lui permit et qu'il put se suffire à lui-même, s'isola et vécut dans le désert de Juda. Son âme élabora dans cette solitude les fortes pensées que l'Esprit-Saint avait inspirées aux prophètes, touchant les destinées d'Israël. — Sa vie matérielle répondait à l'austérité de sa vertu ; il ne vivait que de la chair des sauterelles [2], et sa seule boisson était l'eau des rochers. Il portait la robe grossière, tissée des poils du chameau, une ceinture de cuir la tenait serrée autour des reins.

Or, la quinzième année du règne de Tibère ; Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée et Caïphe, grand-prêtre, l'Esprit du Seigneur vint sur le fils de Zaccharie et le conduisit au Jourdain, afin d'y préparer les voies au Messie en prêchant la pénitence pour la rémission des péchés.

Jean s'établit sur les rives du Jourdain, près d'un gué entre Jéricho et Béthanie (Bethabara). Bientôt le peuple s'y arrêta en foule, car le bord oriental du Jourdain était une des trois voies conduisant du nord de la Palestine à Jérusalem, et la pensée du Messie, annoncé par un prophète, préoccupait depuis longtemps les esprits.

Plusieurs de ces pèlerins ou voyageurs de passage répondirent à l'appel du Baptiste, confessèrent en public leurs

1. Juifs consacrés à Dieu par le vœu du naziriat. Les nazirs s'abstenaient de vin, de toute boisson enivrante et ne coupaient pas leurs cheveux. Luc, I, 15 ; Num. VI

2. Les sauterelles étaient souvent la nourriture des pauvres. On en recueillait qui mesuraient cinq pouces de longueur. On les conservait en provisions, séchées et salées.

péchés [1] et reçurent le baptême. — Ce baptême n'était nullement le Sacrement, mais le symbole seulement de la purification intérieure [2].

LE JOURDAIN, LIEU DE BAPTÊME DE N.-S. — SANDALES

Toutes les instructions de l'Anachorète du désert allaient droit au but et ses apostrophes étaient parfois virulentes. C'était vraiment la parole de Dieu dans toute sa sincérité, sa

1. Confession publique mais libre et d'un caractère général.

2. Le baptême de Jean-Baptiste n'était que le bain dans les eaux du Jourdain accompagné de l'aveu global de fautes, témoignage de repentir et du désir d'éviter le péché.

Le baptême tel que Jésus l'institua a un triple effet : le baptisé est lavé de la tache originelle, reçoit le pardon de tous ses péchés et devient enfant de Dieu par la grâce sanctifiante. Beelen, Matt., III, 6.

liberté et sa force. Avec le peuple, les publicains venaient le consulter.

Les Pharisiens mêmes vinrent à lui. Fiers de leur descendance d'Abraham, ils méprisaient les autres nations. Jean connaissait leur orgueil, et cette hypocrisie cachant le vice sous les dehors affectés et menteurs de la vertu. Se souvenant des vipères du Jourdain, qui se glissent sous l'herbe pour lancer leur venin mortel : « Race de vipères, s'écriait-il, déjà la hache est à la racine de l'arbre ; tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu, faites donc pénitence et ne vous contentez pas de dire : Abraham est notre père, car je vous dis, de ces pierres que foulent vos pieds, le Seigneur peut susciter d'autres enfants d'Abraham. Il a son *van*[1] dans sa main, et il nettoyera son aire, il ramassera son blé dans le grenier, mais il brûlera la paille dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

L'autorité du prophète croissait toujours, au point que le peuple se demandait si cet homme qui baptisait, ce saint du désert, n'était pas le Messie attendu, dont la prérogative devait être de conférer le baptême. Il est vrai, leur déclara Jean-Baptiste, je vous baptise dans l'eau, mais, il vient, celui qui est plus puissant que moi, dont je ne suis pas digne de délier la chaussure[2] ; lui vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu, (c'est-à-dire, répandant le Saint-Esprit dans les âmes et jugeant les méchants par le feu).

Baptême de Jésus.

(Matth., III, 13-17 ; Marc., I, 9-11.)

L. Sc. : Voir le Jourdain, p. 64 et la carte de la Palestine, p. 14.

Le mouvement provoqué en Judée par les prédications du Baptiste, s'était propagé jusqu'en Galilée, le Sauveur jugea que l'heure était venue de se manifester lui-même au peuple. Il quitta donc sa sainte Mère et, de Nazareth se rendit au Jourdain pour y recevoir le baptême de la pénitence. Il y arriva en novembre[3], trois mois après les débuts du ministère du précurseur. Jean ne connaissait pas Jésus ; mais

1. En Orient, lorsque le blé est battu, on le jette en l'air avec une pelle (le van). Le bon grain tombe à terre et la paille est emportée par le vent et on la brûle.

2. V. p. 64.

3. C'était l'hiver ; mais l'hiver ne se faisait guère sentir dans cette région. Voir p. 16.

lorsque le Sauveur, confondu dans la foule, parut au bord du fleuve et qu'il demanda le baptême, Jean, par une inspiration soudaine, reconnut en lui le Messie. C'est par vous que je dois être baptisé moi-même, dit-il, et il voulut l'empêcher. Laissez-moi faire maintenant, dit Jésus, c'est ainsi que nous devons accomplir toute justice [1].

Et voici que, sorti de l'eau et pendant qu'il priait sur la rive du fleuve, le ciel s'ouvrit sur le Sauveur et, l'Esprit Saint, sous la forme d'une colombe, s'arrêta sur lui ; en même temps une voix d'en haut se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Et Jean eut en cette vision, la révélation de la divinité de Jésus et du mystère adorable de la Sainte Trinité.

Le Messie, de son côté, conduit, pressé par cet Esprit divin qui était descendu sur lui, s'en alla au désert pour y être tenté.

Jésus au désert de la Quarantaine.

La triple Tentation.

(Matth., IV, 1-11 ; Marc., I, 12-13 ; Luc., IV, 1-13.)

L. Sc. : Le désert et la montagne et voir carte de la Palestine., p. 14.

« Quiconque s'est égaré une seule fois dans les solitudes arides du désert de Juda, n'oubliera jamais, dit Mgr Le Camus, l'impression de tristesse et d'effroi que laissent ces collines sablonneuses, ces pics rocheux, coupés de ravins desséchés où toute vie semble avoir disparu. » Or, c'est au milieu de l'hiver que Jésus s'y rendit, alors que le ciel est sombre et la terre plus stérile ; il y vécut, dit l'Evangile, au milieu des bêtes féroces, des hyènes [2], des léopards et des chacals dont on entendait, la nuit, les cris lugubres sur la montagne.

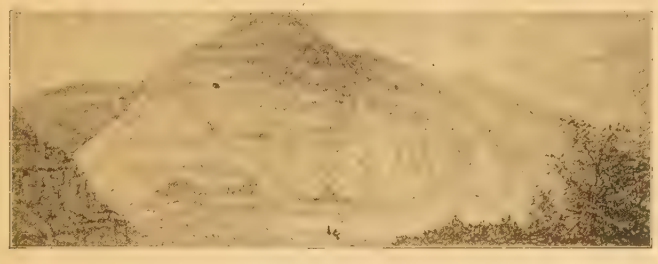
A gauche du Jourdain et vers le nord, à vingt-cinq minutes de la source d'Elisée, se dresse la montagne de la Quarantaine. « Elle est percée jusqu'à très grande hauteur, écrit V. Guérin, et à différents étages de nombreuses grottes, et il est actuellement très difficile et souvent dangereux de

1. Accomplir tous deux la volonté de Dieu.

2. Comme les chacals, les hyènes sont très répandues en Palestine. L'hyène est la bête impure la plus abominée par les juifs, parce qu'elle ne se nourrit que de cadavres, ses repaires préférés sont les tombeaux abandonnés, si nombreux en Palestine.

les atteindre, parce que les degrés pratiqués de distance en distance sur les flancs escarpés de la montagne, sont en très mauvais état. Le moindre faux pas pourrait exposer celui qui veut les gravir, à tomber dans d'effroyables précipices. Les pentes de la montagne sont si raides à certains endroits qu'il faut s'aider des mains non moins que des pieds. Que le pèlerin qui se risque à ces hauteurs, se garde bien de tourner les yeux derrière lui, dans la crainte du vertige. »

C'est sur les flancs de cette montagne, au milieu de ce désert que Jésus passa quarante jours et quarante nuits,



LE MONT DE LA QUARANTAINE.

dans l'exercice de la prière et de la plus austère pénitence. C'est dans ce désert et sur cette montagne, à l'aspect sinistre, qu'il vint « *poussé par l'Esprit* » pour y subir *la Tentation*.

Quelle fut cette triple Tentation ?

Elle ne fut point semblable à celles qui nous viennent. Jésus n'a été tenté qu'extérieurement, par des images et par des paroles frappant les sens, sans que jamais la séduction atteignît l'âme, ni la souillât. Qu'une eau soit vierge de tout mélange, les plus violentes secousses ne lui ôteront rien de sa limpidité ; qu'elle repose sur un lit fangeux, le moindre mouvement suffit à la ternir...[1] Cependant, Jésus ne connut pas moins les efforts de la lutte et la gloire du triomphe, sa résistance héroïque dans le désert, sanglante plus tard au Jardin de Gethsémani et sur la croix, sont donc et demeureront éternellement son mérite.

1. Fouard, t. I, p. 143.

La Tentation.

L. Sc. : Le désert, le Temple, la montagne, p. 66.

Un jeûne de quarante jours avait épuisé le Sauveur. Il eut faim, dit l'Evangéliste. Le démon profitant de cette heure de faiblesse physique, apparut soudain devant lui pour le tenter [1]. Il lui montra sur le sable du désert quelques pierres : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dit-il, faites donc que ces pierres se changent en pains. » Et Jésus de lui répondre : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui vient d'en haut. » Le Sauveur dut subir ensuite le contact de Satan qui le transporta sur le pinacle du Temple [2]. Il lui fit remarquer la foule qui remplissait les parvis et serait témoin de sa puissance. « Jetez-vous donc en bas, dit-il, si vous êtes le Fils de Dieu. Car il est écrit : le Seigneur ordonnera à ses anges de vous garder et ils vous porteront sur leurs mains, afin que votre pied ne heurte point la pierre. — Il est également écrit, reprit Jésus, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

Enfin, Satan, toujours vaincu, fit un dernier effort et transporta le Sauveur sur une montagne. La tradition locale indique le sommet du *Mont de la Quarantaine*. — Cette montagne semble bien choisie, car, écrit V. Guérin, arrivé enfin au sommet, nous fûmes dédommagés de toutes nos peines par l'admirable panorama qui se déroula devant nous. — A l'est, notre regard erre dans les vastes plaines de Jéricho, où, au sud de la ville antique, Hérode bâtit somptueusement une Jéricho nouvelle, avec ses palais, son hippodrome, son amphithéâtre et sa citadelle. Dans la même direction, l'œil suit le cours sinuant du Jourdain et la lisière verdoyante qui le borde, aperçoit l'embouchure de ce fleuve dans la Mer Morte et, plus à l'Orient, distingue la plupart des chaînes montagneuses de l'Auranitide et du pays de Moab ; au delà l'imagination entrevoit la Perse avec tous ses trésors. A l'ouest, le regard embrasse un ensemble de ravins sauvages et des montagnes nues et austères du désert de Jéricho ; plus au sud, c'est Jérusalem, la Ville sainte.

En présence de ce tableau magnifique, Satan fit apparaître, devant Jésus, comme dans un mirage tous les royaumes de

1. Le démon apparut sous une forme sensible. (Mgr Beelen).

2. Il est probable que ce pinacle était le pignon du portique royal d'où le regard embrassait toute la superficie du Temple.

la terre et il osa dire : « Je te donnerai tout cela si, te prosternant, tu m'adores. » Sous cet outrage fait à Dieu, le divin pénitent du désert se redressa et lança au tentateur orgueilleux ce mot de son mépris indigné : « Va-t'en d'ici, Satan ! Il est écrit, tu n'adoreras que le Seigneur ton Dieu. » Et les anges s'approchèrent de Jésus et le servirent [1].

Après qu'une voix du ciel s'était fait entendre sur les rives du Jourdain, proclamant qu'un des pèlerins de la Galilée, baptisé par Jean, était le Messie et le Fils de Dieu, le concours du peuple s'y était encore accru, et le Précurseur, plus haut que jamais, affirmait que Jésus de Nazareth était le Messie, annoncé par les prophètes.

Or, le Sanhédrin de Jérusalem s'émut de ces bruits partout répandus et députa au Précurseur quelques membres de son conseil. « Qui es-tu, demandèrent-ils à Jean-Baptiste, es-tu le Christ, es-tu Élie ou le prophète ? Je ne suis ni le Christ, ni Élie, ni le prophète. Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : préparez les voies au Seigneur, rendez droits ses sentiers [2]. » Cette réponse ne satisfit point les Pharisiens du conseil. « Si tu n'es ni le Christ, ni le prophète, de quel droit baptises-tu ? » Jean répliqua : « Pour moi, je baptise dans l'eau, mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas ; il vient derrière moi, celui qui a été mis au-dessus de moi et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers, et qui baptisera dans l'Esprit Saint et dans le feu. »

Le lendemain, Jésus descendu de la montagne de la Quarantaine, passa par le Jourdain et Jean, le voyant : « Voici, dit-il au peuple, voici l'Agneau de Dieu [3], voici celui qui porte

1. Quel était le but de Satan dans cette triple tentation ? Le démon, répond Suarez « s'attaqua » au Christ dans le désert surtout pour savoir s'il était vraiment le Fils de Dieu. (Commentaire sur la troisième partie de saint Thomas, quest. 41 et Cornelius à Lapide au sujet de cette parole du démon) « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas de cette hauteur du Temple. Jetez-vous en bas pour montrer aux prêtres et aux profanes qui vous verront descendre que vous êtes le Seigneur et le Dieu de ce temple et de cet autel et leur prouver votre droit à leur adoration et à leurs sacrifices. (Commentaire sur saint Matth. IV).

2. Métaphore empruntée aux coutumes de l Orient. Lorsque le roi doit traverser une contrée, les routes étant fort mal entretenues on envoie des ouvriers pour les mettre en bon état.

3. Ce nom caractérise fidèlement Jésus-Christ. L'Agneau est le symbole de l'innocence et de la douceur, mais aux juifs l'agneau rappelait encore le sacrifice offert matin et soir, dans le temple. A ce double titre l'agneau représentait donc Jésus-Christ, l'innocente victime immolée pour la

les péchés du monde. Voilà celui de qui j'ai dit : il vient après moi un homme qui a été mis au-dessus de moi, parce qu'il était avant moi, et je ne le connaissais pas, mais je suis venu donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël. »

Première entrevue de Jésus avec quelques disciples.

(Joan., I, 35-54.)

L. Sc. : Bords Ouest du Jourdain, voir la carte, p. 14.

Le lendemain du jour où le Précurseur rendit au Messie, devant tout le peuple, son solennel témoignage, rencontrant André et Jean, il le leur répéta encore, et, plein d'admiration et de respect, montrant Jésus, il leur dit : Voici l'Agneau de Dieu.

Cette parole qui les avait déjà émus la veille leur donna le désir de mieux connaître le Messie annoncé, de le voir et de l'entendre. Mais, ce qui les attachera surtout au divin Maître, sera la personne même de Jésus et l'aimable bonté avec laquelle il saura accueillir ces pêcheurs de Bethsaïde.

La personne du Sauveur. — Nous le voyons dans l'Évangile, la personne du Messie exerçait sur les âmes un irrésistible pouvoir. Il n'y eut rien cependant dans ses traits qui étonnât les regards. — La plus fidèle image que l'antiquité chrétienne nous ait laissée, est bien celle des Catacombes, exactement reproduite comme type et expression de physionomie, corrigée toutefois par un artiste chrétien de la célèbre Société artistique de Düsseldorf, dans quelques détails trop négligés du dessin primitif.

La face de ce Christ est ovale, la barbe rare et fine, terminée en double pointe, de longs cheveux, séparés au milieu du front et tombant sur les épaules. La physionomie est douce et voilée de quelque tristesse.

Jésus portait la longue tunique brune[1] sans couture, que sa sainte Mère lui tissait, elle était serrée aux reins, par une

rémission des péchés. Durant les trois premiers siècles de persécutions sanglantes, l'agneau resta le symbole vénéré qui cachait aux païens les saints mystères.

1. La robe du Christ conservée à Trèves est d'une nuance foncée qui fut évidemment le brun. Telle était d'ailleurs la couleur de la robe des Galiléens. (Sepp).

courroie. Chaussé de sandales, un large manteau dont un des pans rejeté sur l'épaule, le couvrait, et un voile serré sur le front par une cordelette, protégeait la tête et la nuque contre le soleil d'Orient. Le manteau et le voile étaient blancs. Tel se montra Jésus durant toute sa vie apostolique.

Mais, considérons surtout avec quelle sagesse, avec quelle entente toute divine le Christ savait, d'après le caractère et les dispositions d'esprit de chacun, attirer à lui les jeunes hommes qu'il destinait à la grande œuvre de l'apostolat.

PORTRAIT DE JÉSUS.

André et Jean, dans leur humble profession, devaient être flattés de la préférence qu'un grand prophète leur donnait, en les choisissant les premiers, et de plus, Jean surtout, ils étaient sensibles à l'amitié. Aussi, avec quelle affabilité et quelle douceur Jésus les accueille. Les voyant timides: « Qui cherchez-vous, leur dit-il. — Où demeurez-vous, Rabbi (Maître) ? demandèrent les disciples. — Venez et voyez », répondit le Sauveur, et il les conduisit dans une de ces huttes de passage, nombreuses en cette saison, au bord du Jourdain. Il était 4 heures du soir, André et Jean y passèrent le reste de la journée avec Jésus et sortirent de cet entretien l'âme pleine de lumières, jusque-là inconnues et le cœur trempé d'une force nouvelle, convaincus que Dieu s'était révélé à eux.

Simon a le cœur généreux et n'est pas sans ambition ; amené par André au Sauveur, Jésus lui dit : Simon, désor-

mais tu t'appelleras Céphas (Pierre). Le changement de nom présageait chez les Juifs une vocation nouvelle et toute particulière.

Nathanaël, plus tard Barthélemi, est un homme cultivé, instruit dans les Écritures, d'un esprit droit et exact.

Philippe, déjà entraîné à la suite de Jésus par la voix de Jean-Baptiste, présente près de Béthel, son ami au Messie. Jésus fixe sur Nathanaël son profond regard. « Voici, dit-il, un vrai Israélite [1], sans malice. — D'où me connais-tu ? demande Nathanaël. — Avant que Philippe t'appelât, répond le Maître, je t'avais vu sous le figuier [2] et je savais ce que tu faisais. Et Nathanaël, à son tour, cède à l'appel divin. Rien ne donne autant d'empire sur les hommes que de les louer et de leur montrer qu'on lit au fond de leurs cœurs [3].

Noces de Cana [4].

(Joan., II, 1-11.)

L. Sc. Le voyage et une maison ordinaire. Voir Nazareth, p. 36, la carte de la Palestine, p. 14 et p. 73 gravures.

Le troisième jour après son départ du Jourdain, Jésus et ses nouveaux disciples se rendirent à Nazareth. Arrivés à Béthel, ils y trouvèrent Nathanaël, sous le figuier. Celui-ci, comme nous venons de le voir, suivit le Sauveur. La première nuit, ils campèrent à Sichem, la seconde à En-gannim et de là, traversant la plaine d'Esdrélon, ils atteignirent Nazareth. Ils y apprirent que Marie s'était rendue à Cana pour assister aux noces d'une parente. Invité à s'y rendre aussi, Jésus y vint avec ses cinq disciples, le soir même où commençaient les cérémonies du mariage.

1. C'était le plus beau témoignage qu'on pût rendre à un juif car le nom d'Israélite n'appartenait qu'aux fils de Jacob. (Israël). Fillion.

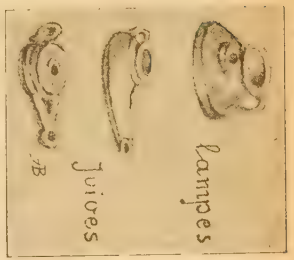
2. Dans le *Talmud*, il est souvent question de rabbins étudiant à l'ombre d'un figuier. (Sepp, *Vie de Jésus-Christ*).

3. Voir Meschler, *Op cit.*

4. D'après la Tradition et les données topographiques les plus sûres, Kefr-Kenna (des cartes modernes) est l'ancienne bourgade de Cana, à une lieue de Nazareth. Cana de l'Évangile était bâtie, par terrasses successives, sur la pente d'une colline. Au bas de cette éminence, les chrétiens des premiers siècles élevèrent une église sur le lieu même où Jésus fit son premier miracle. (Tradition locale). Voir aussi Hagen, *Lexicon Biblicum.*

CANA.

CRUCHES.



LAMPES JUIVES.

L. Sc. : Cérémonies des mariages juifs.

En plus d'un endroit des Saints Livres, il est fait allusion à ces cérémonies, il convient donc de les rappeler ici, au moins en quelques lignes.

La future épouse, vêtue d'une robe blanche, couverte d'un voile de même couleur qui l'enveloppait tout entière, attendait son époux dans la maison de ses parents. Elle était entourée de dix vierges, la lampe à la main[1]. Aux premières heures d'une de ces nuits d'Orient, si claires et si douces, l'époux en habits de fête, accompagné d'une troupe chantant au son des flûtes et des tambourins, escorté de dix de ses amis et de ses parents, les premiers portant des palmes, les seconds des torches allumées, pénétrait dans la demeure de sa fiancée et l'amenait jusqu'au seuil ; là, le douaire était inscrit sur des tablettes. Le cortège reprenait ensuite sa marche vers la maison du fiancé, et le repas des noces commençait[2].

Telles furent les cérémonies auxquelles Jésus-Christ assista avec ses disciples, le soir du troisième jour ; elles furent modestes, car la famille de Cana, comme celle de Jésus, n'était guère fortunée.

Or, le Messie était survenu avec cinq disciples ; avait-on prévu cette augmentation de six nouveaux convives ? En tout cas, le vin bientôt manqua, à la grande confusion des jeunes époux. Mais la Mère de Jésus veillait et, toujours compatissante, elle dit à son fils : « Ils n'ont plus de vin. — Femme[3], répondit le Sauveur, que vous importe à vous et à moi ; mon heure n'est pas encore venue. » Mais, Marie, pleine de confiance, dit à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là, dit l'Évangile, « de grandes urnes de pierre », elles étaient au nombre de six, comme les nouveaux convives survenus avec le Sauveur.

1. Ces lampes n'étaient que de petits godets, remplis d'huile dans laquelle on trempait une mèche. On devait se munir d'une réserve d'huile, vu le peu de capacité de ces lampes. Sepp.

2. Voir Sepp, *Vie de Jésus-Christ*. Tome I, chap. XI, p. 326. Edit. 1861.

3. « *Que vous importe à vous et à moi ; mon heure n'est pas encore venue* ». Cette réponse peut paraître dure ; en réalité, elle ne l'est pas. On rencontre fréquemment cette expression dans la Bible. Si parfois elle marque une opposition assez vive, elle exprime le plus souvent un simple dissentiment momentané et poli.

Il en est de même du terme « femme » dont se servit Jésus, s'adressant à sa mère. Dans le langage oriental il marque le respect et correspond au mot néerlandais « mevrouw ». Chez les grecs et les romains, nous voyons Eschyle saluer de ce nom Clytemnestre et Auguste, Cléopatre.

« Remplissez-les d'eau, dit Jésus aux serviteurs, et faites goûter au maître du festin », et il se trouva que ce vin miraculeux fut le vin exquis du repas [1]. Tel est le premier signe, dit l'Évangéliste, que fit Jésus à Cana, en Galilée.

Après ce miracle, le Messie descendit à Capharnaüm, avec sa Mère et ses disciples [2].

Le Lac de Génésareth ou de Tibériade et ses rives.

La partie la plus belle de la Galilée était le lac et la région voisine. « Ce beau lac, écrit V. Guérin, auquel nul autre ne peut être comparé à cause des souvenirs qu'il rappelle, s'étend du nord au sud, dans une longueur de vingt-et-un kilomètres ; sa plus grande largeur est de douze. Sa forme affecte celle d'un ovale. Bordé de hautes collines, à l'est et à l'ouest, il est ainsi profondément encaissé et la chaleur qui règne dans le bassin qu'il remplit et sur ses rives est encore singulièrement augmentée par la profonde dépression de sa surface au-dessous du niveau de la Méditerranée, dépression qui est estimée à 190 mètres. Ses eaux, claires et limpides, sont extrêmement poissonneuses et semblent inviter les pêcheurs à y jeter leurs filets. Lorsque leur belle nappe bleue reflète l'azur du ciel et étincelle sous les rayons du soleil, on dirait, un miroir éclatant, dont les yeux sont éblouis et charmés à la fois. Le soir, elles se teignent d'admirables couleurs empourprées, puis violacées, à mesure que l'astre du jour incline davantage à l'horizon et disparaît de plus en plus derrière les montagnes qui enserrent le lac au couchant.

La nuit, quand la voûte du firmament se constelle d'étoiles, elles en réfléchissent tous les feux doux et scintillants. C'est alors qu'enveloppée d'une sorte de voile mystérieux et diaphane, la mer de Galilée apparaît surtout dans sa plus grande majesté et qu'une religieuse mélancolie s'empare invinciblement de celui qui la contemple. Alors, en effet, dans le silence de l'esprit et du cœur, dans le silence aussi de la nature, on voit surgir devant soi le passé avec ses impérissables souvenirs. On croit apercevoir la barque du Christ

1. Le meilleur vin de la Palestine était un vin doux d'une couleur rouge-noire. Ce vin était très fort, on ne le buvait guère que mêlé avec de l'eau.

2. Capharnaüm était à une petite journée de marche descendante de Cana.

LE LAC DE GÉNÉSARETH.

avec ses disciples. Les ondes sont tantôt calmes, tantôt agitées et frémissantes, et la nacelle du Sauveur est plus d'une fois sur le point de sombrer, au grand effroi des apôtres; mais un seul mot, un seul signe du Messie, un instant endormi, apaise la fureur des vagues et elles reconnaissent soudain en Lui, le souverain Maître de l'univers[1]. Une autre fois, elles offrent à son pied divin une surface solide, et il s'avance sur leur cime aplanie comme sur la terre ferme.

1. Voir, plus loin, p. 130 *La Tempête sur*

A sa voix les poissons vont comme d'eux-mêmes se précipiter et s'entasser dans les filets de Simon-Pierre, de Jacques et de Jean, qui, pendant toute une nuit avaient en vain travaillé sans rien prendre. Sur tous les bords de ce bassin il multiplie ses enseignements, ses bienfaits, ses miracles. Quel autre lac sur le globe pourrait se glorifier des mêmes souvenirs ? Pour moi, je n'oublierai jamais les impressions profondes et ineffables que j'ai éprouvées en présence de cette petite mer dont j'ai, à deux voyages différents, fait le tour complet et le long des rives de laquelle j'ai plusieurs fois dressé ma tente. »

« A l'est, les bords du lac de Génésareth sont escarpés, coupés à pic, bizarrement dentelés. A l'ouest, le paysage est aussi gracieux que varié. Les collines qui tantôt baignent leurs pieds dans les eaux du lac et tantôt s'écartent de la rive forment de petits contreforts et trois charmantes plaines dont l'une, celle du milieu s'appelait Génésar (Matth., XIV, 14). Dans ces plaines, le long du lac, étaient Capharnaüm, avec Corozaïm, situé plus à l'intérieur des terres (Luc, X, 13). Bethsaïde, patrie des Apôtres Pierre, André et Philippe; Magdala, Dalmanutha et la belle ville de Tibériade. »

A l'époque du Christ, le rivage tout entier était couvert de villages, de châteaux, de villas et de bains. Soit à cause de l'altitude du lac, bien inférieure à celle de la Méditerranée, soit à cause des hauteurs qui l'entourent de toutes parts, soit enfin à cause de ses nombreuses sources d'eaux chaudes, la contrée jouit du climat le plus agréable. La fertilité des régions voisines du lac de Génézareth était chose connue. Durant six mois de l'année, on y cueillait les raisins et les figues ; les noyers et les palmiers y balançaient, dans un air doux et limpide, leurs rameaux chargés de fruits. Tout un peuple d'oiseaux, les tourterelles surtout, animaient les nombreux bosquets d'oliviers et les jardins[1] ; les barques[2] des pêcheurs sillonnaient le lac en tous sens[2]. Ce que le pays ne produisait pas lui-même, les caravanes de Damas et de Ptolémaïs l'apportaient.

1. P. Meschler, S. J. *Méditations sur la vie de Jésus-Christ.* Introduction.

2. Les barques des pêcheurs de Capharnaüm étaient à quatre rames. Au temps de Josèphe on en comptait quatre cents sur le lac de Génézareth, donc il y avait en ces lieux un grand nombre de bateliers et de pêcheurs. Ce nombre était si grand en effet, dit le Dr Sepp, que la ville de Tarichée, voisine de Tibériade, au sud, osa, dans la guerre des juifs, défier avec sa flotte, Vespasien sur le lac de Tibériade.

« C'est là que le Sauveur a passé la plus grande partie de sa vie publique ; c'est là que dans les Synagogues, sur les collines et aux rives du lac, il a prêché ; c'est là qu'il a fondé son Église [1]. » Saint Matth., IX, 1, nous dit que le Seigneur fit de Capharnaüm « sa propre cité ».

Première Pâque.

Jésus dans le Temple, il en chasse les vendeurs.

(Joan., II, 12-25.)

L. Sc. :emple et ses parvis, p. 21 et 23 et la description ci-jointe.

La première visite de Jésus à Capharnaüm fut courte Son zèle pour la maison de Dieu l'appelait à Jérusalem.

Arrivé dans la Ville sainte, il monta au Temple pour adorer. N'étant point lévite, il demeura avec sa tribu dans les cours intérieures. Il y chercha en vain un lieu de prière. Le parvis des femmes était encombré d'une foule bruyante et celui des Gentils n'était plus qu'une vaste foire, où s'agitaient et vociféraient les marchands des victimes à immoler et les changeurs. Jadis, on n'avait vendu sous le portique de Salomon et les autres galeries du Temple que l'encens, le vin et le sel, nécessaires aux sacrifices. Au temps du Messie on en fit un marché. Les prêtres favorisaient cette odieuse entreprise, car elle leur assurait de nombreux profits.

On se figure ce que devait être la demeure de Jéhovah aux jours des grandes fêtes de la Pâque. Tout Israël était tenu de s'y rendre, même les Juifs de la dispersion ; plusieurs millions y accourraient durant les sept jours que duraient les sacrifices et c'était dans le Temple même qu'ils pouvaient acheter les victimes. Dans l'immense cour des Gentils, on ne voyait qu'un mélange confus de pèlerins et de marchands dont le bétail s'étendait sur les mosaïques du parvis comme sur la litière de leurs étables. On n'entendait que les cris des vendeurs, le bêlement des brebis et les longs mugissements des bœufs, réservés aux holocaustes [2]. Qu'on y joigne

1. Josèphe, *Bell Jud.*, L. III, c. xxxv.

2. Depuis la dispersion, les juifs, venant en grand nombre à Jérusalem les jours de grandes fêtes, ne pouvaient amener des pays éloignés les animaux requis pour les sacrifices. Un favori d'Hérode fit venir des pâturages de Cédar et même des champs de l'Arabie des milliers de brebis, amenées ensuite par troupeaux, dans le parvis des gentils durant les sept ou huit jours des fêtes. Ce fut l'origine des abus qui firent d'une grande partie du temple un véritable marché. Lightfoot, t. II. *Horæ hebraicæ in Matt.* xxi, 12.

l'agitation qui se produisait autour des tables des changeurs établis sous le portique de Salomon. Banquiers de bas étage, ils échangeaient l'argent étranger, frappé d'images idolâtriques, contre la monnaie du pays, et surtout procuraient aux pèlerins le sicle pour l'offrande du Temple. La loi leur permettait de prendre cinq pour cent d'agio, acompte déjà usuraire, mais au milieu du cliquetis des balances d'airain et de la presse d'une foule affairée, l'exploitation, plus cynique encore des simples, était facile. En effet, dans ces officines du lucre, le mercantilisme judaïque s'étalait dans toute son odieuse nudité [1].

Ce révoltant spectacle excita l'indignation du Messie. Il tressa un fouet avec des cordes et, le regard enflammé, il chassa les vendeurs du Temple, et renversa les tables des changeurs. Moins sévère pour les marchands de colombes, parce qu'ils vendaient aux pauvres, il leur dit : « Emportez tout cela d'ici et ne faites pas une maison de trafic de la maison de mon Père. »

Les disciples s'étonnèrent de la sainte audace de leur Maître, mais ils se souvinrent de la parole prophétique : « Le zèle de votre maison m'a dévoré », et leur foi s'en accrut.

Les Scribes eux-mêmes se sentirent sous le coup, car, encourageant le trafic honteux, ils se savaient coupables. Ils se contentèrent donc de dire au jeune Galiléen : « Quel signe montrez-vous pour agir de la sorte ? » Et Jésus leur répondit : « Renversez ce temple et en trois jours je le rebâtirai. » Ils ne comprirent pas la réponse du Sauveur. « Il y a quarante-six ans que le Temple est en construction, dirent-ils, et vous, en trois jours, vous le rebâtirez ? » Jésus n'avait désigné que sa propre personne, son corps, vrai temple du Très-Haut et qui, couché sous la pierre scellée du tombeau, en sortirait après trois jours, par sa propre puissance, vivant et glorieux.

L'Évangile ajoute : « Beaucoup de Juifs, voyant les miracles qu'il faisait, crurent en lui et parmi eux un Docteur de la Loi, un membre du Sanhédrin, Nicodème.

1. Voir plan du Temple. Que le lecteur se souvienne avec quelle insistance les prophètes rappelèrent aux juifs les lois de la justice dans leurs transactions commerciales.

Nicodème.

(Joan., III, 1-21.)

L. Sc. : Une modeste maison juive, p. 36.

Pendant que Jésus-Christ était encore à Jérusalem, Nicodème demanda un entretien au Sauveur. Nicodème appartenait à la secte des Pharisiens. C'était un homme riche, très influent à Jérusalem, aussi distingué par l'intelligence que par le rang qu'il occupait parmi ses concitoyens ; il était célèbre Docteur de la Loi et membre du Sanhédrin ; juste et sincère, cherchant la vérité, mais d'un caractère plutôt timide. Au point de vue de la Doctrine, il avait les préjugés judaïques touchant le royaume du Messie, le but de son avènement et les conditions requises pour entrer dans ce royaume.

Il vint trouver Jésus pendant la nuit. Pourquoi cette heure insolite ? Était-ce pour s'entretenir plus librement avec le nouveau prophète ou par crainte des Pharisiens, par respect humain ?

L'entretien dura longtemps sans doute. Tel que l'Évangéliste nous le transmet, il n'aurait pris que peu d'instants ; il n'est donc qu'un bref résumé ; la suite des idées, difficile à saisir, dit l'abbé Fouard, en est d'ailleurs la preuve évidente. Néanmoins on trouve dans cet abrégé les plus hautes pensées sur la nécessité du baptême, sur la Sainte Trinité, sur l'incarnation et sur la rédemption par la croix.

Résumé de l'entretien. Pour entrer dans le royaume de Dieu, il faut renaître spirituellement par l'eau et l'Esprit-Saint (le baptême), car ce royaume est spirituel et n'a rien de commun avec la chair corrompue. Mais comment l'Esprit-Saint agit-il ? Le vent souffle où il veut, on l'entend, mais on ne sait d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de l'action de l'Esprit Il agit librement, mais on ne sait comment. Cette vie mystérieuse ne se manifeste que par ses effets, tantôt on la sent, tantôt elle s'en va mais rien n'arrête son action. Or, si les juifs ne comprennent pas ce phénomène religieux, comment croiraient-ils des vérités plus hautes, les choses du ciel, l'enseignement du Christ, sa mort sur la croix, et son jugement pour sauver le monde, car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a envoyé son fils unique pour sauver tous ceux qui croiront en lui. Mais d autres seront jugés sévèrement parce qu'ils ont dédaigné la lumière et préféré les ténèbres et que leurs œuvres étaient mauvaises.

Certes que ces révélations divines eussent suffi pour attacher au Christ une âme moins pusillanime. Nicodème n'osa

répondre à la grâce et c'est à peine, si plus tard, en faveur de Jésus indignement accusé il tenta, dans le Sanhédrin, quelques mots pour le défendre. On ne le revit plus qu'au Calvaire, près du Christ inanimé et à son tombeau.

Ministère de Jésus dans la terre de Judée, nouveau témoignage de Jean-Baptiste en faveur du Messie et emprisonnement du Précurseur,

(Joan., III, 22-36 ; Matth., IV, 12 ; Marc., VI, 17-20 ; Luc., III, 19-20.)

Après l'entretien avec Nicodème, Jésus quitta Jérusalem et se rendit dans les contrées situées au sud de la ville, et au delà d'Hébron. Il visita sans doute aussi l'humble village d'Aïn Karim (Juttah ?), demeure de Zaccharie et d'Élisabeth et Kerioth, d'où sortit Judas, le traître.

L. Sc.: Voir la carte de la Palestine, p.14. La terre de Juda, p. 62.

Ces régions sont montueuses et, en dehors, des alentours des villes et bourgades, elles sont stériles ; toutefois les sources d'eau y sont nombreuses et le Sauveur, par le ministère de ses disciples y baptisa un grand nombre d'Israélites. Ce baptême administré en son nom n'était plus un symbole, mais le Sacrement même. Aussi le Sauveur exigeait de ceux qui demandaient l'immersion de la pénitence, leur foi en la vertu spéciale de ce baptême nouveau, et à tout ce qu'il leur avait déjà enseigné ; il demandait en outre, la droiture du cœur, et le dévouement [1].

Quoique le Messie ait consacré huit mois à son ministère en Juda, l'Évangile ne cite que deux faits principaux : le nouveau témoignage du Baptiste et son emprisonnement.

Le bruit de l'apostolat exercé par Jésus en Judée méridionale, parvint bientôt aux oreilles des disciples de Jean et ils dirent au Précurseur : « Maître, celui qui était avec vous au Jourdain et à qui vous avez rendu témoignage, baptise, lui aussi, et tous vont à lui. » Jean calma la jalousie de ses disciples, et leur répondit : « L'homme ne peut rien avoir qui ne lui soit donné du ciel ; vous me rendez vous-même témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais je suis

1. La plupart des interprètes reconnaissent dans ce baptême des disciples le sacrement qui régénère les âmes. Fouard, *Vie de Jésus-Christ*,1.

envoyé devant lui. » Et il ajouta : « Celui qui a l'épouse est l'époux, mais l'ami de l'époux[1] qui est présent et écoute, est transporté de joie par la voix de l'époux, et c'est par là que ma joie s'accomplit. Il faut qu'il croîsse et que je diminue. Le Père aime le Fils et lui met tout entre les mains ; qui croit au Fils a la vie éternelle, qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. »

Depuis quelque temps déjà, Jean-Baptiste avait remonté le cours du Jourdain, jusqu'à Œnom[2], et s'était rapproché de la Galilée ; là, il apprit les désordres d'Hérode-Antipas[3]. Délaissant la fille d'Aretas, roi de Pétra, son épouse, il vivait avec Hérodiade la femme de son frère Philippe. Sitôt que Jean fut averti du scandale qui indignait déjà toute la Galilée ; armé de la force de Dieu, le prophète parut devant Hérode et, sans ambages : « Qui que vous soyez, dit-il, il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. » Avec une sainte liberté, il reprocha au coupable le grand mal qu'il avait commis et le scandale qu'il donnait à son peuple. Hérode n'osa mettre la main sur l'envoyé de Dieu, mais harcelé par la haine implacable d'Hérodiade, il profita de la première occasion pour se saisir de Jean-Baptiste et le fit enfermer dans une des tours de la place forte de Machéronte.

L. Sc. : Machéronte, description.

Voici en quels termes l'écrivain Josèphe décrit cette forteresse.

« Située en Pérée, à 3 lieues à l'est de la Mer Morte, elle était entourée d'une ceinture de murailles et bâtie sur un rocher à pic si élevé qu'il était presque impossible d'y arriver. La nature avait tout fait pour en rendre les abords inaccessibles ; elle l'avait environnée de vallées impraticables et d'abîmes profonds qu'on ne pouvait songer à combler. Car, la vallée qui limite le côté occidentale a une longueur d'au moins 60 stades (3 lieues) et aboutit à la Mer Asphaltite. Là, la position de Machéronte est telle qu'elle domine tout le pays. La profondeur de la vallée est au moins de

1. Jean rappelle les usages de l'Orient. Le paranymphe, l'ami de l'époux, est l'intermédiaire entre les futurs époux durant le temps des fiançailles et préside la fête des noces.
2. Œnom, ainsi nommé à cause de ses sources abondantes.
3. Voir la notice sur les Hérode, p. 52.

cent coudées et elle est bornée par une montagne qui fait face à la forteresse. Le roi Alexandre fut le premier à remarquer l'importance stratégique de cette position, dans une guerre contre les Arabes et y construisit un fort. Les ravins qui l'entouraient avaient un renom sinistre : l'imagination populaire, égarée par les phénomènes volcaniques, propres à cette région, multipliait les prodiges autour de Machéronte [1].

Quoique prisonnier, le précurseur jouissait cependant d'assez de liberté pour recevoir ses disciples et leur confier divers messages. Hérode lui-même vint le trouver, car « il craignait son captif, sachant que c'était un homme juste et saint. Il l'écoutait volontiers et faisait beaucoup de choses sur son conseil. » Mais, Hérodiade, dans sa haine, veillait... »

Cette haine, la femme adultère et incestueuse saura bientôt l'assouvir.

Le Sauveur en Samarie. — La Samaritaine.

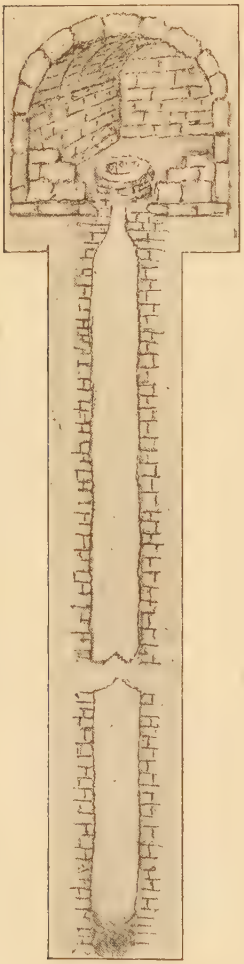
(Joan., IV, 4-42.)

L. Sc.: La Samarie et le puits de Jacob. Voir la carte de la Palestine, p. 14, et la gravure et lire la description.

Après l'emprisonnement de Jean-Baptiste, le Seigneur mu, non par un sentiment naturel, mais « poussé par l'Esprit » qui le guidait toujours, partit pour la Galilée. Il pouvait s'y rendre en remontant le Jourdain, mais il prit le chemin le moins sûr, celui qui traverse la Samarie, où rarement, en dehors des fêtes, les caravanes se risquaient. Sans se préoccuper de la haine que ces populations portaient aux Juifs, il voulait y montrer que « la bonne nouvelle » qu'il annonçait était pour tous et n'était pas le privilège exclusif d'Israël.

Avec ses longues vallées fertiles, coupées d'innombrables vallées plus petites, qui se croisent et s'enchevêtrent, la Samarie forme un massif central de montagnes appelées les monts d'Ephraïm. — L'antique Sichem, aujourd'hui disparue, était bâtie à l'est de la ville actuelle de Naplous dans le voisinage des puits de Jacob, au sud du tombeau de Joseph, en vue du mont Garizim. Située dans une vallée, arrosée par de nombreuses sources et près de la grande route, conduisant de Jérusalem à Damas, la ville avait toujours joui d'une

1. Jos., *Bell.* (VII, 6, 1).



LE PUITS DE JACOB.

prospérité relative. Rien n'égalait la fraîcheur et l'agrément des vergers qui l'entouraient et qui lui formaient, comme une ceinture verdoyante entre les monts Ébal et Garizim. On y voyait des amandiers, des figuiers, des mûriers, des abricotiers et même de beaux noyers, arbre assez rare en Palestine. Çà et là des vignes grimpantes, s'enroulant autour de leurs troncs et courant en festons de l'un à l'autre ; à leurs pieds les roses, les jasmins et de nombreux plants de légumes variés où s'approvisionnaient les caravanes de passage.

Le puits de Jacob (ou *puits de la Samaritaine)* fut creusé par le patriarche dans le champ qu'il avait acheté aux fils de Henor. Très étroit à l'orifice, le puits s'élargit et descend à une grande profondeur. Cette profondeur atteint encore aujourd'hui vingt-quatre mètres, malgré toutes les petites pierres accumulées au fond depuis des siècles, car presque tous les pèlerins jettent ces pierrailles dans le puits pour juger de sa profondeur.

Comme la plupart des puits en Orient, l'ouverture du puits de Jacob était surmontée d'une voûte et entourée d'une margelle. Cette margelle a été transportée à Rome, après les croisades ; on peut la voir dans une des galeries du cloître de Saint-Jean de Latran. (V. Guérin, *La Terre Sainte*).

Les Samaritains. — « Au VIIe siècle avant Jésus-Christ, une population étrangère, venue d'Assyrie, se fixa en Samarie, et mêla ses pratiques idolâtriques avec la religion mo-

saïque. Repoussés par les Juifs au retour de la Captivité de Babylone et exclus de la participation au culte rendu à Jéhovah, dans Jérusalem, les Samaritains se construisirent un temple sur le mont Garizim, près de Sichem. De la Sainte Écriture, ils n'admettaient que les cinq Livres composés par Moïse. Leur religion était d'abord un mélange de paganisme et de judaïsme, mais, plus tard, ils adorèrent le vrai Dieu.

Au temps du divin Maître, leur temple du Garizim n'existait plus depuis plus d'un siècle, les Juifs l'avaient détruit et les Samaritains vivaient sans prêtres, sans autel, dans l'erreur religieuse et cependant toujours dans l'illusion d'appartenir à Israël et toujours dans l'attente du Messie. Comme ils étaient sans cesse en dispute avec les Juifs qu'ils haïssaient et qui, à leur tour les détestaient et les poursuivaient comme des païens, les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem étaient exposés à leur hostilité. — Le Seigneur vint trois fois en Samarie; nous l'y trouvons d'abord à Sichem (Sichar) près du puits de Jacob, après la première Pâque (Joan., IV, 5) ; puis à son départ de la Galilée, quand il monta à Jérusalem pour la fête des Tabernacles (Luc., IX, 52) et enfin à son dernier voyage avant sa Passion (Luc, XVII, 11) [1]. (Meschler, *Méditations).*

1. **L'entretien de Jésus avec la Samaritaine.** Voir *S. Jean*, IV, 4-42.

Nous ajoutons ici deux notes pour aider à l'intelligence du texte.

La Samaritaine, en plein jour arrive seule près du puits et ne s'inquiète guère d'y rencontrer un homme. Ce détail prouve déjà que cette Samaritaine était de mœurs très libres. Les femmes, en Orient ne se permettent pas semblable liberté qu'elles trouvent imprudente et dangereuse. Quand elles se rendaient chaque jour aux fontaines c'était à des heures déterminées et toujours en groupes.

Jésus était seul, assis sur la margelle du puits. Quand les disciples revinrent de Sichem après l'achat des provisions, ils trouvèrent Jésus parlant avec la Samaritaine et s'en émurent. Pourquoi cet étonnement de leur part ? Les rabbins dans leur sévérité hypocrite et ridicule défendaient de parler en public à une femme, même l'époux à son épouse ; de plus, tout rapport avec les Samaritains, ces impurs, était une souillure, manger leur pain rend aussi coupable que manger du porc. Josèphe. *Antiq.*, XIII, 3.

Voir p. 107bis *Moissons*, au sujet de ces paroles de Jésus : « dans quatre mois c'est la moisson ».

Jésus dans la Synagogue de Nazareth[1].

(Luc., IV, 15-30.)

L. Sc. : La Synagogue, p. 39. Voir la vue de Nazareth, p. 35.

Le plan des Synagogues juives figurait généralement un assez vaste rectangle, avec ou sans galeries latérales et terminé par une sorte de sanctuaire surélevé de quelques degrés. Au fond de ce sanctuaire était placé un tabernacle ou une armoire couverte de tapis, renfermant les Livres de la Loi. La Thora ou la Loi et les autres Livres sacrés étaient écrits sur des bandes de parchemin cousues ensemble, roulées sur des cylindres et renfermées dans des fourreaux, souvent richement ouvragés. Au fond du sanctuaire, de chaque côté du tabernacle, siégeaient, tournés vers le peuple, le chef de la Synagogue et les anciens. C'étaient là ces *premiers sièges* tant convoités par les Pharisiens et les Scribes. En avant du sanctuaire s'élevait l'estrade, sorte d'ambon d'où se faisait la lecture des Saints Livres et l'exhortation. Là se tenait l'officiant ou le lecteur. Les assistants étaient rangés dans la nef ; d'un côté les hommes, de l'autre les femmes.

Cérémonies juives. — Le service commençait par le chant des psaumes, puis la prière avec les dix-huit bénédictions et enfin la lecture d'un passage des Saints Livres, traduit de l'hébreu en araméen et commenté par le rabbi[2].

Le droit de parler à l'assistance pouvait être accordé même à des particuliers ; aussi quand un Juif distingué par sa doctrine se trouvait dans l'assemblée, on s'empressait de le conduire à l'estrade pour recevoir ses enseignements.

Or, le moment de la lecture étant venu, Jésus fit signe qu'il voulait prendre la parole ; le chef de la Synagogue y consentit et le hazzan, officier subalterne, lui remit un des rouleaux de la Loi. Le Sauveur déroula le papyrus et lut : « Le Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré de

1. Les Synagogues abondaient en Palestine au temps de Jésus-Christ. Jérusalem en comptait quatre cent huit. Sans compter la réunion obligatoire du sabbat, il y avait encore des réunions facultatives le lundi et le jeudi.

2. L'araméen était la langue usuelle, la langue du peuple.

son onction et m'a envoyé prêcher la bonne nouvelle aux pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer la liberté aux captifs, rendre la vue aux aveugles, renvoyer libres les opprimés et publier l'année favorable du Seigneur. »

Et Jésus rendit le livre au hazzan et s'assit[1]. Aujourd'hui, dit-il, cette prophétie s'accomplit devant vous, et le divin Maître développa son affirmation avec toute l'affectueuse bonté que lui inspirait ce peuple au milieu duquel il avait passé les longues années de sa vie cachée et qui ne voulait pas croire en lui.

Sa parole simple et pleine de douceur plut à l'auditoire, « tous étaient ravis des discours qui sortaient de sa bouche », dit l'Évangéliste, mais se rappelant les merveilles que Jésus avait accomplies à Cana et à Capharnaüm : Pourquoi, se dirent-ils, n'appuyait-il pas, à Nazareth aussi, ses paroles par des miracles ? » « En vérité, leur dit le Sauveur, un prophète n'est pas reçu dans son pays. Il y avait plusieurs veuves en Israël, au temps d'Élie et Élie ne fut envoyé qu'à la veuve de Sarepta, ville sidonienne. Il y avait plusieurs lépreux en Israël, sous le prophète Élisée, et aucun d'eux ne fut purifié si ce n'est Naaman, le Syrien. »

A ces mots, la colère de l'auditoire éclata. « Quoi ! ce fils du charpentier nous compare, nous, fils d'Abraham, à des païens, à des lépreux !» et ils entraînèrent Jésus jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle leur ville était bâtie, pour le précipiter dans l'abîme[2]. Mais lui, calme et grave, s'en alla d'au milieu d'eux les laissant interdits, subjugués.

« Il s'éloignait de Nazareth comme il l'avait fait de Jérusalem : tristement il monta la colline qui le séparait de Cana

1. Les docteurs juifs et les prêtres de la loi, commentant les Saints Livres, en faisaient la lecture *debout*, mais *s'asseyaient* en donnant l'explication du texte. Étant assis en enseignant, Jésus se conformait donc aux usages établis.

2. La brutalité des Nazaréens était connue dans toute la Judée et la Galilée.

et du sommet, il jeta un dernier regard sur la vallée paisible où s'était écoulée sa jeunesse ; sur la maison qui l'avait caché pendant près de trente ans, et où, pauvre ouvrier, il avait travaillé, souffert, vécu de notre vie. Vainement ce village et ce peuple étaient siens à tant de titres : « les siens ne l'avaient pas reçu. » Il allait porter à des étrangers le salut repoussé par les Nazaréens [1]. »

Guérison à Cana du fils d'un officier royal.

(S. Jean, IV, 46-54.)

L. Sc. : Grav. Cana, p. 73.

Cana ou Kefr-Kenna, comme l'appellent actuellement les gens du pays, était au temps de Notre-Seigneur, un village important, situé entre Nazareth et Tibériade, sur la grande route menant à Capharnaüm et aux localités de la rive occidentale du lac. Bâtie en amphithéâtre sur une colline, Cana domine une région accidentée, coupée de vallées où croissent des grenadiers, des oliviers et des caroubiers. Derrière des Nopals, coule l'antique source, en forme de puits, où les jeunes filles, la cruche sur la tête ou sur l'épaule, descendent en groupes, tandis que leurs mères lavent le linge dans le bassin voisin, alimenté par la fontaine.

Or, passant par Cana pour se rendre à Capharnaüm, Jésus vit venir à lui un officier de la cour d'Hérode-Antipas, le suppliant de guérir son fils mortellement malade.

Cet officier était probablement Chuza, intendant du prince. Il crut en Jésus avec toute sa famille après la guérison instantanée de son enfant et son épouse s'attacha plus tard aux pas du Sauveur avec Marie et d'autres saintes femmes.

Le bon Maître prit en pitié l'angoisse de ce père, et celui-ci, encouragé par cet accueil : « Seigneur, dit-il, descendez avec moi avant que mon enfant meure. » Le païen ignorait que la puissance de Dieu ne connaît ni distances ni limites. Et Jésus lui dit : « Allez, votre fils est vivant. » C'était la septième heure quand l'officier quitta le Messie [2]. Le lende-

1. Fouard, *Vie de Jésus.*

2. Chez les juifs, la journée commençait avec le lever du soleil et finissait avec son coucher. Les heures ne comptaient pas soixante minutes comme les nôtres, mais elles étaient plus longues en été et plus courtes en hiver. Ces heures étaient réparties comme suit.

La première heure depuis le lever du soleil jusqu'à la troisième heure

main, comme il approchait de Capharnaüm, ses serviteurs vinrent au devant de lui et lui annoncèrent, joyeux, que son fils était vivant. « A quelle heure l'enfant fut-il guéri, demanda-t-il. — Hier, à la septième heure », répondirent-ils. Il constata que c'était à cette même heure que le Seigneur lui avait dit : « votre fils est vivant ». Il crut, lui et toute sa famille.

Jésus s'établit à Capharnaüm.

L. Sc. : Voir carte de la Palestine, p. 14 et description ci-jointe.

C'est sur les flancs du petit promontoire, situé actuellement entre Aïn-et-Tin et Aïn-Tabigha, qu'il faut placer le site de Capharnaüm. « Des restes d'aqueduc retrouvés par nous, écrit Mgr Le Camus, en sont la preuve décisive. Il servit à répandre dans toute la plaine de Génézareth, les eaux de la fameuse fontaine mentionnée par Josèphe. »

« Établie sur le chemin des caravanes, la petite ville était sans cesse traversée par des étrangers et enrichie par le trafic auquel ils se livraient. On s'y donnait rendez-vous pour vendre ou acheter des fruits-primeurs, du poisson frais ou salé, du blé et des graines de toute sorte. Les marchands syriens y déballaient parfois leurs riches étoffes et les Bédouins y venaient échanger la laine de leurs brebis contre des ustensiles de ménage et des vêtements. Juifs, païens et prosélytes s'y coudoyaient pour leurs affaires. De plus, la douceur du climat, la beauté et la salubrité de la région, de nombreuses sources thermales y attiraient des étrangers de tous pays. Il y avait aussi une douane et une garnison, car on s'y trouvait sur la ligne frontière des terres de Philippe et d'Antipas. Jésus fit de Capharnaüm, comme son domicile officiel.

Le site de Capharnaüm était très pittoresque. De l'avancement de la roche où elle fut bâtie, l'œil peut suivre toute la rive, à droite et à gauche, depuis Magdala, au sud, jusqu'à Bethsaïda-Julias, au nord, ou, se reposer au loin vers Tibériade, sur les eaux bleues du lac que des milliers d'oiseaux battent de leurs blanches ailes.

(vers 9 heures). De la troisième à la sixième (vers midi). De la sixième à la neuvième (vers 3 heures). De la neuvième au coucher du soleil.

Les plus longs jours en Palestine sont de 14 h. 12 m et les plus courts de 9 h. 48 m.

La petite ville était presque toute bâtie en pierres de basalte noir qu'on avait soin de blanchir à la chaux ; et ces teintes lumineuses alternant avec les roches sombres ou les bouquets de verdure qui les encadraient,devaient être du plus heureux effet, sous le beau ciel d'Orient. Dans les rues montantes et étroites ou sur le petit quai, se développant autour d'une anse, s'agitait une population vaillante et vigoureuse.

Le Sauveur trouvait donc à Capharnaüm l'occasion de répandre la bonne nouvelle de l'Évangile dans le monde entier, et jusque parmi les gentils. La proximité du lac lui permettait de passer facilement d'un lieu à un autre et de fuir à l'occasion les embûches de ses ennemis. Enfin, Capharnaüm et le pays d'alentour était la patrie de plusieurs de ses disciples. Ainsi le Sauveur trouvait là une résidence utile et sûre ; il pouvait s'y mêler au peuple. Toutes ses résolutions, toutes ses démarches sont inspirées par la plus haute sagesse, par la plus tendre bonté. Capharnaüm sera dans la vie publique de Jésus, le glorieux théâtre de son enseignement divin et de toutes les œuvres merveilleuses qu'il voudra y accomplir [1].

Un jour de Sabbat à Capharnaüm.

(Luc, IV, 31-43 ; Marc, I, 21-38 ; Matth., VIII, 14-17.)

Cette journée où nous voyons Jésus poursuivre son travail jusqu'à l'aube du lendemain, témoigne du zèle inlassable du divin Maître et de son inaltérable bonté. Elle nous donne une idée de toutes les fatigues qu'il s'imposait pour éclairer les âmes en soulageant les misères physiques. Toute sa vie publique ne fut qu'une suite, jamais interrompue, de ces travaux accablants. Quel est l'apôtre qui se dépensa aussi généreusement pour le bonheur de tous ?

L. Sc. : Voir Capharnaüm, pp. 89-90 et la Synagogue, p. 39.

Nous l'avons fait remarquer déjà, le Messie aimait à profiter des jours de sabbat pour instruire le peuple dans les Synagogues [2]. Il le fit dès son arrivée à Capharnaüm.

1. Le Camus et Meschler, *passim*.
2. Voir le plan des Synagogues ; gravure.

Les prières coutumières achevées, Jésus parut dans l'ambon et parla à la foule qui remplissait toute la Synagogue. Bien différent des Scribes et des Docteurs, dit saint Marc, il enseignait « comme ayant puissance » et, dans un langage qui éclairait les intelligences et remuait profondément les cœurs. « Tous étaient dans l'admiration de sa doctrine. » Et voici que tout à coup des cris furieux éclatent. « Laissez-nous, qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus de Nazareth ! Êtes-vous venu nous perdre ? Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu. » C'était le cri d'un démoniaque qui s'était glissé dans l'assistance. Jésus allait confirmer l'autorité de sa parole par sa toute-puissance sur l'esprit infernal. Il fixa son regard sur le possédé : « Tais-toi, dit-il au démon, et sors de cet homme. » Après une dernière convulsion, le possédé délivré se releva, paisible et sans aucune trace des violences que Satan lui avait fait subir [1].

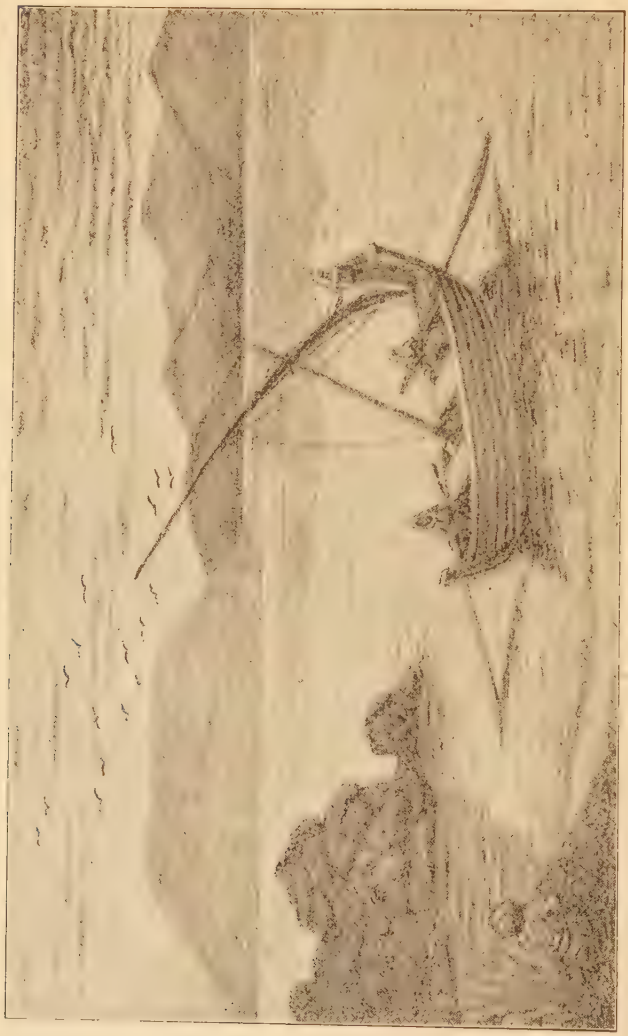
L. Sc. : La maison, p. 36.

Au sortir de la Synagogue on conduisit le Seigneur dans la maison de Simon où il trouva la belle-mère du disciple en proie à une fièvre violente. Les proches, inquiets, le supplièrent de sauver la malade. Et Jésus, prenant la main de cette femme la guérit par ce seul contact. Elle se leva et, comme c'était l heure du repas, elle le prépara elle-même et, alerte, dressa la table et servit le Sauveur et ses disciples.

L'émotion produite par ces deux miracles se communiqua bientôt à toute la ville et aux environs. A peine le soleil couchant avait-il marqué la fin du sabbat, que tous les alentours de la demeure de Simon furent envahis par la foule. De toutes parts on apportait des malades. Toutes les misères du corps humain : langueurs, plaies repoussantes, frénésies, s'étalèrent devant le divin Guérisseur.

Après toutes les fatigues de cette journée, Jésus aurait pu remettre ces guérisons au lendemain ou bien du haut de la terrasse de Simon, guérir tous ces infirmes par une seule parole. Le bon Maître n'en fit rien. Il va auprès de chacun de ces malheureux, les touche, leur parle ; à tous il montre la bonté la plus affable et il poursuit ce travail de sa divine charité durant la nuit. Et, cependant, il prévoyait, de quelle

1. Ce qui frappa surtout les Juifs, c'était la soudaineté de la délivrance du possédé. Jésus n'avait qu'à dire : Sortez, esprit infernal, et le démon quittait le corps du possédé. Les prêtres juifs au contraire devaient user de laborieuses opérations assez semblables à celles des magiciens. Les exorcismes juifs, légitimes à l'origine, devinrent bientôt superstition.



L'ANCIEN PORT DE BETHSAÏDE (Lieu de la pêche miraculeuse).

odieuse ingratitude, ce même peuple paierait plus tard ses bienfaits [1].

1. Pour se rendre un compte plus exact de l'activité surhumaine et toute

Jésus enseigne assis dans la barque de Simon. Pêche miraculeuse.

(Luc., V, 1-11.)

L. Sc. : Le lac, p. 75-76 et vocation définitive des premiers disciples.

Le lendemain, Jésus, malgré l'insistance de la foule qui voulait le retenir, se rendit à Bethsaïda.

L. Sc. :

Bethsaïda était située au nord de Capharnaüm, entre cette ville et Chorozaïm, à petite distance du lac. En face du bourg s'étendait une grève de sable et de coquillages. Les pêcheurs y trouvaient une baie abritée contre les vents, de nombreuses chûtes d'eau qui attiraient les poissons et le sable pour échouer leurs bateaux. — Jésus y revit André, Simon, Jean, Jacques, tous natifs de Bethsaïda. Ils paraissaient découragés ; ils avaient pêché toute la nuit sans rien prendre.

Comme le Seigneur était pressé par la foule qui s'était amassée autour de lui, il monta dans la barque de Simon et le pria de s'éloigner quelque peu de la rive afin de parler plus facilement au peuple.

L. Sc. : Le lac et ses alentours, p. 75 et 76 et le récit ci-dessous.

« Quel édifiant et délicieux spectacle ! Tandis que les flots caressaient la barque, chaire mouvante du divin Prédicateur; de nombreux auditeurs, debout sur la grève ou assis sur les rochers de basalte, qui avancent dans le lac, écoutaient dans le ravissement. Le calme du matin, le charme de la belle nature, non moins que la parole suave du Maître, semblaient répandre sur toute l'assistance une atmosphère de bonheur. Quel temple, quel palais eussent déroulé au-dessus d'elle une voûte comparable au ciel splendide de la Syrie et, tout autour, une enceinte aussi riante que le lac avec ses

apostolique de Jésus, la vérité demande qu'on se rappelle le dernier verset de l'Évangile de saint Jean où l'apôtre, qui fut l'intime du Sauveur, nous affirme que les œuvres de la vie publique du Messie l'emportent infiniment en nombre sur celles signalées dans les Évangiles. Ajoutez-y les jeûnes et autres privations que le bon Maître s'imposait et l'on comprendra la fatigue et l'épuisement qui souvent accablèrent son humanité sainte.

eaux limpides et les collines qui l'encadraient d'un rideau de fleurs et de verdure[1]. »

L. Sc. : Idem, Pêche miraculeuse

Cependant, son enseignement et l'attention sympathique du peuple ne firent pas oublier au divin Maître la déconvenue de ses disciples dans leur pêche de la nuit ; il résolut de réparer magnifiquement le dommage. « Avancez au large, dit-il à Simon, et jetez vos filets. — Maître, répondit celui-ci, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais sur votre parole je jetterai le filet. » L'ayant donc jeté, Simon et André prirent un si grand nombre de poissons que le filet allait se rompre. Ils firent signe à leurs compagnons qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider ; c'étaient Jacques et Jean, fils de Zébédée. Ils y vinrent et ils remplirent tellement les deux barques qu'il s'en fallut de peu qu'elles ne coulassent à fond. Pierre fut saisi de crainte : « Retirez-vous de moi, Seigneur, dit-il, car je suis un homme pécheur. » Mais le Seigneur lui dit : « Ne crains rien, désormais ce sont des hommes que tu prendras. » La même crainte respectueuse avait saisi les trois autres disciples. « Ne craignez pas, leur dit Jésus ; venez avec moi, désormais vous serez pêcheurs d'hommes. » Laissant leurs barques, ils le suivirent et quittèrent tout pour s'attacher à Lui[2].

Le Messie choisit pour la grande œuvre de l'apostolat ces humbles pêcheurs parce que dans sa profonde sagesse, il les trouvait les plus aptes à réaliser le plan divin. Ils étaient simples, pleins de droiture et généreux. Comme la plupart des hommes de leur profession, leur vie de dangers, sur cette mer de Génézareth, agitée par de fréquentes tempêtes, avait trempé leur courage et soutenu leur foi en Dieu. C'était peu de chose, sans doute au regard de la mission sublime à accomplir, mais cette mission devait être, avant tout, l'œuvre de Dieu et de son Christ.

Accompagné de ses disciples, le Sauveur parcourut alors, durant de longs jours, la Galilée. Il visita les plus humbles

1. Le Camus, *op. cit.* Voir plus haut la description complète de Capharnaüm et du lac.

2. Ce fut la *Vocation définitive des premiers disciples.* Après leur première entrevue avec Jésus, au bord du Jourdain (p. 70), Pierre, André et Jean étaient retournés à leurs occupations de pêcheurs. Ce ne fut qu'après la pêche miraculeuse que le Sauveur les appela définitivement, ainsi que Jacques le majeur.

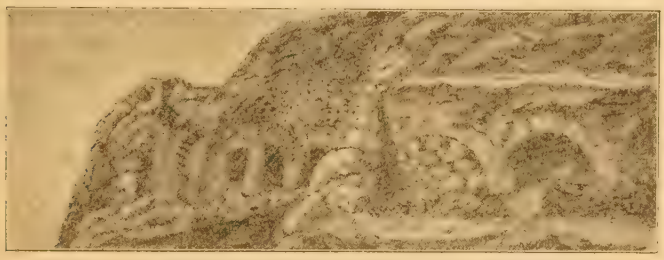
bourgades comme les villes, enseignant dans les Synagogues, prêchant l'Évangile du royaume et guérissant toute infirmité parmi le peuple. (Matth., IV, 23-25.)

Guérison d'un lépreux.

(Marc., I, 40-45.)

L. Sc. : Voir le texte, p. 108 et le Temple, p. 23.

L'Évangile ne cite qu'un seul fait miraculeux durant cette première mission en Galilée, la guérison d'un lépreux. Comme il se trouvait dans une ville, (l'Évangéliste n'en donne



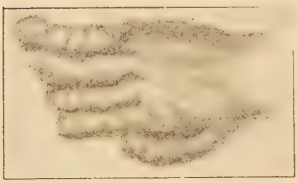
TOMBEAUX-GROTTES.

pas le nom), Jésus vit un homme se prosterner devant lui, la face contre terre et cachant son visage dans ses mains. C'était un lépreux qui, violant la loi, le reléguant dans les lieux écartés, avait franchi les portes de la ville pour implorer le Messie[1]. « Seigneur, gémit le malheureux, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Deux vertus qui devaient particulièrement toucher le Cœur de Jésus : la foi en sa puissance et l'abandon à sa miséricorde éclatent dans cette prière.

1. Comme la Thérapeutique moderne, les antiques lois de Moïse prescrivaient l'isolement des lépreux pour prévenir la contagion. Le lépreux devait vivre en dehors de la société de ses semblables. Il était relégué dans des lieux solitaires. A des heures et des endroits déterminés, il pouvait venir prendre sa nourriture et l'emporter immédiatement dans la caverne ou le tombeau abandonné, qui lui servait d'abri. Afin d'éviter aux passants étrangers ou distraits tout contact avec ces malheureux, ceux-ci portaient des habits déchirés et allaient tête nue. De plus, si quelqu'un semblait se rapprocher d'eux, ils devaient crier à grande distance : impur ! impur. (*Dictionnaire de la Bible.* Vigouroux).

Le Sauveur regarda le lépreux, étendit sa main sur lui : « Je le veux, dit-il, sois guéri. » A l'instant, la lèpre disparut. « Garde-toi, ajouta Jésus, en le congédiant, de rien dire à personne, mais va te montrer aux prêtres et offre ce que Moïse a ordonné afin qu'on ait la preuve de ta guérison. »

LA LÈPRE. — La lèpre était un mal fort commun chez les Juifs. Ils l'avaient contractée pendant la servitude d'Égypte et depuis, malgré le bien-être relatif de la nation, ce mal était demeuré héréditaire dans certaines familles. Cependant, les prescriptions légales, pour en purger le pays, étaient sévèrement appliquées. Le lépreux était impitoyablement éloigné du reste des hommes, jusqu'à ce que la maladie eût atteint la période où elle cessait d'être contagieuse. Il devait prende furtivement sa nourriture dans un endroit convenu et, comme une bête fauve retourner immédiatement dans sa solitude.



MAIN D'UN LÉPREUX.

La peau est le siège le plus apparent de la lèpre ; elle devient rude, calleuse et se couvre d'ulcères rongeants ; le visage se couvre de tumeurs et d'éruptions ; les yeux deviennent rouges et enflammés. Pendant la période aiguë, tout le corps s'enfle ; les ongles des pieds, des mains, tombent ; la voix devient rauque et criarde. Les facultés intellectuelles ne souffrent souvent aucune atteinte ; parfois elles sont comme engourdies et le lépreux tombe dans une espèce d'idiotisme.

Si l'infortuné résiste à la crise, tout son corps, jusqu'aux cheveux, prend une étrange blancheur[1]. C'était pour les Juifs le moment où le lépreux devait se présenter au prêtre pour être purifié. La guérison n'était pas assurée, mais le mal ne pouvait plus se communiquer.

Le Lévitique donne toutes les prescriptions légales pour la purification des lépreux. Nous les résumons en quelques mots. Le lépreux devait laver ses vêtements et se baigner, il restait ensuite enfermé durant toute une semaine. Le huitième jour, après s'être lavé de nouveau, ainsi que ses vêtements, il offrait deux agneaux sans tache, de la fleur

1. Sepp et Bourassée, *Terre Sainte*.

de farine et de l'huile. Le prêtre, avec le sang des victimes et l'huile, lui faisait des onctions sur le corps, et après lui avoir oint la tête, le déclarait purifié [1].

Guérison d'un paralytique.

(Luc, V, 17-26 ; Marc, II, 1-12.)

L. Sc. Capharnaüm et les notes ci-dessous, p. 89. V[r] maison modeste, p. 36.

Le bruit des miracles opérés par le Messie à Capharnaüm, s'était répandu jusqu'à Jérusalem et les Pharisiens en avaient été informés les premiers. Quelques jours après la guérison du lépreux, Jésus, revenu à Capharnaüm, y rencontra ses ennemis. Ils étaient venus de la Galilée et de Jérusalem pour épier le nouveau prophète.

Le Seigneur se trouvait probablement dans la maison de Simon-Pierre, enseignant le peuple. Les Pharisiens survinrent et avec l'orgueilleuse suffisance qui leur était propre, occupèrent les premières places près de Jésus. Tout à coup on vit s'ouvrir au-dessus du Sauveur la plate-forme servant de plafond à la chambre, c'étaient quatre hommes portant un paralytique [2] et qui, n'ayant pu entrer par la porte, à cause de la foule, étaient montés par l'escalier extérieur sur la plate-forme [3], l'avaient ouverte et par cette ouverture descendaient le malade sur son lit, aux pieds de Jésus. De la part de ces hommes, cet acte témoignait, certes, d'une foi qui ne connaît point d'obstacles. Le Seigneur en fut touché. « Mon fils, dit-il à l'infirme, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Cette paralysie, disent les commentateurs, était peut-être la suite de ses fautes et, comme toujours, dans les guérisons qu'il opérait, le Sauveur s'efforçait de guérir les âmes autant que les corps.

1. Voir au plan du Temple le local réservé aux lépreux. Les rabbins cherchaient la lèpre même dans les constructions, « quando nitron efflorescit e muris, claudatur domus » ou encore si plusieurs essais de purification demeurent inutiles, sa maison doit être abattue. Cf. Hummelauer, *Comm. in Levitic.*, 13, 14.

2. Les paralytiques étaient nombreux en Palestine. Cette affection leur venait le plus souvent de la transition brusque de la chaleur dévorante du jour au froid piquant de la nuit.

3. Les maisons en Orient ont généralement un toit en plate-forme. On y accède facilement par un escalier extérieur montant le long d'un des murs de la maison. Le milieu de la plate-forme est couvert de larges dalles ; les porteurs du paralytique les enlevèrent et, par cette ouverture descendirent dans la maison le malade couché sur son lit.

Les Pharisiens furent scandalisés par ces paroles. « Pourquoi, leur dit Jésus, pensez-vous à mal dans vos cœurs ? Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : levez-vous, prenez votre lit et retournez dans votre maison ? » Les sages d'Israël ne surent que répondre. « Or, poursuivit le divin Maître, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés : Je vous commande, dit-il au paralytique, levez-vous, prenez votre lit et retournez à votre maison. » Et, sur-le-champ, l'infirme guéri se leva, prit son lit[1] et s'en alla glorifiant Dieu.

Vocation du Publicain Lévi (S. Matthieu).

(Luc, V, 27-28 ; Marc, II, 13-14 ; Matth., IX, 9.)

L. Sc. : Capharnaüm et les bords du lac, p. 89.

La mention fréquente des publicains par les Évangélistes montre quelle grande place cette catégorie d'hommes occupait dans la vie sociale de la Palestine.

Capharnaüm était située à la jonction des grandes routes de Damas, de Tyr et de Jérusalem ; elle était donc toute désignée pour la perception des impôts. C'est là que Lévi, avec d'autres publicains avait son bureau. Une seconde organisation semblable était installée à Jéricho, pour la Judée; nous y trouverons plus tard un autre publicain, Zachée, également appelé par le Sauveur.

Les Publicains. — Ces publicains de l'Évangile n'étaient que des commis de bas étage, percevant les taxes, au nom des compagnies romaines. Un chevalier romain, administrateur, dirigeait de la Capitale le travail de ses subordonnés. Les publicains étaient donc les agents d'une puissance étrangère et de plus, ils abusaient de leur emploi par des exactions souvent criantes. A ce double titre, ils étaient détestés. On les regardait, non seulement comme des hommes rapaces, ne songeant qu'à leurs intérêts personnels, mais comme des traîtres à leur nation. Abhorrés, ils étaient impitoyablement bannis de la société des gens honnêtes ; il était inconvenant de boire ou de manger avec eux ; ils ne pouvaient être ni

1. Comme dans tous les pays chauds, en Palestine, le lit n'était qu'un léger matelas et chez les pauvres un tapis grossier.

juges, ni témoins dans les procès ; leurs familles étaient déshonorées. Par contre, il était permis de les tromper le plus possible [1]. Jésus lui-même reprochait à ceux qui en étaient coupables, leurs extorsions, mais il condamnait en même temps, l'ostracisme injuste dont ils étaient l'objet et, se souvenant qu'il était venu en ce monde pour ramener au bercail les brebis égarées, il ne craignait pas d'avoir des rapports avec ces hommes, dont les Pharisiens avaient fait des parias. Le Seigneur avait grande influence sur beaucoup d'entre eux ; il en convertit bon nombre et choisit même parmi ces publicains deux de ses disciples.

Or, Jésus, longeant les bords du lac de Génézareth, vit l'un de ces commis de l'impôt à l'endroit du péage ; c'était Lévi, fils d'Alphée. « Suivez-moi, » lui dit-il, et le publicain se leva, laissa tout et suivit le Seigneur.

Il y a lieu de s'étonner d'une obéissance si prompte et si désintéressée, mais Lévi connaissait déjà Jésus ; il avait entendu parler de sa bonté, de sa puissance, de ses miracles, en avait été sans doute témoin. La grâce du Fils de Dieu aidant, le publicain s'attacha pour toujours au Sauveur. Sous le nom de Matthieu, il fut un de ses Évangélistes.

Les Pharisiens, les Scribes et les Saducéens.

La première année du ministère de Jésus-Christ fut pour le Sauveur, comme s'exprime saint Jérôme, une année douce, une année de paix. — Mais le vieillard Siméon l'avait prédit

1. A l'époque du Sauveur, le cens romain imposé aux provinces comprenait deux impôts directs : le tribut du sol ou des champs, qui se payait soit en nature, soit en argent et le tribut par tête. En Syrie, ce dernier tribut pesait également sur les femmes et les esclaves. Les hommes y étaient soumis à partir de quatorze ans, les femmes à partir de douze ans et tous, jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans. Le montant s'en ajoutait à toutes les autres redevances que signale le Dr Sepp. C'était aux publicains de recevoir tous ces tributs et impôts.

Sur l'administration financière et judiciaire en Palestine, au temps du Sauveur, voir aussi J. Van der Vorst, *Israël et l'ancien Orient*. Édit. 1913, p. 303.

Toutes ces taxes levées par les publicains : taxes de ponts, de voies publiques, de ports ; la gabelle, les patentes, les amendes et les contributions de guerre ne manquaient pas d'être très onéreuses pour les provinces romaines. Là où se trouve un publicain disait déjà Tite-Live, le droit commun est nul, nulle aussi la liberté des peuples alliés. » Dr Sepp, *Jesus-Christ, Études sur sa vie et sa doctrine*, t. I, p. 178.

à Marie, dans le Temple : « Cet Enfant sera un signe de contradiction en Israël. »

Ces contradictions fourbes et haineuses vinrent au Sauveur de la part de deux classes, puissantes en Galilée comme en Judée, celle des Pharisiens qui comptait beaucoup de Scribes et celle des Saducéens. — Il est donc utile de rappeler ici le caractère propre de chacune d'elles, afin de mieux comprendre la conduite de Jésus à l'égard de ses ennemis qui furent aussi les adversaires déclarés de sa divine mission.

Ce qui caractérise la doctrine des Pharisiens, soi-disant observateurs rigides de la Loi et de la pureté légale, c'est la légalité poussée jusqu'à l'absurde et l'obligation impérieuse d'accomplir des prescriptions minutieuses et souvent ridicules. A côté de cette réglementation tracassière, nul enseignement théologique, nulle leçon sur les devoirs essentiels de l'homme envers Dieu, ni sur ses destinées éternelles. Il semble vraiment que toute la religion de cette secte ne consistait qu'à garder le culte extérieur du Sabbat (et encore de quelle manière) et à multiplier purifications et ablutions. Ces observances imposées fréquemment, sous peine de péché grave, étaient innombrables et sans raison d'être. Donnons-en quelques exemples, signalés par Josèphe.

Les jours de Sabbat, les malades devaient s'abstenir de remèdes. — Celui qui souffrait de douleurs de reins, un jour de Sabbat, ne pouvait pas se frotter avec de l'huile ou du vinaigre (remèdes de cette époque). Il était défendu, le jour du Sabbat, de préparer un aliment chaud, quel qu'il fût, etc., etc. « Cette autorité bureaucratique, écrit le docteur Sepp, se mêlait de tout, des besoins les plus vulgaires et les plus naturels de la vie ; et ce qui pour un homme raisonnable se comprenait sans peine était réglé avec une minutie risible, et sévèrement prescrit. » On comptait jusque 1270 règles qu'un Juif devait se rappeler pour ne pas violer le repos sacré.

Mais, voyez l'hypocrisie de ce zèle niais pour l'observation du jour du Seigneur. « Il suffit, écrit l'abbé Fouard, de tourner quelques feuillets du Talmud pour trouver cette hypocrisie érigée en science pratique, afin d'éluder la Loi quand elle devenait trop incommode. Le repos sabbatique défendait-il de porter des fardeaux au-delà de deux mille coudées ; pour doubler cette mesure, il suffisait de déposer la veille quelque aliment à l'extrémité de la distance légale ; on se donnait ainsi un domicile supposé, d'où l'on pouvait

de nouveau parcourir deux mille coudées en tous sens. Le Pharisien, voyait-il son bœuf sur le point de mourir, il avait droit de le tuer sans violer le repos sacré, pourvu qu'il mangeât de sa chair, gros comme une olive; afin de témoigner qu'il ne le frappait ainsi que pour s'en nourrir. Acheter était permis, l'unique soin à prendre était de ne payer que le lendemain. Et nous n'osons ajouter quels désordres les rabbis toléraient, à condition de se couvrir d'un impénétrable secret. »

Dans toutes ses rencontres avec les partisans de cette secte une grande pensée dirigeait les actes du Messie et éclaire toute sa conduite. C'est l'abolition du Pharisaïsme. C'est-à-dire de ce rigorisme sans cœur qui avait envahi et déprécié tout le culte divin.

ABLUTIONS. — « Aucun peuple n'a eu plus d'ablutions à faire que les Hébreux, écrit encore le docteur Sepp, et aucun peuple n'a été plus sale de corps et de sentiment. » Un Juif, revenait-il du marché, il devait se laver. Avant tout repas, quel qu'il fût, encore se laver. Un Pharisien frôlait-il un homme du peuple, il devait prendre un bain. Or la doctrine pharisaïque voyait partout des impurs : parmi les hommes, les femmes, les animaux et les objets les plus inoffensifs. Ce n'est pas tout. En se lavant les mains, il s'agissait de savoir si on devait enfoncer les mains dans l'eau, les tenir en l'air ou les incliner pendant ces ablutions ; s'il fallait les laver jusqu'aux poignets ou seulement humecter le bout des doigts, et pour éviter tout contact impur possible ; à ces ablutions personnelles s'ajoutaient encore celles des vases, des pots et des coupes.

LES SCRIBES. — L'Évangile mentionne aussi les Scribes parmi les adversaires de Jésus. — A l'origine, le rôle des Scribes se réduisait à copier les textes sacrés sur des rouleaux et à veiller à leur conservation. Peu après la captivité de Babylone, alors que la secte des Pharisiens s'organisait également, ils devinrent commentateurs ou Docteurs de la Loi (assis dans la chaire de Moïse, Matth., XXIII). A l'époque du Messie, ils étaient les véritables directeurs spirituels de la nation et presque tous appartenaient à la secte des Pharisiens. Ces docteurs en Israël donnaient leurs instructions religieuses dans le Temple, dans les Synagogues et enseignaient dans les écoles. Ces leçons théoriques ou pratiques étaient faites d'interprétations souvent arbitraires,

étroites et parfois révoltantes. Au lieu de raisonner d'après les règles du bon sens, ils ne savaient qu'en appeler aux dires de ceux qui les avaient précédés, ou décider d'après des distinctions ridicules. Aussi, ne s'entendaient-ils guère entre eux et ce désaccord provoquait souvent des disputes violentes. Le Talmud, rapsodie de la doctrine de leurs Docteurs les plus fameux, n'est qu'un ensemble de récits et de discussions puériles. Sans doute, il se rencontrait parmi ces Scribes-Pharisiens des hommes religieux et sincères, mais la plupart étaient orgueilleux, jaloux, fourbes et intéressés. Ils exigeaient pour eux tous les honneurs, prenaient les premières places et aimaient à se distinguer jusque dans leurs vêtements [1].

Mais pourquoi le peuple se soumettait-il à cette tyrannie mesquine ? et suivait-il ces guides aveugles ? L'apparente ferveur des Docteurs pharisiens impressionnait la foule et d'ailleurs, sciemment ils trompaient le peuple. Depuis la captivité de Babylone, les Juifs n'entendaient plus l'hébreu, ils ne connaissaient que l'araméen ou le grec. Or, pour imposer leurs prétentions et leurs doctrines, les Scribes assuraient que Moïse avait donné de tous les commandements une explication orale, qu'ils forgeaient eux-mêmes et qu'ils imposaient ensuite au peuple comme la parole de Dieu.

En opposition avec ces idées fausses et étriquées, Jésus-Christ insistait au contraire dans son enseignement sur l'impureté et la pureté morales de l'homme. Les Pharisiens, toujours fourbes, en furent scandalisés. Le Messie les accabla par cette apostrophe sévère : « Vous autres, Pharisiens, vous n'êtes que des hypocrites, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat et au dedans vous êtes pleins de rapines et d'injustice. »

Les Saducéens. — Outrés de cet abus des lois mosaïques, les Saducéens, disciples d'un prêtre, nommé Sadoc, secouèrent ouvertement le joug qu'on voulait imposer. Cette secte se recrutait surtout parmi les familles riches et sa doctrine était l'antithèse de celle des Pharisiens.

Les rapports des *Saducéens* avec les étrangers, avec les romains surtout, eurent une funeste influence sur leur foi. Fascinés par les mœurs corrompues mais brillantes du monde romain, ils en adoptèrent graduellement les idées et la vie épicuriennes. Bientôt leur croyance se réduisit à l'existence

1. Cf. Lesêtre, *Clef de l'Évangile.*

d'un Dieu créateur, mais, sans admettre la Providence divine. Ils en vinrent même à nier l'immortalité de l'âme, la résurrection de la chair et l'existence des anges. — Prêtres de Jéhovah, pour la plupart, ils observaient encore extérieurement la Loi et s'acquittaient de leurs fonctions sacrées. Ils se moquaient des Pharisiens « se tourmentant vainement en ce monde, disaient-ils, car ils ne trouveraient rien dans l'autre. »

Les libertés de cette aristocratie religieuse firent toujours le scandale des Pharisiens et pourtant, quoique la doctrine des Saducéens fût la négation de la leur, les Pharisiens, (telle etait la haine qu'ils portaient au Messie), s'entendirent bientôt avec leurs ennemis pour tramer la perte de Jésus.

DEUXIEME ANNEE
DU MINISTERE DE JESUS.

L. Sc.: Voir la carte des voyages de Jésus-Christ. p. 14. — Carte de la Palestine.

Dès les premiers jours de cette seconde année du ministère du Messie, les Pharisiens commencèrent leur odieuse campagne d'espionnage et de calomnies. Ils accusèrent le Sauveur de violer le Sabbat. Pour mieux réussir, ils s'unirent aux agents de la cour d'Hérode-Antipas qu'ils détestaient autant que les Saducéens.

Jésus, de son côté, ne se laissa pas détourner de son œuvre apostolique, mais pour ne pas s'exposer, lui et ses disciples, aux accès de cruauté d'Hérode-Antipas, prince corrompu et cruel, il gagna la rive nord du lac de Génézareth et s'en allla pour un temps vers les terres du tétrarque Philippe[1].

Jésus se rend à Jérusalem.

Trois faits qui se produisirent aux jours du Sabbat à Jérusalem, et sur la route de cette ville vers Galilée, furent pour les Pharisiens la cause de leur haine et le prétexte de leurs incessantes poursuites : la guérison du paralytique à la fontaine de Bethesda ; les épis rompus par les disciples et

1. Dans la suite du récit évangélique, nous verrons Jésus se soustraire, plus d'une fois aux poursuites de ses ennemis ; l'Écriture nous en donne la raison : l'heure fixée par le Père pour le sacrifice de son divin Fils n'était pas venue.Cependant quand la haine des Pharisiens et des Scribes exposait le Messie et ses disciples à quelque danger immédiat, alors seulement le Seigneur usait de sa puissance divine et, d'un seul acte de sa volonté bridait ces passions déchaînées. C'est ainsi qu'à Nazareth et plus tard dans le temple, il passera calme et serein, au milieu de ses ennemis frémissant de colère, mais, interdits et domptés.

Fréquemment aussi, Jésus-Christ défendait aux malheureux qu'il guérissait d'ébruiter ses miracles. L'enthousiasme de la foule lui dictait cette conduite. Doux et humble, il évitait tout ce qui pouvait envenimer la haine de ses adversaires. Il réalisait d'ailleurs ainsi ce que les prophètes avaient annoncé de sa modestie si humble, de sa mansuétude, de sa longanimité. Et lui-même ne disait-il pas : apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ?

la guérison de la main desséchée d'un ouvrier. En outre, après le premier de ses miracles, le Messie affirma hautement, dans le Temple, son origine divine.

La fontaine de Bethesda, ou Bethsaïda, et la guérison du paralytique.

(S. Jean, V, 1-18.)

L. Sc. : Voir la carte de Jérusalem, p. 17 et description ci-contre.

Cette fontaine était située à Jérusalem près de la *Porte des brebis*[1], au nord-est du Temple. C'était un large bassin de 150 pieds de long sur 40 de large, entouré de portiques. Dans ces galeries étaient couchés une multitude de malades et d'infirmes, attendant le mouvement des eaux. C'est qu'en effet l'Ange du Seigneur venait à certains moments, remuer les eaux de cette source, et, le malade qui, le premier, pouvait s'y baigner, y retrouvait la santé, quel que fût son mal. Or, sous ces portiques gisait depuis trente-huit ans, un paralytique abandonné de tous. Jésus le vit triste et découragé. « Voulez-vous être guéri, lui dit le Sauveur. — Seigneur, répondit l'infirme, je n'ai personne qui me porte et quand l'eau est remuée, un autre y descend toujours avant moi. — Levez-vous, reprit Jésus, prenez votre grabat et marchez », et l'homme se leva et, joyeux, emporta son grabat. Il aurait voulu remercier son bienfaiteur, mais déjà Jésus avait disparu dans la foule.

Des Pharisiens le rencontrèrent : « C'est le Sabbat, lui disent-ils, il t'est défendu de porter ton grabat. — Celui qui m'a guéri, répondit-il, m'a dit : prenez votre grabat et marchez. — Qui donc vous l'a dit ? » Le paralytique l'ignorait. Il alla au Temple remercier Dieu. Jésus l'y rencontra et lui dit : « Je vous ai guéri, gardez-vous de pécher, de peur qu'il vous arrive un plus grand mal. » Aussitôt, poussé par sa reconnaissance envers le bon Maître, il alla dire aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. Les Pharisiens réso-

1. La porte des brebis était une des douze portes de Jérusalem située à l'est du Temple et ainsi appelée parce qu'on amenait par là les brebis et les agneaux des sacrifices. La source de Bethsaïda jaillissait de sous le Temple et les eaux étaient recueillies dans le bassin du même nom. Après la découverte des ruines de cette fontaine par le savant C. Schick, il est certain que la piscine de Bethesda se trouvait entre l'église Ste-Anne et la porte des brebis. Cf. Fonck, *Lexicon Biblicum*. Art. *Bethsaïda*.

lurent de poursuivre sans tarder le prophète de Nazareth, comme violateur du Sabbat. Jésus reçut ses calomniateurs en leur disant : « Si après la création, le Seigneur s'est reposé, sa providence n'a pas cessé de tout régir et comme mon Père ne cesse d'agir, je fais de même. Le Sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat. Et d'ailleurs le Fils de l'homme est le Maître même du Sabbat »[1]. (Lire le chap. V : Jésus, Fils du Père..., de S. Jean, V, 17-47)[2].

Les épis arrachés et broyés par les disciples.

(Matth., XII, 1-8.)

L. Sc. Le champ d'épis, p. 107 bis.

Les Pharisiens ne lâchèrent point leur victime. Partout ils poursuivaient le Sauveur, sur les routes, dans les champs et plus tard, jusqu'au désert.

Le Sabbat qui suivait la Pâque, Jésus, retournant en Galilée, longeait un champ couvert de moissons. Les disciples, pressés par la faim, y prirent quelques épis, les froissèrent dans leurs mains et mangèrent les grains. La loi mosaïque permettait cette liberté inoffensive et très naturelle[3]. Mais les Pharisiens, maîtres en chicane, prétendirent que froisser l'épi était la même chose que battre la moisson, ce qui était défendu. Or, ils avaient épié les disciples et dirent au Messie: « Voyez, vos disciples font ce qui n'est pas permis au jour de Sabbat. » Loin de condamner les siens, Jésus les défendit aussitôt, et reprocha aux Pharisiens leur ignorance des Écritures. « Vous ne savez donc pas que David, surpris par la faim, pénétra dans le Sanctuaire et mangea, lui et sa troupe, les pains de la table de proposition[4]. — D'ailleurs, ajouta-t-il, le service du Temple n'excuse-t-il pas une foule de tra-

1. En raison des relations intimes qui unissent le Fils au Père, le Fils ne peut rien faire contre la volonté du Père ; il fait, non seulement tout ce qu'il voit faire du Père, mais aussi tout ce que fait le Père. Entre eux il y a identité de pouvoir, d'action et par suite de nature.

2. Discours d'une incommensurable profondeur et d'une admirable clarté. Il contient sur la divinité de Jésus « un témoignage personnel qui est sans parallèle dans l'histoire évangélique ». Un auteur protestant cité par Fillion. (*Les SS. Évangiles*).

3. La loi de Moïse disait : Si vous traversez une moisson mûre, vous pouvez casser les épis et les froisser dans votre main, mais non les couper à la faucille.

4. Ces douze pains étaient déposés dans le sanctuaire sur une table d'or comme hommage des douze tribus. On les renouvelait chaque semaine.

vaux, le jour de Sabbat ? Or, et se désignant lui-même, temple vivant du Très-Haut, il y a ici plus que le Temple, et mes disciples participent à ma mission. »

DATES DES SEMAILLES ET DES MOISSONS CHEZ LES JUIFS ET TRAVAUX AGRICOLES

Les semailles avaient lieu depuis la seconde quinzaine du mois d'octobre jusqu'en décembre, même, quelquefois jusqu'à septante jours avant la Pâque ; c'est-à-dire jusqu'à la fin de janvier. En Palestine la moisson mettait quatre mois à mûrir.

La moisson de l'orge se faisait en avril ; légalement le second jour de la Pâque. Celle du blé pouvait tarder jusqu'en mai, car, sur les plateaux les moissons mûrissaient moins vite. En général, toutes étaient rentrées à la fête de la Pentecôte, nommée « la fête des moissons ».

Les apôtres, allant de Jérusalem en Galilée, quelques jours après la Pâque trouvaient donc naturellement sur leur chemin les épis mûrs qu'ils froissèrent et mangèrent. En Samarie, Jésus se reposant sur la margelle du puits de Jacob, pouvait dire à ses apôtres, entre novembre et janvier, parlant de l'orge ou du blé : *encore quatre mois et ce sera la moisson.* Et voyant approcher la foule des Samaritains enveloppés de leurs blancs manteaux et cherchant la vérité auprès du Sauveur ; et moi, je vous dis, levez les yeux et voyez ces campagnes, elles sont déjà blanches pour la moisson des âmes [1].

Comment se faisait la moisson ? Comme les Juifs l'avaient apprise en Égypte, durant leur longue servitude.

On coupait l'orge et le blé à la faucille, comme nous le figurent les peintures des tombeaux égyptiens ; on les coupait *assez près de l'épi*, de manière à n'avoir pas trop à se courber. De la main gauche on saisissait une poignée d'épis et on la coupait de la droite. On formait des gerbes qu'on transportait ensuite jusqu'à l'*aire*. Les gerbes déliées étaient foulées par des bœufs ou battues avec un bâton ou fléau. La grosse paille étant broyée on faisait le vannage, l'orge ou le blé étaient soulevés en l'air au moyen d'une large pelle (Van), le vent emportait la menue paille et le bon grain retombait sur le sol, enfin on le passait au crible et les criblures étaient abandonnées aux pauvres.

En Palestine, le blé et l'orge abondaient et étaient excellents, mais la richesse des moissons dépendait avant tout des pluies [2]. (Pluies de l'hiver, en octobre, et dernières pluies au printemps). De là, dans l'Écriture, cette parole souvent répétée : Le Seigneur seul dispose des moissons ; il les donne ou les refuse. La Palestine était même appelée « *la terre du blé* » ; les épis donnaient en moyenne soixante et même parfois cent pour un. Souvent, quand Dieu devait punir son peuple infidèle, Il faisait annoncer par ses prophètes, une de ces maladies des moissons : la rouille, le charbon du blé ou la carie de grains, châtiments si redoutés par les gens des campagnes

1. Cf. Jésus et la Samaritaine, p. 83 et la planche à la fin du volume.

2. Voir aussi Schwalm, *Vie privée des Juifs*, Ch. VIII, Édition 1910 et Knabenbauer, *Lexicon:* agricultura, p. 83.

La guérison de la main desséchée.

(Luc, VI, 6-11 ; Marc, III, 1-6 ; Matth., XII, 9-21.)

L. Sc. : La Synagogue, p. 39.

Poursuivant sa route, Jésus passa près d'une Synagogue, il y entra, c'était le jour du Seigneur. Il venait d'enseigner le peuple, lorsqu'un ouvrier[1] dont la main était sans vie, le supplia de le guérir. Je vous en conjure, Seigneur, rendez-moi la santé afin que je ne sois plus obligé de mendier mon pain. Les Scribes entendirent cette prière et murmurèrent entre eux : « Est-il permis de guérir le jour de Sabbat ? — Je vous le demande, dit à l'instant le Maître, est-il permis de bien ou de mal faire le jour de Sabbat, de sauver ou de perdre une âme ? » Déconcertés, ils gardèrent le silence. Jésus poursuivit : « Quel est l'homme parmi vous qui, possédant une seule brebis, si elle tombe un jour de Sabbat dans une fosse, ne la prend et ne l'en retire ? Or, un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis ? Il est donc permis de bien faire le jour de Sabbat. » Le Sauveur attendit vainement la réponse. « Étendez votre main », dit-il à l'infirme et la main desséchée, au même moment, revécut.

Comme nous le disions, tandis que les Pharisiens et les Scribes s'entendaient avec les Hérodiens impies et dissolus, sur les moyens de se défaire du nouveau prophète de Galilée, Jésus se retira, pour un temps, sur les confins des états de Philippe, prince sage et humain, afin d'y continuer en paix la mission sainte que le Père lui avait confiée.

Régions à l'est du Jourdain et la Tétrarchie de Philippe.

L. Sc. : Régions à l'Est du Jourdain et au Nord-Est du lac, voir la carte, p. 14

Elles s'étendent du bord oriental de la Mer Morte, jusqu'aux environs du grand Hermon et comprenaient la Pérée, depuis la Mer Morte jusqu'au lac de Tibériade ; puis la Décapole, la Trachonitide, l'Iturée, la Batanée, l'Auranitide, la Gaulanitide et le pays de Panéas.

La Trachonitide s'élève avec les majestueuses montagnes de l'Hermon, dont les cimes neigeuses, dominant le lac de

1. D'après l'Évangile des Nazaréens, l'ouvrier était un maçon blessé par un accident de travail. Fouard, p. 282.

Génézareth, s'aperçoivent du fond même de la Galilée et de la Samarie. C'est une contrée montagneuse, grandiose, mais en même temps gracieuse et fertile. Là se trouvait Césarée de Philippe, résidence d'été des princes de la famille d'Hérode, située près de l'une des sources du Jourdain. — Césarée avait un temple fameux, consacré à Pan et à Auguste et d'autres somptueux édifices. C'est près de là que Pierre confessa solennellement la divinité du Sauveur. On y voyait une autre ville encore, Bethsaïda-Julias, près de l'endroit où le Jourdain se jette dans le lac de Génézareth ; Jésus-Christ y guérit un aveugle. — Dans cette région aussi eut lieu, près du lac, la seconde multiplication des pains. La Trachonitide était une partie de la tétrarchie de Philippe.

La retraite momentanée du Messie dans les états de Philippe, suspendit pour un temps les poursuites des Pharisiens et Jésus revint en Galilée.

Les Galiléens, comblés de ses bienfaits, avides de sa parole, n'auraient jamais permis la moindre violence contre leur prophète ; d'ailleurs l'influence des Sanhédrites dans ces régions n'égalait nullement celle qu'ils exerçaient sur le peuple, en Judée.

Une grande foule le suivait, dit l'Évangile ; populations de la Galilée, gens venus de Judée, de l'Idumée et des pays au delà du Jourdain ; on en comptait même des environs de Tyr et de Sidon. De toutes parts, on lui apportait des malades qu'il guérissait. Les possédés[1] se jetaient à ses pieds, le suppliant de les délivrer ; il les soulageait en chassant les démons, mais il défendait à ceux-ci de l'appeler le Christ[1]. Cette journée fut comme celle de Capharnaüm, une journée où le Sauveur se prodigua, sans compter ; enseignant, exhortant, et multipliant les miracles.

Fatigué, le Messie se retira le soir sur une montagne. Il aimait les hauteurs solitaires, le ciel étincelant d'étoiles, le calme de la nuit, et dans la prière son âme ravie, entrait en

1. Au temps de Jésus-Christ les possédés étaient nombreux dans le monde, car Satan régnait partout par l'idolâtrie. On les rencontrait fréquemment aussi parmi les Juifs, leur religion, en effet, n'était plus chez le grand nombre que le culte de Moïse, falsifié, tronqué ou nié. Même au commencement de l'Église, il se trouvait encore des possédés, nos missionnaires en comptent parfois parmi les tribus idolâtres qu'ils évangélisent. C'est Jésus-Christ qui a commencé la destruction de cet empire de Satan ; l'Évangile le prouve en maints endroits : « Il a chassé dehors le prince des ténèbres ». Il donne ce même pouvoir à ses disciples et à leurs successeurs.

communication ineffable avec son Père. Cette divine entrevue le préparait d'ailleurs au grand acte qu'il allait accomplir le lendemain : le choix de ses apôtres, la fondation de son Église.

Election des Apôtres.

(Marc, III, 13-19 ; Luc, VI, 12-16 ; Matth., X, 1-4.)

Ce qu'ils furent avant et après la descente du Saint-Esprit.

Des douze apôtres, sept étaient déjà choisis. Près du Jourdain, André, Jean, Simon-Pierre et Jacques ; peu après Philippe.

Sur la route vers la Galilée, Nathanaël (Barthélemy) ; à Capharnaüm, Lévi.

Revenu des états de Philippe en Galilée, Jésus en appela cinq autres : Thomas, Simon (le Zélote), ses deux cousins : Jacques le mineur et Jude (Thadée) et Judas de Kerioth.

Nous avons déjà indiqué, en quelques traits le caractère des premiers disciples choisis par Jésus au Jourdain et sur sa route vers la Galilée. Complétons cette esquisse et joignons-y une notice sur les autres disciples dont le Messie fit également ses apôtres.

Pierre et les deux frères, Jacques et Jean, furent les apôtres que Jésus mit le plus en relief. — Dans les circonstances marquantes de sa vie, il les prit avec lui, ils furent ses confidents, ses intimes. De Pierre, le Christ fit le fondement et le chef de son Église, le guide de ses frères et leur suprême et infaillible organe. — Ce qui attachait spécialement le cœur du divin Maître à Jean et Jacques, fils de Zébédée, c'était leur zèle ardent. Il les avait nommés, à cause de leur dévouement parfois impétueux, *les fils du tonnerre.* Le zèle de Jacques le désigna au glaive d'Hérode-Agrippa. Il fut le premier apôtre-martyr. — Jean survécut à tous les apôtres. Tant que Pierre et Paul remplirent le monde de leur autorité et des merveilles de leur apostolat, il garda le silence, mais après la mort de ces deux héros de la foi, quand il vit l'Église naissante défaillir en certaines contrées, la voix de Jean éclata comme un coup de tonnerre. Dans l'Apocalypse, il éblouit, il foudroie et après avoir parlé toute sa vie des miséricordes divines et de charité entre les hommes, il décrit

en traits de feu la majesté redoutable, les justices et les colères de l'Éternel.

André, le premier des disciples appelés, aux bords du Jourdain, vécut d'une vie, plutôt cachée, mais, sa mort nous révèle toute la sainte générosité de son âme. Cloué à la croix comme son divin Maître, il eut, au milieu des tortures, de tels élans d'amour pour Jésus-Christ que l'Église entière en fut émue.

Jacques le mineur et Jude, fils d'Alphée, restèrent durant toute la vie publique du Messie de simples pêcheurs, ne se préoccupant que des intérêts de leur métier. La venue du Saint-Esprit devait inspirer à Jude ou Thadée sa généreuse Epître catholique aux tribus dispersées. Il devint l'apôtre de la Mésopotamie. Elle fit de Jacques, son frère, le plus illustre évêque de l'Église naissante. — Évêque de Jérusalem, tous les Juifs convertis le vénéraient comme un saint et par ses prières, il fut, écrit Eusèbe, comme le rempart de son peuple. Ses persécuteurs le précipitèrent des hauteurs du portique de Salomon [1] d'où il venait de parler au peuple à l'occasion de la Pâque, dans la vallée du Cédron. Le vénérable vieillard se releva encore un instant pour implorer du ciel le pardon pour ses bourreaux, quand un homme, armé d'un instrument de foulon, acheva son supplice [2].

Philippe et son ami Nathanaël furent aussi parmi les premiers appelés. Philippe était d'une nature docile et compatissante, mais lent à saisir les leçons du Maître. Polycrate, évêque d'Éphèse, écrit que cet apôtre des Scythes fut marié et que ses deux filles comptèrent parmi les premières vierges. Il mourut à Hiérapolis, en Phrygie, lapidé pour la cause du Christ.

1. Voir la vue cavalière du Temple, p. 22.

2. Migne, *Patrol. grecq.*, t. V, p. 1307.

De nombreux foulons habitaient à Jérusalem et, aux jours des grandes fêtes, ceux de Galilée s'y rencontraient et traitaient de leurs affaires avec ceux de Judée. Comme beaucoup d'autres pèlerins, ils s'installèrent en dehors de la cité sainte et de préférence dans la vallée du Cédron ; ils y trouvaient, pour l'exercice de leur profession, fontaines et citernes nombreuses creusées dans le flanc de la montagne des Oliviers.

Au temps du Messie un grand marché d'étoffes était installé à Jérusalem ; mais si la laine lui était fournie par les champs de la Judée, la ville sainte était tributaire de la Galilée pour le lin ; vêtements de lin qu'on portait en saison chaude et, dans le Temple imposés aux prêtres, et aux lévites, durant l'année entière. Cf. Schwalm, c. IV, 237. *Vie privée du peuple juif.* — Mischna-Schwalm, III, 292 etc.

Quoique de noble origine, Nathanaël ou Barthélemi, montre un naturel modeste ; il évangélisa les Indes où il subit un cruel martyre : ses bourreaux l'écorchèrent et le mirent en croix, comme saint Pierre, la tête en bas.

Simon, le Chananéen, fut à son tour apôtre plein de zèle. Après l'ascension de Jésus, il évangélisa l'Égypte, puis vint en Perse où il continua ses prédications avec Jude. Il les confirma par son martyre. Saint Luc donne à cet apôtre le surnom de *zélateur.* Simon, appartenait-il à cette secte, ennemie déclarée des impôts romains ? S'il en fut ainsi, le divin Maître voulut donc joindre à cet adversaire des impôts étrangers, un exacteur de ces mêmes impôts, Lévi ou Matthieu.

Jésus réalisait ainsi la parole : choisir ce qui est insensé selon le monde pour confondre les sages de la terre. C'est Lévi qui, transformé à son tour par l'Esprit-Saint, nous a laissé, sous le nom de Matthieu, son admirable Évangile.

Thomas, homme simple, ne s'inquiétait pas des mystères ; positif et facilement incrédule, il savait cependant se montrer généreux. — Quand Jésus invita ses disciples, quelques jours avant sa passion, à l'accompagner à Béthanie, près Jérusalem, quelques-uns se dirent : aller à Jérusalem, mais c'est marcher à la mort. Eh bien, reprit Thomas, s'il faut mourir, mourons du moins avec lui.

L'apôtre jadis incrédule, prêcha la foi en Jésus-Christ, aux Parthes, aux Mèdes, aux Perses. Il pénétra jusqu'aux Indes où il mourut, martyr de sa foi vive et généreuse.

Cité en dernier lieu par les Évangiles, reste Judas, l'homme de Kerioth. Il fut le trésorier des Apôtres, et l'argent en fit un traître. Nous le verrons, la veille de la passion, jouer son rôle infâme, sinistre ; un rôle digne de Satan.

Telle fut donc, à l'exception de Judas, la caractéristique de chacun des onze apôtres fidèles, avant et après la descente du Saint-Esprit. Mais, avant cette transformation divine que de défauts, à côté de quelques qualités naturelles. Jésus dut reprendre les uns à cause de leur ambition ou de leurs jalousies, les autres à cause de leur esprit de domination ou de leur pusillanimité, tous, à cause de leur manque de foi. Puis, chez tous encore, quelle ignorance invétérée, après tous les enseignements donnés et répétés par le divin Docteur. Combien de fois ne leur dit-il pas : « Hommes de peu de jugement ! Êtes-vous toujours aussi peu raisonnables ? Votre cœur est-il toujours si aveugle ? Avez-vous des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas en-

tendre ? Ne vous rappelez-vous donc pas, ne comprendrez-vous jamais ce que je vous ai dit ? » A Pierre aussi : « Retirez-vous, Satan (tentateur), vous êtes pour moi une pierre d'achoppement, vous ne comprenez pas ce qui est divin, mais uniquement ce qui est humain. » Et le jour même de son Ascension, les apôtres ne demandèrent-ils pas au Maître, quand il rétablirait le royaume d'Israël ?

Quelle patience, quelle longanimité ne fallait-il pas à la nature si délicate du Sauveur, pour supporter durant trois ans la compagnie de ces hommes, braves cœurs sans doute, mais rudes, si bornés, toujours terre-à-terre dans leurs pensées et leurs désirs, et dont souvent les passions se firent jour. Ajoutez-y la présence continue, à ses côtés, de cet apôtre et traître cruellement vénal, de cet Iscariothe que Jésus savait devoir le vendre un jour aux Pharisiens acharnés à sa perte.

Et cependant Jésus les aimait, les encourageait, les excusait, les défendait. Il les traitait comme des amis, des fils, des enfants bien-aimés : « Mes enfants bien-aimés, leur dit-il encore, après la Cène, je n'ai plus que peu de temps à rester avec vous, aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Quelle éloquente leçon dans ce continuel exemple de patience, de bonté, de douceur, de charité et aussi de pitié et d'amour, même pour le traître futur.

Désormais les apôtres formeront autour de leur Maître un groupe choisi ; ils l'accompagneront dans toutes ses courses apostoliques, partageront avec lui ses travaux, ses repas. — Quelquefois aussi nous le verrons suivi de saintes femmes, de Marie, sa Mère, de Suzanne, de Jeanne, la femme de Chusa, intendant d'Hérode, et plus tard de Madeleine. Pendant qu'avec ses apôtres Jésus parcourait villes et bourgades, elles pourvoyaient aux besoins du Messie et des douze [1].

1. Organisant ainsi ses voyages à travers la Palestine, le Seigneur ne faisait que se conformer aux coutumes du pays.

Les sages et les docteurs juifs, écrit le Dr Sepp, ne marchaient guère sans être accompagnés de disciples et souvent ces maîtres errants se faisaient suivre de femmes qui les servaient comme sœurs. Il en fut ainsi du divin Docteur. Couvert de la tunique brune de Galilée, les pieds chaussés de sandales de bois, de jonc ou d'écorce de palmier retenues et attachées par des cordons de cuir, Il parcourait humblement sa patrie terrestre, suivi de ses disciples qui devaient plus tard convertir l'univers. Ceux-ci n'avaient comme lui qu'une seule tunique, point de souliers, mais des sandales,

Le Sermon sur la Montagne des Béatitudes.

((Matth., V. VI, VII ; Luc, VI, 20-49.)

L. Sc. : Encore les alentours du lac, p. 75 et la gravure, p. 76.

Mgr Le Camus nous a déjà fait remarquer comment les paysages pittoresques au milieu desquels le Sauveur parlait, lui suggéraient nombre d'images gracieuses pour dire dans une langue merveilleusement humaine des choses manifestement divines. L'abbé Fouard fait ressortir cette harmonie, entre les paroles du divin Maître et la belle nature, lorsque du haut de la montagne des Béatitudes Jésus adressa à la foule qui l'avait suivi, l'admirable sermon, nommé à bon droit la charte de la Loi Nouvelle.

« Dans le récit de saint Matthieu, écrit M. Fouard, toute la scène de la prédication revit sous nos yeux : les prés émaillés de lis, les buissons d'épines, les pampres verdoyants, les figuiers croissant à l'écart des chardons, les oiseaux s'ébattant dans le ciel ; au seuil des maisons, les chiens se jetant sur leur nourriture ; les pêcheurs venus du lac voisin, qui se révoltent à la pensée de donner à leurs enfants un serpent au lieu d'un poisson. — Des hauteurs de Korum-Hattin, tantôt le Sauveur indique au loin la cité bâtie sur une colline [1] ; tantôt près de lui, dans les hameaux de la montagne, dépeint leur rustique intérieur : l'unique flambeau allumé le soir près du boisseau à mesurer le grain et en prend occasion de dire : « Vous êtes la lumière du monde ; on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier, pour éclairer toute la maison; ainsi, que votre lumière luise devant les hommes. »

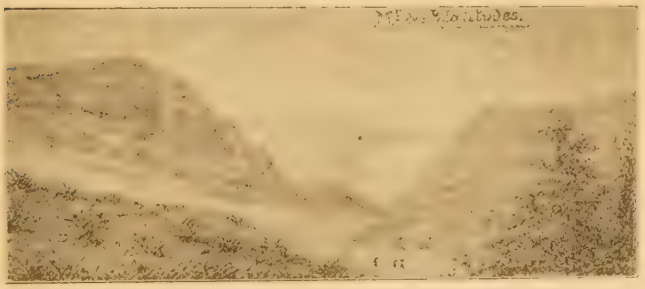
A côté de cette prédication d'autorité, si variée, si vivante et s'adressant au cœur autant qu'à la raison, quel était le mode d'enseignement des maîtres en Israël ?

point de sac pour le voyage, ni or ni argent, dans leur ceinture. Ils portaient seulement, suspendue à l'épaule, une bouteille d'huile pour oindre et fortifier leurs membres épuisés par l'excès de chaleur. Enveloppées d'un long voile blanc, partie essentielle du costume des femmes juives, les servantes de Jésus suivaient le groupe des apôtres.

1. Du plateau de la montagne des Béatitudes on voit très bien la cité bâtie sur la colline, c'est-à-dire Safed. Cette montagne dépasse le niveau de la Méditerranée de plus de huit cents mètres et est couronnée par les ruines considérables d'un château-fort. Au temps de Josèphe le sommet de ces roches portait de grandes constructions. La ville actuelle compte dix-sept mille habitants.

Les rabbins s'appuyaient dans leurs leçons sur l'autorité d'autres docteurs et les enseignements de la tradition, sans chercher à baser leurs doctrines sur des principes fondamentaux. Ils entassaient de la sorte maximes sur maximes, en se contentant de dire, par exemple : « Schemaïa et Abtalion ont ainsi décidé, voici ce qu'a enseigné Hillel, ce qu'a élucidé Gamaliël, c'est une tradition de Galili, ou de Juda Hakkadosch. » Laissant à chacun la liberté de penser ce qu'il voulait et on se consolait finalement avec cette sentence : qu'il y a dans le monde beaucoup d'opinions qui se contredisent, et que Dieu seul connaît la vérité [1].

C'est cette différence radicale entre l'enseignement de Jésus et celui des Scribes, enseignement hésitant, sec et monotone, qui ravit d'admiration la foule, après le sermon de la montagne et lui fit dire : « Le prophète de Nazareth n'enseigne pas comme les Pharisiens, mais en Docteur ayant l'autorité », et plus tard, dans le Temple, « jamais homme n'a parlé comme lui. »



LE MONT DES BÉATITUDES.

L. Sc. : Pour le Sermon des Béatitudes voir la carte des environs du lac de Tibériade et la description ci-contre.

D'après une antique tradition, la montagne des Béatitudes est située à Korum-Hattin, entre le Thabor et Capharnaüm, à peu près en face de Tibériade et à deux heures du lac. Elle était facilement abordable de toutes parts et Jésus prêchait dans les environs. Il est donc naturel qu'il l'ait choisie pour parler à une grande foule. Cette montagne se distingue

1. Dr Sepp, *Études sur la vie de Jésus-Christ.*

par sa forme particulière, à deux sommets ; de là son nom, Korum-Hattin, les cornes d'Hattin, et par son élévation. Un village était bâti sur sa pente septentrionale. Entre les deux sommets s'étend un plateau légèrement concave qui les relie et qui peut réunir un nombreux auditoire ; du haut de ce plateau on jouit d'une magnifique perspective. En face, les eaux tranquilles du lac de Génésareth dont la ligne est échancrée par quelques collines, au delà, les montagnes de Djanlan fermant l'horizon. A droite, vers le sud, une plaine basse et plus loin le Thabor, encadré de montagnes moins élevées. — A gauche, vers le nord, le grand Hermon couronné de neiges ; enfin au pied de la montagne des Béatitudes, des champs avec leur verdure et leurs fleurs : fleurs de lis et d'anémones [1]

LIS ET ANÉMONE.

Le sermon de la montagne, tel que saint Matthieu le rapporte, n'est évidemment qu'un résumé ; tout l'ensemble le prouve : la forme concise des idées, l'abondance des maximes, les brusques transitions, les images et les paraboles à peine indiquées. « Ce n'est pas ainsi, écrit encore l'abbé Fouard, qu'en usait le divin Maître. S'adressant à des esprits simples, il répétait une pensée plusieurs fois, la présentant sous des formes nouvelles jusqu'à ce qu'elle fût saisie et ne suivait d'autre ordre que celui du cœur, qui sacrifie tout au besoin d'être compris et aimé. »

« De toutes les leçons qui furent proposées ce jour-là, nulle n'étonna plus que les béatitudes annoncées par le Sau-

1. Le lis blanc, fleur d'Orient, plus tard acclimaté en Europe, était connu parmi les Juifs ; il croissait en Galilée, dans les régions de Tyr et de Sidon, était rare en Judée. Mais ce terme de σοῦσα désigne en Palestine d'autres fleurs encore, affectant la forme du lis telle que l'anémone qui couvre les champs de la Galilée et dont la fleur d'un rouge ardent permettait au Seigneur de la comparer à la pourpre des rois.

veur, car elles renversaient les préjugés d'Israël. Moïse, en effet, prenant par les sens ce peuple grossier, avait présenté à ses yeux l'appât des récompenses temporelles, et lui avait promis que sa gloire ou son abaissement dépendrait de sa fidélité à Jéhovah. Les Juifs en avaient conclu que la prospérité suit toujours la vertu, que les richesses étant la marque de la faveur de Dieu, la misère et les afflictions témoignent de son courroux. De là, malgré la charité que respire la Loi, leur mépris pour la pauvreté, leur rudesse aux malheureux et aux infirmes, en qui ils ne voyaient que des pécheurs justement punis ; de là encore leurs fausses idées sur le Messie, qui devait porter au comble la gloire et la fortune de leur nation. Quelques mots suffirent à Jésus pour dissiper ces visions. »

Sermon des béatitudes, etc[1].

(Voir S. Matthieu, V, VI et VII, et les Livres de Méditations.)

L. Sc. : Voir plus haut.

Nous citons les versets du texte de saint Matthieu, pour y ajouter quelques notes surtout archéologiques, qui pourront mieux faire comprendre les paroles du divin Maître ou leur donneront plus de couleur locale.

Bienheureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire les riches détachés des richesses et les pauvres soumis à Dieu sans murmures.

Bienheureux ceux qui sont doux, c'est-à-dire qui ne se plaignent pas contre Dieu ou les hommes des désagréments qui leur arrivent. Ils posséderont la terre céleste.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la Justice. Ceux qui désirent vivement la volonté de Dieu, la sainteté, seront comblés de grâces et de gloire éternelle.

Bienheureux les miséricordieux, car ils trouveront auprès de Dieu la même indulgence.

Bienheureux les cœurs purs. Ceux qui gardent la pureté morale, ne s'arrêtant pas même à la pensée du mal, ceux-là verront Dieu dans son royaume (le ciel).

1. Ce discours est à l'Église chrétienne ce que la législation du Sinaï était à la Théocratie de l'Ancien Testament... Pour la forme comme pour le fond, ce sermon des béatitudes est d'une incomparable beauté. On y retrouve tous les traits qui caractérisent la prédication de Jésus : la simplicité, le naturel, l'onction et une noble popularité.

Bienheureux les pacifiques et les pacificateurs. Ils seront enfants de Dieu et par conséquent ses héritiers.

Vous serez heureux si les hommes vous persécutent. Les Juifs ne servaient Dieu qu'avec crainte et les prescriptions pharisaïques ne pouvaient que tourmenter les consciences. Mais les enfants de Dieu, même persécutés, seront heureux au souvenir de la grande récompense qui les attend.

Vous êtes le sel de la terre. Le sel affadi n'est bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds. Le sel empêche la corruption ou la cautérise ; ainsi chacun et en particulier le prêtre doit prévenir le péché ou l'extirper en lui-même et dans les âmes, mais si cette volonté et ce zèle se sont affadis, il ne reste plus à ces lâches que la honte et le mépris.

Vous êtes la lumière du monde. On n'allume pas la lampe pour la garder sous boisseau, mais on la met sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Donc à tous, prêchez ma doctrine, par la parole et l'exemple.

Je ne suis pas venu abroger l'Ancien Testament. Pas un iota n'en sera supprimé. Certaines prescriptions, essentiellement transitoires de l'Ancien Testament, ont disparu ; mais ce qu'il y a de plus réel a été conservé, complété et ennobli par Jésus-Christ. — Le iod était la plus petite lettre de l'hébreu, en caractères carrés.

Si ton œil droit te scandalise, etc. La Loi est formelle. Dès qu'on est aux prises avec une occasion prochaine de péché grave, le sacrifice s'impose, si grand soit-il. Cette occasion prochaine doit être écartée.

Tu ne parjureras point et tu ne jureras, ni par le ciel, ni par la terre, ni par Jérusalem, etc. La Loi défendait le parjure, mais les Docteurs d'Israël prétendaient que jurer ainsi n'était pas un serment. « Or, dit Jésus, dans chacune de ces attestations par le ciel, etc., le divin se manifeste. » Cependant le Sauveur ne défend pas le serment, s'il est nécessaire.

Il a été dit : œil pour œil, dent pour dent, etc. C'était la loi du talion. Cette loi permettait au juge de traiter un coupable comme celui-ci avait traité sa victime. Les Pharisiens étendaient cette autorisation aux particuliers. Ils encourageaient ainsi la vengeance.

Si quelqu'un vous frappe sur la joue gauche, présentez la droite, etc., s'entend de la disposition de tout endurer pour Dieu, mais la discrétion et la prudence commandent souvent de reprendre ou de résister.

A celui qui vous appelle en justice pour vous enlever votre

tunique, donnez aussi le manteau (en Orient aussi indispensable que la tunique). Cette parole rappelle cet autre usage : les créanciers recevaient la tunique en nantissement. L'observation du précepte doit également s'allier avec la discrétion chrétienne.

Si quelqu'un veut vous contraindre à faire avec lui mille pas, faites-en deux mille autres. — Sur les routes romaines des pierres étaient dressées à des distances de mille pas. Il semble que le Sauveur fait ici allusion à une corvée imposée aux Juifs par les Romains : prêter leurs chevaux ou leurs mulets, jusqu'à certain relai, aux courriers de l'État. Cette loi leur était aussi insupportable qu'humiliante, car pour être certains de ramener leurs montures, ils étaient obligés d'accompagner eux-mêmes, souvent à grandes distances, ces postiers au service de Rome. Même sens que les deux précédents.

Aimez vos ennemis. La doctrine pharisaïque était : tu haïras ton ennemi. Tacite, parlant des Juifs, écrivait : « Adversus omnes alios hostile odium. »

Quand vous priez... entrez dans votre chambre. Les Juifs se retiraient souvent dans leur chambre-haute pour prier.

Priez sans ostentation.

Quand vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les Synagogues et dans les rues[1]. (Faites l'aumône pour Dieu et non pour être honorés des hommes.) Même sens que le précédent.

Les trompettes étaient d'un usage très fréquent, non seulement dans le Temple, mais aussi dans les Synagogues et même en dehors de tout service liturgique, surtout à l'époque romaine. (Lighfoot, Horae hebraicae.) De là sans doute l'expression figurée de l'Évangile.

Quand vous jeûnez, ne soyez pas tristes, mais parfumez votre tête et lavez votre visage. — Faites pénitence sans ostentation.

L'usage fréquent des huiles parfumées était très répandu parmi les Juifs. — *Item.*

Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon (le démon des richesses).

L'avarice qui absorbe l'âme, empêche de servir Dieu.

Ne soyez point inquiets de ce que vous mangerez, ni de

1. Matt. VI, 2.

quoi vous vous vêtirez. Considérez les oiseaux du ciel, Dieu les nourrit. Voyez les lis des champs, comme ils croissent sans culture.

Confiance en Dieu, nous sommes ses créatures privilégiées. En Palestine, au temps du Messie, de vastes champs étaient couverts de lis blancs et rouges. Ils y croissaient sans culture. Mais quand le souffle brûlant du midi venait à les flétrir, *ils ne servaient plus qu'à chauffer le four.* Le four en Orient n'est qu'un vase en terre où l'on dépose la pâte et autour duquel on brûle des herbes ; la chaleur est bientôt intense.

Celui qui appelle fou son prochain (de cette suprême folie qui est la révolte contre Dieu) *mérite la géhenne*[1]. — La géhenne, vallée de Hinnom, où l'on avait brûlé jadis des victimes humaines, à Moloch ; devenue ensuite lieu d'immondices. Cette vallée maudite était dans l'esprit du peuple, synonyme de l'enfer.

La lampe de ton corps est ton œil, si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux (Matth., VI, 22-23).

Si ton œil physique est lumineux, il éclaire le corps et lui permet d'accomplir ses fonctions. L'œil intérieur, d'après les Juifs, est le cœur (source des pensées) ; s'il n'est pas obscurci par l'erreur ou la passion, il éclairera notre vie morale.

Pourquoi voyez-vous le fétu de paille dans l'œil de votre frère et ne voyez-vous pas la poutre devant le vôtre ? — Voyez d'abord vos propres défauts avant de les critiquer dans les autres.

Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous sous des peaux de brebis, mais qui sont au dedans des loups ravisseurs. — Allusion aux vêtements des vrais prophètes, couverts de peaux de chameaux ou de brebis. Mais les faux prophètes n'avaient des voyants d'Israël que le costume. — *On les reconnaîtra à leurs paroles et surtout à leurs œuvres.* — Ou encore : *Pour entrer dans le ciel, il ne suffit pas du culte extérieur ; il faut accomplir la volonté du Père qui règne dans les cieux*[2].

1. Matt., v, 22.

2. Nous avons déjà vu et nous verrons encore, Jésus enseignant sa doctrine à des milliers de personnes réunies ; il est vrai qu'il parlait alors d'une barque ou du haut d'une colline ; mais encore, peut-on se demander comment, en plein air il pouvait se faire comprendre par ces grandes foules ? Remarquons d'abord qu'il s'adressait à ces multitudes en leurs langues propres ; soit en araméen, soit en grec, et de plus, et surtout, il faut

L'Oraison dominicale.

L. Sc. : Le même, p. 123.

Tertullien appelle cette divine prière l'*Abrégé de tout l'Évangile* et saint Cyprien écrivait : « Comment Dieu n'exaucerait-il pas une prière dans laquelle il reconnaît les sentiments et les paroles de son propre Fils [1] ?

Le Centurion de Capharnaüm.

(Luc, VII, 1-10 ; Matth., VIII, 5-13.)

L. Sc. : Capharnaüm, p. 89.

Descendu de la montagne, Jésus retourna à Capharnaüm. Comme il rentrait dans la ville, un centurion romain lui demanda de guérir son serviteur malade...

Qui était ce centurion ?

Hérode régnait en Galilée, mais son royaume était sous la dépendance de Rome, et Capharnaüm étant un centre important, les Romains l'occupaient et y avaient fixé une garnison. L'officier qui la commandait, quoique païen, était un homme droit, même religieux malgré la corruption romaine. La morale pure des Lois de Moïse l'avait touché et, comme il était riche, il avait fait bâtir à Capharnaüm une Synagogue [2].

On sait quel était parmi les Romains le triste sort des esclaves ; ils n'y attachaient pas plus de prix qu'à un meuble

compter en ces régions avec la transparence et la fluidité extrême de l'air. Non seulement l'air en Palestine, écrit le Dr Sepp, est très transparent et permet de distinguer les personnes à grandes distances, mais aussi le son de la voix s'y fait entendre très loin. Au livre des Juges, Joatham, le fils aîné de Gédéon, est dit avoir eu, du sommet du mont Garizim (hauteur trois cent cinquante mètres) un entretien avec les Sichémites qui se trouvaient au fond de la vallée. Sepp, *Jésus-Christ. Études sur sa vie et sa doctrine.*

1. C'était la coutume chez les Juifs que chaque rabbin ou docteur prescrivit à ses disciples une formule de prières, cette prière comptait dix-huit demandes. Idem. Ibidem.

Voir dans les livres des méditations, les commentaires et explications du *Pater*.

2. A juger par les ruines qui existent encore, cette synagogue était à quatre rangées de sept colonnes à chapiteaux corinthiens. Donc considérable en superficie et riche de style.

quelconque et souvent moins encore. Cependant le centurion était resté humain et même dévoué à ses serviteurs et soldats ; or, un de ses esclaves était tombé gravement malade[1]. Se rappelant les miracles du jeune prophète de la Galilée, n'osant toutefois s'adresser directement à Jésus, il pria les anciens du peuple de lui parler en sa faveur. Ils le firent. « J'irai le voir », répondit le Christ.

Quand le centurion vit Jésus s'approcher de sa demeure, étonné et ravi, il alla à sa rencontre. « Seigneur, lui dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Il voulait ainsi éviter au prophète la souillure légale qu'il encourrait en pénétrant dans la maison d'un païen et affirmer en même temps sa foi vive au souverain pouvoir du divin Maître. Et Jésus fut dans l'admiration devant la foi de cet homme[2], et l'esclave fut guéri.

Résurrection du fils de la veuve, à Naïm.

(Luc, VII, 11-17.)

L. Sc. : Ci-contre.

Après la visite au serviteur du centurion, Jésus monta, l'après-midi de ce même jour, dans une barque qui le transporta jusqu'au sud du lac et lui permit d'atteindre, avant la nuit[3], la petite ville de Naïm.

A l'époque du Messie, Naïm méritait encore son nom : « *la belle, la charmante* ». Assise sur le versant nord-ouest du petit Hermon, à quatre heures de Nazareth, la vue s'étend sur la plaine d'Esdrélon et le Thabor. La petite ville était alors pleine de vie et sa population active, se distinguait aussi par sa foi religieuse. Elle méritait de recevoir la visite

1 L'Évangile désigne la maladie du serviteur par le nom de *paralysie*, mais la paralysie telle que nous la connaissons supprime le sentiment, or le serviteur du Centurion souffrait de douleurs vives. Chez les anciens, comme chez les Juifs on entendait par paralysie le rhumatisme et d'autres maladies infectieuses, caractérisées par la tension douloureuse des muscles. (Sepp, *Études*).

2. On dit à bon droit que « ne rien admirer est une règle de la perfection divine », mais Jésus est homme en même temps qu'il est Dieu et il peut s'étonner sans préjudice de la science universelle, de même qu'un astronome contemple avec admiration une éclipse qu'il a depuis longtemps prévue et annoncée. (S. Thom. d'Aquin).

3. Luc VII, 11 et Fillion, *Vie de Jésus-Christ*, 19-22.

du Messie et d'être l'objet des bienfaits du divin Thaumaturge.

C'était le soir [1], déjà une vapeur nuageuse flottait au loin sur les champs de Mageddo, jadis trempés du sang des braves. Le soleil se couchant derrière les cimes du mont Carmel, dorait de ses derniers reflets les collines pittoresques de la Galilée. Il y avait dans l'air ce calme profond qui invite au repos, après une journée de fatigue. Les paysans à la pacifique allure, revenaient du travail des champs. Jésus et ses disciples arrivaient, eux aussi, aux portes de la ville, quand tout à coup de longs cris de douleur, des lamentations poignantes, enfin, le tumulte d'un grand deuil se firent entendre. C'était un convoi funèbre. Rien n'est plus lugubre que ces sortes de cérémonies en Orient. Mornes et silencieux, la tête en partie couverte de leur manteau, quelquefois les pieds nus, quelques hommes ouvrent gravement la marche. Puis, enveloppé de bandelettes, le cadavre est porté sur son lit funèbre. Viennent ensuite les femmes, les pleureuses qui chantent avec des accents déchirants leurs regrets en l'honneur du mort et frappent alternativement sur le tamtam accompagnant les joueurs de flûte. Cette fois le deuil était d'autant plus navrant que la mère du mort le conduisait elle-même. Cette pauvre femme n'avait d'autre soutien que ce fils, prématurément ravi à son affection [2].

Jésus, voyant la douleur de ces parents et amis qui suivaient le corps du jeune homme, se sentit déjà ému dans son âme, mais quand il aperçut cette pauvre veuve qui, tout en larmes, se traînait derrière le cadavre de son unique enfant, le Sauveur résolut aussitôt de la consoler divinement en accomplissant un éclatant miracle. Il fit arrêter les porteurs et dit à la mère : « Femme, ne pleure plus ! » Puis, se penchant sur le corps du jeune homme : « Jeune homme, dit-il, lève-toi. » Et aussitôt le cadavre reprit vie, se dressa et Jésus, le front rayonnant, heureux de faire des heureux, rendit l'enfant ressuscité à sa mère qui maintenant ne pleurait plus de douleur, mais pleurait de reconnaissance et d'inexprimable joie.

Quel touchant miracle ! et qu'il prouve bien toute la délicatesse des sentiments du bon Maître. Et, pourquoi donc ce grand Dieu voulait-il déployer ainsi sa souveraine puissance sur la mort ? Sans doute c'était pour rendre gloire à son

1. En Orient, les funérailles ont souvent lieu le soir. Cf. 1.Fillion, *Op cit.*
2. Mgr Le Camus, *Vie de Jésus-Christ.*

Père, mais croyons-le, c'était aussi parce qu'il ne savait pas voir pleurer si amèrement cette pauvre mère.

Madeleine au festin de Simon.

(Luc, VII, 36-50.)

L. Sc. et la fig. p. 125.

Ce fut encore à Naïm que Jésus fut invité par un Pharisien, nommé Simon. Le Sauveur accepta, l'accueil fut raide, à peine civil. Cette vieille morgue de Pharisien ne tenait guère à s'incliner devant celui qui d'ailleurs gardait peu de ménagements pour une secte aussi orgueilleuse que puissante. Le maître de la maison négligea de donner à l'hôte illustre qu'il recevait, les témoignages les plus ordinaires du respect et de l'amitié.

Quand un invité entrait en quelque maison juive, pour y accepter l'hospitalité, on commençait par ôter sa chaussure qu'on déposait dans le vestibule. Le chef de famille baisait alors son hôte sur la joue, en lui disant : « Le Seigneur soit avec toi. » Puis il le faisait asseoir et aussitôt des serviteurs venaient lui laver les pieds. Dans les pays chauds, où les routes étaient poussiéreuses, ce rafraîchissement était nécessaire. Les Juifs y voyaient d'ailleurs un rite de purification à peu près indispensable. Un serviteur spécial, ou le maître de la maison lui-même, devait ensuite oindre avec une huile odoriférante les cheveux et la barbe de celui qu'on accueillait. Enfin, quand venait le moment du repas, on offrait au convive de se purifier les mains [1].

D'après un usage qui, aujourd'hui surprend encore vivement le voyageur en Orient, on ne fait pas difficulté d'ad-

1. *Repas et festins chez les Juifs.* — Les anciens hébreux mangeaient assis. Ils se servaient de tables et de sièges bas tels qu'en avaient les Égyptiens. Cependant, après la captivité de Babylone, l'usage s'introduisit de manger, étendus sur des lits, entourant la table de trois côtés ; le quatrième côté réservé au service. Dans la classe aisée, cet usage était général à l'époque du Sauveur. On s'étendait sur ces lits, le buste appuyé sur le coude gauche et les pieds en dehors ; le bras droit restait libre pour prendre les mets. Les places les plus honorables étaient celles des lits du milieu, derrière la table, par rapport à l'entrée de la salle. Les places ordinaires étaient latérales, toutefois, même parmi ces lits alignés, ceux du milieu étaient préférés. Souvent, les repas des riches étaient accompagnés de musique. A ces festins, le service se faisait par des domestiques ou esclaves des deux sexes.

Avant et après le repas, les convives se lavaient les mains, car cuillers

mettre aux abords de la salle du banquet tous les curieux qui veulent jouir de l'aspect du repas. Il y a des allants et des venants qui peuvent écouter ce qui se dit ou même prendre part à la conversation. On estime, sans doute, que la présence de ces étrangers augmente la joie ou la solennité du festin. Or, parmi la foule, circulant ainsi librement dans la salle, se trouvait une femme dont la présence pouvait certes choquer une honnête réunion [1]. Simon, d'ailleurs,

UNE RICHE SALLE A MANGER.

le fit bien remarquer par son air méprisant, sitôt qu'il l'eut aperçue. C'était, en effet, une pécheresse publique qui s'y était glissée, Marie de Magdala [2]. Elle s'approcha de Jésus,

et fourchettes étant inconnues, chacun prenait les mets aux plats communs.

C'était le pain qui formait la base de tous les repas ; le pain de farine et celui de Jérusalem surtout était excellent. Généralement il était frais, cuit par des esclaves avant chaque repas.

Le menu, chez les riches était copieux et très varié : des viandes de toutes sortes, les légumes, très abondants, étaient préparés de diverses manières, les pâtisseries au lait et au miel n'étaient pas inconnues aux Juifs, les convives en outre avaient le choix entre une grande variété de fruits. Chez les riches, tous ces divers services étaient accompagnés de nombreuses libations, les vins étaient très forts et très appréciés ; à la fin des repas on servait encore des liqueurs enivrantes. (Voir *Le mauvais riche*, p. 191). Inutile d'ajouter que souvent cette profusion dans les festins amenait de nombreux excès.

A la table de la classe moyenne on mangeait également du pain de froment, chez les pauvres du pain d'orge. Au pain on ajoutait pour le repas principal, celui du soir, des légumes, du poisson, du lait, et des fruits, d'après les saisons. Voir plus haut, *Vie à Nazareth*.

1. Le Camus. *Passim*.
2. Magdala fut détruite, dit le Talmud, à cause de sa corruption.

pleura à ses pieds, les baisa, les essuya de ses cheveux et brisant le flacon d'albâtre qu'elle tenait, les baigna de parfums [2].

Quel motif avait pu déterminer, une courtisane, dont la simple approche était chez les Juifs une souillure, à tenter si audacieuse démarche ? C'est le secret de la puissance de Dieu sur ces âmes ardentes et passionnées. Il n'est pas rare, en ces cœurs brisés par le repentir de les voir atteindre d'un seul coup d'aile, aux sommets de l'héroïsme dans l'expiation et la pénitence.

Les Paraboles.

Jusque vers le milieu de cette seconde année du ministère de Jésus, les Pharisiens et les Scribes avaient essayé vainement, par espionnage et par intrigues de porter atteinte à l'influence du Seigneur sur les habitants de la Galilée. Le peuple lui restait toujours fidèle et continuait de le suivre en foule. Cependant, vers la fin de cette seconde mission, son autorité commença à décroître. Durant son séjour, au nord du lac, les Sanhédrites avaient abusé de l'absence du Maître pour mener contre lui une véritable campagne de calomnies et, tandis que plusieurs s'éloignaient du Sauveur, ses ennemis prirent graduellement le dessus. Malgré ces contradictions et ces poursuites, Jésus continuerait sa mission ; il le voulait d'autant plus qu'il devait exposer encore la partie essentielle de son œuvre: l'établissement de l'Église, sa constitution, sa hiérarchie. Mais cette doctrine, il saurait la voiler à ses ennemis, afin qu'ils entendissent sans comprendre. Aux âmes simples et dociles, il la ferait suffisamment entrevoir et il se réservait d'en révéler le sens intime à ses disciples. Ainsi que le prophète l'avait annoncé, Jésus parlera donc en paraboles.

Ce changement subit dans le mode d'enseigner put surprendre, mais, de fait, il plut à la foule. « Le génie oriental, écrit l'abbé Fouard, aime ce genre d'enseignements, il se plaît dans la rêverie et ne trouve pas moins de charme à entrevoir une pensée qu'à la saisir pleinement. »

1 Les petits vases à parfums chez les Juifs étaient en albâtre ou même en onyx ; ils étaient à long col et très fragiles. Pour répandre plus rapidement et plus abondamment l'huile odorante, on brisait ce col effilé cacheté et « *l'odeur du parfum remplissait alors toute la maison* ».

Ces paraboles ou comparaisons développées, si simples qu'elles soient dans leur style et malgré la vulgarité des objets qui parfois en ont donné l'idée, sont toujours dignes. Elles font vive impression et se fixent dans la mémoire parce qu'elles sont pleines de vie et variées sans cesse. Toujours elles resteront des sources inépuisables d'applications doctrinales et morales.

Mgr Freppel disait des paraboles qu'elles sont le plus beau joyau de la couronne du Sauveur.

L. Sc. : Capharnaüm, p. 89, et une maison modeste, p. 136. — Délivrance d'un possédé aveugle et muet.

Après sa visite à Naïm, Jésus revint à Capharnaüm. Dès que le peuple eut appris son retour, il se porta à sa rencontre. Dans la maison où le Sauveur s'était retiré on lui amena un possédé aveugle et muet. Il le guérit, de sorte que cet homme, délivré, parlait et en même temps voyait. (Matth., XII, 22-23). La foule en fut émerveillée et s'écria : « N'est-ce donc pas là le fils de David ? » Mais les Pharisiens étaient aux aguets : « Rien d'étonnant, dirent-ils, s'il chasse les démons ; il est lui-même possédé de Belzébub. — Si Satan chasse Satan, répond Jésus, comment existerait-il ? » Ils osèrent l'accuser encore d'être possédé d'un esprit impur. Indigné de cette malice consciente et obstinée, le Seigneur leur dit : « Tout péché, tout blasphème sera remis aux hommes, mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera remis ni en ce siècle ni en l'autre [1]. (Matth., XII, 24-33.)

Les parents de Jésus craignant sans doute pour lui quelque violence de la part de ses ennemis, vinrent le chercher. « Votre mère et vos frères sont là qui vous attendent », dirent-ils. Le Sauveur parcourut des yeux la foule qui l'entourait : « Celui qui fait la volonté de mon Père qui est

1. Le péché des Pharisiens et des Scribes était, en vérité, le péché contre l'Esprit-Saint. Il s'oppose à toute action de l'Esprit-Saint dans ces âmes qui, connaissant la malice de leur faute, la commettent et font le mal pour le mal. Ainsi les ennemis de Jésus, connaissant Dieu et son Christ, sachant le Sauveur, Fils de Dieu, par tous les miracles qu'il opérait en sa propre puissance, l'accusaient de n'être que le suppôt de Satan, possédé par un esprit impur.

Dieu est infiniment bon et infiniment puissant, peut remettre tous les péchés sans exception, mais il faut pour cela que le pécheur ait la contrition de ses actes coupables : or le blasphème contre le Saint-Esprit suppose un endurcissement volontaire dans le mal, donc pas de contrition et le pardon est impossible. Bellarmin cité par Fillion. (*Les Saints Évangiles.* Matth., XII, 31).

dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. » Le Seigneur voulait faire entendre que dans l'exercice de sa mission divine, il n'appartenait plus qu'aux âmes et à Dieu.

Et sortant de la maison, il alla vers la grève du côté de Bethsaïda avec ses disciples, et s'y reposa.

L. Sc. : Ci-contre et bords du lac, p. 75.

Ce repos, si légitime pourtant, ne dura guère. Une nouvelle troupe arrivait de Capharnaüm, s'amassa autour du prophète et attendit qu'il lui parlât ; Jésus monta dans une barque et s'assit[1]. Derrière la foule le Sauveur voyait les champs au bas des collines, le large sentier au milieu de ces campagnes labourées, çà et là le roc perçant, les terres et quelques ronces le long du chemin. Ce paysage lui inspira sa première parabole.

La parabole du Semeur (Luc, VIII, 5-15.)

Jésus, aux versets indiqués en saint Luc, en donne lui-même le commentaire. Le champ, c'est l'Église et Jésus est le Semeur. La parole de Dieu est plus ou moins fertile d'après les dispositions des âmes.

Sens plus détaillé de la parabole. — Le chemin battu figure les âmes insensibles ; le sol rocailleux, les âmes inconstantes; le sol rempli d'épines, les cœurs partagés ; la bonne terre, les âmes bien préparées.

La parabole de l'ivraie[2] (Matth., XIII, 24-30).

Elle annonce les contradictions, les persécutions qui attendent l'Église.

L'ivraie, identifiée au *lolium temulentum,* ressemble au froment, dans la première période de sa croissance. Quand elle mûrit, ses grains deviennent noirs. On peut donc les distinguer des grains de blé. Ils passent pour vénéneux : ils sont, de fait, nuisibles à l'estomac et au cerveau. L'idée fondamentale de la parabole est que la distinction entre les bons et les méchants ne sera faite qu'au jugement dernier, au temps de la moisson.

1. Voir plus haut, note p. 87.
2. Voir grav. fin du volume.

La parabole du grain de sénevé (XIII, 31-32).

Sens de la Parabole. — L'Église, dans ses humbles débuts et son puissant développement. — Ou le progrès du bien.

La semence du sénevé est la plus petite parmi les semences ordinaires et cependant sa tige s'élève à plus de deux mètres, munie de branches nombreuses qui font ressembler la plante à nos poiriers-pyramides. On peut donc l'appeler un arbre où les oiseaux se posent. (Voir grav. fin vol.).

La comparaison est juste et montre surtout, dans le développement considérable d'une semence microscopique, la magnifique extension de l'Église après ses modestes débuts.

La parabole du levain (Matth., XIII, 33)

que la femme mêle à trois mesures de farine et qui fait lever toute la pâte, a le même but, de montrer la puissance de la parole de Dieu dans le développement de l'Église.

Enfin les paraboles du trésor caché, de la perle de grand prix et du filet (Matth., XIII, 44-51).

Les deux premières mettent en relief l'inestimable valeur des biens du royaume pour lequel on sacrifie tout, on vend tout ce que l'on possède.

La parabole du filet renferme le même enseignement que celle de l'ivraie.

Jésus rentra ensuite dans sa demeure avec les apôtres, et Pierre lui ayant demandé d'éclaircir encore le sens de la parabole de l'ivraie, il le fit.

Saint Matthieu termine tout cet exposé par la question que Jésus posa à ses apôtres : « Avez-vous tous compris ? » Les disciples répondirent : « Oui. » Le Maître ajouta : « A cause de cela, c'est-à-dire parce que vous avez tout compris, vous êtes maintenant comme des Scribes instruits qui ont passé par l'école. Vos disciples seront les docteurs qui continueront mon enseignement. » S'il leur donne le nom des maîtres juifs, celui de Scribes, il marque qu'ils ne sont pas les disciples de Moïse[1], mais les siens ; ils sont instruits dans le royaume de Dieu ; ils ont entendu les paraboles et les ont pénétrées. « Ils sont semblables à un père de famille

1. Les scribes étaient les interprètes officiels de la Loi et des Écritures et n'apparaissent dans l'histoire d'Israël que sous les rois. Ils n'étaient donc pas disciples de Moïse.

qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes [1] » pour les besoins de sa maison.

La tempête apaisée.

(Luc, VIII, 22-23 ; Marc, IV, 35-41, V, 1-20 ; Matth., VIII, 23-27.)

L. Sc. : Le lac soulevé par la tempête.

La foule que le Seigneur avait congédiée près du lac s'était réunie de nouveau autour de la maison, ne laissant au Sauveur aucun repos. Passons à l'autre bord, dit Jésus à ses apôtres et allons en Pérée.

Épuisé de fatigue, le Maître s'était assis à la poupe d'une des barques et bientôt s'endormit. Et voici que des nuages apparurent dans le ciel et soudain l'ouragan froid, s'abattant des sommets neigeux de l'Hermon dans le bassin toujours chaud du lac, déchaîna une tempête [2].

Un savant exégète et pèlerin en Palestine décrit une de ces tempêtes dont il fut lui-même témoin

« La matinée était délicieuse ; une brise agréable soufflait de l'est ; pas le moindre nuage dans le ciel ne faisait prévoir ce qui allait arriver. Soudain vers midi, éclata un coup de tonnerre lointain, et un petit nuage, pas plus grand qu'une main d'homme se leva sur les hauteurs de Lubiéh, à l'occident. — En très peu de temps, le nuage grandit et roula en grandes masses noires, descendant des collines vers le lac et plongeant dans une obscurité complète le Thabor et Hattin. A ce moment la brise cessa ; il y eut quelques minutes de calme complet pendant lequel le soleil brilla, éclatant et la surface du lac fut égale et unie comme un miroir. Tibériade, Medjel et d'autres constructions se dessinaient en plein relief sur le fond ténébreux qui s'étendait derrière, mais elles disparurent bientôt au regard quand les grondements du tonnerre les dépassèrent et que la tempête s'avan-

1. « Choses nouvelles et choses anciennes ». Les saints Pères entendent par ces mots le Nouveau et l'Ancien Testament. Rose O. P. *in Matth.*

2. Ces tempêtes assez fréquentes tombaient parfois aussi sur le lac du côté Nord-Ouest, comme en témoigne la description qu'on va lire, mais d'après les voyageurs et exégètes, c'était du Nord surtout qu'elles venaient ; la chaleur continue et intense des régions autour du lac attirant les vents froids de l'Hermon.

çant rapidement sur le lac, transforma ses eaux tranquilles en une nappe mouvante, blanche d'écume. Elle atteignit promptement les ruines, me chassant avec mon compagnon et nous obligeant de nous réfugier dans une caverne où nous fûmes retenus pendant près d'une heure, entendant les grondements du tonnerre et témoins d'une pluie torrentielle. La moitié du lac était en repos, pendant que l'autre était toute bouleversée de façon sauvage et offrait un spectacle saisissant. Malheur à la barque qui aurait été surprise au milieu du lac par cette tourmente. Nous ne pouvions nous empêcher de songer à cet événement remarquable où la tempête nous est décrite par l'Évangéliste, d'une façon si vivante, comme « *tombant* » sur le lac de Génésareth[1]. »

Et Jésus, paisible, dormait. Les disciples n'osèrent d'abord interrompre le sommeil du prophète, mais, lorsqu'ils virent leurs barques s'enfoncer : « Maitre, crièrent-ils, sauvez-nous, nous périssons. » Et Jésus s'éveilla. Calme, au milieu de ce déchaînement de la nature : « Gens de peu de foi, dit-il, pourquoi craignez-vous ? » Alors le Messie se dressa, et interpellant la mer qui bondissait comme un taureau furieux: « Tais-toi, dit-il, et rentre sous le joug. » Et le vent tomba et il se fit un grand calme.

Revoyant le ciel serein et la mer unie comme un cristal, plusieurs des pêcheurs dont les barques avaient suivi celles des apôtres, se dirent entre eux : « Qui est donc celui qui commande aux vents et aux flots et ils obéissent ? »

Jésus dans la Pérée. Les possédés de Gergésa.

(Luc., VIII, 26-39 ; Marc., V, 1-20 ; Matth., VIII, 28-34.)

L. Sc. : La description, la note et la carte : environs du lac. Grottes, sépulcres, p. 95.

La partie septentrionale de la Pérée, limitrophe de la Décapole, est un plateau fertile, riche en blés et en pâturages, tandis que dans la partie méridionale, sur la côte orientale du Jourdain et de la Mer Morte, on trouve de magnifiques paysages et des points de vue pittoresques. C'est le pays montagneux de Galaad avec, au sud, le mont Nébo et ses bois de chênes, de sapins et de thérébinthes. Près de la rive orientale de la Mer Morte, on voyait le château-fort de Ma-

1. M. Vigouroux, auteur de « *La Bible et les découvertes modernes* ».

chéronte. La Pérée était sous le gouvernement d'Antipas, l'Hérode qui fit mourir saint Jean-Baptiste et se railla du Sauveur. Une population païenne, nombreuse, mêlée aux Juifs, habitait ces régions [1].

La barque des apôtres venait à peine d'aborder aux côtes de la Pérée, dans le pays de Gergésa [2], que deux possédés sortirent des grottes, creusées dans les rochers voisins. Ces deux malheureux étaient si redoutables que personne n'osait passer par les endroits où on aurait pu les rencontrer. Tous deux étaient des violents, des furieux. Parlant d'un de ces possédés, saint Matthieu nous dit qu'il avait déchiré ses vêtements et courait nu et rugissant au milieu des rochers, la nuit comme le jour, et se mettait tout en sang à coups de pierre. On avait essayé de le lier ; il rompait ses entraves et brisait même les chaînes dont on l'avait chargé.

Tous deux accoururent vers Jésus, se prosternèrent, mais en même temps poussaient des cris d'épouvante. « Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils du Très-Haut, criaient-ils, êtes-vous venu ici pour nous tourmenter ? — Sors de ces hommes, esprit immonde, commanda le Messie, quel est ton nom ? — Je m'appelle légion [3]. » Or, il y avait là, au loin, sur la montagne, une grande troupe de pourceaux et les démons supplièrent Jésus : « Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de porcs. » Le Seigneur leur dit : « Allez », et les démons s'emparèrent de ces animaux qui se précipitèrent du haut des rochers abrupts, dans le lac, au nombre d'environ deux mille [4]. Les porchers s'enfuirent et répandirent la tragique nouvelle. Bientôt les habitants de Gergésa accoururent et ils virent les démoniaques, jadis si redoutés, paisiblement assis, vêtus, sans nulle trace

1. Cf. Josèphe, *Bell. Jud.*, III, 3, 3.

2. Origène dit qu'une ville, nommée Gergésa se trouvait sur le bord oriental du lac de Génésareth, en face de Capharnaüm (sur les cartes modernes, plutôt, en face de Magdala). Le témoignage d'Origène est confirmé par Eusèbe et S. Jérôme On y voit, creusées dans le flanc des montagnes, un grand nombre de grottes sépulcrales abandonnées, où les possédés se cachaient.

3. Au temps du Messie, la légion romaine bien connue des Juifs, comptait cinq à six mille soldats. Lightfoot traduit le mot legio par magna multitudo immunda (in Matt., XXI, 12).

4. On peut se demander comment un si grand nombre de pourceaux pût se trouver près du lac de Génézareth, car les Juifs, d'après leurs lois, devaient avoir ces animaux en horreur. Mais Josèphe nous apprend que cette partie de la décapole était habitée par des Grecs : Gaza, Gadara, Hippos étaient villes grecques.

de leur ancienne fureur. Effrayées, ces populations païennes supplièrent le prophète de quitter leur pays. Un des deux possédés délivrés aurait voulu suivre le Sauveur : « Non, dit Jésus, mais retournez dans votre maison et annoncez les grandes choses que le Seigneur vous a faites et comment il a eu pitié de vous. » L'homme obéit, « il annonça partout la puissance du Christ, et tous furent dans l'admiration ».

Le festin de Lévi.

(Matth., IX, 10-15 ; Luc, V, 29-39 ; Marc, II, 15-20.)

L. Sc. : Voir repas et festins, p. 124.

Jésus avait délivré les possédés de Gergésa le matin ; ce miracle accompli, il remonta dans la barque des apôtres et aborda, le même jour, à la plaine de Génésareth, près de Capharnaüm. Lévi qui attendait le Sauveur, avait réuni quelques amis ; il voulait recevoir dignement dans sa maison, celui qui avait bien voulu l'admettre au nombre de ses apôtres. Jésus, venu en ce monde, avant tout, pour ramener au bercail les brebis égarées, accepta l'invitation du Publicain. Pour les Pharisiens, c'était une nouvelle occasion d'accuser le prophète. Ils entrèrent dans la salle du festin [1] et dirent aux apôtres : « D'où vient-il que vous et votre Maître vous mangez et buvez avec les Publicains et les pécheurs ? [2] » Jésus intervint aussitôt : « Ce ne sont pas les hommes en santé qui ont besoin du médecin, mais les malades. Allez et apprenez, comme vous l'enseignent les rabbi, que « le Seigneur veut la miséricorde et non le sacrifice [3]. » Survinrent à leur tour, les disciples de Jean. A l'exemple de l'Anachorète du désert, ils jeûnaient et, voyant Jésus à ce festin, ils parurent scandalisés. Le Sauveur excusa le reproche : « Mais rappelez-vous donc, leur dit-il, les paroles de Jean, lui-même : Le royaume de Dieu est comme les noces du Christ et de l'humanité ; or, mes disciples sont les amis du fiancé, ils peuvent donc se réjouir ; bientôt ils jeûneront quand l'époux les quittera. » Par ces dernières paroles, Jésus faisait entrevoir et sa mort, et les persécutions que ses apôtres et ses fidèles auraient plus tard à subir.

1. Voir p. 124 au bas sur la libre entrée dans les salles du festin.
2. Voir plus haut les détails sur les Publicains, p. 98.
3. Dieu préfère la charité au culte purement extérieur.

Résurrection de la fille de Jaïre.

(Matth., IX, 18 ; Marc., V, 22-24 ; Luc., VIII, 40, 43, 49.)

L. Sc. : Le récit ci-contre.

En ce moment survint un chef de la Synagogue un des nobles de Capharnaüm, appelé Jaïre. Il paraissait triste, inquiet et, se jetant aux pieds du Messie : « Seigneur, supplia-t-il, ma petite fille unique se meurt, venez donc, imposez-lui les mains et elle vivra. » Jésus se leva aussitôt et le suivit avec trois de ses disciples. En chemin on vint dire à Jaïre que son enfant était morte, et le bon Maître, pour prévenir une nouvelle douleur dans le cœur de ce père, lui dit : « Ne craignez rien, croyez seulement et votre fille sera sauvée. » Arrivé près de la maison où gisait le corps de l'enfant, on entendait les lamentations et la funèbre musique qui, chez les Juifs, accompagnaient toujours les cérémonies d'un décès. Le Seigneur fait écarter la foule et pénètre dans la maison, accompagné seulement de Pierre, Jacques et Jean. Alors, prenant dans ses mains la main déjà froide de l'enfant, et de sa voix la plus douce : « Talitha Koumi, dit-il, lève-toi, ma petite fille. » Et aussitôt l'enfant se dresse et se jette dans les bras de son père et de sa mère, ravis et muets de bonheur. Jésus s'intéressa encore à la petite ressuscitée, il dit à la mère : « Donnez à manger à l'enfant », et lui défendit aussi de publier le miracle [1].

Guérison de l'hémorroïsse.

(Luc., VIII, 43-48.)

L. Sc. : La route le long du lac, p. 77. la carte etvoir les notes ci-dessous, 1-2.

Pendant que la foule suivait le Messie en route vers la maison de Jaïre, une femme affligée d'une maladie humiliante [2], un flux de sang, s'était glissée jusque près du Sauveur. « Si je touche seulement la frange de son manteau [3],

1. Voir p. 104, la note.

2. Les juifs prétendaient que cette maladie était la conséquence d'inconduite.

3. Les juifs et en particulier les rabbins portaient aux quatre coins de leurs manteaux des franges ou plutôt des glands ; ils rejetaient un des pans de devant sur l'épaule de manière qu'un des glands pendait sur le dos, c'est la frange que l'hémorroïsse réussit à toucher.

se dit-elle, je serai guérie. » Elle réussit à joindre Jésus et à peine eût-elle touchée son manteau que l'hémorroïsse se sentit complètement soulagée. A l'instant elle se cacha dans la foule. Le Seigneur se retourna et, parcourant des yeux la multitude, il fixa son regard pénétrant sur la femme : « Quelqu'un m'a touché, dit-il, car j'ai senti une vertu sortir de moi. » L'hémorroïsse, guérie, se prosterna aux pieds du Maître, déclara le mal dont elle avait souffert et comment le seul attouchement du manteau l'en avait délivrée. « Ma fille, dit le Sauveur, votre confiance et votre foi vous ont sauvée. »

Mission des Apôtres.

Jésus les prépare à leur ministère.

(Matth., X, 1-42 ; Luc., IX, 1-7 ; Marc., VI, 7-14.)

L. Sc. : Villes et bourgades de la Galilée. Voir la carte de la Palestine et la description, pp. 13, 75.

Comme pour le sermon sur la montagne et les paraboles, nous ne donnerons ici que le texte des Evangiles, commenté toutefois par quelques notes expliquant certains termes ou rappelant des coutumes juives.

Jésus réunit autour de lui les douze ; avant de les envoyer prêcher le royaume de Dieu, il leur dit :

« N'allez point vers les Gentils, n'entrez point dans les villes des Samaritains. Allez d'abord aux brebis perdues de la maison d'Israël. Allez, enseignez-les ! Dites-leur : Le royaume de Dieu est proche ! »

Collaborateurs de leur Maître qui est venu pour Israël, Jésus limite la mission de ses apôtres aux brebis perdues de la famille. Il les envoie donc dans les villes et bourgades de la Galilée, où il savait, selon saint Matthieu, que les populations étaient languissantes et abattues, comme des brebis qui n'ont point de pasteur.

Gages du succès. — Sentiments qui doivent animer les apôtres. — Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons.

Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.

Ne portez rien en chemin, ni or, ni argent, *ni aucune monnaie dans vos ceintures*, ni sac de provisions pour la route, ni deux tuniques, *ni chaussures*, mais des sandales, ni de *bâton spécial*.

La monnaie dans les ceintures. — Les ceintures des voyageurs en particulier, étaient doubles, qu'elles fussent en cuir ou en étoffe. Entre les deux bandes, cousues ensemble en longueur, on glissait la monnaie. Cet usage de la ceinture comme bourse était général, en Judée, parmi le peuple.

Pas de chaussures. — C'est-à-dire, pas de brodequins tels qu'en portaient les riches en voyage et qui enveloppaient le pied, mais de simples sandales.

Pas de bâton spécial pour se défendre, mais le bâton ordinaire pour se soutenir dans les marches longues et pénibles, par sentiers et chemins rocailleux.

Conduite à tenir selon l'accueil reçu. — En quelque ville ou village que vous entriez, choisissez le plus digne et demeurez chez lui jusqu'à votre départ. A l'ouvrier est due la nourriture. Dès votre entrée, saluez en disant : *que la paix soit sur cette maison.* Si la maison la mérite, votre paix ira reposer sur elle ; sinon, elle reviendra sur vous.

« *Que la paix soit sur cette maison.* » — En Orient c'est le salut habituel. En général, l'hôte, surtout l'apôtre ou l'envoyé, était accueilli avec respect, assis à la table, admis au foyer ; cette hospitalité plus intime favorisait son apostolat.

Quand on ne vous recevra point et qu'on n'écoutera point votre parole, retirez-vous et, une fois sortis de cette maison ou de cette ville, *secouez jusqu'à la poussière de vos pieds.* Je vous le dis en vérité : au jour du Jugement, il y aura moins de rigueur pour Sodome et Gomorrhe que pour cette ville.

Secouez la poussière de vos pieds. — Dans la Mischna, il était dit que toute poussière d'une terre de Gentils doit être aux yeux d'un Juif comme la poussière du tombeau. Ce que les Juifs firent contre les païens en secouant la poussière de leurs chaussures, les apôtres devaient le faire à l'égard de ceux qui violaient leur droit à l'hospitalité et les rejetaient quoique délégués par le Messie.

Persécutions. — Voici que je vous envoie, comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc *prudents comme des serpents* et *simples comme des colombes.*

C'est-à-dire :

Que votre prudence soit sans malice et que votre simplicité marche de pair avec la prudence. Saint Jérôme écrivait : « La prudence sans bonté est malice et la simplicité sans prudence est folie. »

Persécutions. — Mettez-vous en garde contre les hommes car ils vous traduiront devant les tribunaux et vous flagelleront dans leurs Synagogues. A cause de moi, ils vous feront comparaître devant les gouverneurs et les rois, afin que vous me rendiez témoignage. Quand ils vous livreront, ne vous inquiétez pas, ni de ce que vous direz, ni de quelle manière vous le direz. Car ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'Esprit du Père qui parlera en vous[1]. — *Si dans une ville on vous persécute, fuyez dans une autre.* — Le Christ n'envoie pas ses apôtres, de même que ses missionnaires pour mourir, mais pour travailler, ils ne doivent donc pas exposer leur vie sans nécessité, mais la conserver pour continuer leur apostolat.

Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. S'ils ont appelé Béelzébub, le Père de famille, à quelles injures ne doivent pas s'attendre ses serviteurs (Béelzébub, le démon) !

Confiance en Dieu. — Ne craignez rien, ce que je vous ai dit en particulier, *criez-le sur les toits.* Ne vous laissez pas effrayer par ceux qui tuent le corps, craignez celui qui peut jeter l'âme et le corps dans l'enfer. *Deux passereaux ne se vendent-ils pas une obole ? Et pas un ne tombe sur la terre sans que votre Père le permette,* ne craignez rien, vous valez mieux que beaucoup de passereaux.

Criez-le sur les toits. — Les maisons juives étaient à plates-formes, entourées de garde-corps, à hauteur d'appui. Les familles y passaient des journées entières. C'est de ces plates-formes que l'on pouvait s'adresser au public, sur les places ou dans les rues.

Les passereaux. — Jésus-Christ fait alllusion à ces petits

1. Comme Maldonat le concluait, après les Pères de l'Église, ces instructions et déclarations données par Jésus étaient générales et non pas en regard des nécessités de ce premier apostolat, mais à son occasion. S Marc, en effet, le décrit comme fructueux et pacifique. Les dangers annoncés par le Sauveur : comparutions devant les premières autorités juives, devant des chefs et des rois ne pouvaient atteindre ses disciples en Galilée. Ces instructions visaient donc la mission des apôtres dans le monde entier où plus tard ils prêcheraient l'Évangile. Évang. selon S. Matth. V. Rose, p. 79.

oiscaux que le froid ou la faim font tomber à terre et qui se vendent ensuite à vil prix,dans les villes ou villages juifs.

Ne vous imaginez pas que je suis venu apporter la *paix* sur la terre, non, *mais le glaive*. Qui aime plus sa famille que moi n'est pas digne de moi.

Non la paix, mais le glaive. — C'est-à-dire cette paix coupable, la paix dans la mollesse et dans le mal. — J'apporte le glaive pour rompre cette paix entre Satan et ceux qu'il séduit. Ce glaive tranchera même les liens du sang s'ils portent atteinte aux droitts de Dieu ou au salut des âmes.

Récompense. — Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise, qui vous reçoit me reçoit, et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète aura la récompense du prophète[1] ; celui qui reçoit un juste, aura la récompense du juste. » Et Jésus montra le peuple et les enfants qui partout le suivaient et dit : quiconque aura donné seulement un verre d'eau à l'un de ces petits, en mon nom, ou au moindre de mes disciples, je vous l'affirme, il ne perdra pas sa récompense. »

D'après l'ordre reçu, les apôtres partirent deux à deux : « Pierre et André ; Jacques et Jean, fils de Zébédée ; Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu, le publicain ; Jacques, fils d'Asphée et Thaddée ; Simon, le Cananéen et Judas l'Iscariote, celui qui le livra. »

Et ils s'en allèrent, prêchant aux Galiléens la Bonne Nouvelle, exhortant à la pénitence, délivrant les possédés et faisant des onctions d'huile[2] sur un grand nombre de malades qu'ils rendaient à la santé. Jésus lui-même continua d'enseigner dans les villes voisines

Mort de saint Jean-Baptiste.

(Matth., XIV, 1-13 ; Marc., VI, 14-29 ; Luc., IX, 7-10.)

L. Sc. : Les détails ci-dessous et la forteresse de Macheronte, p. 82.

Il y avait près de douze mois que Jean-Baptiste était en prison, quand arriva le jour anniversaire de la naissance

1. Comme si lui-même était prophète. (Fillion).

2. D'après la plupart des interprètes, les onctions que firent les apôtres sur les malades *figuraient seulement* le sacrement de l'Extrême-Onction qui, outre ses effets spirituels, rend la santé à ceux qui se meurent, si elle

d'Hérode-Antipas. Le prince se trouvait dans son palais de Machéronte, à l'est de la Mer Morte ; il invita à sa fête les officiers de sa cour, ses courtisans et quelques nobles de la Galilée. Ce que Josèphe nous rapporte des richesses et du faste des Hérodes nous permet d'imaginer quel fut le luxe et la profusion de ce festin. Hérode cherchait en tout à imiter les Romains et Hérodiade, sa compagne éhontée, était certes au courant des fêtes lascives de l'Italie. Elle avait réservé pour la fin du repas une de ces exhibitions chorégraphiques qui devait plaire à cette compagnie sans pudeur ; la concubine décida que même sa fille, Salomé, y prendrait part. La princesse y parut donc avec tous ses attraits, elle dansa et plut tant à Hérode que, dans le transport de son ivresse, il promit à Salomé de lui accorder tout ce qu'elle demanderait, fût-ce même la moitié de son royaume [1]. La fille courut vers sa mère : « Que demanderai-je », dit-elle ; et la femme vindicative répondit aussitôt : « La tête de Jean-Baptiste ». Salomé rentra dans la salle du festin, prit un des plats de la table et, sans honte : « Je veux, dit-elle, qu'ici même, vous me donniez sur ce plat la tête de Jean-Baptiste. » Cette brusque demande secoua l'ivresse du tétrarque, il se sentit joué par la mère et la fille. Mais les convives l'épiaient : allait-il forfaire à son serment ? et une honte cruelle l'emporta sur sa coupable faiblesse ; il fit signe au bourreau, qui, selon la coutume d'Orient, se tenait, le glaive nu, à ses côtés, et le crime sacrilège allait s'accomplir. Le speculator ne tarda pas de revenir portant sur le plat la tête sanglante du prophète ; il la remit à la danseuse, qui, souriante, l'offrit à sa mère !

Hérodiade ordonna de jeter le corps mutilé dans les ravins de Machéronte, en pâture aux chiens et aux oiseaux de proie, mais les disciples du Baptiste l'ensevelirent et annoncèrent à Jésus la mort du Précurseur.

« Cette mort du saint Prophète, s'écrie saint Augustin, quelles mœurs abominables elle nous révèle parmi les ennemis du Christ. » Ce crime fut d'autant plus odieux qu'il s'accomplit au milieu des joies lascives d'un festin et fut le salaire d'une danseuse.

est nécessaire ou utile pour leur salut ou pour la gloire de Dieu. « Sacramentum a Christo apud Marcum *insinuatum*, per Jacobum apostolum *promulgatum* ». (*Trid. Sessio* IV).

1. Cette promesse si formelle qu'elle fût, était d'une inanité ridicule, puisque, vassal de Rome, Hérode ne pouvait pas même disposer d'une seule ville. (Sepp, *Vie de Jésus-Christ*).

Châtiment d'Hérode.

La justice de Dieu, comme disait Bossuet, eut de terribles retours. Le peuple n'eut qu'une voix pour maudire le meurtrier. Arétas vengea l'honneur de sa fille répudiée, taillant en pièces les troupes du tétrarque et lui enlevant son splendide palais en même temps que la forteresse de Machéronte, prison du Baptiste. Mais, en son âme coupable, Hérode fut encore plus profondément atteint : des terreurs incessantes le poursuivaient et, se rappelant cet autre prophète, Jésus de Galilée, il crût Jean-Baptiste sorti de sa tombe. Vainement chercha-t-on à le rassurer. « Non, c'est Jean, ressuscité qui sur moi se vengera [1], » et il voulut voir Jésus. On pouvait tout craindre de cet effroi du tyran. — Le Seigneur, ayant retrouvé ses apôtres, au retour de leur mission : « Venez, seuls avec moi, leur dit-il, nous irons dans quelque lieu désert et vous vous reposerez un peu.»

Les apôtres trouvèrent une barque et tous voguèrent vers le nord du lac. Ils abordèrent près de Bethsaïda, une ville nouvelle, bâtie par Philippe, tétrarque d'Iturée et surnommée Julias, en souvenir de la fille d'Auguste.

Multiplication des cinq pains.

(Matth., XIV, 13-21 ; Marc., VI, 34-44 ; Luc., IX, 10-17 ; Joann., VI, 1-15.)

L. Sc : Les bords Est du lac. Voir la Pérée, p. 131, 179.

Jésus et ses apôtres auraient voulu s'isoler quelque temps ; ce fut en vain. Ils venaient de débarquer à Bethsaïda et déjà le peuple était là, attendant son Sauveur. Aux habitants du pays s'étaient joints les pèlerins des contrées éloignées se rendant à Jérusalem, car la Pâque était proche et les caravanes devaient se former autour du lac. Si épuisé de fatigue qu'il fût, le bon Maître, voyant toutes ces âmes qu'il pou-

1. D'après Josèphe, la justice de Dieu frappa aussi la femme adultère et sa fille. Hérode et Hérodiade déchus du trône furent exilés à Lyon et y moururent dans la misère. Le voyage avait eu lieu au fort de l'hiver, « Salomée, la fille d'Hérodiade, voyant le Rhône pris par la gelée voulut le franchir sur la glace, la glace se rompit, elle demeura enfoncée jusqu'au cou, le froid la paralysa et les glaçons frappant le cou, séparèrent la tête du tronc ». Nicéphore, 1, 20.

vait gagner au royaume de Dieu, reprit son enseignement et guérit les malades. Il parvint ainsi près d'une colline solitaire ; peut-être lui offrirait-elle quelque repos, la nuit. « Ce lieu est désert, dirent les apôtres à Jésus, et l'heure est avancée, renvoyez le peuple, afin qu'ils aillent dans les villages voisins chercher leur nourriture. » Mais Jésus eut pitié de cette foule. « Il n'est pas nécessaire qu'ils s'en aillent, dit-il, donnez-leur à manger vous-mêmes ». Et s'adressant à Philippe : « Où achèterions-nous du pain pour nourrir tout ce monde ? » (Ils étaient cinq mille hommes, sans compter les femmes et enfants.)

« Deux cents deniers, répondit Philippe, ne suffiraient pas pour que chacun eût quelque peu [1]. — Combien avez-vous de pains, reprit Jésus, allez et voyez. » André revint bientôt : « Il y a ici un jeune garçon, dit-il, qui a cinq pains d'orge et deux poissons [2], mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ? — Faites-les asseoir, commanda le Messie, et apportez-moi ces pains et les poissons. » Les apôtres firent ranger la foule sur le gazon vert, c'était au printemps, et assignèrent aux cinq mille hommes des places à part. En tout, il y avait donc là dix mille personnes à nourrir. Et Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les yeux au ciel, il les bénit et les donna à ses disciples pour les distribuer au peuple, et tous mangèrent autant qu'ils voulurent et furent rassasiés. « Recueillez ce qui reste pour qu'il ne se perde rien, » dit le Sauveur ; les apôtres recueillirent les fragments et en remplirent douze corbeilles.

Or cette grande foule objet de ce bienfaisant miracle, en fut émerveillée et tous répétaient : « Oui, celui-ci est bien le prophète qui doit venir dans le monde. »

Le Messie savait que ce peuple, dans son enthousiasme, l'aurait proclamé roi ; les apôtres aussi, s'étaient laissé séduire par des rêves ambitieux. Il ordonna à ses disciples de s'embarquer à l'instant pour Bethsaïde ; lui-même renvoya la foule et s'y déroba dans la solitude, pour prier. Dans la prière, il voulait retremper son âme pour les nouvelles épreuves qui l'attendaient, car, dès le lendemain, ce même peuple qu'il venait de nourrir du pain matériel, allait le renier au

1. L'achat des pains pour cette somme n'aurait donné à chacun des *hommes* que pour trois centimes de pain, un menu morceau, et il restait les femmes et les enfants à nourrir.

2. Ces pains juifs étaient très minces et les poissons séchés.

PÊCHEURS SUR LE LAC DE GÉNÉSARETH.

moment où il lui donnerait la plus grande marque de son amour en lui promettant une nourriture divine.

Jésus marche sur les eaux et y soutient Pierre.

(Matth., XIV, 22-33 ; Marc., VI, 45-52 ; Joann., VI, 16-20.)

L. Sc. : Le lac, pp. 75 et 143, et gravure.

Sur l'ordre du Seigneur, les apôtres s'étaient embarqués et ramaient vers Capharnaüm. Il faisait nuit; un grand vent soufflait et soulevait les eaux du lac. Les disciples se fatiguaient à ramer, car le vent était contraire et ils n'avaient parcouru, vers la quatrième veille de la nuit [1] qu'un espace de trente stades [2]. Soudain, ils virent comme un fantôme, marchant sur la mer et cherchant à les gagner de vitesse. Un mauvais esprit voulait donc leur nuire ! Saisis de peur, ils jetèrent un cri d'effroi. C'était Jésus qui venait les rejoindre. « Rassurez-vous, leur dit-il, c'est moi, ne craignez rien. » Pierre, avec sa fougue coutumière : « Si c'est vous, Seigneur, ordonnez que je vienne à vous, sur les eaux. » « Venez », répondit Jésus, et Pierre, sorti de la barque, marcha sur les eaux. Mais la violence du vent l'effraya, il commençait à s'enfoncer, poussa un cri et dit : « Seigneur, sauvez-moi ! » Et Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : « Pourquoi avez-vous douté, homme de peu de foi ? » Le Seigneur monta alors dans la barque avec Pierre ; le vent s'apaisa et la barque aborda aussitôt à Capharnaüm. Les apôtres se prosternèrent devant Jésus en disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. »

Promesse de l'Eucharistie.

(Joan., VI, 22-71.)

L. Sc. : La Synagogue de Capharnaüm. Voir gravure, p. 39.

Le lendemain du miracle de la multiplication des pains, la foule qui était restée à l'est du lac, près de Bethsaïda-Julias, reconnut que Jésus n'était plus là, ni aucun de ses disciples. Ils prirent donc des barques et ramèrent vers Capharnaüm, espérant l'y retrouver. Ils le rencontrèrent, en effet, dans la

1. C'est-à-dire vers trois heures du matin.
2. Un peu plus d'une lieue.

Synagogue, enseignant le peuple. « Maître, demandèrent-ils, comment êtes-vous ici ? — Vous me cherchez, répondit le Messie, parce que je vous ai rassasiés du pain matériel. Travaillez, non pas en vue de la nourriture qui périt, mais de celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. — Seigneur, reprirent-ils, ne cessez de nous donner ce pain. » Jésus leur dit : « Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel. Celui qui mange de ce pain, vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je dois livrer pour le salut du monde. » Et voici que les Juifs se disputèrent entre eux, disant : « Comment peut-il nous donner sa chair à manger ? »

Jésus leur dit encore : « En vérité, en vérité, je vous le déclare, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie à jamais et je le ressusciterai au dernier jour. En effet, ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui m'a envoyé est la vie même et que je vis par lui, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. Tel est le pain descendu du ciel : ce n'est pas comme la manne que vos pères ont mangée et qui ne les a pas préservés de la mort ; quiconque mange ce pain vivra au contraire éternellement. »

A ces mots, plusieurs se dirent : « Ces paroles sont étranges, qui peut les entendre ? » Mais Jésus, qui connaissait leur murmures secrets, en appela à la merveille de sa future ascension corporelle, en disant : « Ma parole vous scandalise ? Douteriez-vous encore si vous voyiez le Fils de l'homme monter au ciel où il était premièrement ? » Et il termina par ces mots : « Nul ne peut venir à moi, s'il ne lui a été donné par mon Père. »

Toujours sous l'influence de pensées matérielles, les Juifs et même quelques disciples, ne comprirent rien à ce sublime langage. Malgré tous les miracles dont ils avaient été témoins, ils ne comptaient pas encore avec la toute-puissance du Verbe et les divines industries de son amour. Ils ne voulaient reconnaître la puissance et la sagesse de Dieu qu'à la mesure de leurs pensées vulgaires. « Et voilà pourquoi le Seigneur insiste, affirme, appuie d'autant plus qu'on se récrie davantage. Donc, le doute n'est plus possible. Il faut

prendre les paroles de Jésus, à la lettre, sans quoi, il se serait joué indignement de ses auditeurs et de tous ceux qui, dans la suite des siècles, devaient croire en lui. « Non, non, mon Sauveur, s'écrie Bossuet, vous ne venez pas troubler le monde par de grands mots qui n'aboutissent à rien : je me tais, je crois, j'adore. »

IIIe ANNEE DU MINISTERE DE JESUS.

La fête de Pâque était proche. Quoique le Messie se fût rendu à Jérusalem les deux années précédentes, il ne voulut pas assister à cette troisième Pâque, « parce que, à Jérusalem, on cherchait à le faire mourir et l'heure de son immolation n'était pas encore venue ». — Cette troisième année de son ministère s'annonçait pleine de menaces. Toutefois, si la Galilée perdit de sa confiance en Jésus, si Capharnaüm, elle aussi, subissait l'influence croissante des Sanhédrites, cette défiance du peuple n'alla pas jusqu'à l'hostilité ouverte, il se contenta de se montrer indifférent.

Les Pharisiens confondus.

(Matth., XV, 1-20 ; Marc., VII, 1-23.)

L. Sc. : Capharnaüm, p. 89. Description.

Après le retour des pèlerins, venus de Jérusalem, les Scribes reprirent leurs intrigues et leurs poursuites. On connaît les prescriptions mesquines et tyranniques des pharisiens, au sujet des ablutions[1]. Or, Jésus-Christ ne voulait pas compter avec cet abus des lois de Moïse et mettait la pureté morale bien au-dessus de ces ablutions, ridiculement multipliées.

« Pourquoi, dirent-ils au Maître, vos disciples ne suivent-ils pas les traditions des anciens, et mangent-ils avec des mains impures ? — Et vous, repartit aussitôt le Sauveur, pourquoi transgressez-vous la Loi de Dieu, afin de suivre vos traditions ? Dieu a dit : Honore ton père et ta mère ; et vous, vous dites : si un homme dit à ses parents : j'ai voué à Dieu tout ce dont j'aurais pu disposer pour vous : le mot « corban[2] » prononcé, le vœu est irrévocable. Hypocrites, c'est bien de vous qu'Isaïe a prophétisé : ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » Sans pouvoir

1. Voir plus haut, p. 101.

2. *Corban*. Mot hébreu qui désigne une offrande faite au Seigneur. Dès qu'on avait prononcé ce simple mot au sujet d'une propriété, d'une somme d'argent, d'un objet quelconque, ces choses étaient consacrées à Dieu irré-

répondre, les espions se retirèrent, confondus. La foule voulut se disperser, Jésus la retint. « Écoutez-moi tous, et comprenez. Il n'y a rien hors de l'homme qui, entrant en lui, le puisse souiller ; mais ce qui sort de l'homme, c'est là ce qui le rend impur. Qui a des oreillles pour entendre, qu'il l'entende ». Et le Maître rentra dans sa demeure.

L. Sc. : Maison modeste, p. 36.

Les disciples ne comprirent guère le sens de ces dernières paroles. « Expliquez-nous, dirent-ils, cette parabole. » Le Seigneur accéda à leur désir, mais il leur reprocha en même temps leur ignorance, après tous les enseignements qu'il leur avait déjà donnés. « Quoi ! êtes-vous donc aussi sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que toute chose du dehors entrant dans l'homme ne peut le rendre impur ? Mais ce qui sort de l'homme c'est là ce qui le rend impur, car c'est du dedans et du cœur que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, les fourberies, les impudicités, l'œil envieux [1], les blasphèmes, l'orgueil, la folie. C'est là ce qui souille l'homme ; mais manger sans se laver les mains, non, cela ne souille point l'homme. »

La dernière entrevue des Pharisiens avec Jésus, les avait humiliés.Le Sauveur savait qu'ils chercheraient à se venger. Il quitta donc, pour un temps, la Galilée et alla vers la Phénicie et la Décapole ; il y demeura près de six mois et ne revint à Capharnaüm que vers la fête des Tabernacles [2].

Séjour en Phénicie et dans la Décapole. La Chananéenne.

(Matth., XV, 21-28 ; Marc., VII, 24-30.)

L. Sc. : Ci-dessous la description.

A l'époque du Messie, la Phénicie était une des plus belles provinces de l'empire romain, car Tyr, sa capitale, la reine

vocablement et les parents du donateur, fussent-ils dans un besoin extrême, les docteurs ne permettaient pas qu'il reprît quoi que ce fût de son offrande pour leur venir en aide, c'était supprimer le IVe commandement de Dieu : « Dieu ne veut pas d'un don qui réduirait les parents à la famine ». s. Ambroise, cité par Fillion.

1. C'est-à-dire l'envie.
2. Voir la note, p. 104.

des mers, « ne se taisait pas encore au milieu des eaux ». — Resserrée entre la Méditerranée et les chaînes de montagnes, longeant ses côtes, la Phénicie ne mesurait guère, en largeur que de 15 à 50 kilomètres. Sa population commerciale et industrielle occupait surtout la partie du littoral entre le mont Carmel et Beyrouth. Cette côte régulière était la plus favorable à la navigation. L'activité commerciale de ce petit peuple ne s'étendait pas seulement à toutes les villes maritimes de la Méditerranée ; les Phéniciens avaient acquis des ports, même sur les côtes de la Mer Rouge, pour communiquer de là avec les riches cités de l'Inde. Ils fournissaient, par leurs navires ou par des caravanes, tous les objets précieux et utiles, importés des extrémités du monde ou venant de leur propre pays, aux villes du nord de l'Afrique et à celles de l'Asie. Tyr, Sidon et Sarepta se distinguaient surtout par leurs manufactures de verre, de tissus, de broderies et en particulier par ces étoffes de pourpre, connues de tout l'ancien monde. Les travaux métallurgiques étaient également développés chez ces populations. C'est la Phénicie, on s'en souvient, qui, sous le roi Hiram, fournit à Salomon les architectes, les ouvriers et la plupart des matériaux pour la construction du Temple. — Durant son séjour en cette terre païenne, le Seigneur cherchait la paix et le repos ; d'ailleurs il n'était pas envoyé par son Père pour évangéliser lui-même les Gentils ; aussi l'Évangile ne signale qu'un seul miracle, opéré par Jésus dans ce pays : la guérison de la fille d'une Chananéenne[1].

La Chananéenne.

(Matth., XV, 21-28 ; Marc., VII, 24-30.)

L. Sc. : Voir, p. 14, la carte de la Palestine, Tyr et ses alentours.

Or, comme Jésus passait par une route près de Sarepta, une femme chananéenne, dont la fille était possédée d'un esprit impur, s'approcha du Seigneur et lui dit : « Fils de David, ayez pitié de moi, ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Le Sauveur sembla ne pas vouloir l'entendre.

1. Sans doute qu'en Phénicie le Messie n'était pas secouru par les saintes femmes ; les apôtres presque tous pêcheurs devaient donc par le produit de leurs pêches se procurer les ressources nécessaires. Voilà pourquoi, le Sauveur, qui d'ailleurs désirait s'isoler, aura probablement suivi dans ses voyages, les bords les moins fréquentés de la mer et des rivières.

« Accordez-lui, Maître, dirent les apôtres, ce qu'elle demande et renvoyez-la, car elle nous poursuit de ses cris. — Je ne suis envoyé, répondit Jésus à la femme, que pour les brebis de la maison d'Israël. » Malgré ce froid accueil, elle pénétra dans la maison où le Messie venait d'entrer et, se prosternant à ses pieds : « Seigneur, s'écria-t-elle, assistez-moi. » Jésus lui dit : « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens. — C'est vrai, Seigneur, dit-elle, mais les petits chiens, sous la table de leurs maîtres, mangent les miettes que les enfants laissent tomber[1]. — Femme, dit Jésus, ta foi est grande, va, et qu'il te soit fait comme tu veux. » — De retour à sa maison, la mère trouva sa fille délivrée de l'esprit immonde et reposant sur son lit.

La Décapole.

L. Sc. : Lire ci-dessous et voir la carte de la Palestine, p. 14.

Quittant la Phénicie, le Messie alla vers les sources du Jourdain et descendit parmi les villes et villages de la Décapole.

La Décapole, comme son nom l'indique, était une confédération d'une dizaine de villes libres, situées presque toutes à l'est du Jourdain. La Décapole s'étendait au nord vers Damas ; au midi, jusqu'au torrent de Jabbok. Jésus était déjà connu dans ces régions, grâce aux possédés de Gergésa qui, délivrés, avaient proclamé partout sa puissance.

Guérison d'un sourd-muet.

(Marc., VII, 31-37.)

A peine arrivé, on amena au Sauveur un sourd-muet. Jésus lui mit les doigts dans les oreilles, un peu de salive sur la langue et dit : « Ephphetha[2], ouvrez-vous, » et aussitôt le sourd-muet entendit et parla. Le Seigneur défendit à tous de publier le miracle.

1. Des peintures grecques montrent, liés aux pieds des tables, des petits chiens, se disputant les restes des pains très légers qui servaient aux convives pour se nettoyer les doigts et qu'ils rejetaient ensuite.

2. Jésus se trouvait au milieu de populations grecques, il semble donc assez étrange que, parlant grec il ait employé un terme araméen pour accomplir le miracle. On en a conclu que généralement il se servait de cette dernière langue qui était la langue du peuple.

Seconde multiplication des pains.

(Matth., XV, 29-39 ; Marc., VIII, 1-10.)

Jésus voulait se soustraire à la foule. Il se retira donc au milieu des collines. Mais le peuple l'eut bientôt rejoint et l'entoura en grandes troupes. On vint déposer à ses pieds des boiteux, des aveugles, des infirmes ; on les lui abandonnait, sûr qu'on était que le nouveau prophète les guérirait tous. Cette confiance absolue toucha le Sauveur. Tous ces malheureux se relevèrent guéris et le peuple glorifia le Dieu d'Israël. Dans sa reconnaissance, cette foule qui croissait sans cesse, s'attacha vraiment aux pas du Seigneur ; déjà depuis trois jours, elle le suivait, elle comptait, sans les femmes et les enfants, quatre mille hommes. Le bon Maître résolut de renouveler en sa faveur *le miracle de la multiplication des pains.*

L. Sc. : ci-dessous.

La région de la Décapole était montagneuse, boisée en certaines de ses parties; ailleurs, elle était stérile et solitaire. Cependant on disait que cette terre était une terre bénie ; la terre des Géraséniens en particulier semblait favorisée par la nature. Les villes, bâties par les Gréco-Romains, comptaient des monuments remarquables dont on voit encore les belles ruines.

« J'ai compassion de cette foule, dit le Messie à ses apôtres, voilà trois jours qu'ils persévèrent à rester près de moi jusqu'à n'avoir plus de quoi manger. Je ne veux pas les renvoyer à jeun de peur qu'ils ne défaillent en chemin, car il y en a parmi eux qui viennent de loin. Combien de pains avez-vous ? » demanda le Maître à ses disciples. « Sept et quelques petits poissons [1] », répondirent-ils. « Faites asseoir

1. En Palestine, le pain et les poissons étaient la nourriture ordinaire des pauvres. Cette nourriture y abondait. La Méditerranée, le lac et le Jourdain étaient très poissonneux. La loi pouvait donc prescrire,sans nuire à l'alimentation des petites gens que, seuls les poissons à écailles pouvaient être mangés. En voyage surtout, la provision ordinaire consistait en poissons séchés et en pains.

Le pain était, comme dans la plupart des pays, d'un usage quotidien, généralement dans les pays chauds on n'en cuisait que ce qui était nécessaire pour un jour ; la chaleur du climat le rendait vite amer. Le pain d'orge, très abondant, était le pain des pauvres. Le pain de froment celui de la classe aisée. Le froment donnait de si belles récoltes qu'on en fit un

la foule », et Jésus prit les sept pains, puis rendant grâces, il les rompit et les fit distribuer ; le peuple mangea à satiété et les apôtres remplirent encore sept grandes [1] corbeilles des morceaux superflus. Le Seigneur congédia la foule et, plus docile que les Juifs, elle s'en alla, louant et bénissant Dieu et son envoyé.

Les Pharisiens demandent à Jésus un signe dans les airs.

(Matth., XVI, 1-4.)

L. Sc. Le pays solitaire de Dalmanitha formant une vallée profonde arrosée de deux sources. Voir la carte de la Palestine au nord-ouest de Magdala, p. 14.

Une barque emporta bientôt le Messie vers la rive opposée du lac de Génésareth et le descendit à Magdala ; de Magdala, il gagna aussitôt Dalmanutha, pays très retiré dans les montagnes. Mais, quoi qu'il pût faire pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis, il rencontra les Pharisiens; unis cette fois encore aux Hérodiens. Ces derniers, après la mort de Jean-Baptiste, en voulaient, eux aussi, au jeune Prophète, que leur maître, dans ses accès de terreur, prenait pour le Précurseur ressuscité. Ils mirent Jésus en demeure de faire un miracle dans les airs ; car, sur la terre, disaient-ils, les démons font également des merveilles. Le Seigneur dédaigna cette provocation. Il avait semé les miracles sur la route, s'était montré le Maître de la nature entière, commandant aux vents et aux flots. « Quoi, s'écria-t-il, cette race mauvaise et adultère demande un signe ! Il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe de Jonas, le prophète [1]. »

article d'exportation. Le froment des environs de Jérusalem surtout était d'une saveur exquise. On disait *le pain de la Ville-Sainte*, *le meilleur de la terre*. Cuit en minces galettes, il suffisait de le rompre pour s'en nourrir. Jésus-Christ fit ainsi dans les deux multiplications et encore à la dernière Cène.

1. Dans la première multiplication des pains les Évangélistes parlent de petites mannes de jonc *(cofinus)* : dans la seconde ils emploient le mot *spuridas* donc de plus grandes corbeilles, saint Paul fut descendu des remparts de Damas dans une de ces corbeilles, *spuridas*.

2. De même que le prophète Jonas sortit après trois jours du corps de la baleine ainsi, après trois jours, le Christ sortira triomphant du tombeau.

Le levain des Pharisiens.

(Marc., VIII, 14-21.)

L. Sc. : Jésus sur le lac avec ses disciples, p. 131.

Jésus quitta les côtes de la Galilée et, voyant les disciples inquiets, parce qu'ils avaient oublié de renouveler leurs provisions : « Faites attention et prenez garde seulement au levain [1] des Pharisiens et des Saducéens », leur dit-il. Les apôtres ne comprirent pas. « Gens de peu de foi, reprit le Seigneur, pourquoi penser que vous n'avez pas de pain ; n'ai-je pas nourri d'abord cinq mille hommes, puis encore quatre mille, avez-vous perdu la mémoire ? » Ils comprirent enfin que Jésus n'avait voulu que les mettre en garde contre le levain des fausses doctrines de ses ennemis.

Guérison d'un aveugle près Bethsaïda-Julias.

(Marc., VIII, 22-26.)

L. Sc. : Bethsaïda-Julias, vastes solitudes près de la ville ; du côté de l'Orient collines désertes.

Le lendemain matin, Jésus remonta le Jourdain aux environs de Bethsaïda-Julias [2]. Il vit la foule qui lui amenait un aveugle. Cet homme ne connaissait pas le Sauveur ; sa foi dans le Christ était donc bien faible. Relevant les âmes en guérissant les corps, le Messie voulut graduellement faire naître la confiance et graduellement il opéra le miracle de cette guérison. Il humecta d'abord les paupières de l'aveugle. « Voyez-vous quelque chose ? » demanda Jésus. « Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres », répondit l'aveugle. Une seconde fois, le Sauveur toucha ses yeux et aussitôt il vit distinctement tout ce qui l'environnait. « Retourne dans ta maison, dit le Messie, et ne dis pas qui t'a guéri [3]. »

1. En hébreu, le mot levain désigne ce qui est aigre, âcre, mordant. Knabenbauer, *Cursus*.

2. Il y eut au temps du Messie deux Bethsaïda, l'une sur la rive Occidentale, la ville des pêcheurs, l'autre, au Nord-Est du lac qui devint une ville remarquable, bâtie par Philippe le Tétrarque. Il l'appela Bethsaïda-Julias en l'honneur de la fille d'Auguste.

3. Voir la note, p. 104.

Césarée de Philippe.

(Marc., VIII, 27-30 ; Luc., IX, 18 ; Matth., XVI, 13-20.)

L. Sc. : Les contreforts de l'Hermon. Voir la carte et la gravure.

Jésus poursuivit sa marche vers le nord. Il parvint avec ses apôtres aux sources du Jourdain, près de Césarée [1]. Mais Jésus n'entra point dans la ville païenne. Le spectacle de sa corruption, de l'idolâtrie, du servilisme qui s'y étalaient

LES CONTREFORTS DE L'HERMON.

officiellement, exerçait sans doute, une action répulsive sur une âme si pure et si fièrement libre ; il se contenta de visiter les bourgs avoisinants et y prêchant l'Évangile. Sa préoccupation spéciale d'ailleurs semblait être de tenir le groupe apostolique assez longtemps en dehors des mauvaises influences, pour lui permettre de bien raisonner sa foi, avant que lui-même la formulât dans une déclaration solennelle. Il se retira donc avec les douze dans les sites solitaires qui entourent les contreforts de l'Hermon ; retraite salutaire qui les ferait réfléchir, car réfléchir pour ces âmes frustes, mais honnêtes, c'était se rapprocher de la pleine lumière. — Quand le Christ les jugea suffisamment préparés,

1. Césarée était la capitale des états de Philippe.

il se détermina à leur poser la question décisive d'où semblait dépendre l'avenir religieux de l'humanité.

« Qui, dit-on que je suis, moi le Fils de l'homme », demanda le Sauveur aux apôtres. Tristes furent leurs réponses: « Les uns, dirent-ils, affirment que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres Élie ; d'autres Jérémie ; d'autres, l'un des anciens prophètes. — Et vous, reprit Jésus, qui dites-vous que je suis ? » Simon prit la parole au nom de ses frères, et, sans hésiter, répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Consolé par cette réponse, belle profession de foi de l'apôtre, Jésus-Christ répondit à son tour : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang[1] qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te le dis : tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer[2] ne prévaudront point contre elle, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux[3] et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

L'humble pêcheur de Galilée devenait donc le Pontife souverain de l'Église ; Pierre serait la pierre fondamentale de cette Jérusalem nouvelle qui bravera toutes les puissances de l'enfer. Et, comme ce glorieux édifice doit durer autant que l'humanité même, le premier Pape transmettra tous ses titres et tous ses pouvoirs à ses successeurs.

C'était l'avenir glorieux ; mais le présent sera la lutte avec ses épreuves, ses souffrances, la mort même pour assurer les triomphes de l'Église et ses grandeurs dans la vérité et la justice. Le Seigneur marchera à la tête de ses disciples dans ces saints combats ; il leur donnera l'exemple par ses propres souffrances et sa mort douloureuse, mais, au troisième jour il ressuscitera, glorieux.

Pierre entendant que le Christ tomberait victime de ses ennemis : « A Dieu ne plaise, lui dit-il, cela ne sera pas. » Jésus lui imposa silence : « Arrière, Satan, tentateur, tu m'es un scandale, tu ne comprends que ce qui est humain. » Et Jésus, devant tout le peuple qui l'avait rejoint, revint sur

1. Expression employée par le Talmud pour désigner la partie inférieure de l'âme, mais plus correctement d'après le contexte : Caro et sanguis. C'est-à-dire, ce n'est point l'homme mais Dieu qui vous a révélé ma divinité.

2. Les portes, dans le langage hébraïque symbolisent la puissance.

3. Comme au moyen-âge, ainsi dans l'antiquité, la remise des clefs d'une ville à un prince ou à un conquérant, était le signe qu'on lui en abandonnait la souveraineté.

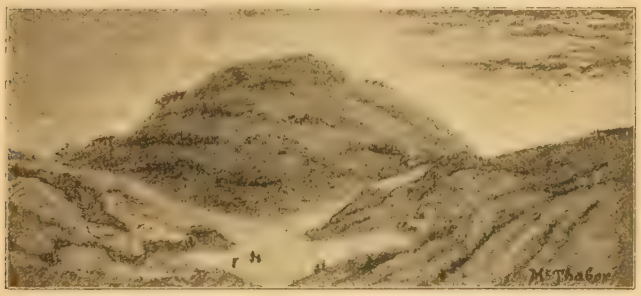
cette pensée que, dans le royaume de son Église, le grand devoir était le renoncement de soi-même et la volonté de tout immoler pour la vérité et la justice. « Que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » — Ces paroles laissèrent les apôtres tristes et abattus. Pour ranimer leur foi, le Messie leur annonça qu'il reviendrait dans sa gloire récompenser la vertu opprimée et, « il en est même parmi vous, ajouta-t-il, qui ne verront pas la mort qu'ils n'aient entrevu le royaume de Dieu. » (C'est-à-dire: la transfiguration du Christ, image de son royaume éternel.)

Le Thabor. La Transfiguration.

(Luc., IX, 28-35 ; Marc., IX, 1-12 ; Matth., XVII, 1-13.)

L. Sc. : Voir la gravure et la description.

« Le mont Thabor, dit Mgr Mislin, s'élève vers le ciel comme un autel sublime, resplendissant de gloire, fondé par



LE MONT THABOR

l'Eternel, pour la manifestation de son Fils ; il a tressailli au nom de Dieu (Ps. XXXVIII, 13). Sa forme est celle d'un dôme, un peu ovale et parfaitement régulier. Il est isolé de trois côtés et s'avance dans la plaine de Jesraël, vis-à-vis du mont Hermon, avec lequel il forme un contraste frappant par la beauté de sa forme et la fraîcheur de sa végétation ; du côté du nord il tient légèrement par sa base, aux montagnes de Galilée, qu'il surpasse toutes par la hauteur et par la célébrité de son nom ; plusieurs sources s'échappent des collines ombragées qui sont à ses pieds. »

LA VALLÉE D'ESDRÉLON.

La hauteur du Thabor, au-dessus du lac de Tibériade, est d'environ 780 mètres. « Ses flancs arrondis et verdoyants, écrit V. Guérin, sont revêtus de chênes de différentes espèces, de caroubiers, de térébinthes, de lentisques et d'autres arbres et arbustes. Un sentier un peu roide, mais praticable jusqu'au sommet, pour les mulets et pour les chevaux du pays, serpente en zigzags le long de la montagne, à travers un fourré plus ou moins épais. Çà et là, des degrés ont été ménagés dans le roc,

Une heure suffit pour gagner le plateau supérieur. Celui qui gravit ce sentier ne peut se défendre d'une secrète et vive émotion, en songeant qu'il foule les traces de tant de générations qui l'ont parcouru et celles du Messie lui-même qui y a imprimé ses pas divins, il y a dix-huit siècles.

La plate-forme du sommet mesure 800 mètres de long sur une largeur moyenne de 400. Elle est hérissée en beaucoup d'endroits, et notamment sur ses bords, d'arbres, d'arbustes et de broussailles, où l'on heurte à chaque pas des débris de toutes sortes. Ces débris ont subi un si grand nombre de transformations, qu'il est difficile, au premier abord, de les distinguer nettement. Toutefois on peut y reconnaître les vestiges de plusieurs époques successives. — Des fouilles du plus haut intérêt ont été faites en 1874 par les Pères Franciscains dans le grand enclos qui est leur propriété. Ils y ont mis à jour l'emplacement du véritable sanctuaire de la Transfiguration. Les débris de deux chapelles ont été retrouvés sous une masse énorme de décombres. La première était petite et n'avait qu'une abside vers l'Orient ; elle était tout entière pavée en mosaïque. En continuant à s'avancer et à fouiller vers l'est, on a bientôt rencontré les vestiges d'une autre chapelle beaucoup plus considérable, qui avait trois nefs et dont la longueur était de 36 m. et la largeur de 16 m. Elle renfermait, sous sa nef centrale, une longue crypte dans laquelle on descend par un escalier de douze marches, les unes taillées dans le roc, les autres construites avec de belles pierres. Au fond est un autel encore à moitié debout. Cette crypte, ensevelie auparavant sous un prodigieux monceau de pierres, est à mes yeux d'un prix inestimable. Je la crois, en effet, contemporaine des premiers siècles de l'Église et appartenant au Sanctuaire primitif érigé sur le Thabor, sous le titre de Saint-Sauveur. La chapelle qui la recouvrait a pu être détruite et relevée plusieurs fois, mais elle-même a dû toujours échapper aux ravages et aux restaurations qui ont nécessairement altéré le caractère de l'édifice sous lequel elle s'étendait. Comme nous sommes là précisément sur le point culminant du Thabor et que cette chapelle, ainsi que l'attestent ses ruines, était certainement la plus importante et de beaucoup la plus remarquable des trois qui avaient été construites sur le sommet de la montagne, que dès lors il est logique d'admettre qu'elle ne peut être que celle de Saint-Sauveur, les deux autres devant être reconnues pour celles d'Élie et de Moïse ; il s'en suit que

la crypte en question nous révèle d'une manière indubitable l'endroit où, dès les premiers siècles de l'Église, on croyait que s'était accompli le grand mystère de la Transfiguration, et l'autel occupe probablement la place où, d'après la tradition locale, le Christ aurait posé ses pieds divins, lorsqu'il fit resplendir un rayon de sa gloire aux yeux de ses trois disciples éblouis [1].

« Après la messe, écrit encore Mgr Mislin, j'allai m'asseoir au bord méridional de la montagne pour y admirer un des plus beaux spectacles de la terre. Le regard s'étend au loin vers le sud, à travers les montagnes de Gelboé, sur les chaînes bleuâtres de Juda et d'Ephraïm ; les hauteurs plus sombres du Carmel arrêtent la vue au couchant ; au nord, elle se promène sur la Galilée, toute imprégnée des pas et des miracles de Jésus-Christ ; elle descend dans l'ombre de ses vallées pour se porter ensuite sur la cime la plus élevée de l'Anti-Liban, le grand Hermon, presque toujours couronné de neige et de nuages ; puis viennent les déserts du Hauran; le miroir du lac de Tibériade, la vallée du Jourdain avec son fleuve sacré où les cieux se sont ouverts comme sur le Thabor, pour laisser descendre les complaisances du Très-Haut, sur le fils d'une vierge de Nazareth. Enfin l'immense plaine d'Esdrélon, où les guerriers de toutes les nations ont dressé leurs tentes, se déploie comme un tapis d'or, digne des splendeurs d'un tel lieu [2]. »

La Transfiguration.

(Matth., XVII, 1-20 ; Marc., IX, 1-28 ; Luc., IX, 28-43.)

C'était le soir ; suivi de trois de ses apôtres : Pierre, Jean et Jacques, Jésus gravit lentement la montagne [3]. Arrivé au sommet, le Messie, comme il avait l'habitude de le faire, se

1. Voir Guérin, *La Terre-Sainte*.

2. Mislin, *Les Lieux Saints*, III, ch. XI. Vr la plaine d'Esdrélon, p. 156.

3. Désignant le Thabor comme la montagne de la Transfiguration, nous suivons les traditions primitives les plus autorisées. S.Cyrille, dès le IVe siècle, affirme que le sommet du Thabor fut le théâtre de la Transfiguration. S. Jérôme parle de l'église de St-Sauveur et des deux chapelles construites sur le Thabor sous Constantin pour rappeler la place de la Transfiguration et le souvenir de Moïse et d'Élie. Les restes considérables de ces monuments, récemment découverts sous des ruines amoncelées confirment ces témoignages des premiers siècles de l'ère chrétienne. Cf. Fouard, *Vie de Jésus-Christ* et *Dictionnaire Biblique*, t. V ; Vigouroux, 1912. *Thabor*.Que

mit en prière ; ses disciples se rangèrent derrière lui, prièrent eux aussi, mais bientôt succombèrent au sommeil.

Soudain une vive lumière les éveilla et, ravis, ils contemplèrent leur Maître dans toute sa gloire ; sa face resplendissait comme le soleil et ses vêtements avaient l'éclat de la neige. Deux hommes, Moïse et Élie, la Loi et les prophètes, apparurent aux côtés du Christ et les apôtres les entendirent parler au Sauveur de sa sortie de ce monde qui devait s'accomplir à Jérusalem, c'est-à-dire de la mort qu'il souffrirait dans cette ville.

Le rayonnement de l'apparition commençait à faiblir et Pierre, sans trop savoir ce qu'il disait, s'écria : « Seigneur, il nous est bon d'être ici, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Il parlait encore quand une nuée lumineuse les enveloppa et une voix en sortit qui disait : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le. » Saisis d'une frayeur respectueuse, les disciples tombèrent la face contre terre ; mais Jésus leur dit: « Levez-vous, ne craignez pas. » Ils se levèrent et ne virent plus que Jésus. La sublime vision s'était évanouie.

Quand, aux premières lueurs du jour, le divin Maître descendit de la montagne avec les trois apôtres, il leur dit : « Ne parlez point de ce que vous avez vu jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité des morts. » Sans doute, ils voulaient garder leur secret, mais ils ne pouvaient pas encore comprendre que le Seigneur mourût.

L. Sc. : Se représenter le village au pied du Thabor.

Au pied de la montagne Jésus rejoignit ses autres disciples. Il les trouva entourés d'une grande foule et parmi tous ces gens, il vit venir à lui un homme qui le supplia d'avoir pitié de son fils unique, tourmenté horriblement par un esprit mauvais. « Je l'ai présenté à vos disciples, ajouta-t-il, mais ils

le Thabor est vraisemblablement la montagne de la transfiguration. Voir Meschler, t. II, p. 40. Voir aussi Knabenbauer, *Comment. in Matth. et Marc.* Edit. 2a.

On objecte, dit l'éminent exégète, la distance entre les environs de Césarée de Philippe et le Thabor, 20 ou 21 lieues. » Or, saint Mathieu écrit que, six jours (saint Luc dit huit jours) après la prédiction de sa passion dans les plaines de Césarée, Jésus vint à la montagne de la Transfiguration. Donc le Messie, en ce laps de temps, put franchir aisément cette distance, surtout en longeant la rive orientale du lac de Tibériade[1].

1. Knabenbauer, Matt. 17, 1, 3. P. 80, 81. *Comment. in Evang.*

n'ont pu chasser le démon. — O génération incrédule, s'écria le Messie, jusqu'à quand serai-je avec vous, combien de temps devrai-je encore vous subir ?[1] Amenez l'enfant, dit-il. — Depuis quand souffre-t-il de ces attaques de l'esprit infernal ? — Depuis son enfance, répondit le père. — Si vous pouvez croire, reprit Jésus, votre fils sera sauvé, car tout est possible à celui qui croit. » Aussitôt, le père tout en larmes : « Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi. » Et Jésus, menaçant le démon, commanda : « Sortez de cet enfant et n'y rentrez plus. » L'enfant eut une dernière crise, on le crut mort ; mais le bon Maître le prit par la main et remit l'enfant délivré à son père.

L. Sc. : La maison dans le paysage précédent.

Aussitôt, après ce miracle, le Sauveur se retira avec ses apôtres dans une maison voisine ; plusieurs d'entr'eux, encore honteux de leur échec, demandèrent pourquoi ils n'avaient pu délivrer le possédé. L'annonce de sa mort prochaine, faite par le Maître, avait ébranlé leur foi. Si vous aviez seulement, dit Jésus, une foi minime comme un grain de sénevé, si vous saviez prier et vous élever au-dessus de la chair, vous transporteriez des montagnes et chasseriez les démons[1]. »

Jésus quitta les régions du Thabor et revint à Capharnaüm.

Retour de Jésus à Capharnaüm.
Le tribut du Temple.

L. Sc. : Capharnaüm, sur la grève, p. 89 et 91.

Comme nous l'avons dit, les habitants de Capharnaüm, sous l'influence des Pharisiens et au souvenir de toutes les calomnies répandues contre le Sauveur et acceptées par eux, ne montraient plus au thaumaturge divin qui avait gueri leurs malades, soulagé toutes leurs infortunes, qu'une froide indifférence. Seuls, quelques collecteurs d'impôts, dans des vues intéressées, se soucièrent de la présence du nouveau prophète et dirent à Pierre : « Votre Maître ne paie-t-il pas

1. Pourquoi ces paroles sévères ? Parce que Jésus, après tous ses miracles, preuves manifestes de sa puissance, ne rencontrait pas encore assez de foi et de confiance, même parmi ses disciples.

la didrachme ? » Ce tribut du Temple se payait généralement en mars ; mais, Jésus, depuis six mois n'avait plus paru à Capharnaüm. Le divin docteur n'était évidemment pas tenu par cette prescription de la Loi ; mais pour ne scandaliser personne, le Sauveur dit à Pierre : « Jetez l'hameçon, prenez le premier poisson qui y mordra, ouvrez-lui la bouche, vous y trouverez un statère, prenez-le et donnez-le pour moi et pour vous. »

Jésus-Christ obéissait aux lois du pays, mais il le faisait en Maître souverain de la création, par un miracle.

MONNAIES JUIVES ET ÉTRANGÈRES

Plusieurs fois déjà, l'Évangile nous a cité les noms de ces monnaies ; il est donc utile d'en fixer autant que possible, la valeur.

Soumis aux Grecs ou aux Romains, les Juifs avaient dû accepter le système monétaire des conquérants dont les sujets s'étaient établis nombreux en Palestine, ils tâchèrent toutefois de garder aussi le leur. Trois sortes de monnaies avaient donc cours parmi eux.

Les monnaies juives

Ces monnaies étaient rares au temps de Jésus-Christ et leur valeur très variable ; cette valeur ne sera donc ici qu'approximative.

½ *sicle*=1,55 frs. (C'était l'impôt sacré).

1 *sicle*=3,10 frs.

5 *sicles*=15,50 frs. (Cette somme fut déposée par la sainte Vierge dans le troisième tronc du gazophylacium au Temple pour le rachat du divin Enfant).

30 *sicles*=93 frs. (Prix de l'esclave et somme payée à Judas pour livrer Jésus).

Talent, en hébreu Kikkar qui signifie *talesch* et aussi *forme ronde*. Le talent, en effet, avait laforme d'une pastèque, plus ou moins grosse d'après la valeur de son métal, or ou argent.

Le *talent* valait en moyenne 6.000 à 9000 frs. L'Évangile ne le cite que pour indiquer une somme considérable.

Les monnaies grecques

La Drachme=77 cent.

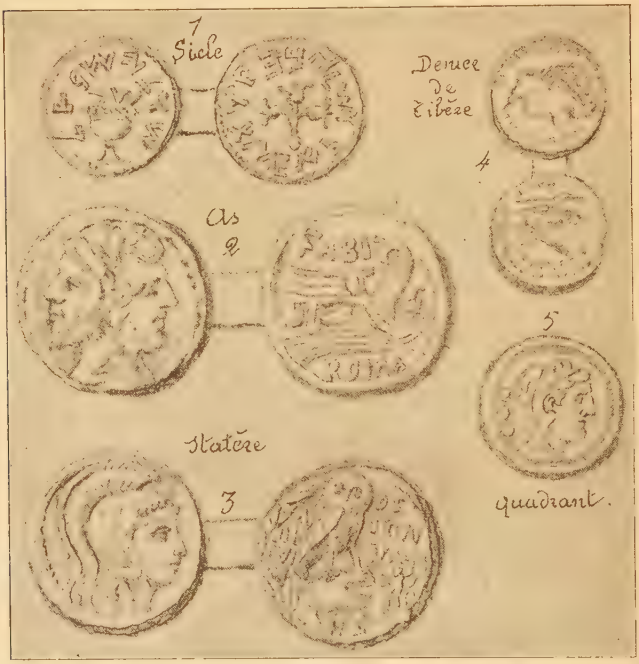
La Didrachme=1,54 fr. (C'était le tribut du temple. Tout Israélite, même vivant à l'étranger et âgé de vingt ans devait chaque année payer ce tribut pour le service du temple).

Le Statère valait 2 didrachmes donc 3,10 frs. (C'est l'impôt que Jésus-Christ et Simon-Pierre payèrent en commun à Capharnaüm, au commencement de la troisième année du ministère de Jésus).

Mine poids et somme de 100 drachmes=77 frs.

Les monnaies romaines

L'As valait 5 c. (N'a-t-on pas deux passereaux pour un as ?)
Le Quadrant = 1 c. et une fraction. (« vous paierez jusqu'au dernier quadrant).
Le Denier (valeur très variable) 1 fr. (La pièce du tribut à César. ¡« Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ».



MONNAIES ROMAINES.

Jésus et l'enfant ; malheur aux scandaleux.

(Matth., XVIII, 1-10 ; Luc, IX, 46-48.)

L. Sc. : Une maison modeste à Capharnaüm, p. 36.

Jaloux de la préférence donnée par le Messie à trois de ses apôtres, quand il monta au Thabor, les autres disciples se

disputèrent entre eux, sur leurs mérites réciproques. « Que discutiez-vous donc le long du chemin ? » leur demanda Jésus. Honteux de se sentir découverts, ils n'osèrent répondre : « Si quelqu'un veut être le premier, leur dit-il, qu'il soit le dernier et le serviteur de tous » ; et prenant près de lui le jeune enfant de la maison où il s'était retiré, il l'embrassa et le présenta en modèle aux apôtres. « Quiconque, dit-il, reçoit un petit enfant comme celui-ci en mon nom, me reçoit et qui m'accueille, reçoit non pas moi, mais celui qui m'a envoyé [1]. Si quelqu'un scandalise un de ces enfants qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin [2] et qu'on le jetât au fond de la mer. Malheur au monde à cause de ses scandales ! Il n'est pas possible qu'il n'en advienne, mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! [3] »

L. Sc. : Une maison modeste p. 36.

Dans cette même maison où l'hébergeait une famille fidèle. Jésus traça à ses apôtres la règle pleine de charité, de la correction et du pardon des injures. « Seigneur, lui demanda Pierre, combien de fois, si mon frère pèche contre moi, dois-je lui pardonner : jusqu'à sept fois ? [4] — Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, répondit le Christ, mais jusqu'à septante fois sept fois [5]. »

Et le Maître confirma cette grande loi de la charité par la parabole du roi et de son cruel débiteur.

Parabole du roi et de son débiteur impitoyable.

(Matth., XVIII, 23-35.)

L. Sc. : Une maison riche, p. 164.

L'un des principaux serviteurs d'un roi devait à son prince *dix mille talents*. — Parmi les maîtres en métrologie, les uns

1. Le Seigneur ne pouvait donner à l'innocence des enfants une plus belle louange, il se représentait sous leurs traits et réclamait pour eux, le même accueil que pour lui-même et pour Dieu son Père.

2. Qu'il s'agisse d'une meule à main ou d'une meule mue par un âne, chacune, à consulter leurs reproductions en gravure ou photographie, était assez lourde pour entraîner un corps humain au fond des eaux.

3. Matth., XVIII, 15-17-21-22.

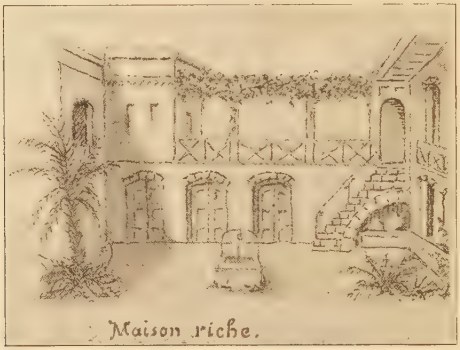
4. Les rabbins ne pardonnaient que trois fois ; et encore ce n'était qu'en théorie, mais, en pratique leur haine était implacable. Jésus et ses fidèles en furent les victimes.

5. Un nombre de fois indéfini. « Il faut donc pardonner toujours ». (S. Aug.).

estiment la valeur du talent à 6000 frs, d'autres à 9000 frs. — La dette du débiteur de la parabole montait donc à 60.000.000 ou même à près de 100 millions.

Si infidèle administrateur que le débiteur se fût montré, le roi, par pitié, ne voulut pas le faire *vendre à l'instant comme esclave, avec femme et enfants. Telle était cependant la loi en Orient.*

Libre, cet homme courut chez un de ses débiteurs qui ne lui devait que *100 deniers*[1]. « Rends ce que tu me dois »



MAISON RICHE AVEC COUR INTÉRIEURE

cria-t-il. « Ayez pitié, supplia le malheureux. Je vous rendrai tout ». Mais l'autre le jeta en prison jusqu'à ce qu'il eut tout payé.

Indigné, le roi dit à son serviteur prévaricateur : « Cruel que tu es, je t'ai remis ta dette, ne devais-tu pas avoir pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi », et *il le livra aux bourreaux. En Orient, on usait fréquemment de la torture pour provoquer des aveux de la part du débiteur ou pour apitoyer les parents, les amis et leur faire payer la dette du coupable.*

« Ainsi vous traitera mon Père céleste, ajouta Jésus, chacun de vous ne remet à son frère, du fond du cœur. »

Justice tempérée par une grande charité ; telle serait dans l'Eglise la règle du droit chrétien. « Si votre frère a péché

1. 100 deniers valaient à peu près 100, frs. Voir p. 162.

contre vous, insista encore le Sauveur, n'attendez pas qu'il se repente, allez le premier vers lui et reprenez-le entre lui et vous. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère ; s'il ne vous écoute pas, prenez encore avec vous, une ou deux personnes, afin que tout soit décidé par l'autorité de deux ou trois témoins. S'il ne les écoute pas, dites-le à l'Église. » Car l'Église est une Mère et c'est à elle de prononcer entre ses enfants.

Jérusalem et la fête des Tabernacles.

(Luc, IX, 51-55 ; Jean, VII, 1-32.)

L. Sc. : Le voyage ci-contre . Voir la carte de la Palestine p. 14.

C'était l'automne. De toutes les villes et bourgades de la Galilée les caravanes se formaient. Elles montaient vers Jérusalem pour la fête des Tabernacles.

Les proches de Jésus lui dirent : « Venez avec nous, venez en Judée, afin que vos disciples voient les œuvres que vous faites ; montrez-vous au monde. — Allez à cette fête des Tabernacles, leur répondit le Sauveur, le monde ne peut vous haïr, mais moi, il me hait, parce que je témoigne que ses œuvres sont mauvaises. — Allez. Mon temps n'est pas encore venu. »

Il parlait vaguement parce que, voulant prévenir les intrigues de ses ennemis, il leur laissait ignorer le jour de son arrivée à Jérusalem. Trois ou quatre jours après, accompagné de ses apôtres, Jésus se mit en route pour la Samarie. Traversant la plaine d'Esdrélon, ils atteignirent les collines formant la frontière nord de ce pays et le Sauveur envoya Jean et Jacques au bourg d'En-gannim, préparer le logement. Mais, durant les fêtes d'Israël, toute l'animosité des Samaritains contre les Juifs se réveillait et les deux apôtres furent partout éconduits. Revenus près du Seigneur : « Maître, dirent « *les fils du tonnerre* », voulez-vous que nous disions au feu du ciel de descendre sur eux et de les consumer, comme Élie l'a fait ? — Vous ne savez de quel esprit vous êtes, répondit Jésus : le Fils de l'homme n'est pas venu perdre les âmes, mais les sauver », et, sans se plaindre, il passa à une autre bourgade.

Trois vocations manquées.

(Luc, IX, 57-62.)

En chemin et ce même jour, un Scribe s'offrit à suivre le Messie : « Les renards ont leur tanière, lui dit le Sauveur, les oiseaux du ciel leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Le Scribe abandonna un maître aussi pauvre et délaissé. Un second vint ensuite à Jésus pour être son disciple. C'était une âme irrésolue qui aurait dû suivre sans tarder l'appel de la grâce, il n'en eut pas le courage. Enfin un troisième s'approcha du Maître en disant : « Seigneur, je veux vous suivre, mais plus tard. — Quiconque, répondit le Messie, met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu. » Le Christ faisait sentir à tous que la vie, mais celle de l'apôtre surtout, doit être une vie de renoncement.

Jésus à Jérusalem, dans le Temple, à la fête des Tabernacles.

(Jean, VII, 11-53.)

Le Sauveur n'entra dans la ville que vers le quatrième jour de la fête, qui durait huit jours.

Caractère de cette fête et ses cérémonies.

L. Sc. Voir les notes et le Temple. pp. 23 et 21.

Quiconque n'avait pu se rendre à Jérusalem aux deux autres grandes fêtes de l'année[1], la Pâque et la Pentecôte devait s'y trouver pour la fête des Tabernacles. La foule était d'autant plus nombreuse que les hommes des champs étaient libres, les récoltes et les vendanges étaient terminées. Ces fêtes avaient été établies en souvenir de la marche des Hébreux dans le désert et en reconnaissance des fruits de la terre qu'on venait de recueillir. Comme leurs pères dans le désert avaient vécu sous la tente, ainsi, à ces fêtes, le peuple habitait des cabanes de feuillages qu'il installait dans les rues, sur les places, sur les terrasses des maisons et les rem

1. Voir plus haut la note p. 95. « Les grandes fêtes juives », en note.

parts de la ville. Durant une semaine, Jérusalem offrait l'aspect d'une cité toute verdoyante.

La fête des Tabernacles était une des fêtes les plus joyeuses de l'année[1]. Cinq jours avant, on avait célébré la fête de la grande expiation[2], et tout Juif se considérait comme purifié de tout péché. En signe d'allégresse, chacun portait une branche de palmier ou quelque rameau chargé de citrons, de pêches ou d'autres fruits. On n'entendait que des chants de joie, répondant aux sonneries des trompettes, du haut des terrasses du Temple.

Au Temple même, les libations du matin rappelaient les eaux miraculeuses jaillissant du rocher sous la verge de Moïse ; et, les deux grands candélabres, allumés le soir, figuraient la nuée brillante qui avait guidé le peuple à travers les sables du désert. On offrait en outre de nombreux sacrifices d'action de grâces, témoignages de la reconnaissance publique.

Jésus confond ses ennemis.

(Jean, VII, 14-31.)

L. Sc. : Le portique de Salomon ,voir plan du Temple, pp. 21 et 23.

Dès les premiers jours des fêtes, les Pharisiens avaient constaté l'absence de Jésus. Les solennités étaient à la fin de la première moitié quand le Messie entra dans le Temple ; il s'assit dans une des salles des portiques et enseigna le peuple. Sans tarder, les Sanhédrites intervinrent : « De quel droit, dirent-ils, ce fils d'un charpentier de Nazareth, vient-il enseigner dans le Temple ? — Ma doctrine, répondit le Sauveur, n'est pas de moi mais de mon Père qui m'a envoyé...

1. Voir *Lexicon biblicum*, Mayer. Tabernaculorum festum.

2. Le jour de l'expiation, la Loi défendait tout travail manuel, de plus, le Lévitique prescrivait que tout Israélite devait «humilier son âme» par le jeûne et le repentir. Cette prescription obligeait sous peine de péché et celui qui la négligeait devait être retranché du milieu du peuple.

Après de nombreux sacrifices, le grand-prêtre, entièrement vêtu de lin, pénétrait seul(c'était l'unique fois en l'année) dans le Saint des Saints. Quand l'arche d'alliance reposait encore dans le sanctuaire, le grand-prêtre « brûlait des parfums et en aspergeait le propitiatoire du sang d'un taureau immolé. Dans le Saint il faisait des aspersions avec le sang des autres victimes, puis, après avoir chargé un bouc, en lui imposant les mains, des péchés de tout le peuple, les lévites conduisaient au désert « le bouc émissaire ».

pourquoi donc cherchez-vous à me tuer ? » Les Pharisiens comprirent, mais le peuple demanda : « Qui donc cherche à vous tuer ? » Jésus leur rappela la guérison, un jour de Sabbat, du paralytique de Bethesda et les poursuites haineuses de ses ennemis. « D'ailleurs, ajouta-t-il, si vous pouvez circoncire, le jour du Sabbat, l'enfant de huit jours, comment serait-ce une faute de guérir un infirme par une seule parole, le jour du Seigneur ? » Et répondant au reproche qu'il venait de Nazareth et que nul ne saurait d'où viendrait le Messie[1] : « Je ne viens pas de moi-même, dit-il, mais celui qui m'envoie est vraiment existant, vous ne le connaissez pas ; moi, je le connais, car je suis de lui et il m'a envoyé. » Cette réponse irrita une partie du peuple et ils voulurent se saisir de lui, mais la plupart disaient, « Quand le Christ viendra, fera-t-il plus de miracles que celui-ci ? »

Les Pharisiens s'alarmèrent de cette foi d'un grand nombre. Il fallait agir promptement, ils résolurent donc d'envoyer des satellites pour épier le jeune Docteur et s'emparer de lui.

Jésus, source de vérité.

(Jean, VII, 37-39, 50-52.)

L. Sc. : la description.

On était arrivé au huitième jour des fêtes. C'était le dernier jour des solennelles libations du matin. « Chaque matin, pendant les huit jours, un prêtre descendait à la fontaine de Siloé[2] et puisait dans un vase d'or, trois mesures d'eau qu'il rapportait solennellement. A son entrée dans les parvis, les trompettes sonnaient pendant qu'il montait à l'autel: deux vases y étaient posés: l'un d'argent où le ministre versait l'eau de Siloé, l'autre d'or, qu'il remplissait de vin. Ces libations faites, tout le peuple entonnait l'Hallel, c'est-à-dire les psaumes 112 et 117, agitait des rameaux et se livrait aux transports de sa joie[3]. »

1. On savait, par l'oracle de Michée, que le Messie naîtrait à Bethléem, de la race de David ; mais la légende avait brodé sur cette prédiction, et l'on prétendait qu'après la naissance, il irait se cacher en quelque lieu secret, jusqu'au jour de sa soudaine et glorieuse manifestation. Fillion.
2. Voir la carte de Jérusalem, p. 17.
3. Voir Fouard, *Vie de Jésus-Christ*, t. I.

L. Sc. : Les portiques du Temple, voir description, p. 23.

Le lendemain du huitième jour tout rentrait dans le calme autour des parvis du Temple. Le Sauveur profita de ce religieux silence pour expliquer au peuple le rite des libations dont il avait été témoin et qui n'était que la figure d'une promesse divine qui devait se réaliser dans son Église. « Si quelqu'un a soif, dit le Christ, qu'il vienne à moi et un fleuve de grâces coulera en lui. » Parmi ses auditeurs, plusieurs aspiraient après cette source de vérité que le Messie devait leur ouvrir. Beaucoup crurent en lui, dit l'Évangile, et disaient : « C'est vraiment le prophète attendu ; d'autres, c'est le Christ. Les Scribes s'acharnèrent à étouffer ces hommages, mais les satellites eux-mêmes qu'ils avaient envoyés pour arrêter le Nazaréen subirent son influence et ils dirent aux membres du Sanhédrin : Il a tout empire sur le peuple, car « jamais homme n'a parlé comme cet homme ». Seul, parmi les membres du grand conseil, Nicodème essaya d'une protestation timide contre les projets sanguinaires des Pharisiens : « Est-ce que notre loi, dit-il, permet de condamner un homme sans l'avoir entendu et sans savoir ce qu'il fait ? » Mais ces paroles restèrent sans écho.

La femme adultère.

(Jean, VIII, 1-11.)

L. Sc. : Le parvis des Gentils, voir description, p. 23.

Les huit jours que le peuple venait de passer dans une joie exubérante et souvent dans une sorte d'isolement sous les feuillages des cabanes-tabernacles, n'étaient pas sans péril pour sa vertu. Aussi, la dernière nuit des fêtes, les gardes du Temple surprirent une femme en adultère. Dès la première heure, les Scribes l'amenèrent au Temple, devant le Messie[1]. D'après la loi mosaïque, la femme devait être lapidée, mais, dans les provinces conquises, les Romains se réservaient le droit de vie et de mort. « Maître, dirent-ils sournoisement, qu'en dites-vous ? Cette femme doit-elle être

1. Quand Jésus séjournait à Jérusalem, il remontait le soir vers le mont des Oliviers où il se reposait, soit dans une maison amie, soit sous les arbres qui, à cette époque couvraient encore les pentes de la montagne, car souvent le bon Maître n'avait où reposer sa tête. Ne s'éloignant donc guère du Temple il pouvait s'y trouver de bonne heure.

lapidée ou bien le divorce suffit-il à son châtiment ? » Ils comptaient, les fourbes, avoir trouvé une nouvelle occasion d'accuser Jésus ; mais lui, dédaignant leurs hypocrites intrigues, et, comme distrait, traça quelques lettres sans suite sur la poussière des mosaïques du parvis. Ils insistèrent. Alors, le Christ se redressa : « Que celui d'entre vous, dit-il, qui est sans péché, jette à cette femme la première pierre. » Et se baissant de nouveau, il écrivit cette fois, comme le prétend un antique commentaire, les péchés secrets de ses ennemis. L'un après l'autre, ils s'éloignèrent et, confus, se cachèrent dans la foule. « Femme, dit le Maître, où sont vos accusateurs, personne ne vous a condamnée ? — Personne, Seigneur. — Allez et ne péchez plus[1]. »

Le Messie, lumière du monde.

(Jean, VIII, 12-20.)

L. Sc. : Le Temple. Voir description, p. 23.

Jésus alla s'asseoir dans la salle du trésor et instruisit le peuple. Cette salle était près la partie du Temple où se trouvaient les treize troncs pour les offrandes[2]. Dans ce parvis des femmes où les hommes avaient également accès, on dressait pour la fête des Tabernacles deux gigantesques candélabres[3], d'une hauteur de 50 coudées et richement dorés. On les allumait le soir et leurs flammes éclairaient toute la ville. — Jésus, voyant le huitième jour, ces flambeaux éteints, en prit occasion pour dire: « Je suis la lumière du monde, qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. » Les Pharisiens, toujours à sa poursuite, l'interrompirent en disant au peuple : « Ce témoignage, il le rend à lui-même, il est donc sans valeur[4]. » Le Seigneur répondit : « la lumière ne se démontre pas, il lui suffit de

1. Notre Seigneur ne veut pas condamner la femme parce qu'elle est repentante, mais il condamne le crime.

2. Voir le plan du Temple, p. 23.

3. En supposant que les cinquante coudées de hauteur des candélabres sont des « *coudées du Temple* » c'est-à-dire de cinquante centimètres ; ces grands luminaires mesuraient donc en hauteur vingt-cinq mètres. Ils étaient en réalité des candélabres-phares et on comprend qu'ils aient pu éclairer toute la ville.

4. La loi juive réclamait pour le témoignage la déposition de deux témoins.

luire ; toutefois je puis ajouter à mon témoignage, le témoignage de mes œuvres et surtout celui du Père qui m'a envoyé, et si vous vouliez ouvrir les yeux de l'âme, vous verriez le Père en moi. » Ils auraient voulu porter la main sur Jésus, mais personne ne l'arrêta « parce que son heure n'était pas venue ». Sans s'émouvoir, le divin Docteur continua son enseignement, parla de son union avec Dieu, son Père ; annonça sa mort prochaine et reprocha à ceux qui égaraient le peuple, d'être les esclaves du péché, parce qu'ils faisaient les œuvres de Satan. Emportés par la colère, ils ramassèrent des pierres[1] pour lapider le Sauveur ; mais, lui, calme et tranquille, passa au milieu de ses ennemis, sans que personne osât le toucher.

Guérison de l'aveugle-né.

(Jean, IX, 1-41.)

L. Sc.: Une des rues montantes de Jérusalem p.17 et ensuite le Temple,p. 23.

Sorti du Temple, le Seigneur put parcourir en paix les rues de la ville. Il y rencontra un mendiant aveugle. Les apôtres, toujours imbus du préjugé injuste que toute souffrance est le châtiment d'une faute, lui demandèrent : « Maître, qui a péché, lui, ou ses parents ? — Ce n'est point, répondit Jésus, que lui ou ses parents aient péché, mais Dieu a permis cette infirmité, afin que les œuvres de sa puissance soient manifestées en cet homme. » Et le Seigneur fit un peu de boue avec sa salive, il en oignit les yeux de l'aveugle : « Allez, lui dit-il, lavez-vous dans la piscine de Siloé[2]. » L'aveugle y descendit, se lava et revint guéri. Or, c'était au jour du Sabbat.

Lire au Ch. IX de S. Jean le récit si naturel et si vrai du miracle, les reparties vives et sensées que l'aveugle adressa aux orgueilleux Docteurs de la Loi et la touchante démarche faite par le bon Maître, pour retrouver le mendiant que les Sanhédrites, furieux, venaient de chasser de la Synagogue. — « Et Jésus loua, dit l'Évangéliste, la foi vive de son

1. Le Temple bâti par Hérode-le-Grand ne fut complètement achevé qu'en l'année 64, sous Hérode Agrippa II.

Au temps du Messie, le parvis des Gentils était encore, à certains endroits, encombré de pierres pour l'achèvement des parties accessoires de l'un ou l'autre portique. Voir Lightfoot. *Horæ in Joan.*, II, 20.

2. La piscine de Siloé était située au Sud-Est de Jérusalem entre les monts Ophel et Sion. Voir la carte.

nouveau disciple, déjà proscrit par les Pharisiens. » — Vraie lumière du monde, le Christ éclairait les humbles et aveuglait les superbes. Se tournant vers l'infirme guéri, il consola l'expulsé de la Synagogue en l'admettant dans le bercail de l'Église.

Jésus, le bon pasteur.

(Jean, X, 1-18.)

Les Docteurs-Pharisiens se prétendaient les pasteurs du peuple d'Israël ; or, voyant la dureté avec laquelle ils venaient de traiter l'aveugle-né, Jésus leur opposa l'image du vrai Pasteur des âmes, plein de bonté et de dévouement pour ses brebis.

Nous avons rappelé plus haut, en quelques traits seulement, l'aspect des bergeries au pays de Juda ; complétons cette esquisse.

L. Sc. : Description ci-contre.

Les bergeries en Palestine formaient des enclos d'une certaine étendue. Le mur, assez élevé qui les entourait, était construit en pierres sèches et couvert, au sommet de buissons épineux, pour empêcher les voleurs et les fauves de le franchir. Généralement une seule porte à un simple battant, ouvrait sur l'enclos. C'est le soir que les bergers rentraient avec leurs brebis. Le pasteur, gardien de la bergerie, n'admettait que les bergers qui lui étaient connus et, durant la nuit, c'était lui, qui veillait et protégeait le troupeau. Le matin les bergers fidèles, reprenant leur houlette, sortaient de l'enclos et comptaient leurs brebis, à mesure qu'elles dépassaient la porte. Au pâturage, si quelque berger remarquait que son troupeau s'était trop dispersé, il poussait un cri, et les brebis accouraient, mais que la voix d'un étranger se fît entendre, les brebis effrayées, dressaient les oreilles et s'enfuyaient.

TOUR DE VEILLEUR.

Le Seigneur peignait ainsi l'Église, divin bercail dont il est la porte et le Pasteur. Nul n'est berger sûr et fidèle s'il n'entre par Jésus. Les faux bergers, les Pharisiens, les Scri-

bes, malgré leurs dehors, ne sont que des mercenaires, égarant les brebis et laissant les loups disperser et dévorer le troupeau. Prévoyant l'avenir de son Eglise : « J'ai d'autres brebis, dit-il, qui ne sont pas de cette bergerie, il faut que je les amène, elles écouteront ma voix et il se fera un seul bercail et un seul pasteur. » Le Sauveur ajouta encore : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. » Mais on ne me l'ôte pas malgré moi, je la quitte de moi-même : j'ai le pouvoir de la quitter et celui de la reprendre. C'est ainsi que Jésus-Christ, en parlant de son Eglise, annonçait sa mort et dans sa mort même proclamait sa divinité. Moins violents depuis la guérison miraculeuse de l'aveugle-né, les Juifs ne cherchèrent plus à lapider le prophète de Galilée. Les uns cependant disaient : « Il a en lui le démon, pourquoi l'écouter » ; mais d'autres répondaient : « Ce n'est point là le langage d'un démoniaque. Est-ce que le démon peut ouvrir les yeux aux aveugles ? »

Mission des soixante-douze disciples.

(Luc, X, 1-11.)

L. Sc. : Villes et bourgades de la Pérée. Voir p. 179 et la carte, p, 13 ou 14.

Jésus laissa les Juifs à leurs disputes, et quitta Jérusalem où, plus que jamais, les Sanhédrites tramaient sa mort.

Mû par ce sentiment si naturel de revoir encore ce pays de Galilée qu'il aimait parce qu'il y avait tant travaillé pour sauver les âmes et tant souffert, il se dirigea une dernière fois vers sa patrie d'adoption. Il y trouva la même indifférence froide qu'avant la fête des Tabernacles. Cependant le Messie voulait que le Royaume de Dieu fût annoncé dans toutes les villes et bourgades, où il devait aller (Luc, X, 1-12). Il choisit donc, parmi ses disciples, septante-deux Galiléens qu'il envoya répandre la bonne nouvelle ; en Pérée, la moisson était grande et le travail serait court. Jésus donna ses conseils à ces disciples, qui représentaient les prêtres de son Eglise future : « N'ayez aucune inquiétude, leur dit-il, partez sans bourse, sans chaussures de rechange, sans besace ; ne vous arrêtez point sur la route en salutations [1]

1. Les arabes, et en général les orientaux, pour se saluer, s'inclinaient d'abord profondément, se donnaient ensuite le baiser, s'informaient réciproquement de leur santé, s'adressaient des souhaits, s'invitaient mutuellement à leurs repas et reprenaient souvent jusqu'à dix fois, ces salamalecs.

répétées ; mangez ce qui vous sera offert. Si l'on ne vous reçoit pas dans quelque ville, sortez, allez sur la place publique et dites à haute voix : La poussière même de votre ville, cette poussière qui est attachée à nos pieds, nous la secouons contre vous ; toutefois, sachez que le royaume de Dieu est venu. » Et, deux à deux, d'après l'ordre du Maître, les disciples partirent pour leur nouvelle mission. .

Malédiction sur les villes ingrates.

(Luc, X, 13-315.)

L. Sc. : Les rives Ouest du lac, p. 77.

Le Sauveur demeura près du lac de Génésareth ; il en parcourut les rives, mais on ne daigna pas l'écouter ; le vide se faisait autour de lui. Le peuple égaré par les calomnies des Scribes-Pharisiens, semblait renier son divin bienfaiteur. Avant le départ du Messie, cette terre ingrate devait entendre le châtiment que le ciel lui réservait. Désolé, mais Justicier des droits divins, Jésus lui reprocha son ingratitude; sa parole fut d'autant plus véhémente que son amour avait été indignement méconnu : « Malheur à toi, Chorozaïm ! » s'écria le Seigneur, « Malheur à toi, Bethsaïde, car si Tyr et Sidon avaient vu les miracles qui ont été opérés en vous, elles auraient jadis fait pénitence sous le sac et la cendre[1]. Mais Tyr et Sidon seront traitées plus doucement que vous au jugement. Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras plongée jusqu'aux enfers ![2] »

1. C'est-à-dire, sous le cilice et prosternés dans la cendre.

2. Trente ans après, les terribles prophéties du Seigneur s'accomplirent. Vespasien, à la tête des légions romaines, envahit la Galilée, semant partout la terreur et la ruine. Chorozaïm, Capharnaüm, Tibériade, Bethsaïda furent saccagés, ruinés de fond en comble et leurs habitants passés au fil de l'épée. Les juifs tentèrent un dernier effort sur le lac de Génésareth. Vespasien eut tôt fait de briser leur résistance ; les barques Galiléennes furent coulées et les pêcheurs qui purent atteindre les rives, massacrés par les légionnaires. Le général romain envoya six mille des plus vigoureux parmi les prisonniers qui lui restaient, à Néron, pour travailler à l'isthme de Corinthe, trois mille furent vendus, et douze cents vieillards furent égorgés dans le Stade de Tibériade. (Josèphe, *Guerre des Juifs*, et *Rome et la Judée* de Champagny).

Premier départ du Sauveur pour la Pérée.

Les disciples reviennent de leur mission.

(Luc, X, 17-24.)

L. Sc.: Voir la carte et les notices sur la Pérée, p. 131, 179.

Jésus quitta les rives du lac pour ne plus y revenir avant sa mort. Il suivait la route vers la Pérée ; quand les soixante-douze, revenus de leur mission, pleins de joie, vinrent à sa rencontre : « Seigneur, s'écrièrent-ils, les démons mêmes nous furent soumis en votre nom ». Le bon Maître prit part à cette joie, bien légitime, de ses disciples et leur en dit le vrai motif. « Oui, l'empire du monde échappait au démon, et pendant que vous prêchiez, dit-il, je voyais Satan précipité du ciel avec la rapidité de la foudre. Toutefois, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits du mal vous sont soumis, mais de ce que vos noms sont écrits dans les cieux. » Et, en cette heure, Jésus tressaillit, et ravi en Dieu : « Je vous loue, ô Père, dit-il, Seigneur du ciel et de terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits. » Et Jésus ajouta : « Toutes choses m'ont été données par mon Père, et personne ne sait ce qu'est le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne sait ce qu'est le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut bien le révéler[1]. » S'adressant ensuite à ses disciples : « Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés de quelque peine et je vous soulagerai. Prenez sur vous mon joug et apprenez que je suis doux et humble de cœur et, en me suivant, vous trouverez le repos de vos âmes. » Il exprima encore sa joie aux nouveaux propagateurs de sa doctrine. « Heureux les yeux, reprit-il, qui voient ce que vous voyez ! Je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, et d'entendre ce que vous écoutez et ne l'ont point entendu. »

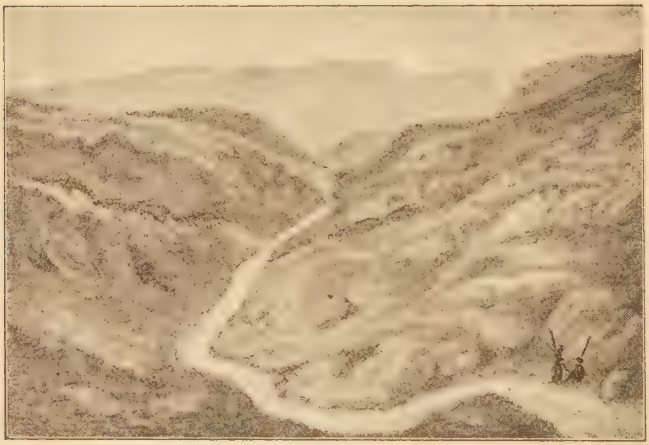
1. On ne saurait trouver dans toute l'histoire du dogme de la Trinité une révélation du Fils de Dieu plus haute ni plus intime.

Parabole du bon Samaritain.

(Luc, X, 25-37.)

L. Sc. : Ci-contre et voir la gravure.

Le Messie, après avoir évangélisé quelques bourgades, quitta, pour un temps, la Pérée, franchit le Jourdain et s'en alla vers la route accidentée qui mène de Jéricho à Béthanie,



LA ROUTE DU SANG.

près de Jérusalem[1] Or, cette route passe par l'endroit que saint Jérôme appelle *la montée de sang*, « car, écrit-il, il y est versé beaucoup de sang par les brigands qui infestent ce passage ». « Ces attaques des voleurs, écrit à son tour le pèlerin Brocard, se produisent encore ; ce lieu est horrible à voir, très dangereux et personne n'ose y passer sans escorte. Le pays, en effet, à mesure qu'on y pénètre, devient affreux ; des gorges profondes descendent le long des rochers à des profondeurs où l'œil ne plonge pas sans effroi[2]. »

Cependant cette route, la plus directe entre la Pérée et Jé-

1. La distance de Jéricho à Bethanie était de près de vingt kilomètres.
2. Voir Guérin, *Terre-Sainte*

rusalem, était fréquentée par des marchands, intermédiaires entre Jérusalem et les villes avoisinant le Jourdain, et par les prêtres et les lévites revenant de la Ville Sainte à Jéricho, ville sacerdotale. On y trouvait donc aussi, disposées à grandes distances, quelques modestes hôtelleries.

La Parabole.

(S. Luc., X, 29-37.)

Sens de la parabole : La vraie charité va même à nos ennemis.

Or, sur ce chemin, un Scribe vint à Jésus et lui demanda : « Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle ?

— Qu'est-ce qui est écrit dans la Loi ? » demanda le Sauveur. Il répondit : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même. — Vous avez bien répondu, dit Jésus, faites cela et vous vivrez. »

Mais le Scribe, voulant faire croire, sans doute, qu'il avait un désir sincère de connaître la Loi, interrogea encore : « Qui est mon prochain ?[1] »

Et le Christ, voyant le paysage sinistre qui l'entourait, songeant à « cette route de sang » qu'il allait suivre, adressa au Docteur de la Loi l'éloquente parabole *du bon Samaritain*[2].

C'est ainsi que le Docteur divin profitait de tout ce qui attirait son regard, pour présenter ses enseignements de la manière la plus frappante et la plus variée. — La parabole du bon Samaritain est une preuve de plus de la beauté et de la fécondité de l'intelligence de Jésus-Christ, tout y est plein de naturel, en parfaite harmonie avec le pays et les habitants.

1. Ayant par la création la même origine, rachetés par la même rédemption, appelés à la même fin, qui est la vie éternelle, tous les hommes sont, d'après la loi chrétienne, notre prochain. Les docteurs de la Loi, dans leur orgueilleux égoïsme, ne regardaient généralement comme leur prochain que l'Israélite.

2. (Lire S.Luc, x, 29, 37, ou dans les livres de méditations).—L'Évangile dit que le Samaritain versa sur les plaies du blessé le vin et l'huile. Dans l'antiquité c'étaient là en effet les deux remèdes pour laver les plaies et calmer les douleurs. Pline xxxi, *Hist. Nat.* et Josèphe . *B.* J. II.

Jésus à Béthanie.

(Luc, X, 38-42.)

L. Sc. Le récit, la gravure ci-contre et celle pp. 125, 164.

D'après certains détails, fournis par les Evangiles, on peut conclure que, si la famille de Lazare n'était pas opulente, elle vivait néanmoins dans une belle aisance. Ses relations suivies avec quelques chefs du parti religieux, dans Jérusa-

VUE DE BÉTHANIE PRÈS JÉRUSALEM

lem, les invitations qui lui étaient adressées par des membres de cette hiérarchie ; le tombeau monumental qu'elle s'était fait tailler dans le roc, les vases précieux qu'elle possédait, avec leurs parfums exquis, objets de luxe dans les maisons riches, tout semble bien prouver que la demeure elle-même, n'était pas une habitation vulgaire, mais rappelait plutôt ces maisons syriennes bâties en carré, avec cour intérieure, entourée d'appartements et comptant au moins un étage et une spacieuse terrasse. La cour était souvent transformée en jardin avec citerne ou bassin au centre. Ces maisons juives n'avaient pas, comme les habitations musulmanes, leurs façades uniformément aveugles, au contraire, des fenêtres nombreuses, garnies de treillis, souvent artistement

découpés, et qu'on ouvrait à volonté, prenaient l'air et la lumière sur les rues et les places publiques. Parmi les appartements, on comptait la salle à manger, la salle où se réunissait la famille et l'on recevait les visites ; ensuite, au premier, les chambres à coucher et enfin la terrasse, souvent ombragée par une vigne. Le mobilier était à l'avenant : simple, peu compliqué, mais bien tenu et ne manquant pas de confort. On montait à l'étage et à la terrasse, sans passer par les appartements ; un escalier adossé en longueur à un des côtés des bâtiments de la cour, y conduisait directement. C'est sur les terrasses qu'en Palestine, les familles, aujourd'hui encore, passent durant six mois de l'année, ces soirées délicieuses de fraîcheur et ravissantes pour les yeux, à l'heure où le soleil, à son déclin, colore de ses rayons changeants, toutes les collines et les montagnes d'alentour.

Dans la maison de Lazare et de ses deux sœurs, Jésus était toujours l'hôte désiré. Sa visite inattendue leur fut donc une agréable surprise. Aussi, pour accueillir dignement le Sauveur, tout fut bientôt en mouvement dans cette demeure hospitalière ; Marthe surtout, en maîtresse de maison, s'empressait aux soins du service ; Madeleine aidait sa sœur, mais celle-ci entendant le Maître instruire ses apôtres, avide de la parole divine, s'approcha et s'assit aux pieds de Jesus. — Queques instants après, Marthe remarqua que sa sœur l'avait quittée et se tenait près du Sauveur: « Seigneur, dit-elle, avec un peu de dépit, vous voyez que ma sœur me laisse servir seule, dites-lui donc qu'elle m'aide. » Et Jésus lui répondit avec douceur : « Marthe, Marthe, vous vous tourmentez en plusieurs choses, or, une seule est nécessaire ; Marie a choisi la meilleure qui ne lui sera pas ôtée. »

Retour de Jésus en Pérée[1].

(Matth., IX, 27-31.)

L. Sc. : La Pérée, description pp. 179-180. **Une maison modeste, p.** 36.

Quittant Béthanie, le Sauveur passa de nouveau le Jourdain pour évangéliser la Pérée. Si, même dans cette contrée éloignée il allait voir les Scribes à sa poursuite, le peuple au moins ferait bon accueil à ses enseignements.

La Pérée, où Jésus allait se rendre avec ses apôtres, s'é-

1. Puisque le Sauveur, durant son premier séjour en Pérée revient sur des leçons qu'il donna en Galilée, nous ne signalerons ici que les enseignements propres à cette première contrée.

tendait, longeant le Jourdain, depuis Machéronte, au sud, jusqu'à Pella, au nord, et vers l'est, jusqu'à Hesbon, Philadelphia et Gadara, frontière de l'Arabie.

Plus vaste que la Galilée, plus accidentée et plus sauvage, elle était néanmoins abondante en fruits, couverte d'arbres, surtout de vignes, d'oliviers, de palmiers et arrosée de sources et de courants d'eau permanents.

Au temps du Sauveur, en dehors des Israélites, cette contrée était occupée par les races les plus diverses ; entre l'Arnon et le Jabok, les Moabites ; aux alentours de Jaser, les Ammonites, mêlés à des populations ismaélites ou arabes. — Les Syriens, au rapport de Josèphe, occupaient, depuis la captivité d'Israël, bon nombre de villes et de villages au nord et au sud de la Pérée. Toutes ces races étaient plus ou moins mêlées à la population juive.

Guérison de deux aveugles.

Jésus se trouvait dans une maison amie, (p. 36.) quand deux aveugles[1] vinrent l'y rejoindre. « Fils de David, dirent-ils, ayez pitié de nous. » Leur foi émut le Sauveur : « Croyez-vous, leur demanda-t-il, que je puis vous guérir ? » Et sans hésiter ils répondirent : « Oui, Seigneur. » Et Jésus toucha leurs yeux et leur dit : « Qu'il vous soit fait selon votre foi. » Aussitôt ils recouvrirent la vue et, dans leur joie, malgré la défense du Maître, ils proclamèrent le miracle dans toute la contrée.

Guérison du possédé muet.

(Luc, XI, 14-26.)

L. Sc. : Comme le précédent, p. 36.

Les aveugles guéris étaient à peine sortis de la maison qu'on y amena un possédé muet. Le Seigneur chassa le démon et le muet parla aussitôt pour dire toute sa joyeuse reconnaissance. La foule était dans l'admiration et disait : « Jamais on n'a rien vu de semblable en Israël. »

Mais la haine des Scribes traquait partout le divin Maître ; ils osèrent redire au peuple la calomnie inepte déjà répan-

1. Entre les malades guéris par Jésus on trouve beaucoup d'aveugles. Il n'y a là rien d'étonnant. La cécité est un mal fréquent dans les régions orientales que la brûlante poussière des sables explique aisément. L'habitude de dormir en plein air, sous la tente, sur les terrasses y contribue également en exposant l'œil à l'air vif et froid de la nuit dans certaines contrées.

due en Galilée : « C'est au nom du démon qu'il chasse les démons. » Le Messie daigna répondre, mais en d'autres termes que précédemment : « C'est la prophétie d'Isaïe, dit-il, qui se réalise aujourd'hui : En vain, Satan, le fort armé, gardait sa demeure et croyait sa paix éternelle, mais un plus fort est venu emportant ses armes et distribuant ses dépouilles. » La foule applaudit à ce langage et une femme du peuple s'écria : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et les seins qui vous ont nourri. — Plus heureux, répondit Jésus, ceux qui écoutent et gardent la parole de Dieu [1]. »

Anathèmes lancés contre les Pharisiens et les Docteurs de la Loi.

(Luc, XI, 37-54.)

I.. Sc. Zepas et festins, p. 125.

Chez les Juifs, vers le milieu du jour, on prenait un premier repas. Un Pharisien y invita Jésus. Quoique le Sauveur sût le piège qu'on voulait lui tendre, il accepta l'invitation. Il trouva à l'entrée de la salle un grand nombre de Pharisiens et de Scribes, affectant de faire de nombreuses ablutions. Dédaignant ces formalités hypocrites, le Seigneur alla droit à la table, occupa la place qu'on lui avait réservée. « Pourquoi, dirent entre eux ces faux zélateurs, ne s'est-il pas lavé », et avec violence on le lui reprocha. Et le Seigneur, calme, mais sévère, se dressa sur sa couche : « Malheur à vous, Pharisiens, parce que vous payez la dîme de la menthe de la rue et de toute herbe [2], et vous laissez de côté la justice et l'amour de Dieu ! Il fallait faire ces choses et ne pas omettre les autres. »

« Malheur à vous, Pharisiens, parce que vous aimez les

1. C'était dire, d'après S. Augustin, que par sa foi au Messie, Marie avait mérité d'en devenir la mère (*de Sancta Virginitate*, c.1 II). Cette parole du Sauveur n'enlève donc rien au prix de la maternité divine.

2. S. Matthieu rappelle ce même reproche fait aux Pharisiens en termes un peu différents : Malheur à vous, Pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de l'aneth, du cumin, etc... Fillion dit au sujet de ces herbes : Ces trois plantes étaient cultivées volontiers par les Juifs à cause de leurs propriétés aromatiques, mais la dîme ne les atteignait pas. Elle était cependant payée par les Pharisiens soi-disant légalement, par ostentation ou par scrupules hypocrites. — Voir à la fin du volume la planche « herbes et plantes ».

premiers sièges dans les Synagogues et les révérences sur les places publiques. »

« Malheur à vous, parce que vous êtes comme des sépulcres cachés et les hommes qui marchent dessus, sans le savoir, se souillent [1]. »

Les Pharisiens frémirent sous l'anathème, mais dit l'un d'eux, un légiste : « Maître, en parlant ainsi, vous nous faites injure. » Jésus se tourna vers lui : « Malheur à vous aussi, Docteurs de la Loi, parce que vous chargez les hommes de fardeaux insupportables et vous-mêmes n'y touchez pas du bout du doigt. »

« Vous bâtissez des tombeaux aux prophètes et ce sont vos pères qui les ont tués. Vous détenez la clef de la science, et vous en défendez l'accès au peuple. » Et il ajouta, faisant prévoir leur châtiment : « Je leur enverrai des prophètes et des apôtres, dit Jéhovah, et ils tueront les uns et les autres, afin qu'on redemande à cette race le sang de tous les prophètes qui a été répandu, depuis l'établissement du monde, depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie [2] tué entre le Temple et l'autel. Oui, je vous le dis, on le redemandera à cette race. »

Jésus quitta la salle, les Pharisiens le suivirent, cherchant encore de quoi l'accuser ; mais le peuple était là devant la porte et s'y pressait en grande foule (Luc., XII, 1-12). Prudemment les ennemis de Jésus se retirèrent. Et Jésus dit à ses apôtres : « Avant tout, mettez-vous en garde contre l'hypocrisie des Pharisiens, n'ayez pas peur de ceux qui peuvent tuer le corps, mais dont la puissance ne va pas plus loin. Craignez celui-là (c'est-à-dire Dieu) qui, après avoir fait mourir, a le pouvoir d'envoyer à la géhenne. Je vous le dis, craignez celui-là, et confessez mon nom sans crainte. »

Témoin de l'autorité que le Christ exerçait sur la foule, un Juif lui fit cette étrange demande : « Seigneur, commandez à mon frère qu'il me donne part à son héritage. — Qui donc m'a établi pour faire vos partages », répondit Jésus et à l'instant il montra dans une parabole l'inanité des soucis matériels.

1. Il y avait bien des tombes qui n'étaient blanchies qu'à l'époque des pèlerinages, donc difficiles à reconnaître en d'autres temps et cependant on se souillait en les foulant.

2. Les commentateurs les plus récents se rangent à l'avis de S. Jérôme qui écrivait que ce prophète Zacharie, fils de Barachie, n'est autre que ce même Zacharie de la *Bible hébraïque* que la *Bible des Nazaréens* désigne sous le nom de Zacharie, fils de Joïada.

Parabole du riche qui amasse de grands biens.

(Luc, XII, 13-21.)

L. Sc. : La Pérée entre l'Arnom et le Jabboc, p. 180.

Sens de la parabole. L'opulence ne donne pas l'existence et ne peut la garantir.

« Les terres d'un homme riche avaient beaucoup rapporté. Il disait en lui-même : que ferai-je, car je n'ai pas assez de place pour serrer ma récolte. J'abattrai donc mes greniers et j'en bâtirai de plus grands et j'y amasserai tous mes biens et je dirai : mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve, repose-toi, mange, bois et te réjouis. Mais Dieu lui dit : insensé, cette nuit, ton âme te sera redemandée et ce que tu auras amassé, pour qui sera-t-il ? » « Il en est ainsi, conclut Jésus, de celui qui amasse des biens pour lui-même et qui n'est point riche pour Dieu. » Le Sauveur développa encore ces pensées et dit à la foule : « Soyez toujours prêts à rendre compte de vos œuvres, veillez les reins ceints [1], car à chaque instant le Juge éternel peut venir. »

Guérison de la femme courbée.

(Luc, XIII, 10-17.)

L. Sc. : Une Synagogue, p. 39.

On vient de le voir, la Pérée accueillait favorablement le Messie. Si les Synagogues de la Judée et même de la Galilée lui étaient fermées, celles des contrées transjordanes lui restaient ouvertes. Or, un jour de Sabbat, comme il enseignait dans une de ces Synagogues, Jésus vit une femme toute courbée vers la terre ; elle souffrait de cette infirmité depuis dix-huit ans. « Femme, lui dit Jésus, vous êtes guérie de votre infirmité » et il lui imposa les mains. Le peuple éclata en cris d'admiration et applaudit le Seigneur. C'en était trop pour la jalousie du chef de la Synagogue. « Six jours sont faits pour le travail, s'écria-t-il, venez ces jours-là pour vous faire guérir et non pas le jour de Sabbat. — Hypocrites, répondit le Sauveur s'adressant aux Pharisiens, qui de vous, le jour de Sabbat, ne délie son bœuf ou son âne pour le mener à boire, et cette fille d'Abraham, que Satan

1. Les orientaux, lorsqu'ils se disposaient à faire quelque travail, retroussaient sous leur ceinture les longs pans de leur tunique.

tenait liée, depuis dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer le jour de Sabbat. » Une fois de plus, le Seigneur confondait ses adversaires, et le peuple fut dans la joie en voyant toutes les merveilles de bonté accomplies par le Christ.

Le nombre des élus.

L. Sc. : La Pérée entre l'Arnom et le Jabboc, p. 179.

Jésus, durant ce premier séjour en Pérée, avait souvent insisté sur ces vérités essentielles : qu'il fallait toujours s'attendre à la venue du Juge pour rendre compte de ses œuvres ; qu'il fallait veiller sans cesse. Le peuple était inquiet et l'un d'eux demanda à Jésus : « Seigneur, y aura-t-il peu de sauvés ? » Le Sauveur connaissait les prétentions insensées du peuple qui se croyait justifié parce que fils d'Abraham et de Dieu. « La porte est étroite, répondit le Messie, et qui n'y entre avant la mort, trouve la porte close. Et lorsque le Père de famille aura fermé la porte, vous aurez beau lui dire : nous avons mangé avec vous et vous nous avez enseigné sur nos places publiques. Et il vous dira : retirez-vous de moi, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Et, à votre place, il en viendra de l'Orient et de l'Occident et avec Abraham, Isaac et Jacob et les prophètes, ils se mettront à table dans le royaume de Dieu. » (Luc, XIII, 24-30.)

A ce moment, les Pharisiens et les Scribes, qui cherchaient à se débarrasser de la présence de Jésus, lui dirent, avec une pitié feinte: « Partez, Seigneur, allez-vous-en d'ici, car Hérode veut vous faire mourir. — Allez dire à ce renard, répondit le Maître, que je chasserai d'ici les démons, aujourd'hui, demain et que je terminerai au troisième jour. (Luc., XIII, 31-32) [1].

1. Ces trois jours ne doivent pas être pris à la lettre. Ils indiquent seulement le temps requis pour que le Messie complète sa mission et l'achève par sa mort sur la croix.

Jésus pleure sur Jérusalem.

(Luc, XIII, 34-35.)

L. Sc. : Vue de Jérusalem. p. 17. Le mont (Sion et le Moriah avec son Temple).

Le Sauveur quitta la Pérée et, par les défilés conduisant à Jérusalem, il atteignit la Ville Sainte.

C'était vers la seconde moitié de décembre, le peuple célébrait la fête de la Dédicace. En vue de la Cité ingrate, prévoyant son triste avenir et sa ruine complète, Jésus pleura. « Jérusalem, Jérusalem, gémit-il, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule réunit ses petits sous ses ailes. Et voilà que tes maisons seront désertes et tu ne me reverras point jusqu'à ce que tu dises : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur[1]. »

L. Sc. : Portique de Salomon, p. 21 et 23.

Cependant, tout entier à sa mission divine, le Messie laissa ses disciples à la joie des fêtes de la Dédicace[2], et se retira dans le portique de Salomon pour instruire le peuple. Sitôt que les Sanhédrites eurent reconnu le prophète galiléen, ils accoururent. « Jusques à quand nous tiendrez-vous en suspens, dirent-ils, si vous êtes le Christ, dites-le ouvertement. » Jésus déjoua leur intrigue et répondit : « Je vous le disais, je suis le bon pasteur, si vous voulez entrer dans mon bercail, vous serez en sûreté. » Il rappela encore, comme témoins de la vérité de ses paroles, tous les prodiges qu'il avait opérés. « Car le Père, ajouta-t-il, me communique sa puissance qui est au-dessus de tout et personne ne peut rien lui ôter. Mon Père et moi, nous ne sommes qu'un. Mon Père est en moi et moi en mon Père[3] » Les Sanhédrites voulurent le prendre, mais Jésus s'échappa paisiblement de leurs mains. (Jean, X, 22-30.)

Les ennemis du Christ montrèrent donc la volonté obstinée de rejeter sa doctrine et cherchèrent par tous les moyens à

1. C'est-à-dire, jusqu'au jour de la conversion des Juifs, quand le Christ viendra juger le monde.

2. Voir plus haut les grandes fêtes juives, p. 55.

3. Ces paroles sont comme le point culminant de la prédication de Jésus. Le Seigneur va bientôt quitter la terre ; mais auparavant, il aura proclamé sa divinité en termes aussi lumineux que le soleil. (Fillion, *Les SS. Evangiles*).

le perdre. La Pérée restait le seul pays où il pouvait encore se faire entendre. Aussi, dès qu'il apparut de nouveau en ces régions, où Jean avait baptisé, il reprit son apostolat et le peuple se réjouit de revoir le prophète. Plusieurs dirent : « Jean n'a fait aucun miracle, mais tout ce que Jean a dit du prophète de la Galilée est vrai. » (Luc, XIV, 1-34.)

Dernier séjour de Jésus en Pérée. Le banquet du Pharisien et l'Hydropique.

(Luc, XIV, 1-34.)

L. Sc. : Voir repas, p. 124-125.

Vers ce temps-là un des principaux Pharisiens de la Pérée offrit un banquet à ses amis. C'était un jour de Sabbat, jour coutumier de leurs festins.

Et ces faux zélateurs de la Loi, si sévères pour supprimer le plus léger travail, le jour du Seigneur, se souciaient peu d'imposer à leurs sujets, en travail supplémentaire, tous les apprêts, tout le service de ces fêtes ; il leur suffisait que les mets fussent préparés la veille et on les gardait chauds. Or, Jésus fut invité à ce banquet et accepta parce que cette réunion lui permettrait de donner encore aux Pharisiens et au peuple quelques graves leçons.

Parmi la foule qui encombrait l'entrée de la salle, se trouvait un hydropique. Le Sauveur l'aperçut, le guérit et brusquement demanda aux convives : « Est-il permis de guérir le jour de Sabbat ? » Les Scribes savaient combien de fois déjà leurs collègues de Judée et de Galilée avaient été confondus par le Messie, en leurs propres réponses. Ils jugèrent donc le silence prudent. « Nul d'entre vous, poursuivit le Sauveur, si son âne ou son bœuf tombaient dans un puits, ne laisserait de l'en tirer le jour de Sabbat ; si vous agissez ainsi à l'égard d'un animal, comment pourrait-on prétendre que guérir un de nos frères, en ce jour, est violer le jour du Seigneur ? »

Ainsi que nous le disions, d'après les coutumes romaines, importées en Palestine, la table, chez les Juifs fortunés était entourée de plusieurs groupes de lits, comptant chacun plusieurs couches : celles du milieu étaient les plus honorables. Jésus vit les Pharisiens s'empresser de prendre ces places d'honneur. Il leur fit entendre à quelle humiliation ils s'exposaient. Qu'un homme de haute considération survienne, il

faudra lui céder la place. Prenant, au contraire, une place modeste, on ne peut que monter, car « qui s'élève sera abaissé et qui s'humilie sera exalté ».

Comme toujours, une grande foule assistait de loin, au repas. On y voyait des boiteux, des aveugles, des estropiés. Jésus s'adressa directement aux convives, à ces hommes dont la morgue hautaine méprisait les malheureux. « Heureux, leur dit-il, ceux qui accueillent ces pauvres et ces infirmes, car s'ils ne peuvent rendre l'invitation, Dieu réserve à leurs bienfaiteurs le banquet des cieux. — Mais, dit un des Docteurs, je sais que ma place est marquée dans le royaume des cieux et je m'en réjouis. » Jésus répondit à cette bravade par la

Parabole des invités qui s'excusent de prendre part au festin.

(Voir les Livres de Méditations ou bien lire la parabole dans saint Luc, XIV, 16-24.)

Morale de la parabole.

L. Sc. : Le même, p. 124-125.

Le Père céleste, irrité de tous ces dédains et rejetant ces orgueilleux de la Judée, ordonnera d'inviter les pauvres, les misérables et les peuples de la gentilité, et Jésus laissant là toute figure, déclara aux convives, assis près de lui, qu'aucun des invités n'assisterait à son festin ! (Exclus du royaume messianique, remplacés par les païens.)

Mais il ne suffisait pas d'être pauvre, infirme ou païen pour être appelé au royaume de Dieu et y entrer, il fallait se faire souvent violence, se détacher des choses terrestres, se renoncer, sans ce renoncement le travail du salut est incomplet. Insensé l'homme qui commence à élever une tour sans savoir l'achever ; insensé le roi qui engage une guerre avec peu de troupes contre un ennemi redoutable. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende [1].

1. Quand le Sauveur voulait attirer l'attention sur quelque vérité importante, il terminait souvent par cette formule.

Le Christ au milieu du peuple et en face des Pharisiens.

(Luc, XIV, 25-34.)

L. Sc. : La Pérée, p. 179.

Après avoir rappelé ces vérités sévères, Jésus voulut aussi montrer dans son Père les ineffables miséricordes. Il les peignit en trois paraboles : celle de la brebis égarée ; celle de la drachme perdue et enfin la touchante parabole de l'enfant prodigue.

Parabole de la brebis égarée.

(Luc, XV, 3-7.)

Sens de la parabole. Sollicitude du Sauveur pour l'âme qui s'égare et joie à sa conversion.

L. Sc. : Le bercail, p. 172.

Cette sollicitude du Christ pour ramener les pécheurs, avait touché les chrétiens de la primitive Eglise et partout, dans les Catacombes, comme plus tard dans les vieilles basiliques, nous voyons le Sauveur représenté sous l'image du bon pasteur rapportant sur ses épaules la brebis perdue.

Parabole de la drachme perdue.

(Luc, XV, 8-10.)

(Même pensée et même but que la parabole précédente.)

L. Sc. : Extérieur et intérieur d'une maison du peuple, p. 36 et 59.

La drachme grecque avait environ la valeur de septante-sept cts. Mais, comme la femme pauvre de la parabole ne possédait pour tout avoir que dix drachmes, on comprend aisément toutes les recherches qu'elle fit pour retrouver la drachme qu'elle croyait perdue et sa joie en la retrouvant.

Parabole de l'enfant prodigue.

(Luc, XV, 11-32).

Sens de la parabole. Tristes suites du péché. Bonté, amour de Dieu pour le pécheur repentant, mais sans préjudice pour les âmes fidèles.

M. Fouard écrit au sujet de cette parabole : « Jamais le Seigneur n'a peint de couleurs plus vives les égarements du pécheur ; chaque détail du tableau saisit l'âme et remet sous nos yeux les traits de notre propre histoire. Car qui a vécu, sans connaître, sans voir autour de soi les illusions du prodigue, la soif de liberté qui le dévore, sans apercevoir la terre lointaine où il vit sans Dieu, son ivresse d'un instant, et au réveil l'horrible détresse, le vide infini que les passions ne comblent point, l'asservissement au milieu d'un troupeau immonde ? Heureux qui, dans cet abattement, jette les yeux au ciel se lève et retourne vers Dieu. »

L. Sc. : p. 164 et 124 la note.

Notes sur la parabole du prodigue.

1. *Le prodigue réclame à son père sa part d'héritage.* D'après la loi juive, il avait droit à la moitié de la part réservée à son frère aîné, mais ne la recevait qu'à la mort du père.

2. « *Il se serait contenté de se nourrir des gousses qu'il donnait aux pourceaux* ». Ces gousses, dit Fillion, étaient probablement les longues gousses du caroubier, arbre qui abonde en Palestine. Elles contiennent une pulpe douceâtre, le bétail en est friand. Les pauvres parfois aussi s'en nourrissent.

3. « *Apportez la plus belle robe et revêtez-l'en, et mettez un anneau à sa main et des chaussures à ses pieds* ».

La marque distinctive des gens libres et de distinction était l'anneau. Les hommes libres seuls portaient des sandales ; les esclaves allaient nu-pieds.

4. « *Cependant le fils aîné revenait des champs et approchant de la maison, il entendit la musique et les danses* ».

Les anciens, en Orient surtout, faisaient paraître à leurs festins des musiciens et des danseurs, choisis parmi leurs esclaves ou engagés pour la circonstance.

Le fils aîné apprenant qu'on faisait fête au prodigue s'en irrita, mais son père lui fit entendre qu'il n'y perdait aucun de ses avantages : « Mon fils, lui dit-il, vous êtes toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à vous ! »

Ainsi, dit Bossuet, les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grâce inespérée d'une belle journée d'hiver qui, après un temps pluvieux, vient

1. Les Évangélistes nous ont déjà cité un grand nombre de paraboles et nous en rappelleront encore d'autres. Ce qui est merveilleux dans l'enseignement du Sauveur, c'est la facilité spontanée et le saisissant à-propos avec lesquels le divin Maître improvise, sans se lasser et les variant toujours, ces admirables paraboles ou similitudes.

réjouir tout d'un coup la face du monde, mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne ; et s'il nous est permis d'expliquer les sentiments du Sauveur par ces sentiments humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête, mais il réserve une plus douce familiarité aux justes qui sont ses anciens et perpétuels amis. Bossuet, *Or. fun. Marie-Thérèse.*

Parabole de l'Econome infidèle.

(Luc, XVI, 1-15, et les Livres de Méditations.)

Les Pharisiens qui aimaient l'argent, comme dit saint Luc, furent peu touchés de ces paraboles. Ils ne comptaient, eux qu'avec « la rosée du ciel et la graisse de la terre ». L'orgueil satisfait et le bien-être assuré, avec l'intrigue comme moyen, c'était là toute leur vie ; et pour se tirer d'un mauvais pas, le moyen le plus sûr était le meilleur, quel qu'il fût. Or, on venait de découvrir dans la région où Jésus prêchait, les malversations d'un intendant de grande maison. Le Sauveur en profite pour adresser à ses ennemis, cette parabole.

L. Sc. : p. 179,

Sens de la parabole. Générosité pour les pauvres et s'assurer les intérêts éternels par le bon usage des biens temporels.

« Le maître, dit le texte évangélique, loua cet économe parce qu'il avait agi prudemment. » Jésus tira de la parabole cette double conclusion : les enfants du siècle sont plus avisés dans leurs affaires temporelles que les enfants de la lumière. Imitez leur prudence mais non leurs fraudes, ni leurs injustices. Montrez cette habileté intègre dans les petites choses et vous réussirez dans les grandes. Et vers la fin de la parabole, se tournant vers les Pharisiens riches, avares et durs pour les pauvres, vendant à grand prix leurs hypocrites prières aux veuves pieuses d'Israël : « De vos trésors d'iniquité, leur dit-il, faites-vous des amis parmi les pauvres, afin qu'à l'heure où vous aurez à rendre compte, ils intercèdent pour vous et vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

Revenant ensuite au mépris des richesses, le Sauveur montra le danger des biens matériels, cause souvent d'irréparable ruine ; c'est le but de la

Parabole du mauvais riche.

(Luc., XVI, 19-31, et voir le texte dans les Livres de Méditations.)

Sens de la parabole. Ceux qui abusent des biens temporels exposent d'autant plus les intérêts éternels que souvent la parole de Dieu ne suffit pas pour les convertir.

L. Sc. : pp. 124-125. « **Un homme riche vêtu de pourpre et de lin.** »

1. La pourpre est une des étoffes les plus précieuses en Orient à cause du grand prix de la teinture. Une autre étoffe encore se payait au prix de l'or, c'était le fin lin, étoffe d'une belle blancheur et délicate qui servait de vêtement de dessous.

« *Ce riche faisait chaque jour chère splendide* ».

Autant que les habillements précieux qu'on portait aux festins, les repas eux-mêmes témoignaient de la prodigalité et du luxe provoquant des riches. Le service de ces repas comprenait une grande variété de viandes : bœuf, veau, mouton, cerfs, daims, gazelles et volailles ; les légumes étaient fort goûtés, mais surtout les vins. Les rabbis comptaient jusqu'à soixante variétés de vins. Les vins les plus forts venaient de Saron et des vignobles entre le Thabor et Tibériade. Des liqueurs enivrantes étaient également servies aux convives et souvent ils en abusaient.

Quel contraste saisissant entre ce luxe sensuel et la misère lamentable du pauvre Lazare, couvert de plaies et couché aux pieds de ces viveurs insolents.

2. *Lazare aurait bien voulu se nourrir des miettes tombant de la table du riche.* Ces miettes étaient, dans les familles la part des petits chiens domestiques durant les repas. Le désir du pauvre Lazare était donc bien humble.

3. *Les chiens léchaient ses ulcères.* Encore aujourd'hui en Orient, des chiens faméliques parcourent en troupes les rues des villes. Léchant les plaies de Lazare, ils ne pouvaient que les envenimer et en accroître les douleurs. (Fouard). Voir aussi Fonck, art. *Canis* dans le *Lexicon*.

4. *Le sein d'Abraham,* figurait dans le langage des Juifs, les limbes où reposaient les justes, avant la venue du Messie.

Résurrection de Lazare.

(Jean., XI, 1-45.)

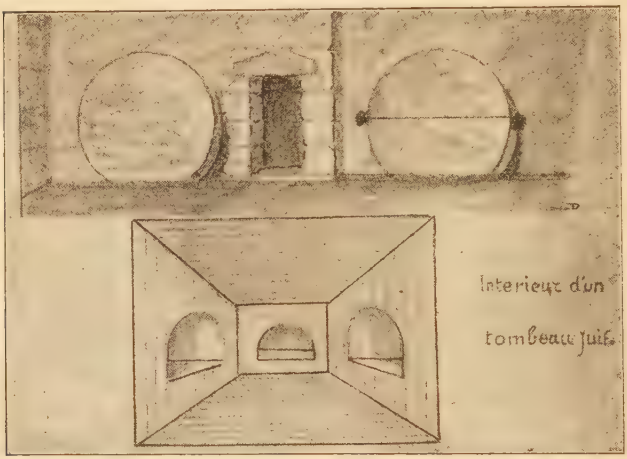
L. Sc. : Le Tombeau de Lazare etc., ainsi que les cérémonies funèbres.

Saint Jean va nous raconter en ce chapitre de son Évangile « le miracle de l'amitié », l'un des plus grands et des plus beaux prodiges accomplis par Jésus.

En Palestine quoique la loi prescrivit que les cimetières fussent en dehors des villes et villages, on permettait toutefois aux riches de construire dans leurs propriétés des tombeaux réservés à leurs familles.

C'est un tombeau de ce genre que possédait la famille de Lazare, non loin de sa demeure, sur le flanc sud de la montagne des Oliviers.

Quels étaient l'aspect extérieur et le plan intérieur de ce tombeau ? Lazare et ses deux sœurs l'avaient fait tailler dans le rocher pour leur usage exclusif ; or, à cette époque le style gréco-romain dominait en Judée. La porte de la



EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR D'UN TOMBEAU.

grotte, assez élevée et large en proportion était donc surmontée d'un linteau en forme de fronton et portait entaillé sur sa face, soit un ornement en rinceaux, soit une inscription funéraire. Cette porte extérieure était fermée par une lourde pierre ronde, rappelant la meule d'un moulin, et roulant dans une profonde rainure [1]. Tel était, au temps du Messie, l'aspect extérieur de la plupart des sépulcres taillés dans les rochers de la Palestine.

La porte d'entrée du tombeau était à l'est ; le seuil franchi, on descendait de quelques degrés et on entrait dans une petite chambre de trois mètres sur trois. C'est là que se

1. C'est d'une de ces lourdes pierres circulaires, qui fermait également le tombeau de Jésus, que les saintes femmes, approchant du sépulcre, le matin de la résurrection, dirent : Qui nous ôtera la pierre du tombeau ?

trouvait Jésus, quand « il dit d'une voix forte » : « Lazare, veni foras : Lazare, viens dehors ! » Du côté nord de cette chambre, donc à droite, s'ouvrait, par une porte sans battants, le sépulcre. Ce tombeau avait les mêmes dimensions que la chambre d'entrée ; sur chacune de ses parois libres on distinguait un banc massif, également taillé dans l'épaisseur de la roche et destiné à recevoir chacun un corps ; sur un de ces bancs de pierre gisait, enveloppé de bandelettes, le cadavre de Lazare déjà en décomposition ; c'est qu'en effet, chez les Juifs on n'embaumait que très sommairement les corps des défunts [1].

Le deuil, à la mort de Lazare, attira à Béthanie un nombreux concours, car, ainsi que nous l'avons fait remarquer, la famille du défunt était très estimée à Jérusalem. Durant trois jours, les lamentations ordinaires des pleureuses se firent entendre ; devant la maison du défunt; Marthe et Marie, les pieds nus, assises à terre, s'abandonnaient à leur douleur, tandis que parents et amis s'unissaient à leur deuil [2].

Au troisième soir, selon la croyance juive, l'âme cessait de voltiger au-dessus du cadavre. On visitait le tombeau une dernière fois et la pierre qui le fermait restait scellée jusqu'au décès suivant d'un membre de la même famille.

Saint Jean, au chapitre XI, nous fait le récit de cette résurrection ; l'apôtre que Jésus aimait nous y montre le Sauveur dans sa toute-puissance sur la mort, mais aussi avec toutes les délicatesses de son Cœur divin. (Lire le texte dans les Livres de Méditations ou dans saint Jean, XI, 1-45.)

NOTES SUR LA RÉSURRECTION DE LAZARE.

1. Parlant de l'amitié de Jésus pour Lazare et ses deux sœurs, S. Jean se montre dans les mots qu'il emploie d'une admirable délicatesse. Il dit au verset 3 que Jésus aimait Lazare d'un vif amour, ὃν φιλεῖς et au verset 5, désignant l'affection que le Sauveur portait à Marthe et à Marie, sœurs de Lazare, il choisit le mot ἠγάπα qui marque une charité pleine de réserve. (Fouard).

2. Le Sauveur, deux jours après le message de la maladie mortelle de Lazare, partit *le soir* pour Béthanie. En Palestine, l'été surtout, on voyage la nuit pour éviter les chaleurs brûlantes du jour. Jésus atteignit Béthanie le lendemain.

3. « *Et Jésus pleura, et les Juifs se dirent: voyez comme il aimait Lazare* ». On s'imagine souvent, écrit Mgr Le Camus, que les hommes supérieurs sont au-dessus de tels attendrissements comme si une sensibilité exquise

1. Après avoir lavé le cadavre, on l'entourait de plantes aromatiques serrées au corps par des bandelettes. (Sepp, *Op. cit.*).

2. Dr Sepp, *Funérailles chez les Juifs*, t. II, p. 213.

n'était pas un des plus beaux côtés de l'âme humaine. S. Jean en a jugé autrement dans son Évangile, et plus il nous montre le Dieu en Jésus, plus aussi il nous semble vouloir nous y faire admirer l'homme. Qu'il est consolant, ajoute l'écrivain, de voir ce bon Sauveur partager en ami fidèle les tristesses de ses amis. Il a un cœur, il aime, il regrette, il pleure et s'associe à tous les actes de l'humanité vertueuse pour les diviniser.

4. « *Jésus frémissant de nouveau en lui-même* ». Il frémit cette fois *d'indignation* contre le démon, le péché, la mort qui avaient apporté sur la terre tant de tristesse. (S. Augustin).

5. *Et Jésus élevant ses regards vers le ciel* : *Père, je vous rends grace* etc. Cette prière fut une action de grâces *anticipée* et non une demande proprement dite, la puissance du Père étant celle du Fils.

L. Sc. : Voir la carte de Jérusalem et la description du palais p. 237.

Quand les Sanhédrites apprirent la nouvelle de la résurrection de Lazare et qu'ils surent qu'un grand nombre de Juifs, témoins du prodige, étaient devenus les disciples de Jésus, leur frayeur fut extrême ; sans tarder ils rassemblèrent le Conseil de la nation. « Que ferons-nous, se demandèrent les princes d'Israël, cet homme de Nazareth fait beaucoup de miracles, même aux portes de Jérusalem et la veille de la grande Pâque. Si nous le laissons agir, les foules croiront en lui ; les Romains viendront et détruiront notre ville et la nation. — Vous n'y entendez rien, répondit Caïphe, le grand-prêtre, il vaut mieux qu'un homme meure pour le peuple et que toute la nation ne périsse pas. » Or, il ne dit pas cela de lui-même, ajoute saint Jean, mais, étant grand-prêtre cette année, il prophétisa que Jésus devait mourir [1], non pas seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un seul corps les enfants de Dieu dispersés. »

L. Sc. : Ephrem. Le Sauveur se retire à Ephrem. V^r la carte de la Palestine, p. 14.

La mort de Jésus était donc décidée. Le Seigneur se retira à Ephrem, ville près des frontières de la Samarie, attendant l'heure fixée par le Père pour sa dernière visite à Jérusalem.

D'après Eusèbe et saint Jérôme, *Ephrem* (El Tayébeh) fut une localité importante. Située à l'est de Béthel, dans une région sauvage, ses maisons s'étageaient au flanc d'une des montagnes les plus élevées de la Judée ; la plupart des maisons étaient voûtées et construites en pierres du pays ;

1. Flavius Josèphe prétend que le don de prophétie était comme l'apanage du grand-prêtre chez les Juifs, d'ailleurs l'Esprit-Saint n'a-t-il pas arraché plus d'une fois aux méchants de ces oracles involontaires. Fillion, *Les saints Évangiles.*

on y trouvait aussi plusieurs citernes creusées dans le roc. Le sommet de la montagne était couronné par une citadelle et de cette hauteur un vaste et imposant panorama se déployait aux regards ; à l'est, la vallée du Jourdain, la Pérée et au delà les chaînes de l'antique pays d'Ammon, la Mer Morte et les montagnes de Moab.

Les dix lépreux.

(Luc, XVII, 12-19.)

L. Sc. : Voir la carte de la Palestine, p. 14.

La terre d'Israël avait été pour Jésus la terre des douleurs, cependant il l'aimait ; une dernière fois il voulut la parcourir. Le Sauveur quitta donc Ephrem, traversa la Samarie, la Galilée, et, longeant la rive orientale du Jourdain, visita Jéricho ; de cette ville, il se dirigea vers Jérusalem en passant par Béthanie.

A l'entrée d'un village, sur les confins de la Samarie et de la Galilée, dix lépreux crièrent de loin[1] vers le Messie : « Maître, ayez pitié de nous ! » Jésus alla vers ces malheureux, les guérit et leur dit : « Allez, montrez-vous aux prêtres afin qu'ils constatent votre guérison, ainsi que la loi le prescrit[2]. » La reconnaissance s'imposait et cependant, des dix, un seul revint sur ses pas pour remercier le Sauveur ; c'était un Samaritain. « Les dix n'ont-ils pas été guéris, demanda Jésus, où sont les neuf autres ? »

Si habitué qu'il fût à l'ingratitude, celle-ci l'étonna. Il est vrai que ces neuf guéris étaient Juifs et craignaient sans doute la colère des Pharisiens.

Prière persévérante et humble

en deux paraboles (Luc, XVIII, 1-8).

Le Juge inique et la Veuve.

Sens de la parabole. « Il faut toujours prier sans se lasser. »

L. Sc. : Le juge siégeait à son tribunal au fond d'une salle spacieuse.

Un juge prévaricateur refusa longtemps d'écouter une pauvre veuve. Enfin, il céda à ses sollicitations. « Je ne crains pas Dieu, se disait-il, je ne me soucie point des hom-

1. Voir la note sur les lépreux, p. 96.
2. Voir le plan du Temple. Chambre des lépreux, p. 23.

mes, mais, comme cette veuve me fatigue, je lui ferai justice de peur qu'elle ne me pousse à bout. »

« Et Dieu, ajouta Jésus, ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers Lui, nuit et jour ? — Non, vous dis-je, il leur fera bientôt justice. »

ORGANISATION DE LA JUSTICE CHEZ LES JUIFS AU TEMPS DE NOTRE-SEIGNEUR

Sous la domination grecque, les Juifs instituèrent des tribunaux réguliers qui prirent le nom de sanhédrins. Le grand sanhédrin siégeait à Jérusalem et comptait soixant-onze membres ; des sanhédrins moindres de vingt-trois membres siégeaient dans les villes ayant au moins cent-vingt pères de famille, enfin des tribunaux inférieurs de sept juges seulement et dont trois membres ne siégeaient que pour des affaires de moindre importance.

On ne pouvait être juge que si l'on était homme de sagesse, de vertu et de tenue respectable. On récusait les vieillards trop âgés, les eunuques, ceux qui n'avaient pas d'enfants et les proches des accusés ou des parties.

Rome maintenait autant que possible, dans ses provinces les institutions nationales. Les juges conservaient donc leur compétence surtout en matière religieuse ; toutefois les procurateurs se réservèrent le « *Jus gladii* », c'est-à-dire les causes capitales et celles de plus grande importance. En outre, depuis la mort d'Hérode le Grand, la juridiction du sanhédrin ne s'étendait plus que sur la Judée proprement dite.

Les juges, d'après les lois de Moïse, rendaient la justice, au nom de Dieu ; leur premier devoir était de juger avec équité. Ce devoir ne fut pas toujours dignement rempli ; plusieurs comptaient plus avec la condition des personnes qu'avec le droit ; nous en trouvons la preuve dans la parabole ci-contre et dans le jugement inique prononcé contre Jésus. Lesêtre. Passim. (*Dictionnaire de la Bible*).

Voir d'autres détails sur la procédure des tribunaux juifs, à l'époque du Messie, pp. 237 et suivantes. Et Knabenbauer dans le *Lexicon*, art. *Judex. Praecepta judicum.*

Le Pharisien et le Publicain.

(Luc, XVIII, 9-14.)

Sens de la parabole. (Humilité dans la prière).

L. Sc. : Temple, parvis des Israélites, p. 23.

« Deux hommes, dit encore le Sauveur, montèrent au Temple pour prier ; l'un était Pharisien, l'autre Publicain. Le Pharisien se tenait debout et priait ainsi : O Dieu, je vous rends grâce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, adultères, ni même comme ce Publicain. Je jeûne deux fois par semaine. Je donne la dîme [1]

1. La loi prescrivait aux Juifs de payer la dîme (la dixième partie), des

de tout ce que je possède. Le Publicain se tenait éloigné[1], n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il frappait sa poitrine en disant : O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. Je vous dis, conclut Jésus, celui-ci descendit dans sa maison, justifié plutôt que l'autre, car quiconque s'élève sera humilié et quiconque s'humilie sera élevé. »

Le mariage indissoluble.

(Marc, X, 1-9 ; Matth., XIX, 3-9.)

L. Sc. : La Pérée, pp. 179, 180.

Jésus quitta la Galilée, franchit le Jourdain et s'en alla vers le sud, en longeant la rive orientale du fleuve.

Les Pharisiens de la Pérée l'abordèrent aussitôt pour le tenter : « Maître, demandèrent-ils, est-il permis de quitter sa femme pour quelque motif que ce soit ? »

Le Deutéronome avait dit : « Si un homme ayant épousé une femme s'en dégoûte parce qu'il trouve en elle quelque tache, il remettra un écrit de divorce à cette femme et la renverra de sa maison. »

Ce texte était obscur et diversement interprété par les Docteurs de la Loi. L'école d'Hillel concluait qu'un prétexte quelconque suffisait pour rompre le mariage. Celle de Schammaï, au contraire, affirmait que le lien conjugal demeurait indissoluble à moins de désordres graves et manifestes.

Sans doute, la corruption des mœurs parmi les Juifs, même sous les Césars, n'égalait pas le libertinage du monde païen; cependant les divorces juifs s'étaient tellement multipliés que trop souvent les lois de la vie conjugale étaient violées telles que le Créateur les avait établies.

La réponse du divin Maître allait heurter de front ces mœurs licencieuses de ses ennemis. Mais qu'importe au regard de la vérité et de la morale qu'il venait enseigner ?

Il répondit donc aux Pharisiens : « Vous n'avez pas lu que, à l'origine, Dieu créa un seul homme et une seule femme et que l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse et ils seront deux dans une même chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni. »

troupeaux et des moissons. Les Pharisiens, par ostentation payaient la dîme des plus vulgaires herbages.

1. Le Publicain lui aussi, si humble qu'il fût, priait debout, c'était la coutume juive et une attitude de respect.

Les Scribes insistèrent : « Comment se fait-il alors, répliquèrent-ils, que Moïse ait commandé de donner la liberté de la répudiation à la femme et de la renvoyer ? »

« Moïse ne vous l'a pas commandé, reprit aussitôt Jésus, mais il vous a permis de le faire à cause de la dureté de vos cœurs. Et moi, je vous dis et vous déclare : que quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre, est lui-même adultère et de même celui qui épouse la femme renvoyée est adultère, comme aussi la femme qui se sépare de son mari et s'allie à un autre. »

Jésus et les enfants.

(Luc, XVIII, 15-17 ; Marc, X, 13-16 ; Matth., XIX, 13-15.)

L. Sc. : Rives est du lac de Génésareth ou dans une maison près du lac en Pérée, pp. 179- 180.

Nous avons déjà fait remarquer, en parlant de la vocation des apôtres, que le Sauveur, par sa divine bonté, exerçait sur les âmes un irrésistible pouvoir. Les enfants, dont le regard limpide reconnaît d'ailleurs aisément l'affection vraie, subirent, eux aussi, cette influence attirante.

Sitôt que la nouvelle de la visite de Jésus s'était répandue dans quelque ville ou bourgade de la Galilée, les enfants accouraient joyeux, et l'on voyait alors, spectacle ravissant, tous ces petits Galiléens s'empresser autour du Sauveur avec tant d'abandon que les apôtres, trop jaloux du respect dû à leur Maître, se crurent obligés d'écarter ces enfants. C'est alors que Jésus donna à ses disciples cette belle leçon : « Laissez donc venir à moi, ces enfants, ne les écartez point, tâchez plutôt de leur devenir semblables dans leur simplicité et leur innocence, car c'est à ces enfants et à ceux qui leur ressemblent qu'appartiendra un jour le royaume des cieux. »

Et les jeunes mères, attirées par tant de bonté, offraient au Messie leurs nouveaux-nés. Jésus recevait dans ses bras ces petits anges de la terre, les caressait, les bénissait, les rendait ensuite à leurs mères qui s'en allaient, heureuses et fières de posséder des enfants bénis par le grand prophète d'Israël.

Une scène semblable se passa encore sur les frontières de la Galilée. Les mères, ayant appris que le Sauveur allait les quitter, vinrent à lui avec leurs jeunes enfants afin qu'il les

bénit. Volontiers Jésus acquiesça à leur demande car l'innocence et la pureté des enfants le charmaient. Plus d'une fois le Seigneur avait proclamé leurs prérogatives, il le fit encore ici. « En vérité, dit-il aux apôtres ; quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu (l'enseignement de l'Église) comme un petit enfant, n'y entrera point. »

Le jeune homme riche.

(Luc, XVIII, 18-30.)

L. Sc. : Bord Oriental du lac et la Pérée pp. 179-180.

Sortant de la maison où il avait béni les enfants, Jésus vit venir à lui un jeune homme. Ce jeune homme était riche et de noble caractère, il avait soif de justice et espérait sans doute trouver, près du prophète de la Galilée, la solution des mystères des anciennes Écritures. « Bon Maître, lui dit-il, que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? — Si vous voulez entrer dans la vie, lui répondit le Sauveur, gardez les commandements. — Maître, reprit le jeune homme, je les ai observés depuis ma jeunesse, que faut-il encore ? » Jésus, l'ayant regardé, l'aima [1], car il vit en lui un cœur simple, sincère, épris de la vertu. « Une chose vous manque, lui dit-il, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, vous aurez un trésor dans le ciel, venez et suivez-moi. » C'était trop demander au Juif ; la tristesse l'envahit, dit l'Évangéliste, son visage s'assombrit, il se retira car il possédait de grands biens. Jésus le vit triste, découragé. Songeant à toutes ces âmes que la richesse devait perdre et, se tournant vers ses apôtres : « Mes fils bien-aimés, leur dit Jésus, qu'il est difficile à ceux qui s'attachent aux richesses d'entrer dans le royaume de Dieu [2]. Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume des cieux [3]. — Mais, s'il en est ainsi, interrompit Pierre, toujours impétueux, Sei-

1. Encore un de ces traits qui nous montrent la bonté du Cœur de Jésus.

2. Il s'agit ici de ces riches qui se laissent amollir et corrompre par la richesse, et abusent d'un don que Dieu accorde pour faire le bien.

3. Locution proverbiale familière aux hébreux pour désigner une chose impossible ou difficile ; inutile donc de chercher une autre explication. Ce proverbe revint naturellement à la mémoire de Jésus qui se trouvait en ce moment près de la grand' route des caravanes de l'Arabie que traversaient continuellement des chameaux chargés de marchandises. Sepp, *Leben Jesu*.

gneur, quelle sera notre part à nous qui avons tout quitté pour vous suivre ? » Et le Sauveur de répondre : « En vérité, je vous le dis : lorsqu'au temps de la régénération [1] le Fils de l'homme siégera sur le trône de sa gloire, vous aussi vous siégerez sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté son père, sa mère, sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa femme et ses enfants, ou ses champs à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle. Mais beaucoup des premiers seront les derniers et beaucoup des derniers seront les premiers. »

Le Seigneur ajouta ces dernières paroles pour prévenir en ses apôtres des sentiments d'orgueil après les magnifiques promesses qu'il venait de leur faire. Il leur rappela que ces récompenses n'étaient en réalité que faveurs gratuites et que les Gentils participeraient avec eux au royaume des cieux. Ce n'était que légitime et le divin Docteur le montra dans la

Parabole du maître de la vigne.

(Lire cette parabole en saint Matth., XX, 1-16.)

Sens de la parabole. Le père de famille c'est Dieu ; la vigne, le royaume messianique ; la place publique, le monde ; le denier, la vie éternelle ; les heures, les diverses périodes de la vie ; les derniers seront les premiers, tous jouiront de la vision béatifique, ce qui n'exclut pas les degrés dans cette vision.

L. Sc. : Les vignobles étaient plantés sur le versant des collines.

Nous résumons le texte évangélique en y insérant quelques courtes notes archéologiques.

Le maître sortant de grand matin *(chez les Juifs le jour commençait à 6 h.)* afin de louer des ouvriers pour travailler dans sa vigne.

Il convint avec les premiers ouvriers qu'il rencontra de leur donner pour leur journée un denier *(c'est-à-dire à peu près un franc ; c'était chez les Juifs le salaire ordinaire).*

Vers la *troisième heure (c'est-à-dire vers 9 h.)* il en trouva d'autres sur la place et leur dit : « Allez à ma vigne, je vous

1. C'est-à-dire à la fin du monde, lorsque, selon les paroles de S. Paul, la nature entière, pour assister à la glorification des élus, quittera ses vêtements de deuil, sa forme périssable pour se parer d'un vêtement de fête incorruptible. (Rom., VIII, 19-20.)

donnerai ce qui est juste. » Vers la sixième et la neuvième heure *(donc à midi et vers 3 h.)*, il en embaucha encore et conclut avec eux comme avec les seconds. Enfin à la onzième heure *(c'est-à-dire à 5 h. du soir)*, le maitre rencontra des sans-travail et leur dit : « Pourquoi restez-vous là sans rien faire ? » Ils répondirent : « Personne ne nous a loués. — Et vous aussi, allez travailler à ma vigne. »

Le travail de la journée accompli, le père de famille paya ses ouvriers en commençant par les derniers, et donna à tous un denier. Les premiers murmurèrent, disant : « Les derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. — Mes amis, répondit le père de famille, je ne vous fais point tort, n'étiez-vous pas convenu avec moi d'un denier ? votre œil est-il méchant parce que je suis bon ? » *(L'œil méchant est une locution orientale et judaïque, pour désigner l'envie.)* Et Jésus, s'adressant directement aux apôtres : « Ainsi, dit-il, les derniers seront les premiers et les premiers les derniers. »

Jéricho et Béthanie.

L. Sc. : Le Jourdain et dans le lointain Jéricho. Description, p. 202.

Le Messie, après avoir longé la rive orientale du Jourdain, était parvenu à l'endroit où la route vers Jéricho et Jérusalem traverse le fleuve. Jésus le franchit et appelant près de lui ses disciples, il leur prédit pour la troisième fois, sa passion. « Voici que nous montons vers Jérusalem, leur dit-il, et toutes les choses que les prophètes ont écrites du Fils de l'homme, seront bientôt accomplies. Il sera livré aux princes des prêtres et aux Scribes, et ils le condamneront à mort et ils le livreront aux Gentils. Il sera moqué, insulté ; on lui crachera au visage ; après l'avoir fouetté, ils le crucifieront et le troisième jour, il ressuscitera. »

Demande inconsidérée de la mère des fils de Zébédée.

(Matth., XX, 20-23.)

Si claires que fussent les prédictions de Jésus, les apôtres ne les comprirent pas ; ils en conclurent seulement que le règne du Maître était proche. Salomé, la mère de Jean et de Jacques, qui avait entendu les grandes promesses faites aux apôtres, jugea l'occasion opportune de parler en faveur

de ses fils. A genoux, aux pieds du Sauveur : « Faites donc, Seigneur, dit-elle, que mes deux fils que voici, soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche ? — Vous ne savez ce que vous demandez, répondit Jésus, Dieu seul dispense les mérites qui élèvent aux plus hautes places dans le ciel. » Il parlait en tant qu'homme, car comme Dieu il dira bientôt à son Père : « Tout ce qui est à vous est à moi et tout ce qui est à moi est à vous. »

La guérison de deux aveugles.

(Luc, XVIII, 35-43.)

L. Sc. : La Jéricho nouvelle, v^r^ la méditation suivante.

Arrivé près de la Jéricho nouvelle, bâtie par Hérode, deux aveugles qui venaient d'apprendre que Jésus allait passer, se mirent à crier : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous ! » On voulut les faire taire, mais ils crièrent plus fort. Touché de compassion, le Sauveur commanda de les amener. Les aveugles jetèrent leurs manteaux et, guidés par ceux qui étaient là, coururent vers Jésus. « Que voulez-vous que je vous fasse, demanda le Sauveur. — Que je voie, répondirent-ils ensemble. — Allez, leur dit Jésus, votre foi vous a sauvés » ; et toute la multitude rendit gloire à Dieu.

Béthanie était encore éloignée de six heures de marche. Jésus passa la nuit à Jéricho et, fidèle toujours à ramener au bercail les brebis égarées d'Israël, il demanda l'hospitalité au chef des Publicains, nombreux dans cette région.

Jéricho et la vocation de Zachée.

(Luc, XIX, 1-10.)

L. Sc. : Ci-contre.

A l'époque du Messie, il existait, au nord-ouest de la Mer Morte, sous le nom de Jéricho, deux villes distinctes ; l'antique Jéricho, ruinée par Josué, reconstruite par Hiel de Béthel et la Jéricho nouvelle, bâtie par Hérode le Grand et Archélaüs. Ces deux villes étaient distantes l'une de l'autre, d'une demi-heure de marche ; Zachée habitait cette dernière.

La Jéricho ancienne était bâtie près de la fontaine d'Élisée. La nouvelle ville, avec ses palais, son hippodrome, son am-

phitéâtre et sa citadelle, au sommet d'un rocher, s'étendait au sud de la même fontaine entre Er-ziha et Khirbet-Kakoûn. Dans la plaine qui séparait les deux villes, on voyait les magnifiques plantations et les riches cultures qui firent leur prospérité et leur beauté. Les arbres les plus précieux pour le pays, étaient les palmiers, estimés pour la saveur de leurs fruits : et surtout les baumiers. « Le baume de Jéricho, écri-

SYCOMORE

vait Strabon, était connu et recherché par l'univers entier. » Ajoutez à ces deux essences, toutes les autres espèces d'arbres fruitiers ou d'agrément, et en outre, la culture du blé, du lin, etc. La végétation luxuriante de ces plantations et cultures, sous un climat toujours tiède, était encore entretenue par l'abondance des eaux amenées de toutes parts. Cette belle et riche nature, formait autour des constructions monumentales du potentat iduméen comme un jardin paradisaique[1]. Mais, Romains et Juifs estimaient avant tout sa valeur commerciale. Jéricho, en effet, était devenue le centre d'un transit très important entre les pays de l'ouest et les

1. V. Guérin, *La Terre-Sainte*, et Heidet, *Dictionnaire biblique*. Édit. 1912. Josèphe, *Bell. Jud.*, t. IV, CXXVII.

régions transjordanes ; Rome y établit ses bureaux de contrôle et de taxes.

Zachée était le chef des percepteurs de la contrée. Sans abuser de sa fonction, il s'était enrichi, car les revenus des impôts étaient considérables. Or, quand Jésus passa par la ville neuve, le Publicain voulut voir de près le prophète de Galilée dont on lui avait dit la puissance et la bonté. Mais, comme il était petit de taille, dit l'Évangile, il monta sur un sycomore[1] pour mieux voir le Messie. Jésus l'aperçut et lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, car il faut aujourd'hui que je loge dans votre maison. » Des Juifs se scandalisèrent et murmurèrent : « Il va loger chez un pécheur, ici, où les maisons des lévites sont nombreuses[2]. » Mais Zachée, tout à la joie de recevoir dans sa maison le grand prophète, dédaigna ces critiques.

Le lendemain, le Publicain, touché par la grâce, fit à Jésus, qui désormais sera son Maître, cette généreuse déclaration : « Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres et pour le tort que j'ai fait, je rends le quadruple[3] ». Zachée dépassait donc l'obligation de la Loi ; non seulement il voulait réparer un passé qui ne semblait guère coupable, mais la fortune légitimement acquise, il la cédait aux pauvres. Touché de ce détachement complet, le Seigneur dit à la foule : « Aujourd'hui, cette maison a été sauvée et celui-ci est un véritable enfant d'Abraham[4]. Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

Parabole des dix mines.

(Luc, XIX, 11-28.)

Sens de la parabole. Notre Seigneur exhorte à mettre à profit les dons naturels et surnaturels, car Il nous en demandera compte et rendra à chacun selon ses œuvres. (Cette parabole est souvent identifiée avec celle des talents).

L. Sc. : Jéricho p. 202.

La guérison instantanée des deux aveugles avait été pour

1. Il était facile à Zachée de monter dans le sycomore, car les fortes branches inférieures de cet arbre s'étendent déjà horizontalement à une hauteur de deux mètres, au plus de sa racine.

2. Jéricho était une ville lévitique

3. D'après la loi, en supposant ici un tort réel, Zachée ne devait rendre que le double. (Exode, XXII).

Voir note p. 99 les tributs et impôts sous l'administration romaine, au temps du Messie.

4. Vrai serviteur de Dieu.

les foules qui se pressaient à Jéricho et se rendaient de cette ville à Jérusalem, pour la Pâque, le grand événement du jour. Le prophète thaumaturge, lui aussi, allait à la Ville Sainte et y apparaîtrait, disait-on, en roi d'Israël. Jésus résolut de dissiper tous ces rêves de gloire temporelle ; il le fit dans la *parabole des dix mines*[1]. (Voir le texte dans les Livres de Méditations.)

Dautres commentateurs donnent un sens plus développé de la parabole : Oui, le Christ ira prendre possession d'un royaume, mais ce royaume est le ciel. Il n'y entrera qu'en passant par toutes les douleurs de sa passion, parce que ceux de son pays n'ont pas voulu qu'il régnât sur eux. Plusieurs de ses serviteurs toutefois lui seront fidèles et il les récompensera royalement, mais ceux qui le dédaignèrent seront sévèrement châtiés ; quant à ses ennemis qui secouèrent son autorité, il les livrera au bourreau, c'est-à-dire aux éternels châtiments.

Le repas à Béthanie dans la maison de Simon le lépreux.

(Marc, XIV, 3-9.)

L. Sc. : Voir Béthanie. Repas et festins p. 124 et 125.

Vers le soir du sixième jour avant la Pâque (c'est-à-dire le vendredi), Jésus retrouva, à Béthanie, Lazare, le ressuscité, et ses deux sœurs.

Le lendemain on garda pieusement le Sabbat, mais, avec le coucher du soleil[2], on voulut fêter la venue du Seigneur par un grand festin qui eut lieu dans la maison de Simon le lépreux[3]. Quoique ce festin ne fût pas donné dans sa maison, Marthe tint à honneur de régler elle-même et, mieux que jamais, tout le service. Marie, de son côté, allait donner à son Sauveur, un nouveau témoignage de sa vive gratitude et de son généreux amour. Quittant un instant la salle, elle

1. D'après les *Traités de Métrologie*, la mine valait, au temps du Sauveur, 198 frs.

2. Avec le coucher du soleil, le sabbat finissait.

3. L'Évangile ne parle qu'en cet endroit de ce Simon le lépreux ; était-il le père de Lazare ou l'un de ses proches, avait-il été guéri peut-être par Jésus ? on ne le sait.

revint avec une fiole d'albâtre, pleine d'un nard exquis, et répandit le parfum sur la tête et les pieds de Jésus. Elle venait de sacrifier à son divin Maître ce que sa maison possédait sans doute de plus précieux [1].

Les convives galiléens s'indignèrent de cette prodigalité et l'un des douze : l'Iscariothe, hypocrite, alla jusqu'à dire : « Ne pouvait-on vendre ce parfum trois cents deniers [2] et les donner aux pauvres ? » Il dit cela, ajoute saint Jean, non qu'il se souciât beaucoup des pauvres, mais, parce qu'il était voleur et qu'ayant la bourse, il gardait pour lui ce qu'on donnait. « Pourquoi affligez-vous cette femme, dit le Maître à ses disciples, laissez-la. Car vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais moi, vous ne m'avez pas toujours, elle l'a fait par avance pour ma sépulture [3]. En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché l'Évangile, on dira, en mémoire d'elle ce qu'elle vient de faire. »

Entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem.

(Matth., XXI, 1-10 ; Marc, XI, 1-11 ; Luc, XIX, 29-44 ; Jean, XII, 12-19.)

L. Sc. : Lire tout le récit et voir la carte des environs de Jérusalem p. 17 et la gravure du Mont des Oliviers, p. 207.

Le lendemain de sa visite à Béthanie, Jésus partit pour Jérusalem [4]. Il suivait le sentier qui passe sur la hauteur joignant Béthanie au mont des Oliviers, quand, voyant à sa droite, à quelque distance, Bethphagé (le village des figues vertes) il s'arrêta. Désignant alors deux de ses disciples : « Allez à ce village, leur dit-il, vous y trouverez une ânesse et son ânon que personne n'a monté, déliez-les, et amenez-les, et, si quelqu'un vous dit : que faites-vous ? répondez : le Seigneur en a besoin et on les laissera aller. » Tout se passa comme Jésus l'avait prédit. — Aux yeux des apôtres, ces préparatifs présageaient une marche solennelle ; car les traditions juives annonçaient que le Messie viendrait assis sur un ânon, la monture des rois d'Israël. Ravis de joie les apô-

1. Le nard était une huile aromatique très estimée, extraite de la racine, des feuilles ou de l'épi de la plante du même nom. Voir fig. fin du vol.

2. A peu près 300 frs.

3. Madeleine, en effet, n'eut pas l'occasion, après la mort de Jésus, d'embaumer le corps sacré.

4. La distance entre Béthanie et Jérusalem était de vingt-cinq à trente stades, donc un peu plus d'une heure de marche.

LE MONT DES OLIVIERS.

tres choisirent, entre eux, le plus beau de leurs manteaux, le drapèrent sur l'ânon et y firent asseoir leur Maître. Sans s'en douter, ils réalisaient ainsi les paroles du prophète Zacharie : « Voici que ton roi vient à toi, humble et doux, monté sur un ânon [1].

[1] 1. L'âne d'Orient est de plus belle race que le nôtre ; il est vif et de noble allure, il est fort apprécié dans ces pays de montagnes où il rend de grands services. Les Juifs étaient convaincus que l'âne destiné à l'Oint de Jéhovah l'emportait sur les plus beaux coursiers, car, disaient-ils, l'âne descend des nobles animaux, montures de Moïse et d'Abraham. (Sepp. *Vie de Jésus)* Voir Fonck, art. *asinus* dans le Lexicon.

Les pèlerins, venus de Béthanie pour se rendre à Jérusalem, partageaient la joie des apôtres ; les uns étendaient leurs manteaux multicolores devant le Sauveur, d'autres couvraient le chemin de rameaux arrachés aux oliviers et aux palmiers bordant la route.

Arrivée sur les hauteurs du mont des Oliviers, la foule vit Jérusalem et son Temple se dresser devant elle, dans tout leur éclat, sous le soleil radieux de l'Orient[1]. Devant ce prestigieux tableau, l'enthousiasme éclata en clameurs de triomphe. « Hosanna ! crièrent les apôtres et le peuple, Hosanna au Fils de David, béni celui qui vient au nom du Seigneur ! » En face de Jérusalem, Jésus s'arrêta et contemplant la Ville Sainte devenue si ingrate, il pleura encore sur elle. « Si tu savais, dit-il, si tu savais, au moins en ce jour, ce qui pourrait t'apporter la paix ! mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Le temps viendra où tes ennemis t'environneront de tranchées et te serreront de toutes parts ; te détruiront toi et tes enfants, écrasés sur le sol et ils ne laisseront en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas voulu connaître le temps où Dieu t'a visitée[2]. »

Les joyeuses clameurs, venant du mont des Oliviers, étaient parvenues jusqu'aux portes du Temple. Des maisons et des tentes éparses dans la vallée du Cédron, accoururent bientôt les nombreux pèlerins, réunis là pour la Pâque. Cette foule nouvelle se porta au devant du cortège. Elle apprit alors que c'était Jésus de Nazareth qui approchait : Jésus, le grand prophète, l'homme des miracles, et qui avait ressuscité Lazare. Elle voulut prendre part à la joie de tous, et, agitant des palmes, elle ouvrait cette marche triomphale.

Témoins de la scène, les Pharisiens, confondus, effrayés, allèrent au Sauveur : « Maître, dirent-ils, réprimez donc vos disciples. — S'ils se taisent, répondit Jésus, les pierres mêmes crieront. »

1. Voir la vue cavalière du Temple, p. 21.

2. « Tes ennemis t'environneront de toutes parts ». En effet la circonvallation ne fut pas pour Jérusalem l'encerclement ordinaire que pratiquaient les Romains, mais un véritable mur qui devait être le tombeau des onze cent mille Juifs, surpris dans l'enceinte de la ville. (Josèphe, *Bell. Judaic.* livre VI). Jérusalem conquise par les légions romaines, ne fut plus qu'un amas de cendres et du temple proprement dit il ne resta plus pierre sur pierre.

Et le divin Maître, descendant de sa monture, entra dans le Temple, suivi seulement de ses disciples [1].

Le Seigneur trouva la demeure de son Père profanée. De nouveau, la cupidité juive s'y donnait libre cours [2]. Mais il ne voulut par châtier sur-le-champ cette plèbe vénale, car le soir était venu, et il avait hâte d'ailleurs de quitter la ville pour se soustraire aux poursuites de ses ennemis.

Le figuier stérile.

L. Sc. : Sur le versant du mont des Oliviers, voir le récit.

Après une nuit passée sur la terre nue (dans la maison de Béthanie, il n'était plus en sûreté), Jésus, dès les premières heures du jour, quitta le mont des Oliviers et revint à Jérusalem ; c'était le Lundi Saint.

Les champs qu'il traversait étaient plantés de palmiers et surtout de figuiers. Privé de nourriture depuis la veille, il eut faim ; il vit un de ces figuiers chargé de feuilles, mais des fruits, il n'en trouva point : « Que jamais, dit le Messie, il ne te naisse des fruits » et aussitôt l'arbre commença à se flétrir [3].

Entré dans le Temple, Jésus y vit le même désordre odieux de la veille et, cette fois, animé d'une divine colère, il chassa des parvis les profanateurs de la sainte demeure de Jéhovah.

En quelques instants le calme et le recueillement étaient rentrés dans le lieu saint. Les enfants attachés au service du Temple s'en réjouirent et reprenant leurs chants du jour précédent, ils crièrent : « Hosanna, au Fils de David. » Les Scribes et les Pharisiens s'en prirent au Sauveur : « N'entendez-vous pas, dirent-ils, ce qu'ils crient ? — Oui, répondit le Messie, mais songez à cette parole : de la bouche des enfants, vous avez tiré une louange parfaite. »

1. Les coutumes juives ne permettaient pas aux pèlerins de s'approcher du sanctuaire en habit de voyage et les pieds poudreux. (Fouard.)

2. Voir p. 78, l'aspect révoltant des parvis du Temple aux grandes fêtes.

3. Tout voyageur avait le droit, pour apaiser sa faim, de cueillir les fruits des arbres plantés au bord des chemins. Les figuiers de Palestine donnent deux récoltes, les figues hâtives vers le mois de juin et celles d'été au commencement de septembre.

Frappant de mort le figuier, Jésus, qui ne frappa semblable coup que cette seule fois, montra encore sa bonté, car, visant l'obstination impie d'Israël, il ne voulut atteindre que cet arbre stérile, créature insensible, figurant le peuple incrédule.

Entrevue des Grecs avec Jésus.

(Jean, XII, 20-36.)

L. Sc. : Le plan et la vue cavalière du Temple (parvis des Gentils), pp. 21, 23.

Peu après, des Grecs[1] qui se trouvaient dans le parvis des Gentils, (voir le plan du Temple), frappés de tout ce qu'ils voyaient et avaient déjà entendu, se firent présenter par Philippe, au Sauveur. « L'heure est venue, leur dit-il, où le Fils de l'homme doit être glorifié. » Mais, soudain, saisi d'effroi, à la pensée de sa passion prochaine, il ajouta : « Mon âme est troublée ; que dirai-je, mon Père, sauvez-moi de cette heure. Non ! car je suis venu pour cette heure ; mon Père, glorifiez votre nom. » Et une voix d'en haut se fit entendre qui disait : « Je l'ai glorifié, je le glorifierai encore. » C'était le Père qui annonçait d'avance le triomphe de son Fils. Une partie de la foule s'écria : « C'est un ange qui lui a parlé. » « Cette voix, reprit Jésus, n'est pas pour moi, mais pour vous. C'est maintenant que le monde va être jugé ; maintenant, Satan va être jeté dehors et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi » ; or, il disait cela, écrit l'Evangéliste, pour faire entendre qu'il mourrait de la mort de la croix. (Jean, XII, 33.)

Le dernier jour du ministère de Jésus.

Les Sanhédrites et le baptême de Jean.

(Marc, XI, 27-33.)

L. Sc. : Parvis des Gentils pp. 21, 23.

Le mardi matin, le Sauveur venait de rentrer dans le Temple et enseignait dans les parvis. Les Sanhédrites, irrités de voir le Galiléen triompher depuis deux jours, vinrent à lui et brusquement lui demandèrent : « En quelle puissance faites-vous ces choses et qui vous a donné le droit d'enseigner et de dominer dans le Temple ? — A mon tour, répondit tranquillement Jésus, je vous ferai aussi une question : De qui était le baptême de Jean, du ciel ou des hommes ? — Si nous disons, murmuraient-ils, qu'il est du ciel, il nous dira, pourquoi ne l'avez-vous pas cru, et si nous disons, des

1. Une pieuse tradition rapporte que ces Grecs étaient les envoyés d'Abgar V, roi d'Édesse.

hommes, le peuple nous lapidera, parce qu'il tient Jean pour un vrai prophète. » Et ces Docteurs de la Loi s'esquivèrent pitoyablement en disant : « Nous n'en savons rien. — Et moi non plus, reprit le Sauveur, je ne vous dirai donc pas en quelle puissance j'agis » ; et ils durent entendre sa parabole des vignerons homicides qui les atteignait en face.

Les vignerons homicides.

(Matth., XXI, 33-46, ou les Livres de Méditations.)

Cette parabole symbolise éloquemment, comme celle des noces royales, la réprobation des Juifs à cause de leur refus de croire à la mission divine de Jésus-Christ et le salut offert aux païens et aux pécheurs. (Fillion.)

Sens de la parabole. Le père de famille est Dieu, la vigne, la terre de Chanaan, les vignerons, la nation juive, et les serviteurs envoyés par le père de famille, les prophètes, enfin le fils héritier est Jésus- Christ. (Beelen).

L. Sc. : Le récit et les notes.

En Palestine, comme autour de Jérusalem, sur les versants des collines exposées au soleil, les vignobles étaient nombreux. Le Messie décrit dans cette parabole une de ces vignes[1]. « Le père de famille, dit-il, l'avait plantée de ses mains, l'avait entourée de murs et d'arbustes épineux pour en écarter les bêtes sauvages[2]. Il y bâtit une tour d'où le veilleur surveillait les environs ; il y creusa un bassin[3] pour recueillir le vin des pressoirs. Or, lorsque le temps des fruits approcha[4], le père de famille envoya ses serviteurs

1. La vigne est la figure ordinaire employée par le Christ pour désigner spécialement le peuple d'Israël.

2. Les Juifs protégaient leurs vignobles contre les voleurs et les bêtes fauves par les mêmes moyens que leurs bergeries. Cf. p. 172. *La parabole du bon Pasteur*. Ces mesures de protection rappellent, avec quel soin jaloux Dieu isolait son peuple des autres nations : prescriptions sévères de la loi, avertissements et menaces des prophètes, isolement même géographique.

3. Ce bassin ou cette cuve étaient souvent creusés dans le roc et en contre-bas du pressoir ; le vigneron écrasait de ses pieds, comme les vignerons égyptiens, les grappes, le jus coulait à travers une grille dans le bassin.

4. Le temps des fruits était la cinquième année après la plantation. Durant les trois premières années le fruit était censé impur ; la quatrième année, il appartenait au Seigneur ; enfin la cinquième année était le temps de la libre récolte. (Lévit., XIX).

aux vignerons pour recueillir les fruits de sa vigne ; mais les vignerons battirent l'un, tuèrent l'autre et lapidèrent le troisième. Il leur envoya des serviteurs plus nombreux et ils les traitèrent de même. Enfin, il leur envoya son fils en disant : ils auront du respect pour mon fils. Mais les vignerons, voyant le fils, dirent entre eux: Voici l'héritier, venez, tuons-le, et nous aurons son héritage[1]. Et s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. »

Après l'exposé de la parabole, Jésus ajouta : « Quand donc viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ces vignerons homicides ? » La foule répondit : « Il condamnera ces méchants à la mort ; il louera sa vigne à d'autres qui lui rendront les fruits en leur temps. — Je vous le dis, affirma le Messie, que le royaume de Dieu vous sera ôté et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits[2]. » Les Sanhédrites comprirent que la parabole s'adressait à eux. Ils auraient voulu mettre la main sur Jésus, mais ils craignaient le peuple qui regardait le Sauveur comme un prophète.

Parabole du festin royal.

L. Sc. : Une salle de maison riche p. 125.

Cette parabole a pour objet l'Eglise et le ciel. Jésus y rappelle de nouveau aux Sanhédrites et aux Juifs incrédules, leur réprobation et l'élection des Gentils. (Voir Matth., XXII, 1-14.)

Sens plus détaillé de la parabole. — *Dans cette parabole, le roi, c'est Dieu ; son fils est Jésus-Christ ; les invités furent les Juifs ; les serviteurs, les anciens prophètes avec Jean-Baptiste et les apôtres.*

Le roi envoya ses serviteurs appeler les invités. Ceux qui dédaignèrent cette royale invitation, c'étaient les Juifs, gens de lucre ou ceux, plus coupables, qui persécutèrent, tuèrent les prophètes et crucifièrent le Christ.

1. Quand il n'y avait qu'un seul héritier, on pouvait plus aisément le faire disparaître et s'emparer de l'héritage sans soulever de réclamations. C'était le calcul que firent les vignerons homicides. Lesêtre. *Dictionnaire Vigouroux*, art. *Héritages*.

2. *Réalisation de la prophétie.* Quelques années après la mort de Jésus, le temple était détruit, les Juifs dispersés, l'ancien sacerdoce aboli et remplacé par l'Eglise et réunissant dans son enceinte, Gentils convertis et Israélites fidèles.

Le roi, irrité, envoya ses armées exterminer ces meurtriers et brûler leur ville *(allusion prophétique à la ruine de Jérusalem)*.

« Allez donc, dit le roi, à l'issue des chemins et tous ceux que vous rencontrerez, invitez-les aux noces et donnez-leur la robe nuptiale[1] *(invitation qui signifie la vocation des Gentils)*.

Le roi entra pour voir les convives et apercevant un homme qui n'avait point la robe nuptiale : « Ami, lui dit-il, comment êtes-vous ici, sans la robe des noces ? » Et cet homme resta muet. Alors le roi dit à ses serviteurs : « Liez-lui les mains et les pieds et jetez-le dans les ténèbres extérieures[2], là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Jésus avait déjà proposé cette parabole en d'autres termes, trois mois auparavant, durant son séjour en Pérée, dans la maison du Pharisien qui l'invita à sa table.

Le denier de César.

(Matth., XXII, 15-22 ; Luc, XX, 20-26.)

L. Sc. : Le Temple (parvis des Gentils) et le récit, p. 23.

Impuissants à tromper le Christ par leurs insidieuses questions ou à le surprendre dans ses paroles, les Pharisiens, poussés par leur haine, s'entendirent avec les Hérodiens, qu'ils détestaient d'ailleurs, pour tramer ensemble la perte du Messie. Les Hérodiens s'approchèrent de Jésus, pendant qu'il instruisait le peuple. « Maître, dirent-ils, avec un semblant de respect, nous est-il permis de payer le tribut à César ? » Ils s'étaient dit sans doute : cette fois, il ne peut nous échapper. S'il condamne le tribut, il nous attire la vindicte romaine et s'il nous oblige à le payer, il encourt la

1. D'après les Pères, cette robe de noce, figure pour les chrétiens la grâce sanctifiante. Elle rappelle aussi les prodigalités des monarques de l'Orient. Ils offraient à leurs invités de riches vêtements, mais ils voulaient qu'en retour ils vinssent au festin revêtus de ces habits dons royaux. C'était donc une grave injure faite au roi de s'y présenter sans cette robe d'apparat : ce qui explique la sévérité avec laquelle est puni l'homme dédaignant la munificence et les ordres du prince. Voir aussi Knabenbauer. Matth. XXII, 12. D'après le docte exégète cette coutume n'existait que chez les Perses.

2. Allusion aux coutumes de l'Orient où les grands festins se donnaient la nuit. La salle était brillamment illuminée, l'expulsé se trouvait jeté dans les ténèbres du dehors.

haine du peuple. « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites, leur dit le Messie ; apportez-moi l'argent du tribut. » Mais, il se fit que, n'ayant point sur eux le denier autorisé et sans l'effigie[1] de l'empereur, un changeur du Temple leur prêta le vrai denier romain avec l'image de Tibère et en exergue les mots : Tibère-César, fils du divin Auguste. Or, *les Hérodiens se servaient de cette monnaie impériale pour leur commerce et reconnaissaient ainsi*, dit le Talmud, *le pouvoir de César*. « De qui est cette image, demanda Jésus. — De César, répondirent-ils. — Rendez donc à César, reprit le Maître, ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » c'est-à-dire, aux princes le tribut, mais l'âme à Dieu.

Les Saducéens confondus.

Marc, XII, 18-37 ; Matth., XXII, 23-46 ; Luc, XX, 27-44.)

L. Sc. : Le Temple, parvis des Gentils p. 23.

La réponse de Jésus au sujet du tribut de César avait humilié, découragé les Sanhédrites. Les Saducéens voulurent néanmoins tenter à leur tour, s'ils ne réussiraient pas, là où Pharisiens et Hérodiens avaient échoué. Abordant le Sauveur avec déférence, ces hommes charnels, dignes disciples d'Epicure et qui dédaignaient toute tradition surnaturelle, lui posèrent cette étrange question, forgée à plaisir d'ailleurs : « Une femme a eu sept maris successifs, de qui, parmi ces maris décédés, sera-t-elle la femme, au jour de la résurrection ? » Le Seigneur s'efforça d'élever les pensées de ces matérialistes : « Dans le siècle, dit-il, les hommes prennent des femmes et les femmes prennent des maris, mais parmi ceux qui sont dignes du siècle à venir, il n'en sera pas ainsi. Tous seront immortels, semblables aux anges, enfants de Dieu et de la résurrection. (Luc, XX, 34.) Et pour ce qui est de la résurrection des morts[2], n'avez-vous donc pas lu ce que Dieu vous a dit : je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts mais des vivants. » (Matth., XXII, 31-33.)

1. D'après le Dr Sepp, les Romains avaient autorisé en Judée le cours d'un denier sans image idolâtrique et donnant seulement le nom de l'empereur et ses titres, or, on n'en trouva point parmi la foule. Les hérodiens durent donc présenter à Jésus le vrai denier romain portant le profil de Tibère, César, fils du divin Auguste, prêté par quelque changeur du Temple.

2. Les Saducéens niaient la résurrection de la chair.

Et les foules entendant cela, étaient dans l'admiration de sa doctrine.

Le grand commandement.

(Matth., XXII, 34-40.)

L. Sc. : Le Temple, même parvis, p. 23.

Les Scribes apprirent bientôt que le jeune prophète de Galilée avait réduit les Saducéens au silence. Ils tinrent conseil et peu après, l'un d'eux, Docteur de la Loi, s'approchant de Jésus, lui demanda : « Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ?» Jésus lui répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme et de tout ton esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. Mais le second lui est semblable : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont renfermés la Loi et les Prophètes. »

Grâce à toutes les futiles discussions de la secte, discussions qui ne faisaient qu'embrouiller le sens de la Loi, dans l'esprit d'un grand nombre, cette question préoccupait la conscience des Juifs croyants [1]. En deux mots, le Messie fixa l'obligation de la Loi. Ravi de cette doctrine si complète et si simple, le Scribe s'en réjouit et, sincère cette fois : « Maître, s'écria-t-il, vous avez bien dit », et il se répéta à lui-même, appuyant sur chaque mot, les paroles du Sauveur. Jésus en fut touché et dit à ce Docteur de la Loi : « Vous n'êtes pas loin du royaume des cieux. »

Les ennemis de Jésus, démasqués dans toutes leurs intrigues, confondus dans toutes les questions insidieuses qu'ils avaient posées au Maître, n'osèrent plus l'interroger ; il était plus facile de le perdre. Se détournant de ses adversaires, le

1. Si on veut se faire une idée de la façon mesquine dont les Scribes avaient fait l'étude de la Loi, qu'on lise le Talmud, rapsodie de ces aberrations pharisaïques. Toute parole du Pentateuque, écrit Fouard, avait été scrutée, toute lettre comptée et le fruit de ces recherches avait été imposé au peuple le moins fait pour les subtilités métaphysiques : deux cent quarante-huit préceptes positifs et trois cent soixante-cinq négatifs et dont la somme (admirable découverte) égalait le nombre des lettres du décalogue ». Pour la plupart de ces profonds penseurs et de ces docteurs en chicane, la perfection consistait à tromper le peuple par leurs ablutions réitérées qui n'enlevaient rien à l'impureté de leurs âmes, à faire impression sur lui par les franges de leurs vêtements, rappelant, disaient-ils, le manteau de l'Eternel et les ridicules phylactères, noués sur leurs fronts et autour de leurs bras. Voir p. 217.

Messie s'adressa directement au peuple et lui dénonça, dans une suite d'imprécations, la tyrannie hypocrite de ces maîtres en Israël. Ce qui indignait le Sauveur c'était leur faux zèle, qui falsifiait la Loi, réduisait le culte du Seigneur à quelques pratiques extérieures, et trompait ainsi et pervertissait le peuple.

Malédiction sur les Pharisiens.

(Matth., XXIII, 1-39.)

L. Sc.: Le Temple en face du parvis des Israélites p.23 et les notes ci-contre.

Au festin du Pharisien (p. 181), le Christ avait déjà adressé aux Scribes quelques-unes de ces imprécations, nous les complétons ici, par le texte de saint Matthieu. Le Sauveur avait sondé le cœur de ces faux zélateurs de la Loi de Moïse ; personne ne pouvait, mieux que le Fils de Dieu, nous les faire connaître dans toute leur fourberie et toute leur malice.

« Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, observez ce qu'ils vous disent mais n'agissez pas comme eux *(C'est-à-dire, lorsqu'ils parlent d'autorité, comme interprètes de la Loi divine, respectez leur office mais n'agissez pas selon leurs œuvres)*, car ils disent et ne font pas.

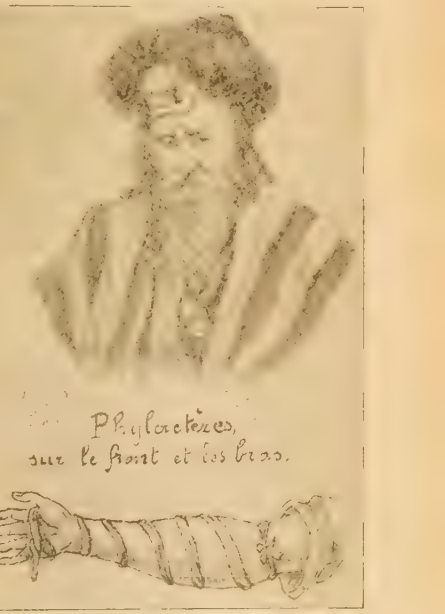
Ils mettent sur les épaules des hommes de lourds fardeaux, mais ils ne veulent pas y toucher eux-mêmes. *(C'est-à-dire, ils imposent des prescriptions sans nombre, minutieuses, tracassières et s'en dispensent en secret.*)

Ils font toutes leurs actions pour être vus des hommes, c'est pour cela qu'ils portent de longues franges et de larges phylactères. *(Ces franges ou glands étaient en laine, attachés aux quatre coins du manteau. Imposés par la Loi, on leur donnait un caractère sacré.) — (Les phylactères consistaient en petites bandes de parchemin sur lesquelles étaient écrits des passages de la Loi. Minutieusement pliées et formant un cube, on les enfermait dans de petites boîtes, munies de longues lanières. C'est, au moyen de ces lanières qu'on les attachait soit au front, soit au bras.)*

Ils aiment les premières places dans les festins, les premières chaires dans les Synagogues et d'être salués dans les places publiques, et être appelés rabbis par les hommes. *(Rabbi veut dire : mon maître ; de là le nom de Rabbin, donné aux soi-disant prêtres juifs.)*

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens, parce que vous parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte et après, vous en faites un fils de la géhenne, pire que vous. *(Les prosélytes étaient des païens convertis à ce Judaïsme pharisaïque dénoncé par le Christ. Fils de la géhenne, c'est-à-dire les réprouvés.)*

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens, conducteurs aveugles, qui filtrez le moucheron dans votre boisson et avalez le chameau [1]. *(Qu'une mouche tombât dans la boisson d'un Pharisien, la boisson devenait impure. Le Talmud allait jusqu'à écrire cette ineptie : celui qui avale une mouche, ressemble à un apostat. Les Pharisiens filtraient donc leur boisson avant de la prendre).*



UN PHARISIEN :
PHYLACTÈRES SUR LE FRONT ET LES BRAS.

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat et qu'au dedans vous êtes pleins de rapines et d'impuretés. Nettoyez d'abord le dedans de la coupe *(c'est-à-dire votre âme)*, afin que le dehors devienne pur aussi *(c'est-à-dire afin que vous soyez purs tout entiers et en vérité)*. Voir les ablutions, p. 101.

1. Et vous avalez un chameau ; *expression juive montrant le peu de cas que les Pharisiens et les Scribes faisaient des prescriptions les plus rigoureuses de la Loi.*

Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis qui paraissent propres au dehors, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. *(Les Juifs blanchissaient les tombeaux, afin qu'on pût les remarquer de loin et en éviter ainsi le contact ; car celui qui touchait ou foulait un tombeau était impur.)*

Et Jésus termina ces terribles malédictions par cette apostrophe indignée : Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au jugement de la géhenne ?

Si véhémente que fût la parole de Jésus, le Sauveur ne put laisser de déplorer l'incrédulité de Sion, et il répéta dans sa tendre pitié pour la ville coupable, ce reproche déjà entendu : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule ramasse ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu », et s'adressant au peuple : « et voici que votre ville sera déserte ; car, je vous le dis, vous ne me reverrez plus jusqu'à ce que vous disiez : Béni, celui qui vient au nom du Seigneur. » *(C'était la prédiction de la conversion des Juifs à la fin des temps, et pleurant les crimes de leurs pères.)*

L'offrande de la veuve et les dernières prophéties.

(Marc, XII, 41-44.)

L. Sc. : Parvis des femmes. Le gazophylacium. Voir p. 23 et note p. 46.

C'était du haut de la seconde terrasse du Temple, dans le parvis des femmes que le Messie lança aux Pharisiens ses divines malédictions. Il alla ensuite s'asseoir près des treize troncs où l'on déposait les offrandes pour l'entretien du Temple.

Parmi les riches qui, avec ostentation y versaient leurs deniers, Jésus aperçut une pauvre veuve qui, elle aussi, si pauvre fût-elle, donna son offrande ; elle laissa tomber dans le tronc deux petites pièces de monnaie, valant quelques centimes[1] et, le bon Maître, touché de cette offrande si modeste et pourtant si généreuse, dit à ses disciples : « En vérité, cette pauvre veuve a donné plus que ces riches, car ceux-ci ne donnaient que de leur superflu tandis qu'elle a donné de son indigence et tout ce qu'elle avait. »

1. Au temps de Jésus, le quadrans valait de 6 à 7 centimes.

L. Sc. : Dans le hiéron du Temple. Voir plan et description p. 23.

Jésus quitta les parvis ; les apôtres le suivaient ; ils admiraient les splendeurs du Temple : « Voyez, Seigneur, dirent-ils, quelles pierres et quelles structures ! » Le Messie ne pouvait que répéter la menace déjà faite : « De tous ces riches bâtiments, dit-il, il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit démolie [1]. »

Le Sauveur traversa le Cédron et gravit la pente du mont des Oliviers, en face de Jérusalem. A ce moment, Pierre, Jacques, Jean et André, s'approchant du Maître, lui demandèrent : « Quand toutes ces choses arriveront-elles et quels en seront les signes ? » Alors le Seigneur prophétisa et la ruine de Jérusalem et la fin des temps ; mais ce ne fut point pour satisfaire une vaine curiosité, il voulait plutôt rappeler à ses disciples ce salutaire avertissement : « Veillez sans cesse, soyez toujours prêts pour l'heure des grandes justices. » Ce fut donc à dessein que le Sauveur mêla les deux catastrophes. — Résumons brièvement ces deux prophéties en tâchant de rattacher à chacun des deux événements, leurs « *signes* » propres.

Prophétie de la ruine de Jérusalem.

(Luc, XXI, 8-19 ; Matth., XXIV, 4-14.)

L. Sc. : Le mont des Oliviers p. 207 et Jérusalem en face. Voir la carte de la ville p. 17.

« Des faux prophètes viendront qui feront des prodiges, puis se succéderont les fléaux de la justice d'en-haut : guerres, famines, peste tremblements de terre [2]. Ce sera ensuite

1. L'an 70, le fastueux Temple de Jérusalem, la merveille du monde, comme disaient les Juifs, fut détruit par les Romains. Titus, qui commandait les légions eût voulu conserver le monument sacré, mais la fureur des soldats prévint les ordres de leur général et le Temple s'abîma dans les flammes ; il n'en resta que quelques rares assises. Julien l'Apostat, pour faire mentir la prophétie du Christ, permit aux Juifs de reconstruire le temple, *ils démolirent les derniers vestiges du temple d'Hérode* et quand ils voulurent le remplacer par de nouvelles fondations, le sol trembla, des globes de feu en sortirent, tuèrent les ouvriers et le travail impie fut abandonné. Donc, ceux qui cherchaient à rendre vaines les prédictions divines les réalisèrent à la lettre. Il ne resta pas pierre sur pierre.

2. Il suffit de parcourir l'histoire de l'empire romain vers cette époque, pour constater que chaque trait de cette prophétie, représentait au vif les temps qui allaient venir. (Cf. *Rome et la Judée*, de Champagny).

le commencement des douleurs (Marc, XIII, 8) : persécutions, dénonciations, le frère dénonçant son frère, le père son enfant, les livrant à la mort ; scandales sans noms, la charité glacée dans les âmes. Alors viendra la fin, quand l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint [1] (Luc, XXI, 20) ; quand les armées encercleront Jérusalem, sachez que sa ruine est proche. Alors que ceux qui sont en Judée fuient dans les montagnes [2], que celui qui est sur le toit, n'en descende pas pour prendre quelque chose dans sa maison [3], que celui qui est dans la campagne ne retourne pas pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes enceintes en ces jours-là. Priez que votre fuite n'arrive pas pendant l'hiver ou au jour du Sabbat [4], car il y aura, en ces jours une si grande détresse que depuis l'origine du monde jusqu'à présent il n'y en eut et n'en aura jamais de semblable [5].

Prophétie de la fin du monde.

(Luc, XXI, 25-33 ; Matth., XXIV, 23-35.)

L. Sc. : Le mont des Oliviers, voir p. 207.

Quand l'Evangile aura été prêché à toutes les nations,

1. *L'abomination de la désolation.* De savants interprètes prétendent que ces mots désignent l'entrée des Aigles romaines dans le lieu saint ; mais ces images idolâtriques, répondent d'autres également érudits, y avaient déjà pénétré sous Pompée et Pilate. D'ailleurs, durant le dernier siège il se produisit dans le sanctuaire des profanations autrement révoltantes. Au milieu d'horribles combats qui se livrèrent dans le Temple même et inondèrent de sang le parvis des Gentils, on vit les zélotes, jouant le rôle des prêtres, élire grand-prêtre de Jéhovah, un paysan, qui n'était pas même lévite. De leurs mains souillées, ils le revêtirent de l'ephod et l'obligèrent d'accomplir les rites sacrés.

Voir *Lexicon biblicum.* Hagen. « Abominatio desolationis ».

2. « Que ceux qui sont en Judée fuient dans les montagnes ». Lorsque ce fut dans le temple « l'abomination de la désolation » les chrétiens de Jérusalem s'enfuirent à Pella, dans les montagnes de la Pérée et purent voir de là, comme s'exprime l'Ecriture, « la grande colère » fondant sur Jérusalem.

3. « Que celui qui est sur le toit ne descende pas dans sa maison ». Les maisons juives avaient deux escaliers, montant, tous deux, jusqu'au toit qui était en terrasse, l'un à l'intérieur, l'autre à l'extérieur de la maison, ce dernier permettait une fuite plus rapide.

4. En hiver, « ou au jour du sabbat ». En hiver, les jours étaient si courts et les routes moins praticables, ou au jour du sabbat ; les jours du Seigneur, on ne pouvait franchir que de courtes distances.

5. Jamais, un peuple, écrit Josèphe, depuis le commencement du monde, n'avait vu autant de calamités, mêlées à tant de crimes. *Bell. Jud.*, v.

alors, au milieu de la séduction universelle, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus de lumière, les étoiles tomberont du firmament et les vertus du ciel seront ébranlées. Sur la terre, l'angoisse étreindra tous les cœurs, au bruit formidable de la mer et des flots et les hommes sécheront d'épouvante dans l'attente de ce qui menace l'univers. Alors apparaîtra dans le ciel, la croix, signe du Fils de l'homme et toutes les tribus de la terre verront le Christ venir sur les nuées avec grande puissance et majesté. Et ses anges rassembleront, à la voix éclatante de leurs trompettes, la multitude des humains, d'une extrémité du ciel à l'autre. Devant le Roi éternel, assis sur son trône, toutes les nations seront assemblées et il les séparera les unes des autres, comme le pasteur sépare les brebis et les boucs ; les brebis à sa doite, les boucs à sa gauche, et il dira aux élus : « Venez, les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde ; et il dira aux méchants : retirez-vous de moi, maudits, au feu éternel, préparé pour Satan et ses anges rebelles [1]. »

Le divin Maître conclut ces prédictions en insistant sur le conseil déjà donné : « Veillez, priez, car vous ne savez pas le temps où viendra le Seigneur. » Il appuya encore sur cette recommandation si sage, dans sa dernière parabole. Celle des vierges sages et des vierges folles.

Parabole des dix vierges.

(Voir saint Matth., XXV, 1-13 ou les Livres de Méditations.)

L. Sc. : Versant du mont des Oliviers et la note p. 207.

Sens de la parabole. Le retour du Sauveur sera imprévu, donc que les chrétiens s'y préparent en usant chrétiennement des grâces reçues.

Judas vend son Maître.

(Matth., XXV, 14-16 ; Marc, XIV, 10-11.)

L. Sc. : Parvis du Temple, p. 23.

Quand Jésus, après avoir exposé au peuple la parabole des dix vierges, se rendit au mont des Oliviers pour y passer la nuit, Judas resta dans le Temple. Il voulait y rencontrer

1. C'est le soir du mardi que Jésus fit ces prophéties ; le soleil venait de se coucher et le Mercredi-Saint, deuxième jour avant la Pâque, commençait. Le mercredi, le Sauveur ne parut pas à Jérusalem.

les Sanhédrites. Ceux-ci l'accueillirent avec joie, sitôt que le traître leur eut dit : « Que voulez-vous me donner et je vous livrerai Jésus de Nazareth. » Les Scribes marchandèrent sur le salaire du crime et ne comptèrent à Judas que 30 sicles [1], le prix d'un esclave. Si faible que fût la somme, Judas l'accepta, et saint Luc ajoute : « Satan entra en lui. »

La dernière Cène ; l'Agneau pascal.

(Marc, XIV, 12-16 ; Luc, XXII, 7-18.)

L. Sc. : La salle du Cénacle. Lire le récit et les notes p. 222-223.

C'était le 14 du mois de Nisan (6 avril) et le 5me jour de notre semaine, ou le jeudi. Le soir de ce jour, vers 7 heures, la Loi prescrivait le festin pascal. Cette cène légale rappelait aux Juifs le dernier repas des Hébreux avant leur sortie d'Egypte, la terre de l'esclavage. Pierre et Jean, sur l'ordre de Jésus, allèrent l'après-midi à Jérusalem, virent, à l'entrée de la ville, comme le Seigneur le leur avait prédit, l'homme à la cruche. Ils le suivirent dans la maison où il entra, et dirent au propriétaire : « Notre maître nous envoie vous demander quelle est la salle où nous pouvons préparer la Pâque ? » Le maître du logis [2] leur montra à l'étage une salle à manger [3] ou cénacle meublé, c'est-à-dire, ayant une table entourée de trois côtés par des lits, selon la coutume romaine ; le quatrième côté réservé au service. Le cénacle, d'après les données les plus récentes, mesurait 50 pieds de long sur 30 de large ; il n'était pas le salon richement étoffé, tel que l'imagination des artistes le représente ; mais une salle spacieuse, aux murs blanchis et dont la table [4] en bois de cèdre, était relevée de quelques vives couleurs.

A la cène légale, on mangeait un agneau rôti, du pain azyme, c'est-à-dire sans levain, le seul permis durant les sept jours de la fête, et des herbes amères. Pierre et Jean immolèrent eux-mêmes, dans le Temple, l'agneau pascal ; ce

1. D'après les métrologistes, le sicle au temps du Messie, valait, en monnaie grecque, alors au cours, 3 frs 31 c. ; les 30 sicles donnés à Judas s'élevaient donc à la somme de 99 frs 30 c.

2. Cet homme était, sans doute quelque disciple de Jésus. Au surplus, durant les fêtes de la Pâque, toutes les maisons de Jérusalem étaient à la disposition des pèlerins. (Sepp, *Études sur la vie de Jésus-Christ*).

3. L'Évangile appelle cette salle, *chambre haute*, non pas que le plafond en fût élevé, mais parce qu'elle était située à l'étage.

4. Cette table de la Cène compte parmi les précieuses reliques conservées à Rome.

que tout particulier pouvait faire durant les fêtes, cuirent les pains azymes et achetèrent les herbes prescrites.

Au jour de l'Exode, les Hébreux, dans la précipitation de leur départ, mangèrent l'agneau debout, les reins ceints, le bâton du voyageur à la main, ainsi que le pain azyme, un

LE CÉNACLE (EXTÉRIEUR) ET LA TABLE DE LA CÈNE

pain dont on n'avait pu faire fermenter la pâte et les herbes amères qui devaient rappeler à leurs enfants, l'amertume de la captivité. Mais depuis l'époque du prophète Amos, le lecteur s'en souvient, les Juifs avaient adopté dans leur repas la coutume orientale, de manger étendus sur des lits, les pieds en dehors, le buste près de la table ; appuyés sur le coude gauche, ils prenaient les mets de la main droite [1]. La place

1. Chez les Juifs, on ne posait sur la table que des plats assez grands, contenant les différents mets. D'après l'ordre du service, chacun y prenait de la main, les aliments. C'est le pain rond et mince qui tenait le lieu d'assiette.

d'honneur autour de la table était celle du milieu ou à droite de la couche du fond. Jésus l'occupait, Pierre était à la première place du lit à gauche ; Jean à la droite de Jésus. L'apôtre que Jésus aimait pouvait donc, comme nous le verrons bientôt, converser plus intimement avec le Sauveur.

Au repas de la Pâque, on passait quatre fois la coupe de vin aux convives ; la première, au commencement ; la seconde, après avoir goûté l'herbe amère ; la troisième, après la manducation de l'agneau ; la quatrième terminait le repas.

Au début de la Cène, Jésus prit donc la coupe de vin, la bénit, y trempa ses lèvres, ainsi que faisait, à la Pâque légale, tout père de famille ; la passa aux apôtres et leur dit : « partagez-la entre vous, car pour moi, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne, c'est-à-dire jusqu'à la béatitude éternelle[1]. »

Après la première coupe on chantait l'Hallel (louange). Chantés dans le Temple, durant l'immolation de l'agneau, les psaumes de l'Hallel étaient répétés le soir, dans chaque famille, pendant le repas pascal, mais au lieu d'être divisés en trois parties, comme dans le Temple, ils étaient répartis en deux chants ; le premier comprenait le « *Laudate pueri* », l' « *In exitu* » jusqu'à « *Non nobis Domine* » ; le second, réservé pour la fin du repas, comptait quatre psaumes : « *Dilexi quoniam exaudiet* », « *Credidi propter quod locutus sum* », « *Laudate Dominum, omnes gentes* » et enfin le « *Confitemini* ». — La manducation des herbes amères était suivie d'une seconde coupe.

Le lavement des pieds.

(Jean, XIII, 3-17.)

L. Sc. : Cénacle p. 223.

Le rite pascal imposait aux convives de se purifier avant le repas[2]. Le Seigneur allait donner à ses apôtres un tou-

1. Voir Luc, XXII, 15, 36, 69.

2. En Judée, la chaussure du peuple était la sandale ; or cette chaussure laissait la partie supérieure du pied presque nue ; de fréquentes ablutions donc s'imposaient. C'était aux valets et aux esclaves qu'était abandonné cet humble service.

Remarquez, écrit Bossuet, que Jésus fait tout lui-même. De ces mains qui ont tout fait par sa puissance, de ces mains dont le seul attouchement guérissait les malades et ressuscitait les morts, de ces mêmes mains il verse l'eau dans un bassin et essuie les pieds poudreux de ses disciples. (*Méditations sur la Passion. La Cène*).

chant exemple d'humilité. Se levant de table, il prit un linge, se ceignit les reins, puis versant de l'eau dans un de ces bassins qui se trouvaient dans toutes les salles à manger des Juifs, il commença à laver les pieds de ses disciples. Et quand il vint à Simon-Pierre, Pierre lui dit : « Vous, Seigneur, vous me lavez les pieds ? » Jésus lui répondit : « Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le sauras plus tard[1] ». Pierre lui dit : « Vous ne me laverez jamais les pieds. — Si je ne te lave, répondit Jésus, tu n'auras point de part avec moi. » Simon-Pierre lui dit alors : « Seigneur, non seulement mes pieds, mais aussi les mains et la tête. » Jésus lui répondit : « Celui qui s'est baigné n'a plus besoin que de se laver les pieds, car il est pur tout entier. Et vous, vous êtes purs, *mais pas tous*. » Car il savait qui le trahirait. (Saint Jean, XIII, 2-11.)

Après les ablutions, les convives, selon les coutumes juives, mangeaient l'agneau pascal. Ceux qui l'avaient préparé avaient dû se garder *de briser un seul de ses os*[2] ; l'agneau était fixé sur deux branches de grenadier (bois résistant au feu) disposées *en forme de croix*. Après la manducation, une troisième coupe était versée.

Lisant dans les évangiles le récit qui va suivre, on a pu se demander comment il s'est fait que les apôtres n'aient pas plus tôt reconnu le traître, après que Jésus eut désigné plusieurs fois Judas. Le résumé que nous donnons de cette partie de la Cène, signale les causes du fait, empruntées à plusieurs exégètes.

Annonce de la trahison de Judas.

(Matth., XXVI, 22-25 ; Luc, XXII, 21-23 ; Marc, XIV, 18-21 ; Jean, XIII, 20-30.)

L. Sc. : Le Cénacle, p. 223.

Le Messie préoccupé et désolé de la trahison prochaine de l'un de ses apôtres, se troubla en son esprit et demeura un instant silencieux ; puis, espérant encore ramener le misérable : « En vérité, en vérité, dit-il, un de vous me trahira

1. Aux versets 13 et suivants, Jésus fait comprendre à ses apôtres que leur lavant les pieds, il leur rappelait la nécessité de la vertu d'humilité et la pureté requise pour participer à l'Eucharistie.

2 D'après le Talmud, briser les os de l'agneau était puni de la flagellation.

et il mange avec moi [1]. » Etonnés, tristes, les apôtres demandèrent : « Sera-ce moi, Seigneur ? — C'est l'un des douze, répondit Jésus et il met la main au plat avec moi. » Sans doute que plusieurs disciples faisaient en ce moment le même geste. Judas n'était donc que vaguement désigné. Le Fils de l'homme s'en va, reprit le Sauveur, mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré, il vaudrait mieux pour cet homme n'être jamais né. Le traître impudent, osa demander à son tour : « Est-ce moi, Seigneur ? — Tu l'as dit, répondit Jésus, c'est toi. » Cette réponse dite à voix basse, ne fut entendue que de Judas et le laissa impassible. Le traître s'était donc endurci au crime et ce fut avec la certitude de voir son corps et son sang profanés que le Christ prit dans ses mains le pain de l'Eucharistie : « In qua nocte tradebatur, accepit panem [2]. »

Institution de la Sainte Eucharistie.

(Matth., XXVI, 26-29 ; Marc, XIV, 22-25 ; Luc, XXII, 19-23).

L. Sc. : Le Cénacle, p. 223.

Le repas allait finir. Les rites du festin pascal exigeaient que le pain fût brisé avant de le manger. Jésus rompit donc le pain qu'il tenait, en posa les fragments sur un plat et dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, livré, rompu pour vous, froissé, brisé sous les coups [1] ; faites ceci en mémoire de moi. » Avec un sentiment de foi, humble et sincère, les apôtres communièrent pour la première fois. On remplit une troisième fois la coupe, dite le calice de bénédiction ; le Seigneur la prit, la bénit, et, la présentant aux apôtres, il dit ces paroles : « Buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang qui sera répandu pour plusieurs en rémission des péchés. » Et le Prêtre divin de la Loi Nouvelle ajouta : « Toutes les fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi [3]. »

Jésus, après l'institution du Sacrement de son ineffable

1. I Cor., XI, 23.

2. Ce sont les expressions de S. Luc et de S. Paul.

3. Par ces paroles, Jésus-Christ donna à ses apôtres le pouvoir d'opérer la même transsubstantiation divine du pain et du vin. C'était aussi l'institution du sacrement de l'Ordre, car ce sacrifice auguste ne cessant qu'avec la fin du monde, les apôtres furent en même temps sacrés évêques, pour ordonner d'autres prêtres et évêques.

amour que Judas venait de profaner, rencontra le regard du sacrilège ; le Seigneur renouvela l'anathème sur le misérable endurci. Or, l'apôtre que Jésus aimait s'étant penché vers le Sauveur : « Maître, qui est-ce donc, demanda-t-il. — Celui à qui je présenterai le morceau de pain trempé dans ce plat [1]. » Et l'ayant trempé, le Sauveur le donna à Judas. Et Satan entra en lui. « Ce que tu fais, lui dit Jésus, fais-le vite. » Le traître se leva et disparut dans la nuit. Nuit fatale qui sera bientôt pour Judas « la nuit éternelle des réprouvés ».

Le commandement nouveau.

(Luc, XXII, 31-38.)

Prédiction du reniement de Pierre.

(Jean, XIII, 36-38.)

Introduction au discours de la Cène.

L. Sc. : Le Cénacle, p. 223.

Dès que Judas fut sorti, Jésus, ravi en Dieu, s'écria : « Voici l'heure où le Fils de l'homme sera glorifié et où Dieu le sera en lui. Mes petits enfants, ajouta-t-il, je ne suis plus avec vous que pour peu de temps, vous me chercherez et, ce que j'ai dit aux Juifs qu'ils ne pouvaient venir où je suis, je vous le dis aussi présentement. — Je vous donne un commandement nouveau, de vous entr'aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés ; en cela, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples [2]. »

Ce précepte de la charité dévouée plut sans doute au cœur généreux de Pierre, mais ce qui le frappa davantage, ce fut cette parole du Maître : « Où je vais, tu ne peux venir [3]. » « Pourquoi, dit-il, ne puis-je vous suivre, Seigneur ? Je donnerai ma vie pour vous. — Tu donneras ta vie pour moi, reprit Jésus. En vérité, je te le dis, le coq n'aura pas chanté deux fois que tu m'aies renié trois fois. » Pierre se

1. En Orient, c'était et c'est encore aux repas un signe d'amitié.

2. Ce précepte tel que Jésus l'énonce est en réalité un précepte nouveau. Le monde païen l'ignorait et les Juifs ne reconnaissaient comme leur prochain que les enfants d'Israël. Il est nouveau surtout, car la parole du Christ le porte à sa plus haute perfection, aimez-vous, non pas seulement comme vous-mêmes, mais comme je vous ai aimés, c'est-à-dire parfois même jusqu'à l'abnégation de soi.

sentit humilié, déchu sans doute du haut rang où son Maître l'avait élevé. Mais Jésus, remarquant l'abattement de son disciple : « Simon, dit-il, Satan a demandé de vous cribler tous, comme on crible le froment, mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point, et toi à ton tour, confirme tes frères. » On passa la quatrième coupe[1].

Discours de Jésus après la Cène.

(Jean, XIV.)

L. Sc. : Voir description du Cénacle.

Cette première partie fut encore prononcée au Cénacle.

Le discours, après la Cène, au jugement des exégètes, contient la partie la plus sublime de l'enseignement du Sauveur. Il est à l'Évangile ce que l'Évangile est à la Loi, ce que le Sanctuaire est au Temple... Entre les discours de saint Jean, il tient le même rang que celui de la montagne parmi ceux de saint Matthieu.

Ajoutons qu'il est l'expression la plus touchante et la plus complète de l'âme de Jésus. L'esprit et le cœur du divin Maître s'y révèlent à la fois. En effet, les plus hautes vérités y sont exprimées simplement, mais avec une majesté calme, une émotion intime, une tendresse ineffable, une céleste onction dont il est impossible de ne pas être pénétré.

Il n'est pas possible de donner à ce discours une division logique. Comme dans un entretien familier, on y trouve une suite d'idées et de sentiments qui ont entre eux grande analogie et qui se succèdent d'une manière très naturelle, sans se déduire les uns des autres et sans former une unité rigoureuse. On peut cependant y discerner une *introduction,* XIII, 31-38 et trois parties : *consolations,* XIV, *exhortations,* XV, XVI, la prière *sacerdotale,* XVII. (Lire le texte dans saint Jean, au chapitre indiqué ci-dessus ou dans les Livres de Méditations.)

Dans cette première partie du discours, Jésus dit à ses apôtres : « *L'Esprit-Saint vous fera accomplir des œuvres plus grandes encore que les miennes.* » Ces œuvres plus grandes désignaient, non le nombre des *prodiges* accomplis par les apôtres, au nom de Jésus, mais les effets merveilleux de leur zèle. Pierre, après la mort du Sauveur, convertit, en deux prédications, huit mille Juifs ; Paul renouvela par sa parole la face du monde ; merveilleux aussi fut le nombre

1. Lightfoot tient pour les *quatre coupes. Horæ,* in Matt. xxvi.

des païens conquis au royaume de Dieu par les autres apôtres.

Je vous donne ma paix... non pas à la manière du monde. Les Juifs, prenant congé, se saluaient, en disant : « Que la paix soit avec vous. » Ce n'était qu'un souhait. Jésus la *donne en réalité.*

Le prince de ce monde vient ; c'est-à-dire, Satan, en la personne de Judas qui approche.

On chanta les derniers hymnes de l'Hallel (ps. 117, 118, 119) et Jésus, suivi des apôtres marcha vers la porte méridionale de la ville. (Voir le plan de Jérusalem.)

Second discours de Jésus.

(Exhortations, saint Jean, XV, XVI.)

L. Sc. Le chemin vers le jardin et les vignobles. Voir la carte de Jérusalem, p. 17, le récit et la gravure du mont des Oliviers, p. 207.

Ce second entretien eut lieu sur le chemin du Cénacle au jardin de Gethsémani.

Il était vers 11 heures du soir quand Jésus prit la route du mont des Oliviers. Or, comme on célébrait toujours la Pâque au 25e de Nisan, la pleine lune brillait presque toute la nuit, sur la valllée de Josaphat.

Quelle fut cette route suivie par le Sauveur pour se rendre au jardin de son agonie ?

Le Cénacle était proche des remparts, dominant la vallée d'Hinnon. Jésus au lieu de traverser Jérusalem, encombrée de pèlerins, et de descendre dans la ville basse pour se diriger ensuite,vers la porte St-Etienne, sortit par une porte du sud, et remonta vers la vallée du Cédron. Sorti de la ville, il passa près des fontaines de Siloé et de la Vierge et longea la colline d'Ophel, couverte de jardins et de vignes.

C'est là que le divin Docteur, s'inspirant encore des choses qu'il avait sous les yeux, ouvrit son second entretien par une comparaison aussi juste que convaincante.

« Le Sauveur s'arrêta en face des vignobles auxquels il aimait de comparer le royaume des cieux. En cette saison la vigne était parée de ses pampres ; ses rameaux déjà deux fois émondés gisaient à terre, les uns secs, amassés pour le feu, les autres gardant encore quelques restes de verdure [1]. La lune, haute dans le ciel éclairait la campagne. Jésus aper-

1. Cf. Fouard.

cevant le vignoble, dit à ses disciples : « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. Toute branche qui ne fructifie pas en moi, il la retranchera ; et toutes celles qui portent des fruits, il les taillera pour qu'elles en portent davantage. Demeurez en moi et je demeurerai en vous. Comme la branche ne peut porter des fruits d'elle-même, si elle ne demeure unie à la vigne, ainsi en sera-t-il de vous, si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep de la vigne, vous en êtes les branches. Quiconque demeure en moi portera beaucoup de fruits ; mais sans moi, vous ne pouvez rien faire[1]. Celui qui ne demeure pas en moi sera jeté dehors, comme une branche inutile, il séchera et on le ramassera pour le jeter au feu et il brûlera. Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés, nul n'a d'amour plus grand que celui qui donne sa vie pour ses amis. Si le monde vous hait, sachez que j'en ai été haï avant vous. Le serviteur n'est pas plus que son Maître. » Et terminant cet adieu, Jésus dit encore : « Vous aurez bien à souffrir dans le monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde[2]. »

La prière sacerdotale de Jésus.

(Jean, XVII, 1-25.)

L. Sc. : Partie profonde de la vallée du Cédron au delà du pont inférieur. Voir la carte de Jérusalem, p. 17, le récit ci-contre et la gravure Mont des Oliviers, p. 207.

Prière d'une incomparable beauté, écrit un exégète éminent, la plus belle, assurément, qui ait jamais été formulée dans le langage humain. Jésus s'adresse à son Père, en tant que Pontife suprême de l'Eglise, avant de consommer son sanglant sacrifice. Il prie successivement pour lui-même, pour ses apôtres, pour l'Eglise entière.

Ce fut avant de franchir le pont inférieur du Cédron que le Sauveur eut avec ses disciples le second entretien, que nous venons de rappeler. Il franchit ensuite le torrent.

« A ce point de la route, écrit l'abbé Fouard, la vallée se resserre, descend rapidement entre les monts Moriah et des Oliviers et n'est plus qu'une gorge aride. Aucun ruisseau ne

1. Sans la grâce sanctifiante et la grâce actuelle on ne peut rien faire qui mérite une récompense éternelle. Voir S. Jean, xv, 5.

2. J'ai vaincu le monde. Et cependant bientôt Jésus sera humilié et vaincu par le monde. Néanmoins, il est sûr de son triomphe, et les siècles prouveront la vérité de cette fière parole. (Fillion).

rafraîchit ce lit de rochers ; les eaux du Temple et le sang des victimes y coulaient seuls au milieu des tombeaux qui s'y pressaient, aussi nombreux qu'aujourd'hui. Le Cédron, la gorge ténébreuse, était devenu comme le cloaque de la ville, où les adorateurs de Jéhovah brûlaient les impuretés qui souillaient le Temple, le lieu des sépultures sans honneur, la vallée des cendres et des cadavres ; la grande région de la mort, comme parle Jérémie. »

C'est dans cette partie profonde du ravin que Jésus-Christ, s'adressant à son Père, prononça la sublime prière, appelée la prière sacerdotale.

Le Sauveur s'offre à Dieu comme la victime qui doit sauver le monde. Il joint à cette oblation ses apôtres et tous ceux qui, pour les âmes et pour Dieu souffriront avec lui. (Lire le chap. XVII de saint Jean.)

« *Mon Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie.* » C'est-à-dire, d'après saint Augustin : Ressuscitez-moi afin que par moi vous soyez connu de toute la terre.

Parlant de ses apôtres : « *Aucun d'eux n'a péri si ce n'est le fils de la perdition* » ; c'est-à-dire, que Judas, par sa volontaire dépravation, appartient à l'enfer, comme le fils au père.

Je leur ai donné (aux membres de son Eglise) *la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un.* C'est-à-dire, unis à Jésus-Christ par la foi et la charité, mais aussi par l'Eucharistie, unissant sa chair divine à leur chair, sa divinité à leur faiblesse et réalisant ainsi une ineffable union.

Chronologie de la Passion.

Afin de préciser davantage le récit de la Passion, nous indiquons ici d'après des interprètes autorisés, les heures où se produisirent les faits les plus marquants du drame sacré.

Jeudi Saint.

A l'époque du Sauveur, les Juifs partageaient la nuit, d'après la coutume romaine, en quatre veilles. La première de 6 à 9 h., fut marquée par l'institution de la Sainte Eucharistie : la seconde, de 10 à 12 h., comprenait l'agonie et l'arrestation du Sauveur ; la troisième, de 1 à 3 h., fut celle de la comparution du Messie devant Anne et Caïphe.

C'est également durant cette troisième veille que Pierre se rendit coupable de son triple reniement. Comparant les textes de saint Luc et de saint Marc, on conclut que deux heures s'écoulèrent entre le premier et le second reniement, car saint Marc dit que le coq chanta après le premier reniement et saint Luc affirme qu'il s'écoula une heure entre le second et le troisième. Or, en Orient, le chant du coq se fait entendre la première fois vers minuit, et la seconde fois, avant l'aurore. Donc le premier reniement eut lieu vers minuit ; le second vers 2 h., et le troisième vers 3 h., à l'aurore où Jésus, sortant du Sanhédrin, regarda l'apôtre.

Vendredi Saint.

Le Christ passa, au moins une heure dans le cachot du palais à la merci des valets du grand-prêtre. Donc, après 4 h., eut lieu la dernière réunion du Sanhédrin, qui condamna Jésus à la mort. Au lever du jour, dit l'Evangile, donc à 6 h. du matin, les prêtres amenèrent Jésus devant Pilate. Le premier interrogatoire, la comparution devant Hérode, les luttes de Pilate contre les Sanhédrites, occupèrent plus de trois heures et finirent donc vers 9 h. — La flagellation, le couronnement, les dernières résistances de Pilate, prirent encore une heure. La condamnation définitive de Jésus fut donc prononcée entre 10 h. et 10 h. ½. La marche vers le Calvaire durait une heure, 11 h. ½. Tous les apprêts du crucifiement terminés, le Sauveur apparut, cloué sur la croix, à midi. Trois heures durant il resta suspendu à la croix et expira à 3 h. de l'après-midi, du vendredi. Le corps sacré fut embaumé et sans retard déposé dans le tombeau, car, avec le coucher du soleil, le solennel repos de la Pâque commençait[1].

Jésus au Jardin des Oliviers.

(Jean, XVIII, 1-13 ; Matth., XXVI, 36-56 ; Marc, XIV, 32-52 ; Luc, XXII, 39-53.)

Le Jardin des Oliviers.

L. Sc.: Le jardin des Oliviers (Gethsémani), description ci-dessous et voir la gravure.

Au pied du mont des Oliviers se trouve le jardin de Gethsémani. Ce nom signifie : pressoir d'huile ; là, sans doute,

1. Voir Lesêtre, Fouard, Pierik, S. J.

était un pressoir où l'on broyait les olives qui avaient été recueillies sur le flanc de la montagne. Le jardin compte encore, écrit V. Guérin, huit de ces vénérables oliviers, tombant de vétusté, mais donnant néanmoins encore chaque

LE JARDIN DES OLIVIERS

année, quelques fruits. Ces arbres ont de sept à huit mètres de circonférence et accusent une extrême vieillesse par leurs nombreux rejetons, la nature de leur écorce et les vides de leurs troncs. Ces oliviers ont-ils été témoins de l'agonie de Jésus ?... Titus, d'après Josèphe, fit couper, durant le siège de Jérusalem, tous les arbres autour de la ville; mais le même historien dit expressément que ce fut l'espace compris entre le mont Scopus et le tombeau d'Hérode que les Romains dépouillèrent. La seconde légion, arrivée de Jéricho, resta en observation sur le mont des Oliviers ; les soldats qui élevèrent un mur parallèle au torrent, ne descendirent pas jusqu'au fond de la vallée, où ils auraient été accablés par

les traits lancés des remparts du Temple. Il est donc possible que ces oliviers actuels aient survécu à tant de ruines, ou du moins, ajoute Guérin, ils sont les descendants immédiats de ceux qui ont assisté à l'agonie de l'Homme-Dieu.

L'agonie.

(Jean, XVIII, 1-2 ; Luc, XXII, 39-46 ; Marc, XIV, 32-42 ; Matth., XXVI, 36-46.)

L. Sc. : Le jardin et lire les notes, p. 232-234.

Jésus était à peine entré au jardin qu'il sentit les premiers frissons de sa douloureuse agonie. « Asseyez-vous ici, dit-il à ses disciples pendant que j'irai là prier. » Le Maître prit avec lui, Pierre, Jacques et Jean, les apôtres qui avaient vu sa gloire au Thabor et leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort[1] ; demeurez ici, veillez et priez. » Puis le Sauveur s'éloigna d'un jet de pierre, et, se prosternant la face contre terre : « Mon Père, pria-t-il, écartez de moi ce calice de ma passion, mais, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » Dans son douloureux abandon, Jésus espéra trouver quelque soulagement auprès de ses plus dévoués disciples, mais, ils dormaient !... « Pierre, dit-il, vous n'avez donc pu veiller une heure[2] avec moi ? Veillez et priez, car l'esprit est prompt mais la chair est faible. » — Jésus s'éloigna et, s'abandonnant à sa cruelle agonie, il répétait dans son effroi, cette même parole de son héroïque soumission : « Père, que votre volonté s'accomplisse ! » Revenu près des apôtres, il les trouva de nouveau endormis. — Puis, ce fut dans l'âme comme dans les membres du Sauveur, le suprême combat, l'écrasement sous le poids des iniquités passées et futures du monde, dont sa passion serait la divine rançon ; et, plus ardemment, il criait vers son Père : « Si ce calice, Père, ne peut s'éloigner de moi, que toujours votre volonté soit faite. » Brisé par tant d'angoisses, il lui vint, dit l'Evangéliste, une sueur comme de gouttes de sang, tombant à

1. Les évangélistes multiplient les termes pour exprimer cette tristesse : Excès de tristesse amenant l'abattement, le découragement, le dégoût comme à l'aspect d'une horrible vision.

2. Cette première partie de l'agonie de Jésus avait donc duré une heure entière. Remarquons que la passion du Sauveur commence avec l'agonie du jardin et ne finit qu'à sa mort. Ces douleurs indicibles et ses cruelles souffrances durèrent donc dix-huit heures.

terre [1]. Alors un ange apparut et consola, fortifia le divin Martyr de Gethsémani. Calme et résigné après cette céleste visite, Jésus dit à ses disciples : « Il suffit, l'heure est venue où le Fils de l'homme va être livré », et voyant Judas qui pénétrait dans le jardin : « Voici venir celui qui me livrera. » Il était près de minuit.

Trahison de Judas.

(Matth., XXVI, 47-56 ; Marc, XIV, 43-52 ; Luc, XXII, 47-53; Jean, XVIII, 1-11.)

L. Sc. : Le jardin, p. 233. Judas et sa troupe, lire ci-dessous.

Quand Judas quitta le cénacle il était 9 heures du soir. Depuis, trois heures s'écoulèrent qui permirent au traître de s'entendre avec les Scribes et les Pharisiens pour leur livrer Jésus.

Judas savait qu'il trouverait son Maître au jardin des Oliviers. Jésus, en effet, y venait souvent à la tombée de la nuit. Les Sanhédrites s'empressèrent d'aller demander des légionnaires au Gouverneur romain et réunirent eux-mêmes les valets du Temple [2]. Judas se mit à la tête de cette troupe, armée de glaives, de bâtons et portant des lanternes pour s'éclairer sous les oliviers touffus du jardin [3]. « Celui que je baiserai, avait dit le traître, c'est lui, arrêtez-le et emmenez-le prudemment. » Le misérable s'avança vers le Sauveur et osa lui donner un satanique baiser ; et Jésus d'une voix douce et triste : « Mon ami, c'est donc par un baiser que vous livrez le Fils de l'homme ? [4] » Se tournant vers la foule :

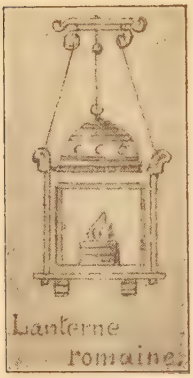
1. « Il lui vint une sueur comme de gouttes de sang tombant à terre ». Les commentateurs protestants aussi bien que les catholiques affirment que, sous l'empire d'une violente émotion, le corps humain s'est plus d'une fois couvert d'une sueur sanglante. (Alford, Meyer et Sepp).

2. Cette troupe de soldats n'était pas une cohorte entière (la cohorte comptant au moins six cents hommes), mais seulement un détachement de légionnaires, commandés par un centurion. Aussi le sanhédrin eut soin d'y ajouter un corps de lévites ou de valets armés, de la garde du Temple.

3. Si, à cette heure une partie de la vallée du Cédron était encore exposée à la lumière de la lune, le Moriah cependant, avec ses galeries si élevées, projetait déjà sa grande ombre sur la partie inférieure de la montagne des Oliviers.

4. Dernier appel fait par Jésus au cœur et à la conscience du traître pour essayer de sauver son âme.

« Qui cherchez-vous ? demanda le Messie. — Jésus de Nazareth, répondirent-ils. — C'est moi », dit-il. Ce seul mot suffit pour abattre sur le sol toute cette horde impie[1]. Quand valets et soldats furent revenus de leur épouvante, le Sauveur leur dit : « Je suis celui que vous cherchez, laissez donc aller ceux-ci. » Il désignait ses apôtres. Mais Pierre, voyant qu'on allait mettre la main sur son Maître, tira l'épée dont il s'était muni au cénacle, frappa un des valets et lui coupa l'oreille. Le Sauveur guérit le blessé aussitôt ; il interpella son fougueux disciple : « Tous ceux qui se servent du glaive, dit-il, périront par le glaive[2]. Ne boirai-je donc pas le calice que mon Père m'a donné ? Si je voulais me défendre, mon Père m'enverrait aussitôt ses anges ; mais alors, comment s'accompliraient les prédictions des prophètes. » Le Christ se laissa lier ; les soldats l'entraînèrent vers Jérusalem et les apôtres prirent la fuite !...



LANTERNE ROMAINE.

1. Cette chute d'une troupe entière de soldats et d'hommes armés ne fut point la suite naturelle d'un mouvement d'effroi, mais comme l'affirment les Pères de l'Eglise, un vrai miracle. De nombreux exégètes protestants l'ont eux-mêmes reconnu.

2. Le particulier qui, sans nécessité réelle, tire le glaive arbitrairement, tôt ou tard, par une sorte de talion, l'expiera. Fillion *In S. Mattheum*, XXVI, 52.

Jésus devant ses juges.

L. Sc. : Le chemin. Voir la carte de Jérusalem, p. 17.

Du jardin de Gethsémani à la colline de la Sion nouvelle, où se trouvait le palais de Caïphe, la route que les soldats firent suivre à Jésus, passe sur le pont inférieur du Cédron, puis longe le versant du Moriah, s'élève sur la pente d'Ophel et pénètre, par le sud, dans la ville.

L. Sc. : Le palais de Caïphe, p. 237. Lire le texte ci-dessous et voir la carte de Jérusalem, p. 17.

Ici, une remarque préliminaire est utile pour l'intelligence du texte sacré. D'après saint Jean, les trois reniements de Pierre eurent lieu dans le palais d'Anne ; d'après les trois autres Evangélistes, ce fut dans la demeure de Caïphe. Pour concilier l'affirmation des synoptiques, avec le récit de saint Jean, il suffit de supposer qu'Anne habitait une aile du palais de Caïphe, son gendre, ou du moins qu'il l'occupait au temps de la Pâque [1]. Or, le plan des grandes habitations et des palais en Judée, de même qu'en tout l'Orient, confirme cette supposition. Ces habitations se composaient, en effet, de constructions bâties en carré, offrant, au rez-de-chaussée, des galeries à colonnes qui portaient un ou deux étages ; ces bâtiments entouraient une vaste cour centrale. Une habitation d'aussi grande superficie pouvait aisément contenir deux palais, ne formant néanmoins qu'une seule construction. — Pour mener le Sauveur du palais d'Anne à celui de Caïphe, il suffisait donc de lui faire traverser la cour intérieure.

L. Sc. : La salle du Sanhédrin. Description. p. 237.

D'après la Tradition juive, la salle où le Sanhédrin tenait ses séances plénières [2], formait une rotonde reposant sur colonnes. Les membres de cette haute cour de justice étaient rangés en demi-cercle et siégeaient sur des divans. Au centre de l'hémicycle, sur une estrade, écrit Fillion, se tenaient le

1. J. Pierik, S. J. *De lijdende Jezus.*

2. Trois ans avant la passion de Jésus, le sanhédrin n'avait plus de local fixe pour ses réunions. Jadis ces assemblées se tenaient dans le Gazith, grande salle près du parvis des Israélites ; mais quarante ans avant la chute de Jérusalem, quand le sanhédrin fut privé du droit de vie et de mort, il siégea dans le parvis des Gentils ou même dans quelque spacieuse habitation de la ville.

Nasi, ou président, et son *Sagan* [1], c'est-à-dire le vice-président. Venaient ensuite, de chaque côté, les conseillers, au nombre de soixante-dix (y compris le sagan). A chacune des extrémités de l'hémicycle était assis un secrétaire :celui de droite notait tout ce qui était à la décharge de l'accusé ; celui de gauche, tout ce qui lui était défavorable. Le Sanhédrin était composé de trois classes : les Princes des Prêtres, les Docteurs de la Loi et les Anciens ou notables. Il jugeait les causes les plus importantes d'Israël et spécialement celles qui se rapportaient à la religion ; mais les Romains lui avaient enlevé une grande partie de son autorité : en particulier le pouvoir de condamner à la peine capitale [2].

Jésus devant Anne.

(Matth., XXVI, 57-58 ; Jean, XVIII, 12-224.)

L. Sc. : Une des salles du palais de Caïphe, p. 237.

Arrivés au palais de Caïphe, la troupe mena d'abord Jésus chez Anne. C'était au mépris de Caïphe qui seul était le grand-prêtre en fonction cette année ; mais on savait qu'Anne, dans sa haine, avait mené toute la sinistre campagne contre le Christ. On voulait le faire jouir du spectacle de l'importante capture que le Sanhédrin venait de faire.

Quoique dépouillé par le gouverneur romain, Valerius Gratus, de sa dignité de grand-prêtre, qui était à vie, Anne avait néanmoins gardé toute son ancienne influence et demeurait aux yeux des Juifs le seul pontife légitime.

Dans l'espoir de trouver dans les réponses de Jésus, matière à condamnation, Anne l'interrogea sur sa doctrine et ses disciples. « J'ai parlé publiquement au monde, répondit le Sauveur, j'ai constamment enseigné dans les Synagogues et dans le Temple et je n'ai rien dit en secret. Interrogez ceux qui m'ont entendu, ceux-là savent ce que j'ai dit. » Sur cette réponse, un des valets frappa Jésus sur la bouche [3], disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? » Et le Seigneur donna à ce brutal cette réponse, si douce, si juste et si digne : « Si j'ai mal parlé, montrez en quoi ; si j'ai bien

1. Sagan veut dire : père de la maison du jugement.
2. Van der Vorst, *Israël et l'ancien Orient.*
3. La loi juive punissait sévèrement ceux qui se rendaient coupables de semblables violences. « Celui qui donnait un soufflet payait 200 deniers et 400 si c'était avec le revers de la main ». Sepp, *Études,* t. II.

parlé, pourquoi me frappez-vous ? » Et Anne, sans un mot de blâme au valet, envoya Jésus à Caïphe.

Jésus devant Caïphe et le Sanhédrin.

(Matth., XXVI, 59-64 ; Marc, XIV, 55:)

L. Sc. : La salle du sanhédrin, pp. 237, 238.

Caïphe feignant de croire que dans le jugement du prophète galiléen le culte de Jéhovah était en cause, présida lui-même, comme grand-prêtre, cette réunion nocturne du Sanhédrin.

Il était facile de voir qu'avant tout interrogatoire, la cause était jugée. Il eût fallu exposer d'abord tout ce qui était en faveur de l'accusé ; un avocat devait être désigné pour sa défense ; on devait entendre, avant tous autres, les témoins à décharge[1]. Sans autre préambule, on cita des témoins subornés et, pour pousser jusqu'au bout l'odieuse parodie d'un jugement, le nasi leur déféra le serment : « Sachez que le sang de l'innocent et de sa postérité retombera sur vous à tout jamais. » — Mais si décidés qu'ils fussent, ces deux témoins se contredirent. Deux autres se présentèrent ; ils attestèrent qu'ils avaient entendu dire de l'accusé : « Je puis détruire le Temple de Dieu en trois jours et le réédifier » ; mais sur cette accusation même, ils ne purent s'entendre. Et Jésus se taisait... « Tu ne réponds rien à tout ce dont ils t'accusent ? » lui dit Caïphe. Le Sauveur garda le même silence éloquent. Le grand-prêtre sentit qu'il fallait en finir, l'interrogatoire devenait compromettant pour le Sanhédrin. Caïphe se leva, « Je t'adjure, dit-il au Messie, au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu. — Vous l'avez dit, répond Jésus, je vous le déclare, vous verrez un jour, le Fils de l'homme, assis à la droite du Dieu tout-puissant et venant sur les nuées du ciel. »

A ces mots, Caïphe, comme s'il était saisi d'horreur, dé-

1. En vérité, dans le procès du Christ, toutes les prescriptions de la loi furent violées. Pour prononcer une sentence, les juges devaient être à jeun, ne pouvaient la formuler qu'après mûre réflexion et, si elle était capitale, ils devaient en remettre le prononcé à un autre jour. De plus la loi défendait au sanhédrin de tenir séance durant la nuit et avant le sacrifice du matin. MM. Lémann ont constaté dans la procédure contre le Christ, vingt-sept irrégularités dont une seule suffisait pour casser le jugement. Voir aussi Sepp, *Études sur la vie de Jésus-Christ.*

chira son vêtement[1] : « Il a blasphémé, s'écria-t-il, qu'avons-nous encore besoin de témoins ; vous venez d'entendre le blasphème, que vous en semble ? » Et tous, votant *illégalement*[2] *en masse*, répondirent : « Il mérite la mort. » Ainsi Jésus fut condamné pour s'être dit le Fils de Dieu ; c'était là ce qu'il fallait débattre tout d'abord, il n'en fut pas même question. — Comme un crime capital ne pouvait pas être jugé la nuit, ces juges, toujours hypocrites, remirent la sentence au lendemain. En attendant, durant le reste de la nuit, ils livrèrent l'auguste Victime aux outrages de leur valetaille.

Jésus bafoué et soufflété par les valets de Caïphe.

(Matth., XXVI, 67-68 ; Luc, XXII, 63-65.)

L. Sc. : Une spacieuse salle de prison, dans le palais de Caïphe, p. 257.

C'était vers quatre heures du matin. Dans la prison où ses gardiens avaient traîné Jésus, ces brutes lui crachèrent au visage et lui donnèrent des soufflets. Cracher au visage était, même chez les païens, la marque du plus profond mépris. Ils le frappèrent sur les joues, du plat de la main et du poing[3] et lui arrachèrent la barbe, comme l'écrit Isaïe. En Orient, arracher la barbe, est l'injure la plus sanglante qu'on puisse infliger[4]. Puis se rappelant que Jésus s'était déclaré le Messie, la troupe abjecte y vit une occasion à de nouveaux outrages.

Ramassant un lambeau de toile, ils en couvrent les yeux du Sauveur ; les soufflets et les coups frappent, plus violents et plus nombreux, le visage et la tête de Jésus et, ricanant,

1. Chez les orientaux, déchirer son vêtement était un signe de deuil. C'était aussi, chez les Juifs, l'usage d'exprimer ainsi la douleur, mais ce mouvement d'abord naturel, les Scribes le réglementèrent ridiculement, comme tout ce qu'ils touchaient. Cette déchirure se faisait sous le cou, à la longueur d'une palme; quant au grand-prêtre, il devait déchirer sa tunique de bas en haut. La déchirure ne pouvait plus être recousue parce que le péché qui l'avait provoquée était sans pardon. Sepp, *Op. cit.*, t. II.

2. Caïphe de juge se fait accusateur. Sans avoir consulté ses assesseurs, sans permettre à chacun de donner son avis, il se contente d'interroger le sanhédrin en bloc et ne lui demande pas si l'accusé est coupable, mais quel châtiment il mérite. (Pierik, 3,7. *Lijdende Jezus.*) D'ailleurs la loi défendait de condamner un accusé sur son aveu.

3. Et non pas avec un bâton ou des sandales. (P. à Lapide).

4. Donner un soufflet, cracher au visage, arracher les cheveux, etc. ; toutes ces offenses étaient punies d'amendes qui montaient à plusieurs centaines de deniers, elles étaient d'autant plus fortes que la personne offensée méritait plus de respect. Sepp, *Études*, t. II.

ses bourreaux crient : « Dis-nous donc, faux Messie, qui t'a frappé. »

« Spectacle cruel, lâche, révoltant, écrit le P. Pierik ; le Roi de gloire, le plus doux parmi les enfants des hommes, meurtri sous les coups, la face divine devant laquelle les anges se voilent de leurs ailes, souffletée, souillée de crachats ; le Messie traité d'imposteur par son peuple choisi. Et la douce victime se taisait sous l'outrage. Avec quelle héroïque patience, le Maître adorable réalisait-il le plan divin de l'expiation des crimes de l'humanité. *Proposita sibi cruce, confusione contempta, saturabitur opprobriis.*

Le triple reniement de Pierre.

(Matth., XXVI, 69-75 ; Marc, XIV, 66-72 ; Luc, XXII, 54-62.)

L. Sc. : La cour intérieure du palais de Caïphe, 237. Description.

Afin que le lecteur, au milieu des détails fournis par les Évangélistes distingue plus facilement les trois reniements, nous avons tâché de les grouper autour des heures de cette nuit fatale.

Après l'arrestation de Jésus au jardin des Oliviers, tous les apôtres avaient pris la fuite. Deux d'entre eux cependant, Pierre et Jean, s'étant ressaisis, voulurent rejoindre le Sauveur et se dirigèrent vers le palais de Caïphe. Jean y pénétra le premier ; mais, remarquant que Pierre ne l'avait pas suivi, il revint sur ses pas, dit un mot à la servante-portière[1] qu'il connaissait et introduit son compagnon. Il quitta Pierre ensuite et entra hardiment dans la salle du Conseil.

En Judée, les nuits sont d'autant plus froides que la chaleur a été plus accablante le jour ; les gardes avaient donc allumé un feu dans la cour et s'y chauffaient.

Pierre venait à peine d'entrer, quand la portière lui dit : « N'es-tu pas aussi des disciples de cet homme ? » Il se contenta de répondre: « Je ne le suis pas et s'assit près du feu. » Mais la servante l'avait suivi, et le fixant : « Mais oui, dit-elle, tu étais avec Jésus de Nazareth. » Pierre le nia : « Je ne sais ce que tu veux dire, je ne connais pas même cet homme. » Cette double réponse à la servante fut le premier reniement. Il était minuit, et le coq chanta, la première fois[2].

1. Chez les anciens, c'étaient presque toujours les femmes qui gardaient les portes. (Sepp, *Études*).

2. Le Dr Sepp et le P. Pierik S. J. font cette remarque. Une ancienne loi bannissait de Jérusalem les coqs parce que cherchant souvent leur nourriture

Revenu près de l'entrée du palais, Pierre fut interpellé par une autre servante, mise au courant sans doute par la portière et qui affirma devant ceux qui l'entouraient, que l'étranger était avec Jésus. Un des témoins de la scène dit à Pierre: « Tu es donc un de ses disciples ? » — « Homme, répondit l'apôtre, je n'en suis pas, » et cette fois, il nia avec serment. C'était le second reniement, vers 2 heures du matin.

Pierre s'était rapproché du feu. Durant une heure, les valets et les gardes ne s'inquiétèrent plus de lui. Se sentant plus à l'aise, l'apôtre crut habile de lier conversation avec ses voisins ; sa prononciation galiléenne le trahit[1]. « Certes, lui dit-on, tu es des disciples de cet homme, car tu es toi-même Galiléen ; ton accent le prouve. » Et un des serviteurs du grand-prêtre, parent de Malchus, ajouta en le regardant : « Ne t'ai-je pas vu avec lui, au jardin ? » Pierre s'effraya, il nia encore : « Je ne sais ce que tu dis, je ne connais pas cet homme dont tu parles », et il proféra anathèmes et serments[2]. Et le coq chanta la seconde fois. Il était près de trois heures du matin. Ainsi se vérifia la parole du Sauveur : « Avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. »

C'est à ce moment que Jésus, sortant de la salle du Conseil, fixa les yeux sur l'apôtre infidèle. Accablé sous ce divin regard, Pierre pleura amèrement et s'échappa du palais.

sur les fumiers, ils en faisaient sortir en les grattant, toutes sortes de bêtes impures. Mais, au temps du Sauveur, cette prescription était surannée et certes, les troupes romaines, en garnison dans la forteresse du Temple n'en tinrent pas compte. D'ailleurs, supposant que les Juifs de Jérusalem l'observassent encore, on entendait distinctement dans la ville, le chant de tous les coqs d'alentour et en particulier de ceux de la vallée de Hinnom qui longeait le mont Sion où se trouvait le palais de Caïphe. Au reste, d'après les exégètes les plus récents, la défense ne concernait, au temps du Messie, que la montagne du Temple et non la ville. Knabenbauer. *Cursus. In Matth.* 26, 34.

1. On comptait en Palestine trois dialectes : le Galiléen, le Samaritain et celui de Jérusalem. D'après les rabbins, celui de Galilée était le plus barbare. Les consonnes P et K avaient la même prononciation et celle des gutturales était très rude. De plus, bien des règles grammaticales n'étaient pas observées, de là des confusions de mots et des méprises parfois risibles (Pierik, *Lijdende Jezus*).

2. Il n'est pas question ici de blasphèmes, ni de malédictions contre Dieu ou le Christ. Pierre proférait l'un ou l'autre de ces serments ou imprécations contre lui-même, assez communs en Palestine, parmi les gens du peuple. Sepp, *Vie de Jésus-Christ.*

Seconde séance du Sanhédrin.

(Luc, XXII, 63-71.)

L. Sc. : La salle du sanhédrin, p. 237.

Le lecteur s'en souvient, la Loi défendait au Sanhédrin de se réunir durant la nuit et de tenir séance avant le sacrifice du matin. Or, quelques heures auparavant, au milieu de la nuit, les Sanhédrites avaient déjà condamné à mort le divin prévenu. Cette seconde réunion du jour suivant n'était donc qu'une formalité hypocrite pour couvrir les irrégularités du procès. Aussi, Caïphe se contenta de renouveler sa sommation de la nuit : « Si tu es le Christ, dis-le-nous. — Si je vous le dis, répondit Jésus, vous ne me croirez pas et si je vous interroge, vous ne me répondrez point, et ne me laisserez point aller. » Le Sauveur consentit néanmoins à leur redire encore : « Vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. — Tu es donc le Fils de Dieu ? crièrent les Sanhédrites. — Vous l'avez dit, reprit Jésus, je le suis. » Ils firent garrotter le doux maître et l'emmenèrent au palais de Pilate.

Mort de Judas.

(Matth., XXVII, 1-10 ; Act., I, 16-19.)

L. Sc. : Lire le récit et voir la carte de Jérusalem, et gravure p. 244.

Par un de ces terribles retours de la Justice de Dieu, le traître, premier auteur de la sentence de mort prononcée contre Jésus, en fut la première victime. Songeant à l'énormité de son crime et aux dernières paroles que Jésus lui adressa au jardin, Judas sentit le remords ; ce remords n'amena point le vrai repentir, mais le désespoir [1]. Accablé par la honte, il s'en alla trouver les membres du Sanhédrin, réunis au Temple, en route pour le prétoire. Il jeta à leurs pieds [2] les trente sicles, prix de la trahison, en disant : « J'ai péché, en livrant le sang du juste. — C'est ton affaire, lui répon-

1. Judas, écrit S. Thomas d'Aquin, eut la terreur et la douleur de son péché, mais sans l'espérance. (*Sed spem non habebat*).

2. Des auteurs prétendent que Judas aurait jeté les 30 sicles dans « le Saint » où les prêtres seuls pouvaient pénétrer; le mot *naos* employé par l'Évangéliste, désigne plutôt ici le Temple, et en particulier le parvis des Israélites. Pierik, t. II, 601, note 1.

HAKELDAMA. — LIEU DE LA MORT DE JUDAS.

dirent les Scribes dédaigneux, que nous importe. » Et le malheureux « *s'en alla vers son horrible fin* ». Sorti du Temple, Judas suivit la route qui mène à la fontaine de Siloé, puis il gravit le Hinnom, formant avec le mont Sion, en face, une gorge profonde et sinistre. Ce val de Hinnom, val de la géhenne, val maudit où s'offraient jadis les sacrifices humains à Moloch ! Du haut de la colline, le traître voyait la route où sa troupe avait traîné son divin Maître. Affolé par le désespoir, le malheureux se pendit à l'un des rares figuiers de cette terre de malédiction. La corde se rompit, le corps du suicidé se brisa et les entrailles se répandirent sur le sol. (Matth., XXVII et Act.).

Jésus devant Pilate. Le Prétoire.

L. Sc. Voir plan du Temple, 23. Forteresse Antonia. Description.

La demeure ordinaire des Gouverneurs romains, en Judée, était la ville de Césarée, près de la mer. Cependant, comme les Juifs, sous la domination des Césars, avaient déjà maintes fois tenté de se révolter, surtout aux grandes fêtes, célébrées à Jérusalem, les procurateurs se fixaient dans la cité sainte vers ces époques et y occupaient quelque palais royal. Pilate en faisait autant, mais, étant en mauvais termes avec Hérode-Antipas, au lieu d'habiter le palais du tétrarque, il se retirait dans la forteresse Antonia, située au nord-ouest du Temple, il y trouvait à la fois son palais, son tribunal et la garnison romaine.

Bâtie sur un rocher, mesurant 10 mètres de hauteur[1], la forteresse dominait tous les parvis du Temple. « Sa vaste enceinte permettait d'y loger une garnison nombreuse et ces troupes, par les passages souterrains ou par de larges escaliers extérieurs, pouvaient, en quelques instants, occuper toutes les terrasses de l'édifice sacré. A côté de ces avantages militaires, l'Antonia offrait dans nombre de ses constructions intérieures tout le confort et toute la richesse d'un palais[2]. »

Nous guidant d'après le plan ordinaire des habitations riches en Orient, l'entrée du palais occupé par Pilate s'ouvrait sur un large vestibule. Ce vestibule menait à une cour carrée spacieuse, entourée de bâtiments ; derrière ceux-ci, donnant directement sur les parvis, les casernes avec leurs cours particulières, leurs dépôts militaires, leurs prisons. Le tribunal du Gouverneur-juge, construit en pierres taillées, était situé en dehors du palais, sur une plate-forme, faisant face au portique nord du Sanctuaire[3]. Au bas de la plate-forme s'étendait la place publique, pavée en pierres de diffé-

1. Ce rocher était appelé Baris, de l'hébreu Bira, qui signifie château fort. Des côtés Nord et Ouest, il mesurait une hauteur beaucoup plus considérable que du côté du Temple, à cause des vallons de Bezetha et du Tyropœon qui l'entouraient.

2. C'est Hérode-le-Grand qui reconstruisant l'Antonia, s'y était ménagé un somptueux palais.

3. Des exégètes placent le prétoire dans un autre palais d'Hérode (voir la Carte de Jérusalem-Sion nouvelle) : Mgr Legendre, après avoir pesé la valeur des raisons, alléguées en faveur de chacune des deux opinions conclut : Le problème est complexe et difficile et n'a pas encore reçu de solution définitive. Attendons que quelque heureuse trouvaille, historique, épigraphique ou archéologique la fasse éclater à nos yeux. (Legendre,

rentes couleurs, que les Évangélistes appellent lithostrotos ou gabbatha.

Jésus devant le tribunal du Gouverneur romain.

(Jean, XVIII, 28-38 ; Luc, XXIII, 2-7 ; Marc, XV, 2-5 ; Matth., XXVII 11-14.)

« De grand matin[1] les Sanhédrites menèrent Jésus, toujours garrotté, au palais de Pilate, mais ils ne voulurent point y entrer, craignant de contracter une souillure légale[2]. Pilate vint à eux et leur dit avec une certaine irritation : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? — Si ce n'était pas un malfaiteur, répondirent-ils, nous ne vous l'aurions pas amené. — Prenez-le vous-mêmes, repartit le Gouverneur, et jugez-le selon vos lois. — Il ne nous est plus permis, crièrent-ils, de faire mourir personne. » Alors, ils multiplièrent les accusations, mentant effrontément : « Il défend de payer le tribut à César et il se dit le Christ, le roi[3]. Pilate

prof. d'Écriture Ste et d'archéologie biblique. — Dict. Vigouroux 1912 — voir Fouard, *Vie de J. Christ*, 16e édit. p. 337-38. note. Fillion, *Les SS. Évangiles.*

Quelle que soit d'ailleurs la solution attendue, les deux distances de l'Antonia ou du Palais d Hérode au Calvaire paraissent les mêmes et furent également pénibles pour le Sauveur, épuisé de forces. Au surplus, le palais de l'Antonia ne pouvait-il pas s'appeler également palais d'Hérode, puisque Hérode-le-Grand l'avait bâti pour y séjourner (adhuc sub judice lis est).

1. *De grand matin*, c'est-à-dire, dès 6 heures, les sanhédrites se présentèrent devant le palais de Pilate. Or, les juges romains ne siégeaient guères avant la troisième heure (donc 9 heures). Cette visite intempestive et bruyante était blessante pour le fier romain ; ce qui explique l'irritation du gouverneur et la brusquerie de sa demande: « quelle accusation portez-vous contre cet homme » ?

La réponse des sanhédrites fut impertinente, aussi Pilate y répond avec une dédaigneuse ironie : prenez-le vous-mêmes et jugez-le selon vos lois. C'était obliger ces docteurs et scribes orgueilleux d'avouer leur déchéance : « Nous ne pouvons plus faire mourir personne ».

L'administration romaine en effet, après avoir enlevé à la justice juive la peine capitale, ne lui laissa que l'excommunication et les 39 coups de fouet donnés dans la Synagogue.

2. *Ils ne voulurent pas entrer dans le palais par crainte de souillures* et ne craignirent pas de tremper leurs mains dans le sang innocent. D'après la doctrine pharisaïque, entrer dans la maison d'un païen, c'était se souiller, et comme on était à la veille de la Pâque, se rendre indigne de manger la chair des victimes qui devaient être immolées ce jour même.

3. « *Il défend de payer le tribut à César, il se dit le Christ, le roi* ». Ils mentaient effrontément : Jésus leur avait dit : Rendez à César ce qui est à César ; et, en Galilée, il se déroba à la foule qui voulait le proclamer roi.

fit entrer Jésus dans le prétoire, et lui demanda : « Êtes-vous le roi des Juifs ? — Mon royaume n'est pas de ce monde, et pourtant je suis roi, mais je ne suis venu que pour rendre témoignage à la vérité. — La vérité, reprit Pilate, qu'est-ce donc? » Et sans attendre la réponse il revint près de la foule et lui dit : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme. Les princes des prêtres s'acharnaient sur leur victime ; il soulève le peuple, clamaient-ils, toujours plus haineux et plus impudents dans leurs mensonges ; il soulève le peuple par sa doctrine, depuis la Galilée jusqu'ici. » Pilate, dès qu'il sut que Jésus était Galiléen et de la juridiction d'Hérode, heureux de se débarrasser d'une affaire importune, envoya Jésus au tétrarque, qui, pour les fêtes, se trouvait aussi dans la ville [1].

Jésus devant Hérode. Le palais.

(Luc, XXIII, 5-12.)

L. Sc. : Description et voir la carte de Jérusalem, p. 17.

Hérode-Antipas était ce prince luxurieux, qui avait fait mourir Jean-Baptiste et qui, apprenant tous les miracles accomplis par Jésus, avait cru que sa victime était ressuscitée. Le palais occupé par Hérode-Antipas, l'ennemi de Pilate, était la magnifique résidence cédée plusieurs fois aux Gouverneurs romains durant les fêtes. Ce palais, comme toutes les constructions, élevées par le premier Hérode, témoignait des prodigalités de ce prince. Vu de l'extérieur, avec ses tours altières, on l'eût pris pour une citadelle, mais à l'intérieur, écrit Josèphe, cette demeure était d'un luxe inouï. Partout des salles magnifiques, ornées de colonnes, couvertes d'or ou d'argent. Dans les cours, les plantes les plus belles et les plus rares ; statues de marbre dans les bosquets comme parmi les cascades et les fontaines. Impossible de décrire, ajoute l'historien juif, toutes ces merveilles, digne demeure de ce prince efféminé et cruel qui ne connaissait d'autres lois que ses passions [2].

Et c'est devant ce type odieux de la corruption juive et romaine que l'on fit comparaître le Dieu de toute sainteté.

« Hérode, voyant Jésus, eut une grande joie ; car il dési-

1. Sur Pilate et son administration lire : J. Van der Vorst, *Israël et l'Ancien Orient*, p. 313. Édit. 1913.

2. Flavius Josèphe, *Ant. Jud.*, XV, 9-3.

rait depuis longtemps le voir et espérait de lui quelque miracle. Il lui adressa donc de nombreuses questions, mais Jésus ne voulut point satisfaire cette frivole curiosité et se tut. Cependant, les Princes des Prêtres et les Scribes l'accusaient sans relâche. Hérode avec ses courtisans et ses gardes le méprisèrent et le prince se moqua de lui en le faisant vêtir d'une robe blanche[1], puis il le renvoya à Pilate. Hérode et Pilate devinrent amis en ce jour même, d'ennemis qu'ils étaient. » (Luc, XXIII, 8-12.)

Jésus reconduit d'Hérode chez Pilate.

(Matth., XXVII, 15-24 ; Marc, XV, 6-15 ; Luc, XXIII, 17-25; Jean, XVIII, 39-40.)

L. Sc. : Le prétoire p. 245 **et voir la carte de Jérusalem,** p. 17.

En traversant les rues de la cité de Sion, le Tyropœon et les parvis du Temple, les soldats ramenèrent Jésus du palais d'Hérode au tribunal de Pilate. C'était le cinquième trajet qu'on lui fit faire, depuis son arrestation au jardin des Oliviers. Partout, sur son passage le doux Sauveur avait été en butte aux outrages, mais durant ce dernier parcours, revêtu qu'il était de la robe d'un roi de théâtre, soldats et populace redoublèrent les avanies et leurs grossières insultes.

Pilate revint à son tribunal et s'adressant aux Princes des Prêtres et aux Anciens : « Vous m'avez présenté cet homme, dit-il, comme poussant la nation à la révolte et voici que, l'interrogeant devant vous, je ne l'ai point trouvé coupable, ni Hérode non plus ; je le renverrai donc après l'avoir fait châtier[2]. »

Or, il était obligé de leur délivrer un prisonnier, le jour de la fête[3]. En ce temps-là, dans la prison de l'Antonia, était

1. La robe blanche était chez les anciens la robe des rois. Josèphe en revêt Salomon et de son temps, Archélaus. Les Actes des Apôtres appellent également la robe blanche la robe royale. Il en était de même chez les peuples de l'Égypte, de la Perse et parmi d'autres nations. Pierik, p. 641 note 1.

2. « *Après l'avoir fait châtier* ». Cette peine à laquelle le gouverneur romain faisait allusion était, non pas le châtiment des trente-neuf coups, fixés par la loi juive, mais la flagellation romaine, horriblement cruelle. Et Pilate venait de proclamer Jésus innocent, donc conclut-il, je le condamne à ce supplice !

3. « *Pilate était obligé de leur délivrer un prisonnier* ». Il s'agit donc, écrit Fillion, d'une coutume qui avait force de loi et conférait aux Juifs un droit réel.

détenu un homme d'une scélératesse insigne, nommé Barabbas. C'était un meurtrier et on l'avait arrêté à la tête d'une troupe de séditieux. Pilate, de son tribunal demanda au peuple : « Qui voulez-vous que je vous livre, le Messie ou Barabbas ? » Et pendant que les Princes des prêtres et les Scribes excitaient la foule contre Jésus, Pilate reçut de sa femme [1] un message lui disant : Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste, car j'ai été cette nuit fort tourmentée par des songes [2] à cause de lui. Pilate, une seconde fois, car il voulait soustraire l'accusé à la haine des Scribes demanda : « Voulez-vous que je vous délivre le Roi des Juifs ? » Et le peuple, entraîné par ses meneurs, s'écria : « Fais mourir celui-ci et livre-nous Barabbas. — Mais quel mal a-t-il fait ? — Crucifiez-le, crucifiez-le », cria la foule. Alors il leur livra Barabbas et fit flageller Jésus. » (Matth., XXVII, Marc, XV, Luc, XXIII, Jean, XVIII.)

1. « *Le gouverneur reçut de sa femme un message* ».

La loi qui défendait aux procurateurs de Rome d'emmener leurs femmes dans les provinces qu'ils devaient administrer, était déjà, sous le règne d'Auguste, tombée en désuétude. La femme de Pilate avait nom Claudia Procula, probablement une affranchie de la gens Claudia d'où sortait l'empereur Tibère. La tradition en fait une prosélyte de la loi de Jéhovah, mais elle trouva la morale de Jésus plus pure encore et s'y attacha. Quelques Pères de l'Église croient qu'elle mérita, par sa piété, d'être sauvée. (Pierik).

2. On sait la crédulité des anciens aux songes ; les païens prétendaient y trouver une communication de la divinité et plusieurs auteurs pensent que Procula avait vu en songe la triste fin de son époux. L'histoire nous apprend que Pilate fut exilé à Vienne et misérablement y périt (Sepp et Pierik), par le suicide, ajoute V. De Buck.

3. « *Pilate se lava les mains devant le peuple* ».

Une prescription juive ordonnait aux préposés à la justice, dans la ville où l'auteur d'un meurtre restait inconnu de se laver les mains sur le cadavre de la victime en témoignage de leur innocence. Le gouverneur romain fit le même geste, pour bien faire comprendre au peuple qu'il se jugeait « innocent du sang de ce juste ». (Fouard).

La flagellation et le couronnement d'épines.

(Luc, XXIII, 24-25 ; Marc, XV, 15-21 ; Matth., XXVII, 26-30 ; Jean, XIX, 1-3.)

L. Sc. : Le forum du palais de Pilate p. 245 et gravure ci-contre.

La flagellation eut lieu au forum du prétoire et sous les yeux de la foule, car, aussitôt après, les soldats ramenèrent Jésus dans la cour intérieure du palais. Nous avons dit quel était ce châtiment chez les Juifs, mais, comme nous le rappelle un dicton du temps : « Si les Juifs frappaient avec des verges, les romains frappaient avec des scorpions. »

Dépouillé de ses vêtements et lié par les mains à une colonne basse [1], le condamné présentait le dos aux coups. L'instrument du supplice n'était pas la verge d'orme, réservée aux citoyens romains mais des lanières munies d'osselets, de balles de plomb ou de crochets de fer (scorpions). La flagellation était donnée, sinon par des licteurs, du moins par des soldats, souvent chargés de cet office. D'après la loi romaine, les exécuteurs de la sentence étaient au nombre de huit ou de six et la durée du supplice n'était pas déterminée [2] ; aussi, le condamné mourait quelquefois sous les coups [3]. De plus, ce châtiment était le plus ignominieux : chez les Romains, on le réservait aux esclaves et personne n'ignore comme ce peuple méprisait et maltraitait ces malheureux. On les regardait comme la balayure du monde [4].

Pilate voulait par la cruauté même du traitement, exciter la compassion des Juifs, afin de pouvoir relâcher Jésus.

Après ces détails archéologiques, le lecteur peut se figurer quel fut le supplice de la flagellation que les Romains eux-mêmes appelaient « une horrible torture », un supplice infamant. (Cicéron, Horace.)

Les bourreaux ont lié leur victime à la colonne. Les lanières sifflent dans l'air et bientôt la chair, si sensible de

1. La colonne de la flagellation est vénérée à Rome dans l'église de Ste-Praxède, c'est une espèce de borne de 70 cm. de haut et d'un diamètre de 45 cm. à la base. Elle est de marbre noir verni de blanc. On remarque au sommet la trace d'un anneau. Rohault de Fleury.

2. La durée du supplice n'était pas déterminée. Sepp, *Leben Jesu*. De Buck, Pierik, S. J., et Fouard, *Vie de Jésus-Christ*.

3. Les flagellés mouraient parfois sous les coups. Pierik, *Op. cit.*, p. 679, note 8, et voir De Buck, c. XL-7. *Lexicon biblicon*.

4. Voir De Buck, S. J.

l'Agneau divin, est empourprée de sang. Les plaies se tuméfient et se déchirent sous les coups redoublés, le sang coule jusque sur les dalles du prétoire et rougit les bras des soldats ; et, au milieu du sifflement des fouets, on entend gémir

3. ÉPINES (reliques) ; 4. COLONNE DE LA FLAGELLATION. 5, 6, 7, INSTRUMENTS DE LA FLAGELLATION.

la sainte Victime ; elle prie pour ses bourreaux !... Mais, de nouveaux tortionnaires ont succédé aux premiers, fatigués, haletants. L'horrible supplice reprend avec une rage nouvelle ; les fouets armés de crochets, arrachent des lambeaux de chair, les blessures se creusent plus profondes et mettent les os à nu. Le pauvre Jésus, épuisé, tombe baigné dans son sang (Lexicon. Art. *flagellum.)*

Couronnement d'épines.

(Jean, XIX, 1-2 ; Marc, XV, 16-19 ; Matth., XXVII, 26-30.)

L. Sc. : Voir la description du Palais, p. 233.

Quand le divin supplicié put se relever, les soldats l'emmenèrent dans la cour intérieure du prétoire, par l'escalier en pierre[1], dont il dut gravir les vingt-huit marches. Ils appelèrent leurs camarades de la cohorte romaine[2] et l'on vit ces brutes païennes ajouter, aux tourments de la flagellation, de nouvelles cruautés, mêlées à une outrageante parodie. Ils firent asseoir le Messie sur un débris de colonne[3], lui jetèrent sur les épaules le manteau rouge[4] d'un légionnaire, mirent dans ses mains un roseau dur[5], tandis que d'autres, tressant une couronne d'épines[6], en pressaient brutalement les piquants dans les tempes du Sauveur. Un trône, un sceptre, une couronne, rien ne manquait au faux monarque que les adorations de ses sujets. Tour à tour les soldats vinrent fléchir le genou devant Jésus, ceux-ci en ricanant et lui

1. Cet escalier fut transporté à Rome sur l'ordre de Constantin le Grand. Il y est révéré sous le nom de *Scala Santa*.

2. Est-ce à dire que les 5 ou 600 hommes que comptait une cohorte, furent présents ? Le P. Pierik discute la question et conclut que les seuls légionnaires présents, à cette heure dans les casernes de l'Antonia, assistèrent à la scène; or la veille des fêtes, le service des patrouilles dans le Temple et la ville, était plus actif que jamais.

3. « Ce débris de colonne » se voit dans une petite chapelle de l'église du S. Sépulcre, à Jérusalem. De Buck, *Passieboekje*. C. 41.

4. Ce manteau en laine rouge (sagum) était porté par les légionnaires, s'agrafait sur l'épaule droite et laissait donc libre tout le côté droit. Les généraux romains portaient, de la même manière un manteau, paludamentum, mais teint de pourpre et plus long ; celui des soldats ne descendait que jusqu'aux genoux. Rich, *Antiquités romaines*.

5. Le roseau n'était pas le roseau ordinaire rompu au premier coup, mais le roseau canne.

6. Résumant les diverses dissertations sur la couronne d'épines, on peut conclure avec M.Rohault de Fleury (*Mémoire sur les instruments de la Passion*), que la couronne se composait d'un cercle de joncs (juncus baldicus) conservé à la cathédrale de Paris, et auquel on avait attaché des rameaux épineux de l'arbre Ziziphus spina Christi. L'auteur décrit une de ces épines honorée à Pise dans la chapelle Sta-Maria della Spina. Cette branchette mesure 0,080 m. de hauteur, ayant porté autrefois six épines, dont trois sont intactes ; les unes sont droites, les autres plus courtes et recourbées au bas des premières qu'elles accompagnent. La couleur de ces épines est un noir brun très brillant. A l'époque de la passion, ajoute le P. V. De Buck, les épines étaient en fleurs dans le pays et par conséquent plus flexibles. On les tressait donc plus facilement. Voir les gravures.

crachant au visage, ceux-là en lui arrachant le roseau pour en frapper la couronne d'épines et l'enfoncer plus profondément dans la tête sacrée du Messie.

Et voici que celui qui trône sur l'aile des Séraphins et qui a fait de la terre l'escabeau de ses pieds,

Celui qui dans sa gloire est revêtu de lumière comme d'un manteau,

Celui qui étend le sceptre de sa souveraine puissance sur la création entière,

Celui qui porte au front la couronne éternelle de gloire : le voici livrant son corps à ceux qui le frappent, ses joues à ceux qui lui arrachent la barbe et ne détournant pas la face devant ceux qui l'insultent et lui crachent au visage. (Isaïe, etc.)

Et c'est ainsi que Dieu a aimé le monde, livrant son Fils unique pour l'expiation du péché.

L'Ecce-Homo et la condamnation de Jésus.

(Jean, XIX, 4-16 ; Luc, XXIII, 22-25.)

L. Sc. : Gabbatha. Voir carte de Jérusalem et description, p. 245.

Pilate espérait que l'état lamentable, où ses soldats avaient réduit le Sauveur, ferait naître au cœur de la foule quelque sentiment de pitié. Revenu donc à la place de Gabbatha : « Voici, dit-il aux Juifs, que je vous amène l'accusé dehors, afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. » Et Jésus, la tête couronnée d'épines, le corps tout ensanglanté et à peine recouvert de ce lambeau rouge, que les soldats lui avaient jeté sur l'épaule, parut devant le peuple. « *Voici l'homme* », dit Pilate. Mais cette plèbe ignoble, devenue plus cruelle encore par la vue même du sang, reprit ses vociférations et cria : « Crucifiez-le ! — Crucifiez-le vous-mêmes, reprit le juge romain, car moi, je ne trouve en lui aucune cause de mort. — Nous avons une Loi, répondirent les Pharisiens, et selon cette Loi, il doit mourir parce qu'il se dit : le Fils de Dieu. » Ce nouveau titre, donné à Jésus, augmenta encore l'inquiétude dans l'âme pusillanime du Gouverneur, les songes troublants de sa femme d'ailleurs l'obsédaient ; il fit rentrer le Christ dans le prétoire. « D'où es-tu ? » lui demande le juge. Jésus garda le silence. « Tu ne me réponds pas, reprit Pilate, mais ne sais-tu pas que j'ai sur toi tout

pouvoir ? — Vous n'auriez sur moi nul pouvoir, répondit le Sauveur, s'il ne vous était donné d'en haut. »

A peine Pilate avait-il reparu à son tribunal, que la foule, irritée de toutes ces tergiversations du Romain, lui cria : « Si vous renvoyez cet homme, vous ne serez plus l'ami de César [1]. » Et Pilate : « C'est votre Roi que je crucifierai ? — Nous n'avons pas d'autre roi que César », crièrent rageusement les Grands-Prêtres.

« Pilate, écrit saint Matthieu, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte augmentait, prit de l'eau et se lava les mains devant le peuple, disant : Je suis innocent du sang de ce juste, voyez vous-mêmes. — Et tout le peuple répondit : Son sang retombe sur nous et nos enfants [2]. »

Et, vaincu par la peur, le juge inique, après avoir proclamé jusqu'à six fois, l'innocence de Jésus, le livra aux Juifs pour être crucifié. C'était le jour de la Parascève, à 11 heures [3]. Le Christ fut crucifié une heure après.

1. Par ces paroles, Pilate se sentit menacé auprès de Tibère, prince ombrageux qui accueillait volontiers les délateurs ; au surplus, l'empereur voulait que ses gouverneurs vécussent en paix avec les peuples de leurs provinces.

2. On sait comment Dieu a relevé cette sacrilège bravade : Judas se suicida, Caïphe fut déposé ; Hérode mourut en exil, la maison d'Anne fut saccagée, son fils assassiné. En 70, Jérusalem fut détruite par les Romains.

3. Parascève, veut dire *Préparation*. Jour de préparation au grand sabbat de la Pâque.

La voie douloureuse.

Jésus sur le chemin du prétoire au Calvaire.

(Matth., XXVII, 31-33 ; Marc, XV, 20-22 ; Luc, XXIII, 26-32 ; Jean, XIX, 16-17.)

L. Sc. : Voir carte de Jérusalem, p. 17.

Quel fut ce chemin où Jésus déjà épuisé par de longues tortures se traîna en portant sa croix ? [1]

Si on admet que Pilate, en inimitié avec Hérode, habitait aux jours de la Pâque, le palais-forteresse, Antonia, et y rendait la justice ; le prétoire, avec son lithostrotos dont parle Josèphe, est donc le point de départ vers le Calvaire. Or il est prouvé que le Calvaire se trouve sous la coupole de l'église du St-Sépulcre ; c'est le point d'arrivée. Donc entre ces deux points s'étend la voie douloureuse [2].

Sans doute, il n'est pas possible, sous les ruines accumulées depuis des siècles, de retrouver à Jérusalem l'aspect que présentait cette route, au temps du Messie [3] mais souvenons-nous que nulle part, comme en Orient, on ne garde aussi fidèlement le souvenir des noms et des lieux historiques. C'est ce qui fit dire à Chateaubriand et à bien d'autres pèlerins, savants sincères : « S'il y a quelque chose de prouvé sur la terre, c'est l'authenticité des traditions chrétiennes, à Jérusalem. » Or, dans la Ville sainte, des bornes, ou des pierres encastrées dans les murailles, marquent les endroits des neuf premières stations du chemin de la croix, les cinq autres se retrouvent dans la vaste église du St-Sépulcre. En suivant ces points de repère, on constate que le chemin suivi par le Sauveur descendait du prétoire dans la vallée du Tyropœon et remontait vers l'ouest une pente rapide. Presque au sommet de cette pente courait le mur de la ville et, plus loin, parmi les jardins et quelques maisons, on atteignait le

1. D'après la loi romaine, tout malfaiteur condamné à la croix, devait porter lui-même l'instrument de supplice. (Gratz et Sepp.)

2. MM. Scholz, Williams, de Vogüé ont établi que le Calvaire et la tombe de Jésus-Christ se trouvent dans l'église du St-Sépulcre ; les preuves sur lesquelles s'appuient leurs conclusions sont si frappantes qu'elles ont obtenu sinon l'assentiment, au moins le respect de tous. Fouard.

3. Lire dans *Jérusalem antique* par Hugues Vincent, l'aperçu topographique et voir la coupe Est-Ouest de la ville avec amoncellement de décombres du passé.

sommet du Calvaire[1]. Le trajet comptait, entre cinq et six cents mètres, environ 1300 pas[2].

Cette colline rocheuse était près de la cité ; les Romains, en effet, exécutaient les criminels en dehors des villes, mais près des portes[3]. Le peuple pouvait donc s'y trouver en nombre et l'exécution servait ainsi d'exemple.

Comme le crucifiement était un supplice inusité[4] chez les Juifs, mais très connu des Romains, ceux-ci présidèrent à son exécution, et l'exécution suivait immédiatement le prononcé de la sentence.

Après la scène de l'*Ecce Homo,* les soldats enlevèrent à Jésus le manteau rouge qui avait servi à leur cruelle parodie, ils lui remirent ses vêtements, attachèrent à son cou la tablette[5], portant le motif de sa condamnation et « Jésus, écrit saint Jean, sortit du prétoire, portant sa croix. » — La croix était composée d'un poteau de 4 m. 80, coupé à quelque distance du sommet, par une traverse plus courte. Quoique la vraie croix n'eût pas les dimensions que lui donnent souvent les images chrétiennes, elle devait peser cruellement sur les épaules meurtries du Sauveur. « Car le poids était de près de cent kilos[6]. »

Tout était donc prêt ; une sonnerie de trompettes annonça le départ. En tête chevauchait un centurion, suivi des bourreaux et de quelques soldats de la forteresse Antonia, escortant le Sauveur ; derrière Jésus, les deux malfaiteurs, également condamnés à mort et enfin, un piquet de légionnaires

1. Voir la carte de Jérusalem.

2. Rohault de Fleury, *Instruments de la Passion.*

Les évangélistes nomment, le calvaire, le lieu du crâne, sans doute à cause de l'aspect de ce rocher, perçant la terre et s'élevant comme un crâne au-dessus du sol. (Pierik, p. 790)

3. Il n'y eut jamais à Jérusalem, écrit Gratz, un lieu spécialement désigné pour les exécutions ; les Romains ne suivirent donc, pour le crucifiement de Jésus, que leurs propres coutumes.

4. Chez les Juifs, le supplice capital était la lapidation, dont les Pharisiens menacèrent le Sauveur plusieurs fois.

5. Cette tablette en bois était couverte d'une couche de couleur blanche et portait en lettres rouges ou noires l'inscription. On la suspendait au cou du condamné ou bien un soldat la portait et publiait l'arrêt.

6. La croix de la Passion était en sapin, comme l'a prouvé l'analyse des reliques. Lorsque trois cents ans après Jésus-Christ, sainte Hélène découvrit, près du Calvaire, la sainte croix, sa parfaite conservation fit croire qu'elle était en bois de cèdre, mais le sapin, lui aussi, durant de longs siècles résiste à la corruption. Or, ce bois est très lourd et, comme nous le disons, pesait cruellement sur les épaules déchirées du Sauveur (Cf. De Buck et Le Camus.)

pour maintenir l'ordre. Les pontifes, les anciens et les Scribes, enivrés de leur triomphe, s'empressèrent de se joindre à la troupe ; ils furent bientôt suivis par une foule qui grossissait à mesure que le lugubre cortège avançait dans les rues. La tourbe vile du prétoire, elle aussi, était là et conspuait le divin condamné, l'accablait de sarcasmes et d'outrages. Mais bien d'autres groupes encore accompagnaient le Messie ; ceux-ci passaient tristes et silencieux ; ils savaient Jésus innocent et connaissaient la haine des Pharisiens dont le prophète galiléen avait démasqué la fourberie hypocrite.

Et voici que, traînant sa lourde croix sur le chemin raboteux du Golgotha, soudain, au milieu de la foule, Jésus reconnaît sa Mère ; les regards de la mère et du fils se croisent et quand Marie vit la face ensanglantée de son enfant et cette croix infâme sur laquelle les bourreaux allaient le clouer, la Mère si aimante, près de faiblir, fut soutenue par ses compagnes, et Jésus, brutalement entraîné par les soldats, dut, en silence, poursuivre sa marche douloureuse. Après avoir gravi la pente raide menant à la porte de la ville, Jésus semblait lui-même défaillir, il tomba sous la croix. Et les [illegible] dit l'Évangile, voyant un homme revenant des champs, le forcèrent à porter la croix, après le Sauveur [1].

Dans la multitude qui accompagnait le Christ, se trouvait un grand nombre de femmes ; l'une d'elles voyant la sueur et le sang qui couvraient le visage de Jésus, eut pitié de lui. Elle détacha son voile [2] et essuya la sainte Face du Seigneur.

1. Ces sortes de réquisitions étaient plus ou moins légales, mais les légionnaires en abusaient souvent, et il était dangereux de résister, même aux caprices de ces soldats romains qui se savaient les maîtres dans les provinces conquises. Epictète écrivait : Si le soldat vous impose un service, ne résistez pas, sans quoi, il vous répondra par des coups.

Simon porta la croix après Jésus, c'est-à-dire que le Cyrénéen porta seul la croix. (Pierik, II, 776 et Vict. De Buck. *Beelen*). D'ailleurs, ajoute le Dr Sepp, s'il l'avait portée, en même temps que le Sauveur et derrière lui, il n'eût fait qu'incliner tout le poids de la croix sur les épaules meurtries de Jésus. (*Vie de Jésus-Christ*, t. III. *La Passion*).

Simon le Cyrénéen était de ces Juifs qu'on transporta en Cyrénaïque, lors de la conquête de Jérusalem par Ptolémée Sagos. Il était le père d'Alexandre et Rufus, chrétiens très fidèles, dont parle S. Paul dans ses épîtres.

2. Aujourd'hui encore, en Palestine, les femmes de condition, portent toutes un voile qui couvrant le haut de la tête, descend jusqu'aux reins. (Sepp).

3. Voir les nombreuses références données par le savant auteur du

S'étant relevé d'une seconde chute, Jésus rencontra un groupe d'autres femmes de Jérusalem, dont il avait sans doute béni les enfants, et qui pleuraient à la vue de ses souffrances[1]. Le Sauveur ne voulut se souvenir que des châtiments qui allaient fondre sur leur ville : « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants ; car voici qu'il viendra des jours où l'on dira : Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont point d'enfants. Alors on dira aussi : montagnes, tombez sur nous, collines, couvrez-nous car s'ils traitent ainsi le bois vert que fera-t-on du bois sec[2] ? » Le pauvre Sauveur allait arriver au terme de la voie douloureuse quand, épuisé de forces, il tomba une troisième fois. Relevé par les soldats, il atteignit enfin le sommet du Golgotha, après une heure entière d'indicibles souffrances.

Le Crucifiement.

(Matth., XXVII, 34-39 ; Marc, XV, 23, 29 ; Luc, XXIII, 33-34 ; Jean, XIX 18-22.)

L. Sc. : Le sommet du Calvaire, p, 268, gravures.

Les derniers apprêts du crucifiement terminés, on amena Jésus près de la croix. Elle était couchée sur le sol *près de la cavité*, creusée pour la recevoir[3]. Brutalement les bourreaux

Lijdende Jezus, p. 778, et il ajoute : à bon droit l'Église compte Bérénice parmi les saintes. Ce n'est que plus tard qu'on l'appela Véronique, qui signifie, vraie image, en souvenir de l'image de la face douloureuse que le Sauveur imprima sur le voile que la sainte femme lui présenta.

1. La loi défendait d'accorder aux suppliciés des témoignages de regret, mais la compassion excitée par la vue de Jésus était si naturelle et si spontanée en toute âme honnête qu'elle ne connaissait plus de loi.

2. Sans doute que plusieurs de ces jeunes mères furent les témoins et les victimes de « la grande colère » qui éclata sur Jérusalem quarante ans après.

3. Le Dr Sepp dont la science en archéologie, judaïque surtout, a toujours été hautement reconnue, aussi bien en France qu'en Allemagne, décrit comme suit, le crucifiement du Sauveur. « Chez les Romains, où les soldats faisaient l'office de bourreaux, lorsque la croix était fixe, comme il y en avait souvent de dressées sur les grandes routes, il y avait au milieu un morceau de bois qui avançait et sur lequel les malfaiteurs devaient se poser pour être ensuite attachés. Et comme ce morceau leur servait d'appui, la mort était plus lente et le crucifié ne mourait bien souvent qu'après plusieurs jours de souffrances et son cadavre servait de pâture aux corbeaux et aux fauves. C'est à ce genre de croix que s'appliquent les expressions suivantes : « Crucem inscendere, insilire, in crucem tolli. » Cette croix était inconnue en Judée, où les exécutions étaient beaucoup plus promptes, et où on ne laissait jamais un condamné passer la nuit sur la potence. Ainsi

enlevèrent au Sauveur sa robe, trempée de sueur et de sang et adhérant à ses plaies ; c'était rouvrir toutes les blessures de la flagellation. On ne lui laissa que le linge autour des reins [1].

Avant de clouer le coupable au gibet, il était d'usage, pour adoucir quelque peu la torture du supplice, de lui faire boire du vin mêlé de fiel, boisson très amère, mais qui engourdissait les membres. Jésus ne fit qu'en goûter ; il souffrait lui, parce qu'il le voulait et il voulait sans aucun soulagement vider, jusqu'à la lie, le calice de sa passion. Les quatre bourreaux l'étendirent sur la croix ; ils saisirent les mains et les pieds du Sauveur, et après les avoir liés avec des cordes, les percèrent de gros clous et, à coups redoublés, attachèrent le divin Maître à ce gibet d'infamie [2].

Réunissant leurs efforts les exécuteurs élevèrent la croix ; lourdement, elle tomba dans le trou profond creusé dans le Calvaire ; à grands coups, ils enfoncèrent les pieux qui devaient la fixer et Jésus, au milieu des souffrances, causées par ces effroyables secousses, lui, le Fils de Dieu, Roi des

Jésus fut d'abord étendu sur le bois de sa croix, les bras et les pieds liés avec des cordes, puis on lui enfonça deux gros clous dans les mains et deux autres dans les pieds. Et c'est alors seulement qu'il fut élevé sur la croix, pour y mourir bientôt de ses blessures. Car la politique romaine avait permis aux Juifs de suivre ici les prescriptions de leur loi, et de détacher les corps des suppliciés le soir même du jour où ils étaient exécutés. *La vie de Jésus-Christ*, t. III, chap. *Le crucifiement*.

1. Ceci est conforme aux coutumes romaines comme aux usages juifs. Les Romains n'admettaient la nudité complète ni dans les amphithéâtres ni sur la scène (Denis d'Hal. Horace. Ep. I, S. Aug. *Civ. Dei*, XIV, 17). Les peuples asiatiques, et les Juifs en particulier, étaient plus sévères encore. (Sepp, *Vie de Jésus-Christ*). Voir le mot « Nudus » dans le *Dictionnaire des antiquités romaines* de Rich.

Nudus, est une expression qui chez les Romains, ne désignait pas la nudité complete. Ainsi que les prêtres, Jésus était vêtu d'une robe sans couture. Ne peut-on pas conclure que, de même que les prêtres, il portait également les michnasaïm (femoralia) (*Exode*). Munk, *Palestine*, p. 175. V. Knabenbauer confirme. Voir *Lexicon*, art. *Crucifigere*.

2. Jésus fut cloué à la croix par quatre clous. Il est possible que les bourreaux parfois n'en employassent que trois ; mais, quand les auteurs latins fixent un chiffre, c'est celui de quatre. Nulle part, écrit le P. Pierik, nous ne lisons que les pieds furent superposés, il eût fallu d'ailleurs, en ce cas, un clou d'une longueur démesurée. Les anciens crucifix portent tous, les quatre clous. Enfin ce chiffre correspond au nombre des bourreaux qui clouèrent Jésus-Christ à la croix. Aux yeux des Romains, le supplice de la croix ne fut pas seulement le plus humiliant, mais aussi, comme s'expriment Cicéron et Lactance, « le plus cruel, le plus torturant, le plus terrible».

martyrs, portant au front la couronne d'épines [1], apparut sur son trône sanglant, devant son peuple ingrat. Comme Moïse avait élevé le serpent dans le désert, ainsi fallait-il que le Fils de l'homme fût élevé sur la croix, pour le salut du monde.

En même temps un autre oracle d'Isaïe s'accomplissait : « Il a été mis au rang des scélérats. » Deux croix avaient été dressées, l'une à droite de Jésus, l'autre à sa gauche, portant les deux larrons [2]. Il ne restait plus aux bourreaux que d'attacher au-dessus de la tête du Christ l'inscription, dictée par Pilate : « Celui-ci est Jésus, le Nazaréen, Roi des Juifs. »

Cette inscription était dans les trois langues, usitées en Palestine : en araméen, la langue du peuple ; en grec, celle parlée surtout par les Juifs de la dispersion et dans les régions transjordanes et en latin, la langue de l'administration romaine. Les foules, venues de tous les pays pour la fête de Pâque, pouvaient donc lire l'inscription et la comprendre. Or, elle parut aux Prêtres et aux Scribes une insulte : Lui, le Roi des Juifs ? ce faux prophète, crucifié entre deux brigands ? Sans tarder, ils coururent chez Pilate et lui demandèrent de modifier l'inscription et d'écrire, non pas : voici le Roi des Juifs, mais, voici celui qui s'est donné pour le Roi des Juifs. Dédaigneux, Pilate les renvoya en disant : « Ce qui est écrit, reste écrit. »

Et tandis que, sur le Calvaire, le second Isaac s'offrait au Père éternel, en victime expiatoire, là-bas, sur une autre montagne, base sacrée du Temple, les prêtres avaient immolé l'agneau mystique, au sacrifice du matin.

La mort de Jésus.

(Matth., XXVII, 39-44 ; Marc, XV, 29-32 ; Luc, XXIII, 34-43 ; Jean, XIX, 23-38.)

L. Sc. : Idem.

Pendant que les bourreaux achevaient leur sinistre travail, Jésus n'eut pour eux et pour le peuple qui l'insultait que cette

1. Jésus, sur la croix, portait la couronne d'épines. Origène et Tertullien l'affirment ainsi que l'Évangile de Nicodème. Ces témoignages sont confirmés par les anciennes peintures, représentant Jésus-Christ crucifié. Au surplus les Évangiles ne disent pas qu'on enleva à Jésus la couronne d'épines. (Pierik, 805).

2. Les deux brigands condamnés à la mort avec Jésus, furent également *cloués* à leurs croix. C'était encore la coutume romaine. Ces deux larrons étaient de ces malfaiteurs, de ces meurtriers qui opéraient nombreux dans les montagnes de la Judée.

touchante prière : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Sans doute, les soldats n'entendirent point cette douce parole, ils avaient d'autres soucis. La Loi leur attribuait les habits des condamnés et ils allaient se partager ces dépouilles. Le manteau du Sauveur se composait de quatre lés [1], ils le divisèrent donc en quatre parties. « Ne déchirons pas la robe, dirent-ils, car elle est sans couture, tirons-la au sort. » Ainsi s'accomplissait encore cette prophétie de David : « Ils ont partagé mes vêtements, ils ont jeté le sort sur ma robe. » — Et les soldats se tinrent près des croix, gardant les crucifiés jusqu'à ce que la mort eut fait son œuvre.

Renvoyés au prétoire par Pilate, les Sanhédrites se vengèrent de leur déconvenue, sur Jésus : ils l'accablèrent d'insultes et d'opprobres. « Va, disaient leurs valets, toi qui détruis le Temple et le rebâtis en trois jours, sauve-toi donc »; et d'autres : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » — Les princes d'Israël ne craignirent pas de se joindre à la plèbe pour insulter à leur tour le divin Crucifié. Entre eux, ils ricanaient : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même », et, comme ils lisaient l'inscription du gibet : « Que le Roi d'Israël descende de sa croix afin que nous croyions en lui. » Dans leur rage, ces prêtres indignes de Jéhovah allèrent jusqu'au blasphème direct contre Dieu : « Il a dit qu'il est le Fils de Dieu, si Dieu l'aime qu'il le délivre donc ! » Même un des larrons osa dire au Messie : « Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous. » Seul, au milieu de ce déchaînement des basses passions de la foule, seul, le second larron apporta au divin Maître une parole de sincère compassion. Reprenant son compagnon : « Toi non plus, dit-il, tu ne crains pas Dieu, toi qui es condamné au même supplice; pour nous c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos œuvres ; mais celui-ci n'a fait aucun mal, » et, s'adressant à Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez arrivé dans votre royaume. » Jésus répondit à cette prière, qui ne demandait qu'un souvenir, par le don magnifique de la béatitude éternelle, le jour même, avec son Dieu : « Vous serez aujourd'hui même, avec moi, dans le paradis. »

1. Le lé est une largeur d'étoffe entre ses deux lisières ; il était donc facile de partager le manteau entre les quatre soldats. Mais la tunique de Jésus (sans doute une de ces tuniques tissées par sa sainte Mère), était sans couture, d'une seule pièce comme celles des prêtres. La diviser, c'était lui enlever sa valeur. Les disciples, ajoute la tradition, rachetèrent ensuite cette robe que depuis des siècles on vénère à Trèves.

La sixième heure était venue [1] ; les ténèbres commencèrent à couvrir la terre. Une terreur soudaine éloigna du sommet de la montagne une partie de la foule, et on vit un groupe de femmes s'approcher de la croix de Jésus ; c'étaient Marie, la Mère du Crucifié, soutenue par sa sœur Marie-Cléophas [2], puis Madeleine et l'apôtre que le Sauveur aimait. Jésus abaissa les yeux sur ses amis et tournant son visage ensanglanté vers son auguste Mère, en désignant saint Jean : « Femme, dit-il, voici votre fils » et à saint Jean : « Voici votre Mère. » « Depuis ce temps dit l'Évangile le disciple la garda près de lui », comme un fils dévoué garde sa mère [3].

Les ténèbres autour du Calvaire s'étendaient, bientôt elles couvrirent toute la ville, la Judée et une partie du monde. Des rives lointaines de l'Égypte s'éleva la voix de l'Aréopagite, disant : « Ou la Divinité souffre ou elle prend part à quelque grande douleur » [4].

Trois heures durant, le Martyr du Golgotha, sans proférer une plainte, lutta au milieu de ses inexprimables tortures. Son corps si délicat était labouré de blessures profondes, ses mains et ses pieds déchirés par les clous, et la couronne d'épines, au moindre mouvement de la tête, lui causait des

1. Nous rappelons ici la manière de diviser la journée chez les Juifs. Elle comprenait quatre parties, nommées, la première, la troisième, la sixième et la neuvième heure. Chacune de ces parties comptait trois heures, plus ou moins longues, d'après les saisons. Vers Pâque, c'est-à-dire à l'équinoxe, ces heures valaient les nôtres. La première heure s'étendait donc de 6 à 9 heures, la troisième de 9 à 12 heures, la sixième de 12 à 3 heures, la neuvième de 3 à 6 heures.

2. Cette Marie-Cléophas est appelée de ce nom, parce qu'elle était la femme de Cléophas. Elle était la belle-sœur de la sainte Vierge.

3. La sainte Vierge vécut encore vingt-quatre ou vingt-cinq ans après la mort de son divin Fils. Elle passa ces années auprès de S. Jean. Quand son âme virginale eut quitté cette terre, son corps fut enseveli au pied du mont des Oliviers, où les pèlerins vénèrent encore son tombeau. Par une faveur exceptionnelle, ce corps sanctifié par l'incarnation du Verbe, fut bientôt après élevé au ciel. (Suarez, Cornelius à Lapide, Canisius, Baronius).

4. On a voulu prétendre que ces ténèbres étaient l'effet d'une éclipse, or la lune en son plein rendait alors une éclipse impossible ; mais on a constaté que des vapeurs sombres ont coutume de se produire à l'approche des tremblements de terre. Or ces commotions sismiques eurent lieu à la mort de Jésus. Les païens eux-mêmes constatèrent le prodige et Tertullien leur écrivait : ce phénomène mondial, vous le trouvez signalé dans vos propres archives publiques. Migne, *Patrologie grecque*, t. III.

douleurs à faire frémir [1]. Mais qu'étaient ces tortures physiques comparées aux souffrances de l'âme ? Malgré son innocence, Jésus-Christ était chargé en vérité des crimes du monde ; toutes les horreurs morales du passé, du présent et de l'avenir surgirent en sa pensée divine et dans cette confusion d'iniquités, la Divinité retirait à la nature humaine toute consolation ! Jésus souffrit alors, de la part de Dieu, une douleur effroyable qu'aucune parole ne saurait exprimer. Elle fit jeter à la sainte Victime ce cri d'indicible détresse : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Eloï, Eloï, lamma sabacthani. »

Soudain un nouveau cri se fit entendre : « J'ai soif [2] », dit Jésus dans un profond soupir. Un des soldats, de garde près des suppliciés, trempa une éponge dans le vinaigre, la fixa sur un roseau [3] et l'aprocha des lèvres du Christ. Quelques Juifs, voyant l'acte du soldat et interprétant mal la parole du Sauveur [4] : « Nous allons voir, criaient-ils, si Élie viendra à son secours. — Laissez-moi faire, répondit le bourreau, nous verrons si Élie le sauvera. » Jésus appuya ses lèvres sur l'éponge, puis, quelque peu ranimé, il parcourut l'horizon d'un long regard qui embrassait le monde : « Tout est consommé », dit-il et, s'abandonnant à son Père dans le ciel, d'une voix forte qui rappelait à tous qu'il est celui à qui personne ne prend son âme, mais qui la dépose quand il lui plaît : « Père, cria-t-il, je remets mon esprit entre vos mains » et, le Seigneur, inclinant la tête, expira.

1. Cicéron dans ses célèbres discours contre Verrès, disait : Les tortures croissaient à chaque instant dans le supplice de la croix : les pieds et les mains déchirés, le corps violemment tendu, la contraction des muscles, la soif, le délire de la fièvre, portaient la douleur à un tel excès que le crucifié appelait la mort comme une délivrance Cicéron, *Verrinæ*, II, 45.

2. La soif était une des plus cruelles tortures du crucifiement. Cette souffrance devait être affreuse en Jésus, car cette soif ardente est provoquée surtout par la perte de sang, or, sans compter la sueur de sang du jardin des Oliviers, le corps de Jésus, depuis la flagellation ne formait plus qu'une plaie saignante.

3. Des exégètes prétendent que la tige de l'hysope dont parle S. Jean, était trop courte pour qu'un homme pût approcher l'éponge qu'elle portait, des lèvres de Jésus ; mais le P. Pierik fait remarquer que dans les environs de Jérusalem croissait un hysope, à forte tige et qui atteignait un mètre de hauteur. C'est sans doute cette tige-là que les autres évangélistes appellent un roseau.

4. Il est assez naturel, écrit encore le P. Pierik, que les Juifs aient pris la plainte de Jésus pour une invocation à Élie. Les Juifs attendaient Élie comme un des précurseurs du Christ et le prophète était pour le peuple, le protecteur auquel on devait recourir dans les besoins extrêmes. Eloï est le syro-chaldaïque ; Eli est l'hébreu. (Fillion).

Prodiges qui suivirent la mort de Jésus.

(Matth., XXVII, 45-56 ; Marc, XV, 33-41 ; Luc, XXIII, 44-49.)

Et voici que le voile du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'au bas[1], et la terre trembla[2] ; les rochers se fendirent[3], et les sépulcres s'ouvrirent et beaucoup de corps des Saints qui s'étaient endormis ressuscitèrent. Le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, ayant vu le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une grande frayeur et dirent : « Vraiment cet homme était le Fils de Dieu. » (Matth., XXVII, 51-54.)

Ce fut vers la neuvième heure (3 heures) que Jésus mourut ; mais les deux larrons devaient agoniser longtemps encore. Or, ils ne pouvaient, selon la Loi juive, rester sur les croix plus d'un jour et c'était la veille de la Pâque. Pilate, à la prière des Juifs, envoya des soldats qui brisèrent les jambes[4] des deux larrons. Quant à Jésus, un des soldats, pour s'assurer que le corps du Crucifié était sans vie, donna un coup de lance au cœur et Jean, qui était au pied de la

1. « Le voile du Temple se déchira ». C'était le voile le plus précieux. *Il séparait le Saint du Saint des saints.* Quel saisissement profond, le peuple ne dut-il pas éprouver en apprenant le prodige ! Car, la foule était dans le Temple. C'était l'heure du sacrifice du soir où le prêtre faisait, dans le Saint, l'offrande des parfums et allumait la lampe sacrée,et voilà que soudain le grand voile se déchire et ouvre le Saint des saints, cet inviolable sanctuaire, que jamais le peuple d'Israël n'avait pu entrevoir, où le grand-prêtre, lui-même, ne pouvait pénétrer qu'une se ule fois l'an.Ce tabernacle auguste où jadis apparut la gloire de Jéhovah !... Et le Temple d'un culte aboli par le Christ, rendit ainsi témoignage à une religion nouvelle, plus pure, plus parfaite, fondée par le divin crucifié. Voir la description du Temple, p. 38 Beelen. Matth. xxvii, 54, note 2. *Lexicon bibl.*, art. *Velum.*

2. Voir note 4 p. 262.

3. « Les rochers se fendirent ». Une de ces crevasses se voit au rocher du Calvaire, dans l'église du St-Sépulcre à Jérusalem. Elle mesure près de trois pouces d'ouverture et vingt pieds de profondeur. Ce qui rend cette rupture surnaturelle, c'est que le tremblement de terre au lieu de fendre le roc dans le sens des veines, a rompu les veines elles-mêmes.

4. Les anciens, dit le Dr Sepp, croyaient que la force de l'homme se trouvait dans les genoux et c'est pour cela qu'on rompait ordinairement les jambes aux crucifiés pour amener aussitôt la mort. Souvent on donnait aussi à ceux qui étaient près de rendre le dernier soupir, un coup de massue sur la poitrine, c'était le coup qu'on appelait « le coup de grâce ». Sepp, *Études sur la vie de Jésus-Christ.*

croix, vit couler de la plaie de l'eau et du sang [1]. « Et celui qui l'a vu, écrit l'apôtre, en a rendu témoignage et son témoignage est véridique et il sait qu'il dit vrai, afin que vous aussi vous croyiez ; car ces choses se sont faites afin que l'Écriture fût accomplie : Vous ne briserez aucun de ses os, et, ailleurs encore : ils contempleront celui qu'ils ont percé. » (Jean, XIX.)

Jésus mis au tombeau.

(Matth., XXVII, 57-61 ; Marc, XV, 42-47 ; Luc, XXIII, 50-56 ; Jean, XIX, 38-42.)

L. Sc. : Lire le récit et grav. p 268.

Les ombres du soir allaient s'étendre sur Jérusalem et le Calvaire ; mais les premières étoiles qui annonçaient le grand Sabbat ne brillaient pas encore [2]. Les soldats creusaient la fosse où les instruments du supplice et les croix encore debout, devaient être enfouis [3]. Ils allaient en détacher les corps des suppliciés, quand survint un homme de noble allure, Joseph d'Arimathie. Riche, puissant et membre de ce Sanhédrin qui avait condamné le Sauveur ; mais, lui, homme juste et bon, n'avait point voulu tremper dans le déicide. S'adressant au Centurion qui, lui aussi avait confessé la divinité du Christ, il obtint un délai, et sans crainte, il se présenta à Pilate pour lui réclamer le corps de Jésus. Le Gouverneur manda le Centurion et, après avoir reçu l'assurance que le Crucifié était mort, il accéda à la demande de Joseph d'Arimathie [4].

1. Presque tous les commentateurs jugent le fait surnaturel, l'eau marque le baptême, le sang, la sainte Eucharistie. J. Corluy, *In Joann.*, p. 427.

2. A l'époque du Messie, le soir, chez les Juifs, ne commençait pas avec le coucher du soleil, mais plus exactement avec l'apparition des *premières étoiles*. Le Talmud ajoutait à cette indication cette pénalité tyrannique et absurde. Celui qui ne commencerait le repos du sabbat qu'après la troisième étoile, serait tenu au sacrifice pour le péché. Lightfoot, *Horæ in Matt.* VIII, 16.

3. C'était un usage chez les Juifs, que les instruments qui avaient servi au supplice d'un criminel fussent enfouis à côté de lui dans la terre à certains endroits déterminés. Cet usage avait lieu, non seulement pour les pierres, la corde ou l'épée, mais aussi pour les croix, car tous ces instruments de mort étaient aux yeux du peuple chargés de malédictions. (Sepp, citant le Talmud).

4. La plupart des interpretes identifient Arimathie avec Rentis au Nord-Est de Lydda. La coutume des Romains était de ne pas refuser le corps du supplicié, si la famille ou les amis le demandaient.

Le riche décurion [1] qui, près du Calvaire s'était fait creuser dans son jardin, un sépulcre, le céda au divin Martyr. Il s'empressa d'acheter dans la ville, le suaire de lin et les bandelettes pour l'ensevelissement. Un autre Sanhédrite, Nicodème, le Scribe fameux, qui eut avec Jésus — on se le rappelle — un long entretien, la nuit, vint bientôt rejoindre son collègue, et mû par la même foi au Christ et le même désir d'honorer Jésus, au moins dans sa mort, apportait cent livres de parfums [2] : mélange de myrrhe et d'aloès. Ensemble et aidés de quelques disciples, ils détachèrent pieusement le corps de la croix et, en hâte, car l'heure du Sabbat était proche, ils l'embaumèrent et le portèrent « au tombeau neuf où nul corps n'avait encore été déposé ».

L'embaumement chez les Juifs, nous l'avons déjà fait remarquer, était très sommaire. Il ne ressemblait guère à celui des Égyptiens à qui cependant les Hébreux avaient emprunté maintes coutumes. — Joseph et Nicodème, après avoir lavé le corps tout ensanglanté du Sauveur et fermé les plaies béantes, l'entourèrent de parfums, retenus par de longues bandelettes serrées aux épaules, à la poitrine, aux bras, au corps tout entier ; ils l'enveloppèrent ensuite dans le linceul neuf [3] que Joseph venait d'acheter, voilèrent la tête du suaire, et les restes sacrés du Christ furent portés au tombeau ; dans le tombeau même, on répandait encore des aromates [4].

L. Sc. : Description du Tombeau, grav. p. 268.

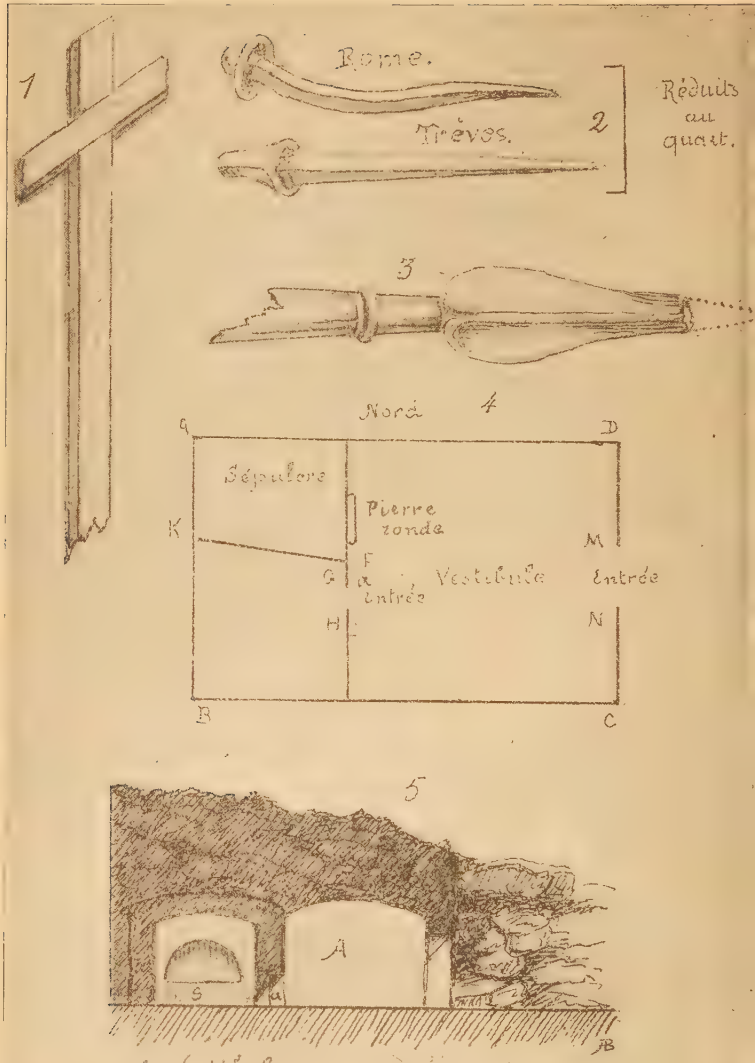
Voici en quels termes V. Guérin décrit ce tombeau : « Le tombeau neuf de Joseph d'Arimathie qui, par faveur insigne accordée à ce décurion, devint pendant trois jours l'asile mortuaire d'un Dieu,se composait d'un vestibule taillé dans le roc et ouvrant vers l'Orient. De ce vestibule, on passait en s'inclinant, par une baie basse et étroite dans une autre chambre,

1. *Décurion.* Les Romains donnaient ce titre aux personnages qui dans les provinces conquises étaient revêtus d'une dignité rappelant celle des sénateurs romains.

2. On s'explique les 100 livres de parfums si on se rappelle que ces aromates étaient répandus sur le corps, sur les linges et dans le tombeau lui-même. La myrrhe et l'aloès étaient des matières résineuses pulvérisées, on saupoudrait de ces parfums les linges qui enveloppaient les morts de distinction.

3. Les suppliciés étaient ensevelis dans des toiles d'occasion et toujours usées. (Sepp).

4. Ce qui explique les cent livres de parfums apportés par Nicodème.



A. Vestibule.
S. Sépulcre. a rainure de la pierre ronde.

réservée à un seul mort et, le long des parois septentrionales de laquelle avait été pratiquée, non une niche oblongue ou four à cadavre, creusée perpendiculairement dans le roc, mais une espèce d'auge, ménagée parallèlement à ces parois dans l'épaisseur de la roche évidée. L'entrée de la chambre extérieure se fermait au moyen d'une grosse pierre qu'on roulait au devant[1]. »

Le savant bollandiste, Victor De Buck, confirme et complète la description de l'éminent et pieux géographe :

« Le lieu de la sépulture, comprenant une place antérieure et le sépulcre, forme une grotte carrée, taillée dans le roc. La partie antérieure a, de l'est à l'ouest, neuf pieds et demi de long, et, du nord au sud, neuf pieds de large. L'entrée MN est haute de six à sept pieds. La place du fond qui est proprement le saint Sépulcre, communique avec la place antérieure par l'ouverture GH qui n'a que trois pieds et deux pouces et demi de haut et un pied dix pouces de large : la paroi dans laquelle cette ouverture est taillée a un pied sept pouces d'épaisseur. La place du fond a de B à I, six pieds de long, de K à B également six pieds et de F à I seulement cinq pieds et demi.

Le sépulcre est le lieu où le divin corps de Notre-Seigneur a reposé. Il a six pieds en longueur ; du côté de la tête (est) trois pieds et demi en largeur et du côté des pieds (ouest) trois pieds, et il a deux pieds et quatre pouces d'élévation au-dessus du sol. Toute la sépulture a environ huit pieds de long. »

Les saintes femmes qui avaient vu avec quelle hâte le corps de Jésus avait été embaumé, résolurent de reprendre ce travail qui leur était cher. Elles retournèrent à Jérusalem pour acheter des aromates ; elles gardèrent religieusement le repos de la Pâque, bien décidées à revenir au tombeau le lendemain. Deux d'entre elles, plus résolues, ne voulurent pas encore quitter le jardin et veillèrent quelque temps non loin du sépulcre : c'étaient Madeleine et Marie, belle-sœur de la sainte Vierge.

L. Sc. : Le Prétoire (forteresse Antonia). Voir plan de Jérusalem, p. 17.

Malgré la mort de Jésus, ses ennemis ne se sentirent pas rassurés. Le lendemain, qui était la Pâque, ces hypocrites qui si souvent avaient reproché faussement au Messie de violer le Sabbat, ne craignirent pas de se commettre avec un

1. V. Guérin, *La Terre Sainte.*

païen, le jour même du repos le plus solennel de l'année. Princes des prêtres et Pharisiens allèrent ensemble trouver Pilate, et dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit : Après trois jours, je ressusciterai, ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : il est ressuscité d'entre les morts, et cette dernière imposture serait pire que la première. » Pilate leur dit : « Vous avez des gardes ; allez, gardez-le, comme vous l'entendrez. » Ils s'en allèrent donc et, pour s'assurer du sépulcre, ils en scellèrent la pierre et y mirent des gardes [1].

La Résurrection de Jésus ; les premières apparitions.

(Matth., XXVIII, 1-10 ; Luc, XXIV, 1-12 ; Marc, XVI, 1-11 ; Jean, XX, 1-18.)

L. Sc. : Le sépulcre et ses alentours, voir la carte de Jérusalem, p. 17.

L'harmonie des Évangiles présente dans le récit de la résurrection des difficultés spéciales surtout chronologiques « Or, saint Jean, écrit Fouard, est ici le plus précis. Acteur dans les scènes qu'il décrit, il raconte ce qui s'est passé sous ses yeux ; les faits sont vivants dans sa mémoire, les détails, les heures d'une netteté parfaite. » Avec ces garanties, nous tâcherons de résumer clairement le récit de ces premières apparitions qui suivirent immédiatement la Résurrection de Jésus-Christ et attestèrent déjà la réalité de cet événement capital, dans l'histoire de la fondation de l'Église.

C'était avant que l'aurore marquât le premier jour de la semaine juive [2]. « Il faisait sombre encore [3], écrit saint Jean, quand Marie-Madeleine, Salomé et Marie, mère de Jacques, quittèrent Jérusalem pour se rendre au tombeau. En route elles se dirent : Qui nous ôtera la pierre du sépulcre ? Et voici que tout à coup la terre trembla. Un ange était descendu du ciel, avait roulé la lourde pierre et s'y était assis. Son visage brillait comme l'éclair et ses vêtements étaient

1. Matth. xxvii, 62-66. Voir grav. Tombeau fermé, p. 268.

2. Au temps du Messie, un seul jour de la semaine, le septième, avait un nom propre et s'appelait le sabbat. Les autres jours se nommaient le premier, le second, le troisième jour, etc.

3. Que le lecteur veuille remarquer qu'en Orient, l'aurore dure très peu. S. Marc a donc pu dire, qu'à l'arrivée des saintes femmes au sépulcre, le soleil se levait déjà.

blancs comme la neige. A sa vue, les gardes tombèrent d'effroi et ne se relevèrent que pour fuir vers la ville. » Quand l'ange parut, le tombeau était déjà vide ; avant l'aurore le Christ était ressuscité, sans éclat[1].

Les saintes femmes, ne se doutant pas de ce qui s'était passé, entrèrent dans le jardin et virent le sépulcre ouvert. Madeleine crut la tombe violée : elle court à Jérusalem, à la demeure de Jean, où la Mère de Jésus se trouvait avec Pierre qui pleurait la mort de son Maître. Elle dit aux deux apôtres : Venez, ils ont enlevé le Seigneur et nous ne savons ce qu'ils en ont fait. Pierre et Jean se hâtèrent vers le sépulcre. Jean n'osa d'abord y pénétrer, Pierre y entra, Jean vint l'y rejoindre et ils virent les bandelettes roulées et le suaire plié avec soin. Jean crut à la Résurrection du Seigneur, Pierre demeura hésitant.

Pendant que Madeleine était allée à Jérusalem, les deux femmes, Marie, mère de Jacques et Salomé avaient pénétré, elles aussi, dans le tombeau ; elles y trouvèrent un ange, sous la figure d'un jeune homme, vêtu de blanc. Ne craignez rien, leur dit-il ; vous cherchez Jésus de Nazareth, il est ressuscité, annoncez la nouvelle aux disciples et dites-leur que Jésus sera devant eux en Galilée, selon qu'il l'a prédit. Les deux femmes quittèrent le sépulcre, mais sous le coup de l'apparition, elles n'osèrent dire encore ce qu'elles venaient de voir et d'entendre[2].

Après le départ précipité de Pierre et de Jean, vers le tombeau, Madeleine y était revenue[3]. Pendant qu'elle pleurait, elle aperçut, du dehors, deux anges assis sur le bord du sépulcre, l'un à la tête, l'autre aux pieds : Femme, dirent-ils, pourquoi pleures-tu ? — Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis. Se retournant, Madeleine vit un homme qu'elle prit pour le jardinier. Celui-ci lui posa la même question. — Si c'est vous qui l'avez enlevé, répondit-

1. S. Augustin et S. Jérôme affirment, qu'avant leur époque c'était le sentiment unanime des écrivains sacrés que Jésus était ressuscité, sans éclat, avant l'aurore.

2. Muettes de frayeur, ces saintes femmes ne joignirent que plus tard, leur témoignage à celui des autres femmes qui virent Jésus et l'adorèrent.

3. Avant Madeleine, sans doute la sainte Vierge avait déjà vu son divin fils ressuscité ; mais cette apparition, disent les Pères, fut tout intime et, de la part de Jésus, l'acte d'une affectueuse déférence pour sa mère. Jamais Marie ne douta de la résurrection de son fils, mais son témoignage n'eût pas été reçu, parce que témoignage de la mère du Crucifié. Voilà pourquoi, conclut Jansenius de Gand, dans son commentaire de l'Évangile, si Marie parut au Calvaire, on ne la vit pas au sépulcre.

elle vivement, dites où vous l'avez mis et je l'emporterai. Et Jésus, car c'était lui, la regardant, lui dit ce seul mot : Marie !... Madeleine reconnut cette voix qui l'avait régénérée. Elle se jeta aux pieds de Jésus et dans l'élan de son bonheur les embrassa. — Ne me touche pas, dit le Messie, je ne suis pas encore monté à mon Père [1], mais va trouver mes frères et dis-leur : Je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu.

Si ardente que fut la conviction de Madeleine, quand elle annonça qu'elle avait vu le Seigneur et que Jésus lui avait parlé, les apôtres ne furent pas convaincus.

Accompagnées de quelques disciples [2], d'autres femmes pieuses et parmi elles, Joanna Chusa, épouse de l'intendant d'Hérode-Antipas [3] visitèrent également le tombeau. Soudain, deux anges, éclatants de lumière apparurent devant elles. — Pourquoi, dirent-ils, cherchez-vous donc parmi les morts celui qui est vivant ? il n'est plus ici, il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il disait : Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux pécheurs et crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour.

Comme elles étaient en route, avec les disciples, pour porter aux apôtres le message des anges, Jésus lui-même leur apparut. Le Sauveur les salua ; tous s'approchèrent en tremblant, baisèrent les pieds du Seigneur et l'adorèrent. — Allez dire à mes frères qu'ils aillent en Galilée, là ils me verront. Mais quand les saintes femmes et les disciples qui les accompagnaient leur racontèrent ce qu'ils avaient vu, entendu et touché, quoique consolés dans leur tristesse, les apôtres doutèrent encore. »

L. Sc. : Les parvis du Temple, p. 23.

Les gardes du Sépulcre, qui s'étaient enfuis vers Jérusalem, revenus de leur stupeur, avaient raconté aux Pontifes ce qui s'était passé autour de la tombe du Crucifié galiléen. Le conseil fut immédiatement convoqué et de même que ces Pharisiens avaient acheté la trahison de Judas, ils ache-

1. Après sa résurrection, Jésus dit à Madeleine : Ne me touche pas car je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Jésus avait dit à ses apôtres après la Cène: lorsque je vous aurai préparé une place dans la maison de mon Père, je reviendrai et je vous prendrai avec moi. Madeleine crut que cette promesse allait se réaliser et le Seigneur voyant l'ardent désir de la convertie, lui dit : Ne me touche pas, je ne suis pas encore remonté à mon Père, retiens ta joie, ce n'est pas encore l'heure de l'union céleste dans la vision béatifique. Knabenbauer.

2. Leçon du manuscrit Alexandrin, citée par Fouard. *Vie de Jésus-Christ*.

tèrent le silence des gardes. Ils leur donnèrent une forte somme. « Dites partout, leur commandèrent-ils, que les disciples du Galiléen sont venus la nuit et l'ont enlevé, pendant que vous dormiez, et si le Gouverneur vient à savoir quelque chose, nous l'apaiserons. » Ce grossier mensonge[1] fut imposé également aux Synagogues et il a cours encore parmi les Juifs.

On a pu le constater, l'incrédulité que Jésus avait souvent reprochée à ses apôtres, ne se montra jamais plus obstinée qu'en présence du fait, itérativement affirmé, de sa Résurrection. Pour la vaincre il fallut que les apôtres pussent voir par eux-mêmes et palper, pour ainsi dire, le fait divin, mais, leur témoignage ultérieur n'en sera que plus péremptoire, plus décisif.

Après les apparitions du premier jour, apparitions à Madeleine, double apparition aux saintes femmes et à des disciples[2], Jésus se fit connaître encore aux disciples d'Emmaüs.

Jésus et les disciples d'Emmaüs.

(Lire au chap. XXIV de saint Luc, 13-35, le récit détaillé de cette apparition.)

L. Sc. : Emmaüs. Description de la route. Voir carte de Jérusalem.

A soixante stades[3], ou deux heures et demie environ de marche de Jérusalem, saint Luc place le bourg d'Emmaüs. Les dernières recherches topographiques placent cette petite ville au village actuel de Koubeibeh, au nord-ouest de Kolonieh et qui, est, en effet, à près de soixante stades de Jérusalem.

Dans ces contrées accidentées les populations se concentraient toujours le long des hautes vallées et, comme le remarque Schwalm[4], bâtissaient leurs demeures sur le versant

1. Si les gardes étaient endormis, comment ne se sont-ils pas éveillés au tremblement du sol et au bruit de la grosse pierre renversée? D'ailleurs, s'ils dormaient, comment ont-ils pu voir les disciples enlevant le corps de Jésus ?

2. C'est après l'apparition aux saintes femmes et à quelques disciples, qu'on pourrait placer l'apparition de Jésus à Simon-Pierre. S. Luc la signale au chapitre XXIV, v. 34 de son Évangile, quand il dit qu'à leur arrivée au cénacle, les disciples d'Emmaüs furent accueillis par ces paroles des apôtres : Le Seigneur est vraiment ressuscité, Il est apparu à Simon.

3. Le stade mesurait cent quatre-vingt-cinq mètres. Donc soixante stades égalent environ deux heures et demie de Jérusalem.

4. *Vie privée du peuple juif*, 1910, pp. 101-2.

des collines. Ces localités aériennes, si nombreuses en Palestine, communiquaient entre elles par les sommets des montagnes. « Les chemins, écrit-il, forment une sorte de croupe élargie qui se dirige assez droit du nord au sud. » Elle est donc bien juste, cette expression souvent employée par les Évangélistes : descendre ou monter vers telle ou telle ville.

Comme Kolonieh et Amoura, la petite ville d'Emmaüs offrait un aspect pittoresque ; ses maisons, avec ou sans chambre haute, s'étageaient assez irrégulièrement sur les versants de la colline. Elles étaient ombragées, par ci par là de grenadiers et de palmiers. Dans la vallée croissaient même des chênes magnifiques, entourés d'orangers et de cognassiers. Une fontaine où les femmes descendent encore aujourd'hui pour remplir chaque jour leurs cruches et leurs outres, arrosait ces vergers.

Sortis par une des deux portes, situées au nord-ouest de Jérusalem, les deux disciples prirent l'antique route de Joppé. Ce chemin remontait d'abord vers le nord jusqu'à la distance d'un kilomètre et demi de la Ville sainte ; puis obliquait vers l'ouest, et après une marche de près de deux heures, par collines et vallons, les disciples atteignirent Emmaüs. C'est sur cette route, pas loin de Jérusalem, que Jésus vint les rejoindre.

Apparition de Jésus aux apôtres dans le Cénacle.

(Luc, XXIV, 36-43 ; Jean, XX, 19-23.)

L. Sc. : Le Cénacle, p. 223.

C'était le soir, les apôtres allaient finir leur repas, quand tout à coup, Jésus parut au milieu d'eux. « La paix soit avec vous », leur dit-il. Tous furent saisis d'effroi. C'était bien le Maître qu'ils voyaient ; c'était sa figure, sa voix, sa démarche ; mais toutes les portes étaient fermées, et il était là, devant eux ; n'était-ce pas un esprit ? « C'est moi, dit Jésus, ne craignez rien ; voyez mes pieds et mes mains, touchez-les, un esprit n'a ni chair, ni os. » Et voulant pleinement les convaincre, le Sauveur demanda : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Sur la table se trouvait encore un poisson rôti et un rayon de miel[1]. Il en mangea, non pas qu'il

1. La Palestine était la terre où coulait le lait et le miel. Philon et Eusèbe affirment qu'au temps de Notre-Seigneur on s'y occupait de la culture des abeilles. Elles y étaient fort nombreuses, ce qui s'explique par la chaleur du pays et la profusion de fleurs sauvages, très aromatiques.

eût faim, mais pour leur monter que son corps, quoique glorieux, était bien un corps humain, et il donna les restes à ses apôtres. « Paix à tous, reprit ensuite le Christ ressuscité, comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. » Puis, soufflant sur eux, en signe de la puissance qu'il leur donnait : « Recevez le St-Esprit, les péchés que vous remettrez, seront remis ; ceux que vous retiendrez, seront retenus. » Jésus venait de conférer à ses apôtres, l'incomparable prérogative d'ouvrir ou de fermer les portes du ciel, et institua, comme l'affirme le Concile de Trente, le sacrement de la pénitence, divin réconfort des âmes égarées.

Incrédulité de Thomas.

(Jean, XX, 24-29.)

L. Sc. : Le Cénacle, p. 223.

Or, Thomas, appelé Didyme, n'était pas avec les apôtres quand Jésus vint au Cénacle[1]. Les disciples lui dirent : « Nous avons vu le Seigneur. — Si je ne vois dans ses mains les trous des clous, répondit Thomas, si je ne mets mon doigt à la place des clous et ma main dans son côté, je ne croirai point. » Huit jours après, les disciples se retrouvèrent encore dans la même maison et Thomas avec eux. Jésus parut. « Introduis ton doigt ici, dit-il à l'apôtre, et vois mes mains, mets ta main dans mon côté et ne sois plus incrédule, mais fidèle. » Et Thomas, jusque-là le plus sceptique parmi les disciples, n'eut plus besoin de toucher les plaies du Sauveur. Il tomba à genoux et dit, avec toute l'ardeur de sa foi : « Mon Seigneur et mon Dieu ! — Tu as cru, Thomas, lui dit le Christ, parce que tu as vu, heureux ceux qui croient et ne voient pas. »

La pêche miraculeuse ; Pierre, pasteur souverain.

(Matth., XXVIII, 16 ; Jean, XXI, 1-19.)

L. Sc. : Le lac de Génésareth et ses rives, pp. 75, 76.

Jésus avait annoncé à ses disciples qu'il les précéderait en Galilée. Les fêtes de la Pâque étaient finies. Les apôtres qui arrivèrent les premiers en Galilée, furent Simon-Pierre, Tho-

1. Au chap. I des *Actes* nous lisons que la salle haute, où Jésus institua le sacrement de l'Eucharistie, était le lieu de réunion des apôtres.

mas, Nathanaël, Jean et Jacques, André et Philippe. Les pêcheurs, ne vivant plus de la bourse commune, confiée jadis au traître, reprirent leur métier, leur seul gagne-pain. Pierre dit à ses compagnons : « Je m'en vais pêcher », tous le suivirent.

Il était nuit, le temps le plus favorable à la pêche, mais si poissonneux que fût le lac, ils ne purent rien prendre. A l'aube, ils virent un homme, marchant le long de la grève. « Enfants, dit-il aux pêcheurs, n'avez-vous rien à manger ? — Ils répondirent : non ! — Jetez le filet à droite, et vous trouverez. » Ils jetèrent le filet et ne purent le tirer qu'avec beaucoup de peine, tellement il était rempli de poissons. « C'est le Seigneur », dit Jean à Simon-Pierre[1] et Pierre, quoiqu'on fût encore à cent mètres de la côte, se ceignit de sa tunique[2], se jeta à la mer et fut le premier aux pieds de Jésus. Les autres suivirent en barque traînant le filet surchargé. Descendus à terre, ils trouvèrent des charbons allumés, un poisson sur le feu et du pain. « Apportez ici les poissons que vous avez pris », dit Jésus. Pierre et quelques disciples remontèrent dans la barque, traînèrent le filet sur le bord ; on y compta cent cinquante-trois gros poissons. « Venez, reprit le Seigneur, et mangez. » Le repas fut silencieux, car les apôtres étaient sous l'empression du miracle, et ce Jésus, qu'ils voyaient devant eux, était revenu d'entre les morts. Mais, si les disciples ne gardèrent qu'un respectueux silence, Pierre semblait préoccupé. Sans doute que la présence du Maître lui rappelait plus vivement le souvenir douloureux de son triple reniement. Le Sauveur remarqua la tristesse de l'apôtre et se tournant vers lui : « Simon, fils de Jonas, dit-il, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » Pierre sentit que le Seigneur avait pénétré ses secrètes pensées. « Seigneur, repondit-il humblement, vous savez que je vous aime. — Paissez mes agneaux », dit Jésus. Cependant, le Sauveur voulait éprouver plus intimement les sentiments de son disciple et une seconde fois il demanda : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? — Seigneur, redit l'apôtre, vous savez que je vous aime. — Gardez mes jeunes brebis », répondit le Maître. Enfin, une troisième fois Jésus demanda : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » Pierre fut atristé, le Sauveur

1. Le regard d'un cœur pur, joint au miracle, avait aussitôt éclairé S. Jean.

2. Comme tous ses compagnons occupés à la pêche, Pierre ne portait qu'un sarrau muni de poches et descendant jusqu'aux genoux.

doutait donc de son amour et il répondit : « Seigneur, vous savez toutes choses et vous savez que je vous aime. » Jésus reprit : « Paissez mes brebis. » Par sa triple réponse l'apôtre expia son triple reniement et mérita le suprême pouvoir dans l'Église.

Apparition de Jésus en Galilée, à tous les disciples réunis.

(Matth., XXVIII, 16-20 ; Marc, XVI, 14-18.)

L. Sc. : La montagne des Béatitudes, p. 115, 116.

La montagne où Jésus convoqua les disciples est très probablement la montagne des Béatitudes [1], près du lac de Génésareth. Au témoignage de saint Paul, plus de cinq cents disciples s'y trouvèrent rassemblés. Jésus parut, les apôtres se prosternèrent. « Toute puissance, déclara solennellement le Christ, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ; allez donc et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ; apprenez-leur à garder toutes les choses que je vous ai commandées et voilà que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. Allez par le monde entier et prêchez l'Évangile Celui qui croit et sera baptisé, sera sauvé, mais celui qui ne croira pas, sera condamné [2]. Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles, ils prendront sans crainte les serpents et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera pas de mal, ils imposeront les mains sur les malades et ils seront guéris [3]. » (Marc, XVI, 15-18.)

Les Actes des Apôtres ajoutent que Jésus, après sa Résurrection, en présence de ses disciples, fit bien d'autres mi-

1. Après les fêtes, les foules qui retournaient en Galilée suivaient la route des caravanes aboutissant aux villes et villages du lac de Génésareth ; or la montagne la plus rapprochée était celle des Béatitudes qui rappelait d'ailleurs à tous les disciples comme au divin Maître lui-même les plus doux souvenirs.

2. Dans le second membre de phrase, Jésus ne dit pas : celui qui ne croit pas *et ne sera pas baptisé* sera condamné, car, si l'ablution baptismale est impossible, la foi peut sauver.

3. Ces promesses faites par Jésus à ses apôtres et aux croyants ne doivent pas être comprises en ce sens qu'elles se réaliseront en tout fidèle et en tout temps. Mais il est de fait qu'elles se sont accomplies à bien des époques comme le prouve l'histoire de l'Église et des saints.

racles et saint Paul, dans sa première Épître aux Corinthiens, XV, nous apprend que le Seigneur apparut aussi à Jacques, frère de Jude.

La montagne des Oliviers.

L. Sc. : p. 207.

Le mont des Oliviers avec ses trois sommets, s'étend à l'est de Jérusalem, sur une longueur de 3 kilomètres et demi. Le premier de ces sommets, au nord, s'élève à une hauteur de 830 m. au-dessus de la Méditerranée ; le second en compte 820 et le troisième, qui est en face du Temple, 818 m. ; il domine le Moria, sur lequel le Temple est bâti, d'une hauteur de 76 mètres. C'est ce dernier sommet, avec sa large base, qui est appelé communément « le mont des Oliviers ».

« Du haut de cette montagne, écrit M. Heidel, le panorama est un des plus vastes, des plus majestueux et des plus riches par la multitude des villes et des lieux célèbres qu'il offre à la vue. »

En effet, au nord-est, c'était au temps du Sauveur, Jéricho, avec ses monuments et la Pérée ; à l'est et au sud-est, Bethphagé, Béthanie, appuyés au contrefort de la montagne, puis le Jourdain, la Mer Morte et les montagnes de la Moabitide.

A l'ouest, sur l'avant-plan, c'était le Temple. De ces hauteurs le regard planait sur tous les parvis ; au delà, Emmaüs et à l'horizon la longue ligne bleuâtre de la mer.

Enfin, au sud, la terre de Juda avec Bethléem et Hébron. — La masse de la montagne est formée de couches de calcaire blanc, assez compactes ; on voit encore le roc perforé de citernes pour les villas et les jardins et de grottes. C'est dans une de ces grottes, sans doute, que Jésus, de passage à Jérusalem, passait la nuit, quand il n'avait où reposer sa tête.

Si l'on excepte la partie méridionale, où souvent, le rocher est à découvert, la montagne des Oliviers était couverte d'une couche de terre assez profonde pour la culture de grands arbres. A l'époque du Sauveur, la montagne était ombragée d'oliviers, alternant avec des groupes d'amandiers, de figuiers, de pêchers ; le long des routes, des palmiers élevaient leurs sombres panaches.

Toutes ces frondaisons de nuances variées, parmi les plants de vignes et les jardins, formaient autour de la montagne comme une riche ceinture de verdure et de fleurs.

L'Ascension.

(Luc, XXIV, 44-53 ; Marc, XVI, 19-20.)

L. Sc.: La montagne des Oliviers. Voir p. 207 et la carte de Jérusalem, p.17.

Attirés à Jérusalem par la fête de la Pentecôte qui se célébrait cinquante jours après la Pâque, les apôtres se retrouvèrent en la Ville sainte. Jésus les réunit une dernière fois au cénacle. Le Seigneur présidait le repas du matin et, pour confirmer leur foi, mangea avec ses disciples. Il leur commanda de ne point s'éloigner de Jérusalem, mais d'y attendre la venue de l'Esprit-Saint qui aurait lieu dans peu de jours. « Je vous ai dit, lorsque j'étais encore avec vous, qu'il fallait que tout ce qui a été écrit de moi dans la Loi et les prophètes, s'accomplît ; or, il était écrit qu'il fallait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât d'entre les morts, qu'on prêchât en son nom, la pénitence et la rémission des péchés, par tout l'univers, en commençant par Jérusalem. Pour vous, vous êtes témoins de ces choses, mais demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut.

Jésus sortit alors du Cénacle et, avec ses apôtres marcha vers la montagne des Oliviers. Plus que jamais, les disciples étaient persuadés que le royaume de Dieu, tel qu'ils l'entendaient, était proche[1]. « Maître, dirent-ils, est-ce maintenant que vous rétablirez le royaume d'Israël ? — Ce n'est pas à vous, répondit le Sauveur, de connaître le temps et les moments que le Père a mis en sa puissance ; mais la vertu du Saint-Esprit descendra en vous et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

C'était le quarantième jour après la Résurrection, un jeudi, vers l'heure de midi. On était parvenu au sommet de la montagne[2]. Jésus leva les mains et bénit une dernière fois ses apôtres. Ils virent le Seigneur monter au ciel, mais bientôt une nuée le déroba à leurs regards. — Soudain, deux anges, vêtus de blanc, apparurent et dirent aux disciples : « Hom-

1. Voir *Le Messie*, d'après la conception juive.

2. L'Évangile ne parle pas de la présence de la sainte Vierge à l'Ascension de Jésus, mais il est hors de doute qu'elle fut témoin de cet acte glorieux de son divin Fils. Il est également indubitable qu'un très grand nombre de disciples virent le Seigneur monter au ciel.

mes de Galilée, pourquoi continuez-vous à regarder ainsi le ciel ? Ce même Jésus qui vous a quittés pour remonter à son Père, en descendra comme vous l'avez vu monter. » — Ayant adoré le Seigneur, ils retournèrent, pleins de joie à Jérusalem et ils étaient, sans cesse dans le Temple, louant et bénissant Dieu. Ils se réunissaient aussi au Cénacle avec la Mère de Jésus et les saintes femmes, persévérant dans la prière et attendant la visite de l'Esprit-Saint.

ERRATA.

Page 52, 22e ligne, lire *pleurera* au lieu de *pleura*.

Page 78 ; *note 1* à supprimer.

Page 106 ; 8e ligne, lire : *Lire le chap. V de S. Jean, 17. 47 :* au lieu de *Lire le chap. V : Jésus, Fils du Père..., S. Jean, V, 17, 47.*

Page 166 ; note 2, ligne 8, lire : *brûlait des parfums et aspergeait...*, au lieu de *en aspergeait.*

Page 183 ; note 2, ligne 3, lire : *de la Bible hébraïque* au lieu de *hébraïque.*

Page 190 ; Parabole de l'économe infidèle, ligne 9, lire : *Le Sauveur en profita* au lieu de *en profite.*

Page 204 ; note 1, ligne 1, lire : *de monter sur le sycomore* au lieu de *dans le sycomore.*

Page 246 ; note, 3e ligne, ajouter comme bibliographie ; et *Vincent, Jérusalem ; le Prétoire, p. 168.*

Sénevé
1
Ivraie
Froment
2
3
4 Aneth
Cumin
5
Rue
6
7 Nard.
Myrhe
8
Aloës
9
B.

CONCLUSION.

Le Fils éternel du Père, le Verbe Créateur nous est donc apparu en notre propre chair. Il a habité parmi nous et, comme le dit le grand apôtre, « Il a voulu prendre notre nature dans toute sa réalité, hormis le péché. »

Il la prit en effet, cette nature humaine avec toutes ses faiblesses ; son corps, comme le nôtre fut assujetti à la faim, à la soif, à la fatigue, à la douleur. Son âme, comme la nôtre, fut accessible à la joie, à l'amour à la pitié, à la tristesse, à la crainte, à la répugnance, à tous les mouvements naturels des facultés sensibles. Tel se montra Jésus à Nazareth, tel il apparaît dans sa vie publique.

Et pourquoi ce grand Dieu a-t-il voulu, lui, la Sainteté même, s'abaisser ainsi au rang de notre humanité déchue ? Parce qu'il nous aimait, parce qu'il prit en pitié le monde égaré par le mensonge et entraîné à tous les vices. Il est venu à nous pour éclairer nos intelligences par sa divine doctrine et stimuler nos volontés par l'exemple de ses admirables vertus. Il a pris notre pauvre nature afin que tous, à tout âge, dans toutes les circonstances de la vie, nous pussions l'imiter. Il le dit lui-même : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire. » — La raison et le cœur ne vous imposent-ils pas, à la fois de réaliser ce paternel désir, d'autant plus que, voyant nos humbles efforts, ce maître si bon veut encore les récompenser, dans son céleste royaume par d'ineffables félicités.

L'Évangile raconte cette vie de Jésus, modèle de la nôtre. Mais, que d'âmes, même chrétiennes qui, après la lecture du Livre sacré, bientôt n'entrevoient plus la personne du Christ que dans le lointain d'un vague souvenir.

C'est que l'Évangile source cependant des plus saintes pensées et des plus nobles vouloirs, pour ceux qui savent en pénétrer la lettre, n'est que le sobre résumé de la vie du Sauveur. Bien des scènes et des détails ne sont indiqués que d'un mot, d'un trait, mais, comme l'ajoute un exégète éminent, à la lumière de l'Orient, ils recouvrent leur premier éclat.

Nombreux sont les voyages entrepris par le Messie pour évangéliser le peuple. Nous en avons tracé l'itinéraire et décrit les lieux, villes et bourgades, sanctifiés par sa parole et ses miracles.

L'Écriture nous laisse deviner seulement la patience le dévouement, le courage du Sauveur durant son ministère. Nous en signalons les causes : ignorance, manque de foi, même dans ses disciples, empressement des foules, amenant de toutes parts, malades et infirmes, haines mortelles de ses ennemis cherchant à le perdre.

Les paraboles que le divin Docteur emploie, les comparaisons dont il se sert, les exemples qu'il cite, s'inspirent souvent du paysage, du spectacle qu'il a sous les yeux ; ces sites, ces mœurs, les écrivains de l'époque messianique les font apparaître et revivre sous nos yeux.

Bien des fois encore, Jésus fait allusion aux coutumes, aux institutions, aux lois de la Palestine ou de Rome ; nous les avons rappelées dans les récits ou dans des notes.

Enfin, pour mieux faire saisir au lecteur les souffrances endurées par le divin Martyr du Calvaire, nous avons donné tous les détails concernant le drame sanglant de sa Passion.

Grâce à tous ces renseignements topographiques et archéologiques le texte de l'Évangile sera mieux compris et la figure du Christ se détachera plus vivante sur le fond des récits.

Et ce n'est pas seulement l'intelligence qui sera aidée dans son travail ; l'imagination se fixera sur des objets précis et variés, le cœur se sentira bientôt ému et la volonté disposée aux résolutions généreuses.

L'âme, dans ce pieux exercice de toutes ses facultés, n'aura plus que Jésus-Christ pour unique objet et s'attachera plus étroitement à sa divine personne. Elle suivra le Seigneur pas à pas, témoin de toutes les merveilles, de toutes les vertus de cette vie divine et humaine. Ce fut le bonheur des Apôtres, les compagnons fidèles du Maître. Ce bonheur peut être le nôtre, non pas dans sa réalité physique, mais par représentation détaillée et fidèle, et, ne l'oublions pas, avec dans l'âme toutes les lumières surnaturelles que nous donnent la foi et les enseignements de l'Église, lumières que n'eurent pas les Apôtres avant la descente du divin Paraclet.

TABLE DES MATIÈRES

Préface 7
Introduction et méthode de méditer, par S. Ignace, commentée par le R. P. Roothaan 9
Aspect de la Palestine au temps du Sauveur. 13
Jérusalem au temps du Messie 15
Le Temple d'Hérode. Description. 19
La doctrine religieuse des Juifs. Le culte extérieur 29
Les lévites. Les prêtres. Le grand-prêtre. 30
Le Messie d'après la conception juive 31
Le Messie d'après l'Évangile 31
L'Annonciation 34
La Visitation 36
Le mariage de Joseph 38
Bethléem. La Nativité. La grotte de la Nativité. Les bergers. . . 40
La Circoncision. 44
La Présentation. La Purification. 45
L'adoration des Mages. 47
La fuite en Égypte. 49
Le massacre des Innocents, mort d'Hérode, notice sur les Hérode à l'époque du Sauveur 51
Jésus, enfant à Nazareth 53
Jésus retrouvé dans le Temple au milieu des Docteurs. 55
Note sur les grandes fêtes des Juifs 55
Vie cachée à Nazareth. Mort de S. Joseph 58

Première année du ministère de Jésus.

Mission de Jean-Baptiste. Le désert de Juda. Le Jourdain. . . . 62
Le Baptême de Jésus 65
Jésus au désert de la quarantaine. 66
La tentation 68
Témoignage de Jean-Baptiste. 69
Première entrevue de Jésus avec quelques disciples. 70
Noces de Cana. 72
Lac de Génésareth ou mer de Tibériade. 75
Jésus chasse les vendeurs du Temple. 78
Les Parvis aux grandes fêtes. 79
Nicodème et son entretien avec Jésus 80
Ministère de Jésus dans la terre de Juda. Nouveau témoignage de Jean-Baptiste en faveur du Messie. 81
Emprisonnement de Jean à Machéronte 82
Le Sauveur en Samarie. La samaritaine, le puits de Jacob, les samaritains 83
Jésus dans la Synagogue de Nazareth 86
Cana. Guérison du fils d'un officier royal. 88

Capharnaum. Jésus s'y établit 89
Un jour de sabbat à Capharnaum. Guérison du démoniaque, de la belle-mère de Simon, et d'un grand nombre d'autres malades . . 90
Jésus enseigne de la barque de Simon. Pêche miraculeuse 93
Vocation définitive des premiers disciples 93
Mission en Galilée Guérison d'un lépreux. Notice sur les lépreux. . 95
Revenu à Capharnaum, Jésus guérit le paralytique. 97
Vocation du publicain Lévi. Notice sur les publicains. 98
Notice sur les Pharisiens les Scribes et les Sadducéens, leur doctrine . 99

Deuxième année du ministère de Jésus.

Jésus à Jérusalem . . . . . .
Les Pharisiens commencent leur campagne de calomnies contre le Sauveur, et l'accusent de violer le sabbat. 104
La fontaine de Béthesda et la guérison du paralytique le jour du sabbat 105
Les disciples cueillent des épis le jour du sabbat. 106
Semailles et moissons. Travaux agricoles 107
Jésus, un jour de sabbat, guérit la main desséché d'un ouvrier . . 108
Jésus se retire sur les confins des états d'Hérode-Philippe . . . 108
Regions à l'Est du Jourdain, et tétrarchie de Philippe. 108
Jésus revient en Galilée, guérisons nombreuses. 109
Élection des apôtres, ce qu'ils furent avant et après la descente du S. Esprit 110
Patience et bonté du Sauveur. 113
Le sermon sur la montagne. Mode d'enseigner de Jésus, opposé à celui des Docteurs juifs. 114
Description du site. 116
Le sermon et notes diverses 117
L'Oraison dominicale 121
Comment le Sauveur, parlant en plein air devant des milliers d'auditeurs a-t-il pu se faire comprendre ? note 2. 120
Le centurion de Capharnaum. 121
Résurrection du fils de la veuve à Naïm. 122
Madeleine au festin de Simon. 124
Repas et festins chez les Juifs. 124
Nouvelles accusations des sanhédrites contre Jésus. Belzébub, le péché contre le S. Esprit 127
Le Sauveur présente son enseignement en paraboles. Assis dans une barque, près de la grève de Bethsaïde, il développe devant la foule les paraboles du semeur, de l'ivraie, du grain de sénevé, du levain, du trésor caché, de la perle, du filet 128
La tempête apaisée 130
Les possédés de Gergésa en Pérée. La Pérée. 131
Le festin de Levi 133
Guérison de la fille de Jaïre. 134
Guérison de l'hémorroïsse 134
Mission des apôtres. Jésus les prépare à leur ministère. . . . 135
Mort de Jean-Baptiste. 138
Multiplication des cinq pains. 140
Jésus marche sur les eaux, y soutient Simon. 143
Promesse de l'Eucharistie. 143

Troisième année du ministère de Jésus.

Année pleine de menaces, haine croissante des ennemis de Jésus . . 146
Les Pharisiens confondus. Superstition des ablutions. Ce qui sort du cœur souille l'homme 147
Séjour en Phénicie et dans la Décapole. La Chananéenne. . . . 147
La Décapole. Guérison d'un sourd-muet. 149
Seconde multiplication des pains. 150
Les Pharisiens à Dalmanutha demandent au Sauveur un signe dans le ciel. 151
Le levain des Pharisiens 152
Bethsaïda-Julias. Guérison d'un aveugle. 152
Césarée de Philippe et les contre-forts de l'Hermon. La confession de Simon-Pierre. 153
Le Thabor. La transfiguration 155
Au pied de la montagne. Délivrance d'un possédé 159
Capharnaum. Le miracle du tribut du Temple. 160
Liste et valeurs de monnaies juives et étrangères 161
Louange donnée par le Sauveur à l'innocence des enfants ; malheur à ceux qui les scandalisent. Pardon des injures. 162
Parabole du roi et du débiteur impitoyable. 163
Jérusalem et la fête des Tabernacles. 165
En Samarie. Zèle impétueux des fils du tonnerre 165
Les trois vocations manquées. 166
Caractère de la fête des Tabernacles. 166
Jésus confond ses ennemis. Ils envoient des gardes pour épier le Sauveur 167
Jésus, source de grâces 168
Nicodème proteste contre les projets homicides des sanhédrites . . 169
La femme adultère. 169
Jésus, lumière du monde 170
Guérison de l'aveugle-né. 171
Jésus, le bon pasteur 172
Mission des soixante-douze disciples 173
Malédictions sur Bethsaïda, Chorozaïm et Capharnaum 174
Départ du Messie pour la Pérée 175
Retour des soixante-douze disciples. 175
Parabole du bon Samaritain 176
Jésus à Bethanie, chez Lazare et ses sœurs 178
Retour de Jésus en Pérée 179
Guérison de deux aveugles 180
Guérison du possédé-muet. 180
Banquet du Pharisien. Jésus condamne leur hypocrisie ; ne pas s'inquiéter des besoins matériels, mais de l'éternité, soyez toujours prêts à rendre compte à Dieu 181
Guérison de la femme courbée 183
Le nombre des élus. 184
Jésus pleure sur Jérusalem 185
Le Sauveur revient en Pérée. Le banquet du Pharisien et l'hydropique guéri le jour du sabbat. Choisir la dernière place. 186
Parabole des invités qui s'excusent de prendre part au festin. . . 187
Parabole de la brebis égarée, de la drachme perdue, de l'enfant prodigue de l'économe infidèle, du mauvais riche 188

La résurrection de Lazare. Son tombeau 191
Les sanhédrites veulent perdre Jésus. Prophétie de Caïphe . . . 194
Jésus se retire à Ephrem 194
Jésus quitte Ephrem. Guérison de dix lépreux 195
Prière persévérante et humble. Le juge inique et la veuve. L'organisation de la justice, au temps de Notre-Seigneur. Le Pharisien et le Publicain 195
Le mariage indissoluble 197
Jésus et les enfants. 198
Le jeune homme riche. 199
Le centuple à ceux qui quittent tout pour Dieu. 200
Parabole du maître de la vigne 200
En route vers Jéricho et Jérusalem. Jésus prédit une troisième fois sa Passion. Demande inconsidérée de la mère de Jacques et de Jean . 201
A Jéricho. Guérison de deux aveugles 202
Jéricho. Vocation de Zachée 202
Parabole des dix mines 204
Repas à Béthanie chez Simon le lépreux. 205
Entrée triomphale de Jésus dans Jérusalem. Bethphagé, le cortège. Jésus dans le Temple 206
Le figuier stérile. Jésus chasse les vendeurs du Temple. 209
La députation d'Abgar V. 210
Les sanhédrites et le baptême de Jean 210
Les vignerons homicides 211
La parabole du festin royal 212
Le denier de César 213
Les Saducéens confondus 214
Le grand commandement. 215
Malédiction sur les Pharisiens 216
L'offrande de la veuve dans le Temple 218
Prophétie de la ruine du Temple et de Jérusalem 219
Prophétie de la fin du monde. 220
Judas vend son divin Maître 221
La dernière Cène 222
Le lavement des pieds. 224
Annonce de la trahison de Judas 225
Institution de la sainte Eucharistie 226
Prédiction du renoncement de Pierre. 227
Discours de Jésus après la Cène 228
Second discours sur la route vers le jardin 229
La prière sacerdotale près du pont inférieur du Cédron. 230
Chronologie de la Passion 231
Le jardin des Oliviers. L'agonie 232
Arrivée de Judas avec sa troupe 235
Jésus devant ses juges. Le palais de Caïphe. La salle du sanhédrin . 237
Jésus devant Anne. 238
Jésus devant Caïphe 239
Jésus bafoué et souffleté par les valets de Caïphe 240
Le triple reniement de Pierre. 241
Seconde séance du sanhédrin. 243
Mort de Judas 243
Jésus devant Pilate. L'Antonia, forteresse et palais. 245
Discussion entre Pilate et les membres du sanhédrin 246

Jésus devant Hérode. Le palais. Jésus outragé. 247
Jésus reconduit d'Hérode à Pilate. Le chemin.. 248
Jésus et Barabbas. Songe de la femme de Pilate 248
Pilate se lave les mains devant la foule 249
La flagellation et le couronnement d'épines. 250
L'Ecce Homo et la condamnation de Jésus 253
La voie douloureuse, la croix, la foule. Jésus rencontre sa mère, Simon le Cyrénéen, les saintes femmes. 255
Le crucifiement de Jésus entre deux scélérats, l'inscription, réclamation des sanhédrites. 257
La mort de Jésus. Il pardonne à ses bourreaux. Partage de ses vêtements. Insultes et outrages des pharisiens et du peuple ; le bon larron. Marie, Jean et les saintes femmes. 260
Les ténèbres, « voilà votre fils, voici votre mère ». Souffrance physique de Jésus sur la croix, trois heures durant, et surtout douleurs morales. Eloï, Eloï, lamma sabacthani, soif de Jésus. « Tout est consommé » 262
Le voile du temple se déchire, la terre tremble, les rochers se fendent. La confession du centurion. Les jambes des larrons brisées, le cœur de Jésus percé. 264
Jésus mis au tombeau, Joseph d'Arimathie et Nicodème embaument le corps. Le tombeau 365
Le tombeau scellé et gardé à la demande du sanhédrin. 270
La résurrection de Jésus, les premières apparitions. Les membres du sanhédrin imposent un grossier mensonge aux gardiens du sépulcre. 271
Jésus et les disciples d'Emmaüs 273
Apparition de Jésus aux apôtres dans le cénacle. Il mange avec eux. Venu au cénacle après cette apparition, Thomas n'y croit pas . . 274
Huit jours après, Jésus apparaît de nouveau aux apôtres, Thomas présent et confus, reconnaît Jésus. 275
En Galilée ; la pêche miraculeuse. Pierre établi pasteur des brebis et agneaux 275
Apparition de Jésus à tous les disciples réunis 277
Le mont des Oliviers. L'Ascension 278
Conclusion. 282

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges (Belgique)

23113